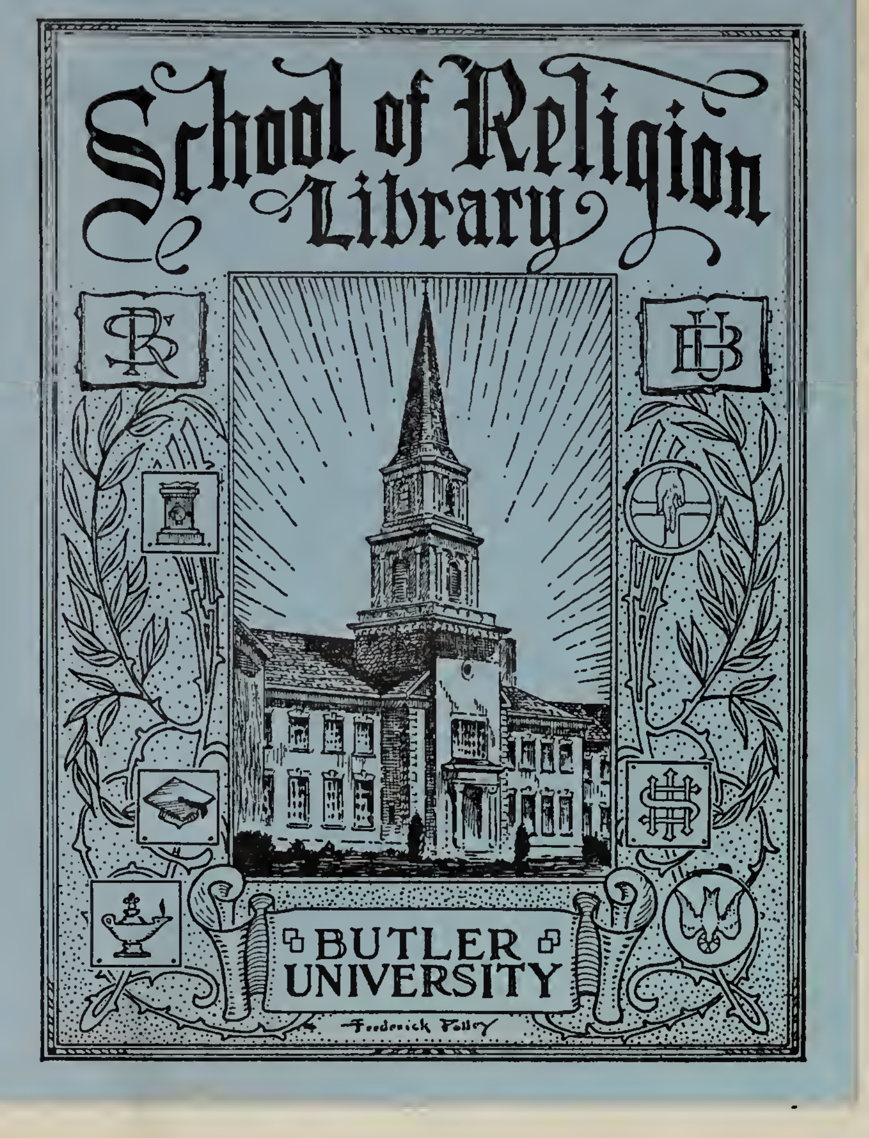
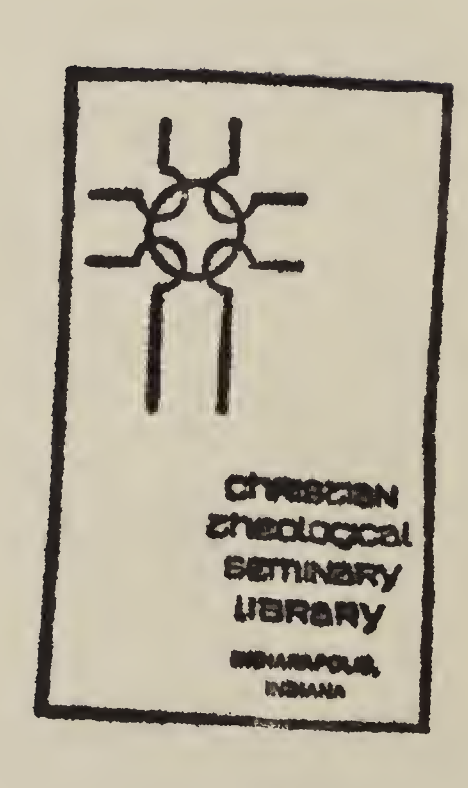



School of Religion
Library
BUTLER
UNIVERSITY


christian
theological
seminary
library
INDIANAPOLIS,
INDIANA

ALEXANDRE WESTPHAL

JÉSUS DE NAZARETH

d'après les témoins de sa vie

LES TÉMOINS

LE TÉMOIGNAGE

A PROPOS DU TÉMOIGNAGE

II



LAUSANNE
CHEZ L'AUTEUR, CHEMIN VINET

PARIS
AGENCE PROTESTANTE DE LIBRAIRIE ET D'ÉDITION
26, rue Saint-Dominique

LAUSANNE — IMPRIMERIE COOPÉRATIVE LA CONCORDE



Deuxième mille.

TROISIÈME PARTIE

A PROPOS
DU
TÉMOIGNAGE



Impressions de Palestine.

Connais-tu le pays ?

Le pays d'Abraham, avec Hébron... de Moïse, avec la terre de Moab aux montagnes bleues... des psalmistes, avec les chênes de Basan qui fournissaient toutes les rames de Tyr, et les cèdres du Liban pour lambrisser les palais de Sion ?... Le pays des prophètes, avec Samarie, le Carmel et la plaine d'Esdraélon, où Elie courut tout un jour devant le char du roi Achab ?... Le pays de Jésus, avec Nazareth, Tibériade et son lac couleur hyacinthe, Bethléem, Gethsémané, le Saint-Sépulcre ?... Le pays des apôtres, avec le chemin de Damas et le Haram du Temple, où saint Paul fut saisi, d'où il fut traîné en prison, envoyé à Césarée, à Rome pour y mourir ?... Le pays des croisades, avec l'épopée de Saint-Louis et de Richard Cœur de Lion ?... Le pays des pèlerinages, où les déserts d'orient et les capitales d'occident envoient chaque année, depuis bientôt deux mille ans, des caravanes d'adorateurs pour Noël et les fêtes pascales...

Connais-tu le pays ?... C'est là que sur une terre plus petite que la Bretagne, au sein d'un peuple qui tout entier

eût tenu dans Paris, le grand drame s'est accompli qui devait changer le cœur des hommes et faire de la Méditerranée, avec Jérusalem, Alexandrie, Carthage, Antioche, Byzance, Thessalonique et Rome, la cuve étincelante d'où devait jaillir la pensée du monde nouveau.

Voir la Terre-Sainte, ses chemins, ses déserts, ses mers, ses montagnes... n'est-ce pas la nostalgie de tous ? C'est bien ici qu'on peut dire avec raison : chacun a deux patries, la sienne et le pays du Christ !

J'ai vécu le rêve. Il n'y a pas une année, j'ai vu Jérusalem, Nazareth et j'ai passé les eaux du lac de Galilée.

Vous dirai-je à mon tour : Allez et faites de même ?

Cela dépend.

Je n'oublierai jamais l'impression pénible que me fit la confidence d'un pasteur allemand, comme nous marchions seuls, à notre retour de Palestine, un soir d'avril dernier, dans une ruelle étroite du quartier juif de Damas. Tout à coup, très bas, et comme se parlant à lui-même, il me dit avec émotion : « J'ai eu tort de venir en Terre-Sainte. J'ai été déçu, scandalisé. Je m'y suis fait du mal. » A l'expression de sa figure, je voyais bien qu'il disait vrai.

Les sentiments qu'on rapporte de Palestine dépendent absolument des intentions qui vous y ont conduit. Si l'on y va à la façon de Pierre Loti, on en revient... comme Pierre Loti. Si l'on entre au Saint-Sépulcre, pauvre moujik perdu dans le convoi des pèlerins grecs, on traverse le mirage de toutes les superstitions et l'on s'en retourne avec l'éblouissement hébété d'une auréole de mensonge. Aujourd'hui, comme au temps du Christ et des prophètes, Jérusalem est la ville sublime et déconcertante où les pensées des cœurs sont mises à nu.

Etes-vous attiré là-bas par les beautés de l'orient, parce qu'on a enchanté votre enfance des splendeurs du Thabor, des rives du Jourdain, de la poésie du mont des Oliviers, de Jéricho, la ville des palmes, et du paradis de la Sulamite ? N'y allez pas.

Le paysage est beau, sans doute, mais, comme pittoresque, il n'a ni l'éclat de la haute Egypte, ni l'élégance du Bosphore, ni le charme de l'Italie.

Le Thabor n'a pas six cents mètres, le mont des Oliviers ne mérite plus son nom, les déserts de Judée et les bords de la mer Morte sont d'une désolation infinie ; les palmiers sont coupés dans la plaine de Jéricho ; le Jourdain encaissé, qui écoule ses eaux limoneuses entre ses fourrés ou ses berges, n'a pas la poésie des petites rivières bleues de la Grèce, et j'ai compris, en le voyant, la boutade du général syrien Naaman, envoyé par le prophète Elisée se plonger sept fois dans ses ondes : « Les fleuves de Damas, l'Abana et le Parpar, ne valent-ils pas mieux que toutes les eaux d'Israël ? »...

Pour avoir de vraies montagnes, de vrais fleuves, il faut sortir de Palestine et aller en Syrie, au Liban, à l'Hermon zébré de neige, dans l'oasis merveilleux de Damas. La Palestine est censée longer la Méditerranée, mais les Philistins et les Phéniciens l'ont toujours privée de sa Côte d'azur. La Galilée est riante, dans la bonne saison, avec ses vallons verdoyants et sa plaine fertile, et son lac dont Titus disait que le lac de Morat est une miniature ; mais on va de la Grande mer au lac de Tibériade en un jour de cheval et le pays que l'on traverse ne vaut pas, au point de vue du décor, une chevauchée près des lacs italiens ou dans tel coin de la Provence.

Montez à Fiésole, regardez Florence à travers les cyprès noirs et les clairs oliviers, et vous aurez une vue plus belle que celle de Jérusalem vue du mont Scopus. Du Roussillon à la Toscane, par des jours de grande lumière, vous recueillerez à tout moment des impressions de Terre-Sainte. Toute la magie de l'orient palestinien est là.

Seraient-ce peut-être les chefs-d'œuvres artistiques, les monuments du passé qui vous attirent en Palestine ?

Chaque oiseau
Trouve son nid beau !

a dit le troubadour. Les descriptions enthousiastes ne manquent pas chez les psalmistes, les historiens et les prophètes pour exalter les constructions de Salomon et les palais de ses successeurs. Aux splendeurs de l'époque hébraïque a succédé, sur Terre-Sainte, l'époque juive où s'unissent, dans l'œuvre des Hérodes, l'art grec et l'art phénicien. Enchâssé au milieu des palais et des tours, le Temple, tout de marbre et d'or, attirait sous ses colonnades des prosélytes du monde entier et ravissait d'admiration les disciples de Jésus. Des montagnes environnantes, Jérusalem devait offrir alors un spectacle féérique...

Puis sont venues les constructions romaines avec le temple d'Adrien ; puis l'intervention bysantine, la domination arabe, l'établissement des croisés ; le Turc enfin a passé là. Egyptiens, Chaldéens, Perses, Grecs, Romains, Arabes et Turcomans, grands conquérants païens, musulmans ou chrétiens, toutes les puissances du monde se sont ruées sur cette terre élue ; toutes ont cru posséder la cité de David ; Toutes ont détruit et toutes ont construit. En vérité, les

collines de Sion devraient être un incomparable musée de toutes les architectures !

Si c'est là ce que vous attendez, n'allez pas. La déconvenue serait trop cruelle.

Quiconque arrive à la gare de Jérusalem pourrait se croire dans la station poussiéreuse de quelque ville des Cévennes. De la place, où crient et gesticulent les cochers arabes, on n'aperçoit même pas le profil de la ville sainte.

Allez à ses murs, qui, par la tenue et la couleur, rappellent les murs d'Aiguesmortes ; entrez par l'une des portes que les Arabes ont construites sur l'emplacement des anciennes, et vous ne verrez rien en fait de monument, rien que des rues étroites, tortueuses, montueuses, où passe le long des bazars une foule malpropre et bariolée, et qui réunissent dans leur enchevêtrement les quatre quartiers de la ville : l'arménien, le grec, le musulman et le juif, le moins pauvre de tous, mais qui, par peur, feint la misère.

Pas un monument, pas un débris d'œuvre de style, pas une tentative de restauration, ou seulement de nettoyage. Dans l'enceinte de Jérusalem, tout est chaos, vieillerie et décombre. Une seule chose, du sein de ces ruines sans intérêt, se dresse avec majesté, c'est le Haram, la terrasse du Temple.

Ce plateau rectangulaire de quatre cents mètres de long, porté par des murailles à moitié enfouies sous les déblais et dont les pierres de seuil datent de Salomon, impressionne par la simplicité de ses lignes et l'attrait de sa plate-forme d'où se découvre tout le pays d'alentour. Il n'y reste plus rien des beautés de l'époque lointaine où la vie de Jérusalem était concentrée là. En bas, des Juifs se lamentent contre les blocs les plus anciens. En haut, des musulmans en guenilles récitent leurs litanies, autour de la mosquée bâtie sur l'em-

placement du Temple et qui recouvre la pierre de Morija. Les chrétiens y sont admis comme touristes et payent rançon. Notre caravane a dû verser cinq cents francs pour y passer une heure, entre six et sept heures du matin.

Malgré la richesse un peu clinquante de la mosquée, sur le Haram, c'est l'impression de délabrement qui domine. C'est beau, de la beauté d'un sarcophage immense qui aurait été ouvert et violé.

L'étang d'Ezéchias est un cloaque. La tour Antonia, une ruine couverte d'arbrisseaux secs. « Derrière ces murs, qui furent ceux d'un palais », me dit en passant le drogman qui m'accompagne, « les soldats turcs sont entassés et vivent comme des porcs. »

Près de la porte de Jaffa, la tour de David, mutilée et rebâtie, se dresse encore avec fierté, mais elle n'a pas l'allure de la tour de Constance.

Et c'est tout. Tout, hormis l'église qui recouvre le Calvaire et le Saint-Sépulcre, étrange construction qui tient à tous les styles, qui a connu toutes les infortunes, et dont la rotonde obscure, enfouie sous les maçonneries d'alentour, donne accès à tout un inextricable fouillis de chapelles, cryptes, corridors sombres, escaliers humides, autels chamarrés d'or où des lampes d'argent, suspendues au rocher, percent comme des regards de mystère tous les recoins d'obcurité.

A errer dans ce labyrinthe, où se coudoient toutes les ferveurs superstitieuses et toutes les haines d'Eglises, on se perd, on s'exalte, on se tâte pour savoir si l'on est pas en proie à quelque cauchemar étrange, à quelque obsession douloureuse, si l'on se trouve dans le sanctuaire du Ressuscité ou dans le tombeau d'une idole. Et l'on revient au jour, à l'air pur, à la nature avec un sentiment d'inexpri-

mable délivrance, le sentiment non de sortir du Temple de Dieu, mais d'y entrer. Après tout, le nom de sépulcre convient bien à cet ensemble de bâtiments informes.

Si les chefs-d'œuvre du passé ont disparu de Sion, par contre les architectes modernes y travaillent. Il y a maintenant trois tours à Jérusalem, hautes et neuves. L'une coudoie le Saint-Sépulcre et le domine. La seconde surplombe le sommet du mont des Oliviers. La troisième s'élance comme un phare au-dessus du tombeau de David, sur l'antique mont de Sion. Précieuses comme belvédères, elles manquent un peu de discrétion et mettent une note de parvenu sur cette terre de noblesse et de misère...

Non ! Si vous cherchez des monuments, allez à Baalbek, en Célésyrie; allez au Sphinx d'Egypte, à l'Acropole d'Athènes, à l'Hermès ou à la Victoire d'Olympie ; montez dans les lauriers du mont Palatin, le matin de bonne heure, avant l'invasion des étrangers ; là vous connaîtrez des impressions esthétiques, des évocations de chefs-d'œuvre. Mais n'allez pas en Terre-Sainte. Quelle qu'y ait été l'œuvre du génie de l'homme, la main de Dieu l'a balayée. Il n'y a pas un monument en Palestine, plus une ruine d'œuvre d'art.

Ce qui vous attire sur Terre-Sainte, c'est peut-être, après tout, le fait qu'elle est la « Terre-Sainte », la terre où Jésus a vécu, où l'on peut retrouver ses traces, revivre sa vie. Vous voulez y aller dans l'espoir d'y retrouver, par le contact direct avec le cadre de son activité, les émotions qui raniment et galvanisent la foi. C'est pour pouvoir dire, à votre retour, comme l'apôtre Jean, à vos parents et amis : « Ce que nos yeux ont vu, ce que nos mains ont touché, nous vous l'annonçons. »

Aller à Jérusalem pour se convertir... Beau rêve de croisés anciens et modernes !... On en est réveillé brutalement avant même de poser le pied sur terre de Palestine. Du moment où, devant les récifs de Jaffa, on tombe du navire entre entre les bras des Arabes qui vous jettent dans leur barque pêle-mêle comme des colis et vous emportent en criant à travers l'écume de la barre, jusqu'au moment où vous quittez le sol sacré, vous vous sentez la chose des musulmans. Ce n'est pas Jésus, non pas même le doux Gamaliel que vous trouvez en Palestine, c'est le Turc. La Palestine est province turque. Comme telle, elle est malpropre, mal administrée, exploitée comme terre conquise. Les chrétiens y sont supportés, parce que la force est du côté de l'occident, et que l'on craint des représailles, mais ils y sont haïs, et sur notre passage j'ai surpris bien souvent, dans les gestes des Bédouins qui nous regardaient passer, des signes de malédiction.

Les chemins du Christ sont mal sûrs. Sans drogman, et sur bien des points sans escorte, il ne faut pas s'aventurer. Dernièrement, un Anglais, en dépit des conseils, a voulu se rendre seul de Jérusalem à la mer Morte, avec son Bædecker. Il lui semblait impossible qu'il ne pût atteindre tranquillement ce qu'il voyait devant lui, là, comme s'il le touchait avec la main... quelques heures de marche... Et il est parti. Naturellement, on n'a revu ni son Bædecker, ni lui.

Les sociétés scientifiques déploient un grand zèle pour retrouver, sous les ruines de tant de catastrophes superposées, les vestiges du passé. Mais les fouilles sont mal vues et partout entravées par le fanatisme musulman. Dans les décombres sur lesquels est bâti le couvent de Sainte-Anne, on a retrouvé, tout au fond, un angle du réservoir de Béthesda. Le quart a été remis au jour... mais le reste

est hors des limites du terrain cédé par le sultan à Napoléon III, et les trois quarts du monument demeureront enfouis sous les terres de démolition, aussi longtemps que le Turc règnera à Jérusalem.

Autour des murs, dans les quartiers qui ne reposent pas directement sur le roc, dans tout le val du Tyropéon, la vieille Sion dort dans les ruines amoncelées, tandis qu'en haut, sur la croûte où règne l'incurie des musulmans, les légendes se perpétuent et transforment en monuments vénérables des pierres apocryphes.

On a dit, à propos d'Hippocrate, que le soleil éclaire sa gloire et que la terre recouvre sa honte... Il faut dire le contraire de Jérusalem. Sous l'herbe brûlée des chemins, sous le pavé des rues dorment dans la nuit les gloires de Sion, tandis que le soleil éclaire des pèlerinages douteux et des sanctuaires dont la religion n'est que la caricature du culte de Jéhovah et de Jésus-Christ.

A certaines heures, en voyant le délabrement de ces terres déshonorées, on a la rage au cœur, de penser que les rivalités du monde civilisé ont abandonné la Palestine au Turc, et laissé polluer le joyau de notre patrimoine ; et le cri du psalmiste Asaph, vieux de vingt-six siècles, jaillit vibrant comme une actualité cruelle :

> « O Dieu, les nations ont envahi ton héritage,
> Elles ont profané ton saint Temple
> Et fait de Jérusalem un monceau de pierre !... »

Hélas, il faut descendre plus bas dans la honte. La fin de la strophe d'Asaph, elle aussi, n'est que trop actuelle :

> « Nous sommes devenus un objet d'opprobre pour nos voisins,
> De mépris et de risée pour notre entourage. »

La présence du croissant dominant la croix est un scandale, à Jérusalem... Il y a un scandale plus grand encore, c'est que le Turc y est nécessaire pour maintenir l'ordre, et pour empêcher les chrétiens de se massacrer entre eux au pied des autels.

Certes, j'ai trouvé là-bas des croyants débonnaires, de pieux savants et même des couvents paisibles ; mais, dans l'ensemble, ceux qui détiennent les lieux saints, Grecs, Latins, Arméniens et autres, sont enlisés dans cette notion inférieure de la religion qui consiste à faire dépendre la valeur d'une église ou le mérite d'un culte du plus ou moins de reliques, du plus ou moins de terre ou de pierre bénite qu'on a pu accumuler. Dès lors, c'est une guerre sans merci. « A toi la porte ! A moi le seuil ! » On se dispute les grottes, les autels, les pavés, les fenêtres, les pièces de bois, les débris d'ossements ou de ferraille, auxquels on attribue un souvenir quelconque, venant de l'Evangile ou des croisés.

Les sanctuaires communs, comme le Saint-Sépulcre et l'église de Béthléem, sont le théâtre de scènes où le fanatisme le plus bas, la haine la plus féroce obligent les soldats turcs à se tenir dans l'église, baïonnette au canon, pour pouvoir se jeter au moment utile entre les combattifs adorateurs du Christ. La clef même de la porte du Saint-Sépulcre ne peut être confiée à des mains chrétiennes, et il faut, quand on y entre, avoir l'opprobre de rencontrer d'abord, vautrés sur leur divan crasseux, les portiers musulmans, protecteurs des mœurs équitables et de l'évangélique fraternité !

Cette rivalité implacable des communions religieuses qui se disputent le territoire de Jérusalem, cette soif d'enrichir sans cesse son reliquaire au détriment des autres a établi partout

une concurrence désastreuse pour la vérité géographique et archéologique. Et la fiction est née du fanatisme de clocher.

Sur le terrain qu'occupait déjà la légende des scribes juifs, les Latins sont arrivés les premiers.

Quand les Grecs sont parvenus au pouvoir, Byzance a démarqué le linge de Rome, transporté des sanctuaires, et inventé ou transformé au bénéfice de ses pélerinages.

Les musulmans se sont imposés par surcroît, eux qui se prétendent l'édition révisée et définitive de la religion d'Abraham, et leurs légendes sont venues compliquer encore et déformer les souvenirs. La superstition des croisés a continué d'altérer encore... Et c'est ainsi que, chacun vous offrant ses services et prêchant pour son saint, Juifs, Latins, Grecs, Arméniens, Musulmans, remplissent la mémoire des drogmans d'histoires incroyables, lesquelles permettent à ces pilotes d'occidentaux de montrer tout, avec la dernière précision ; tout ce qu'on désire voir, et le reste.

On vous montrera la Via Dolorosa, avec chacune de ses stations : « Ici se tenait Véronique ! Ici la mère de Jésus ! » Or le sol ancien est à trois mètres sous les décombres, et Pilate avait sa résidence à l'autre bout de la ville. On vous montrera, dans l'église du Saint-Sépulcre, non seulement le tombeau, mais le trou de la croix et la place des croix des brigands et la fissure du rocher qui se fendit à la mort du Sauveur. On vous dira que cette fente va jusqu'au centre de la terre, que le sang de Jésus y a coulé, qu'en passant il a mouillé le crâne d'Adam, et qu'Adam est ressuscité. On vous montrera même la maison du mauvais riche et l'escalier où se tenait le pauvre Lazare. C'est une parabole de Jésus... N'importe. On montre tout à Jérusalem !

— « La Bible raconte... » nous disait un jour notre drog-

man. — « Mais non, la Bible ne dit rien de ça !... » — « Alors, » reprit-il sans se troubler, « c'est le Bædecker. »

Voulez-vous, dans Jérusalem, marcher avec certitude dans les pas de Jésus ? Montez au Temple. Sur cette plate-forme, vous le retrouverez. Partout ailleurs, y compris le Saint-Sépulcre, il n'y a que conjecture.

Et c'est pourquoi, quiconque ira en Palestine pensant affermir sa foi par ce qu'il y verra de ses yeux, s'il a su regarder, en reviendra désillusionné, troublé, scandalisé.

Pour comprendre la Terre-Sainte, pour être subjugué par son charme incomparable, il n'y faut point aller en amateur, en esthète, en sceptique ou en fanatique, pour voir des couchers de soleil ou pour baiser des reliques. Il faut avoir lu la Bible, l'avoir étudiée fortement, l'avoir prise au sérieux comme livre d'histoire, et s'être placé soi-même dans l'attitude morale que Jésus-Christ commande, lorsque parlant à la Samaritaine près du puits de Jacob, il disait aux fanatiques et aux sceptiques de son temps et de tous les temps : « Il vient une heure où la question ne sera plus d'adorer le Père sur cette montagne-ci, ou à Jérusalem... les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité, car ce sont de tels adorateurs qu'il demande... Dieu est esprit, et il faut que ceux qui l'adorent, l'adorent en esprit et en vérité...»

Partez, ayant par la Bible la connaissance des faits et des lieux, par Jésus-Christ la communion spirituelle avec le Père céleste, et voici quelles seront vos impressions de Palestine.

D'abord, vous serez frappé de la vérité des images par lesquelles les historiens d'Israël, ses prophètes et ses poètes vous auront décrit le pays où s'est déroulé le grand drame moral de l'humanité. La Palestine est telle que la peignent

les écrivains hébreux. Ils n'ont rien inventé, ils ont vu. Ils ont parlé comme des témoins de la nature. Leur Carmel, leur plaine de Jisréel, leurs terres fertiles de Zabulon, leur lac et ses tempêtes, vous les retrouverez avec leur flore, leur ciel, leur climat, dans la province riante de Galilée ; leurs déserts, leurs rochers et leurs maigres semailles, leurs précipices descendant à la mer Morte et leur val encaissé du Jourdain, vous les trouverez dans l'austère Judée, terre rude, lumineuse, implacable et prédestinée pour façonner des caractères de prophètes ou de pharisiens.

Quand vous serez monté à Jérusalem par la plaine de Saron, Hékron, le torrent du Sorek, Beth-Chémech et Bittir, vous comprendrez les exploits de Samson et les guérillas du jeune David. Quand vous aurez vu labourer parmi les pierres, ou le berger passer, portant l'agneau dans le pli de son ample tunique, vous serez à la source d'où jaillirent les paraboles, et vous comprendrez des paroles comme celles d'Esaïe :

« Il portera les agneaux dans son sein ! »

Dans une strophe du Cantique des Cantiques, le fiancé dit à sa bien-aimée :

« Tes cheveux sont comme un troupeau de chèvres
Suspendues aux flancs de la montagne de Galaad... »

J'ai passé cette année dans les gorges du Yarmouk ; j'ai vu le long des rochers clairs les troupeaux de chèvres suspendus aux flancs de Galaad, et leur poil était long et soyeux, noir aux reflets bleu d'acier, comme des ailes de corbeaux... Près de trois mille ans ont passé sur cet orient immobile sans modifier les mœurs ni ternir les images.

Ne nous plaignons pas trop de ce que les Arabes ont triomphé des croisés. Grâce à eux, la terre de la Bible a gardé ses mœurs orientales. Quand on a passé par là, on sait que la Bible n'est ni une imposture, ni un roman, ni un système philosophique, mais qu'elle est bien l'histoire vraie et que son drame a été vécu.

La seconde impression est celle que vous font les chemins de Jésus-Christ. Certes, le ministère du Messie est difficile à reconstituer avec les récits épisodiques de nos Evangiles ; on n'y parviendra que lorsque l'on aura compris ce que l'apôtre Jean a voulu en écrivant ses pages sublimes. Mais déjà, rien qu'à passer par les routes que suivait le Seigneur, rien qu'à voir la physionomie des contrées, la proximité des villes et des villages, les Evangiles s'imprègnent d'un réalisme et s'animent d'une couleur locale qui les rend palpitants à lire et les accrédite d'instinct. Les verbes qu'ils emploient : « il monta, il descendit, il passa par ici et par là », sont d'une telle vérité que l'hypothèse d'une invention de l'auteur, d'un livre écrit de chic, d'une biographie tendancieuse s'évanouit comme une explication de mauvais goût. Ce qu'il y a d'artificiel, ce n'est pas l'affirmation évangélique, c'est la critique qui s'attache à la discréditer. L'Evangile lu sur place, à Gethsémané, à Béthanie, sur le chemin de Jéricho, dans le cirque des collines de Nazareth, sur les bords du lac de Galilée, est un drame d'amour qui reçoit des distances parcourues, des tournants de chemins, des altitudes, des rochers, des lis des champs, des cultures, des sources, des tempêtes du lac, de toutes les mœurs et de toute la nature, un témoignage de vérité.

Quand on a vu la plaine de Génésareth et les déserts de la Judée, on comprend pourquoi Jésus, parmi les blés de

Galilée, se compare au pain de vie, et pourquoi il dit : « Je suis la source d'eau vive ! » sur les rocs desséchés de Juda.

Le Christ des Evangiles au pays des Evangiles est un Christ nature, un Christ vivant.

La troisième impression donnée par la Palestine, c'est qu'un peuple a vécu là, dont la destinée n'a ressemblé à aucune autre destinée et dont l'histoire s'est déroulée en dehors du hasard des guerres et du caprice des hommes ; un peuple qui était libre de se sauver ou de se perdre, mais non pas de faire fléchir le dessein de la Providence.

Ailleurs, les poètes chantent après coup les victoires et les défaites... Ici, les prophètes posent des alternatives et ce qu'ils annoncent s'accomplit.

Après la tentative de réforme dont le Schisme des dix tribus avait été l'acte inaugural, les prophètes annoncent à l'infidèle Samarie le salaire de sa trahison :

« Malheur à la couronne orgueilleuse des ivrognes d'Ephraïm !
Ruine sur eux ! L'Egypte les recueillera
Et Memphis les enterrera !
Samarie ? J'en ferai une garrigue dans la plaine
Une terre à planter la vigne !
Je ferai rouler ses pierres dans la vallée,
J'extirperai ses fondements. »

La prophétie s'est réalisée. L'élégante capitale d'Omri et de Jésabel a été, dès les jours anciens, rayée de la carte de Palestine, et le touriste qui parcourt les terrasses élevées sur les flancs du mont de Samarie, constate avec surprise qu'elles sont portées par des débris de colonnes et de roches

sculptées. De quelque côté qu'il descende, son pied heurte les pierres détachées de l'ancienne cité et roulées jusque dans la vallée, selon la parole du Voyant.

Dans la semaine de la Passion, comme les disciples faisaient admirer à leur Maître, l'ancien bâtisseur, l'architecture du Temple, Jésus répondit : « Je vous le dis, il ne sera laissé pierre sur pierre qui ne soit démolie... » « ...Et cela dans cette génération, » dit-il ailleurs, « et cet état de ruine durera jusqu'à ce que le Messie, enfin reconnu, soit acclamé par son peuple. »

Et le Temple a été détruit. Il n'en est pas resté pierre sur pierre. Seul le rocher de Morija, qui portait l'autel des holocaustes, demeure là, sous la coupole musulmane, comme une ruine qui attend...

Jérusalem tout entière est comme une ruine qui attend.

Parmi les autres métropoles antiques, les unes ont disparu, comme Ninive, Babylone, ou Carthage ; les autres ont été rebâties, comme Alexandrie ou Rome... Jérusalem est là, démolie mais non anéantie et comme suspendue aux paroles qui ont motivé et limité son désastre.

Que dirai-je de la Galilée, de la plaine de Génésareth, « témoin des jours les plus heureux qui aient lui sur notre pauvre terre » ? Jésus, en quittant les villes impénitentes où il avait accompli ses œuvres d'amour, s'est écrié : « Malheur à vous, Capernaüm, Bethsaïda, Chorazin ! Car si les miracles qui ont été faits au milieu de vous avaient été faits à Tyr et à Sidon, il y a longtemps qu'elles se seraient repenties... »

Tyr et Sidon existent encore ; Capernaüm, Bethsaïda, Chorazin, comme la fleur du psalmiste, « ne sont plus et leur lieu ne les reconnaît plus ». Aujourd'hui, sur la terre

de l'antique splendeur campe le Bédouin musulman, témoin inconscient de l'accomplissement de la prophétie et mainteneur farouche de l'inexorable déchéance.

Mais tandis que le paradis d'où Christ était exclu devenait le désert, partout où, dans l'humanité désolée, la parole du Christ a été accueillie, comme au passage d'une source d'eau vive les terres infécondes ont fleuri ; pour les âmes, pour les sociétés, dans la mesure même où la foi de Christ a été embrassée, le désert est devenu le paradis !

« Il les guérissait tous... »

Voilà pourquoi, — et c'est ici l'impression suprême, — le peuple juif, qui ne peut ni vivre ni mourir et qui pleurera sous les murs du Haram jusqu'au jour où il acclamera le Messie, le peuple juif est à travers les siècles un objet d'admiration ou de haine, jamais d'indifférence.

Voilà pourquoi aussi la terre d'où il a été proscrit et où il ne revient qu'en tremblant, est la terre vers laquelle toutes les races tournent obstinément les regards. Tous les vainqueurs ont voulu la posséder, mais Dieu ne l'a donnée à personne, et l'Arabe qui la foule aujourd'hui n'y bâtit pas une maison ; il y erre sans s'y établir et il ne peut pas s'y établir, car elle est la terre de Dieu.

C'est là, c'est dans son cadre étroit que la crise de la conscience humaine a abouti. Parmi ses fils, Dieu a trouvé les hommes qui ont accepté de souffrir pour le monde et d'espérer contre toute espérance. Parmi ses filles, Dieu a trouvé la femme qui, après avoir enfanté le Messie, l'a accompagné jusqu'à la croix. Pensez de Jésus-Christ ce que vous voudrez, vous n'empêcherez pas qu'il est mort pour avoir concentré dans sa personne le drame de la vie humaine, et pour avoir uni, dans l'étreinte d'un amour rédempteur,

l'homme et Dieu, deux volontés que le péché avait mises dans une contradiction mortelle. En lui, l'homme se donne à Dieu, en lui, Dieu se donne à l'homme. Par lui, fils de David et fils de Palestine, est faite la trouée qui met désormais l'homme et Dieu dans la même lumière, dans la même puissance, dans le même foyer divin. Voilà pourquoi, parmi les patries qui meurent, sa patrie à lui ne peut mourir. Ce qu'il y a de meilleur, de plus durable en nous lui appartient : elle est la patrie de notre âme !

La Grèce nous a donné la beauté pour l'art et pour la pensée... L'Hellade est morte, mais c'est une belle morte, il vaut la peine d'aller la voir en son linceul d'azur...

Rome nous a donné la force par le glaive et par la loi... puis le silence est venu sur les rostres, et seul, dans le Forum, le touriste aujourd'hui foule les mosaïques autour des roses rouges qui se mirent au bassin des Vestales...

L'Inde nous a donné le rêve panthéiste ; un peu de son âme erre encore dans les fantômes de la théosophie... mais le rêve lui-même s'est perverti en cauchemar, et l'explorateur de l'Asie australe, parcourant les forêts et les solitudes, s'émerveille d'y rencontrer temples et hypogées, gigantesques et endormis comme les châteaux de nos contes de fées...

C'est que l'homme ne vit pas de beauté, ni de force, ni de rêve... il vit de Dieu ! C'est parce qu'il a rencontré Dieu en Palestine que l'homme, de partout, aspire à fouler la Terre-Sainte et, lorsqu'il la connaît, souhaite de la revoir.

LE PAYS DE JÉSUS

Rien ne donne la sensation des lieux comme un journal de route. On nous permettra de transcrire ici, malgré leur tour familier, quelques-unes des indications inscrites au moment même sur notre carnet de voyage.



Le pays de Jésus.

Jérusalem (I, p. 140). — **De Jaffa au mont des Oliviers.**

1913. — 18 avril, 11 heures. — En vue de Jaffa. — Voici la côte ! Et Jaffa qui avance dans la brume. La brume est bleue et le ciel tend à se découvrir. La mer est bonne, et le débarquement, qui émeut bien des gens, se fera sans doute mieux qu'on ne l'attendait. Cette côte pelée, jaune clair, semée de dunes marbrées de noir, se présente comme celle du Grau à Palavas. Les minarets donnent à Jaffa une réelle élégance.

2 heures. — Jaffa. — Rien ne peut exprimer le pittoresque de ce débarquement. Les grandes chaloupes viennent de Jaffa montées de huit hommes, bariolés, maillots rouges, superbes gaillards arabes. Les passagers sont empoignés comme des colis et lancés dans la barque, depuis l'escalier de la coupée, quand la vague est haute. Scènes des plus comiques. A l'approche de la barre, et pendant le passage à travers les récifs, le pilote, debout, encourage ses rameurs en leur rythmant une sorte de mélopée à laquelle ils

répondent d'une voix rude et chantante. Cette double invocation à moitié religieuse, à moitié sauvage, me fait penser aux récitatifs alternés des psaumes hébreux.

La crique de Jaffa est charmante. Au nord, plage très douce. Des enfants jettent l'épervier dans les vagues.

Jaffa... Le port où les Grecs plaçaient le martyre d'Andromède, où Jonas s'embarquait pour fuir le décret divin... On ne peut songer sans émotion que Simon Pierre était ici lorsqu'il entendit le cri du monde païen et qu'il partit pour Césarée. Les chemins de la mission chrétienne partent de Jaffa...

Notre train s'ébranle à 3 heures dans la direction de Jérusalem. Champs d'orangers. Villages en terre, files de chameaux, quelques beaux sycomores. Douars très animés. Moisson verte, épis formés. Traversons la plaine de Saron. Au fond, les monts de Juda.

Troupeaux d'ânes. Champs d'oliviers en fleurs, haies de cactus.

20 km. Loudd. — *Lydda,* où Pierre accomplit la guérison d'Enée. Station comme le Caylar, avec des oliviers au lieu de saules. Des mûriers.

22 km. Er-Ramlé. — Peut-être l'ancienne Arimathée, la ville de Joseph qui recueillit le corps de Jésus dans son tombeau. Tour très pittoresque. Retrouvons partout ici, outre les souvenirs bibliques, ceux des croisés et de Napoléon, dont on montre encore la chambre au couvent des franciscains. Beaucoup de monde partout, parce que c'est vendredi, le dimanche musulman.

Le train repart, spécial, et bondé, avec des allures bon enfant. Il me rappelle les convois de Lourdes en gare de Toulouse.

Le terrain d'abord marécageux commence à être ondulé. De Ramlé, les monts de Juda sont absolument comme les Cévennes de Vauvert, profil, couleur et distance. Blé prêt à être moissonné. Blanc et blond. Température fraîche, humide. Campagne toute semblable à la Vaunage. Des cris. Village en terre couvert de chaume poussé en herbe, rappelle les forts modernes. Belle terre grasse, bien cultivée. Moisson dorée, genêts. Labour par chameaux, ânes, bœufs, quoique ce soit vendredi. Landes où paissent des troupeaux de bœufs bruns et noirs. Quelques chevaux. Profils de chameaux sur les croupes. De face, on dirait des fuseaux sur la pointe. Grêles, râpés. Moutons, chèvres, etc. Quelques campements de Bédouins. Tentes noires de poil de chèvre ou de peaux cousues et dressées sur des poteaux irréguliers. Evocation des « tentes noires de Kédar » (Cant. 1 : 5) et du douar d'Abraham.

Nous entrons dans le pays des exploits de Samson. A droite, les ruines d'Ekron, l'une des cinq capitales des Philistins. Plus loin, à gauche sur la hauteur, nous apercevons les ruines de Guézer, conquête de Salomon et forteresse des Macchabées. Blés, coquelicots ardents, grandes ombellifères blanches.

40 km. Sédjed. — Station au nord-ouest de Beth-Chemech. Après quelques étendues marécageuses et bien cultivées, nous entrons dans la vallée du Sorek (Juges 16). A gauche sur la hauteur, Zorah (Josué 15). Nous croisons la route de Jérusalem à Jaffa. Cette ligne française, construite un peu à la façon de nos lignes du Gard, achève de me donner l'illusion que je suis dans notre Midi. Mais les têtes qui paraissent aux portières ne laissent pas durer l'impression. Une ravissante jeune femme avec la coiffure des Bethléemitai-

nes : tout à fait une Marie ; des Bédouins bronzés, à la figure terrible ; des femmes voilées, des Turcs avec le fez, un Juif avec son turban à poil, des enfants ravissants...

Voie bordée d'eucalyptus à feuilles minces. Troncs de platanes. Moissonneurs à la faucille dans les blés.

Nous suivons le cours tortueux du Sorek. A droite, l'antique Beth-Chemech de 1 Samuel 6. Jolie situation sur la hauteur. Des fouilles récentes ont mis au jour des murs et de a poterie israélites.

Thimnat, souvenir de Samson.

Immense vol de cigognes. L'an dernier, le 16 avril, elles étaient en Allemagne.

Nous entrons dans les collines. Superbe cavalier. Laboureurs aux jambes nues, turbans orangés, burnous bleus, blancs ou bruns rayés. Peu peuplé.

A gauche, colonie juive. Maisons modernes. Laid.

51 km. Deir Abân. — Station desservant trois villages dont Zorah. Monts et patrie de Samson (Juges 13). Son village Zorah, très visible, son tombeau à droite. A gauche, en haut, la caverne de Samson. Troupeaux de chèvres noires; thym, lavande, aromates de toutes sortes. Torrents à sec. Grotte en haut, dans le rocher. Le Sorek, que nous longeons, est sans eau. Dans ces vallées étroites, avec leurs abruptes et leurs grottes, on s'explique les aventures de l'Hercule des Hébreux comme celles des chefs camisards dans les gorges cévenoles, Sumène, Quissac et environs. Un peu plus relevé de ton. Mais rien de comparable aux gorges du Tarn. Chênes verts et térébinthes. On monte lentement la pente des 700 m. pour arriver à Jérusalem. Aridité complète partout. On revient tout à fait au type de la Vaunage.

Environ 15 km. avant Sion, les collines s'élèvent mais toujours en forme de croupes ; reflet de rouille, terre rougeâtre. Roches tourmentées.

Ciel voilé, bleuté, température fraîche. Un moment seulement nous avons cuit à Jaffa, à la gare ; étouffé.

76 km. — La vallée s'élargit. Un fort sur la hauteur. Un peu d'herbe dans le fond. Beaucoup d'oliviers, monotonie. Aucune habitation. Partout minces pâturages et céréales, étagés comme en Valais ou dans la Gardonenque.

Le paysage s'anime ; quels tableaux, ces femmes, ces hommes, ces enfants, ces groupes le long des chemins avec leurs turbans et leurs vêtements multicolores... ânes, chèvres, vieux murs...

Forteresse de *Bittîr*. Station ; probablement le Beth-Soûr de Josué 15. Joliment située. Dans le fonds, cultures, chemins en contrebas. Environs de Lamalou et de Colombières. Le train monte fort dans la vallée « des roses ». Quelle ironie ! A droite, la fontaine de Philippe (tradition). Je n'aurais pas cru que la population eût la tournure si sauvage et si rébarbative. Dire que ce sont les successeurs de Ruth et de Booz ! Quelle chute ! Quelle malédiction !

6 h. $^1/_2$. La nuit est tombée. Par la vallée des Réphaïm, nous arrivons à la colonie juive du « Temple ».

87 km. Jérusalem. — Clair de lune voilé. Grande place poussiéreuse. Cinquante voitures nous attendent. C'est une foire, une criaillerie indescriptible. On ne voit rien du vrai Jérusalem. La file s'établit et l'on descend dans la vallée du Hinnom pour remonter vers la porte de Jaffa.

Tout à coup se dressent les murs : voici la tour de

David ! La lune derrière... Spectacle féerique. On entre dans le merveilleux. — Psaume 122 :

« J'ai été dans la joie quand on m'a dit :
— Allons à la montagne de Jéhovah !
Nous voilà debout
A tes portes, Jérusalem ! »

19 avril. — Vers 9 heures, la colonne se forme et se divise en trois escouades pour la visite du Saint-Sépulcre, sous la direction des drogmans.

Départ de la tour de David. Descendons trois minutes la rue des Bazars, fouillis où se croisent, dans un désordre indescriptible, et sans arrêt du matin au soir, hommes, femmes, enfants de toutes races et animaux de tous calibres. Un coude à gauche nous engage sous les hautes voûtes des croisés. Un défilé tortueux, un escalier couvert de mendiants en plein soleil et nous voici sur l'étroite place, en contrebas, au fond de laquelle s'élève comme un rocher sombre et tourmenté, l'église du Saint-Sépulcre.

Toutes les architectures se rencontrent dans ce magma pierreux dont les assises remontent à Constantin, les débris anciens à Modeste, la structure générale aux croisés, et qui groupe autour de sa coupole tout un fouillis de chapelles où la superstition fleurit, et où règne la discorde. Il est impossible de dire aujourd'hui avec précision combien de fois ces lieux saints ont été bâtis, détruits, incendiés et reconstruits.

Nous entrons par l'unique porte qui donne accès à cette étrange basilique. A gauche, accroupis sur un sale divan, les gardiens musulmans ; car on ne peut confier la clef à un chrétien à cause des rivalités. Devant nous, la pierre de l'onction sur laquelle Nicodème est censé avoir oint le corps

de Jésus et que des pèlerins, tout le jour, baisent en se prosternant.

A droite, à quelques pas, la chapelle qui abrite à 5 m. de hauteur le sommet du Calvaire. On y montre les traces des trois croix, le rocher qui se fendit à la mort du Christ, l'endroit où Jésus fut cloué sur le bois, le lieu où se tenait Marie, etc. Le tout sous des revêtements de marbre et derrière des grilles dorées. On redescend à la pierre de l'onction, et trente pas vers la gauche nous conduisent jusqu'à une rotonde qui rappelle en petit le Panthéon romain. Au milieu se dresse le Saint-Sépulcre, catafalque de marbre luxueux et disgracieux rendu tout luisant par les embrassements, les attouchements, et qui recouvre deux minuscules chapelles. L'une marque le lieu où se tenait l'ange. L'autre renferme le tombeau. Quatre personnes à peine peuvent s'y tenir. Le sarcophage est recouvert d'une dalle en marbre blanc. Rien qui ressemble à une grotte. Quarante-trois lampes richement travaillées y brûlent continuellement. Atmosphère d'étuve. On a hâte de sortir de ce lieu troublant où rien ne rappelle la scène évangélique, et où les adorateurs entrent et sortent en flot continu ; ruche étrange, dont les pèlerins sont les abeilles.

En face du Saint-Sépulcre, l'église grecque, très riche, encombrée de déplaisants oripeaux. Vers l'entrée, un petit monument étrange indique le centre du monde. Il paraît aussi qu'Adam a été créé dans ce lieu. On y montre sa tombe, on raconte comment il est ressuscité quand le sang de Jésus a coulé sur sa tête par la fente du rocher, etc. Il y a aussi par là la tombe de Melchisédek.

Derrière l'église grecque et dans la même direction, la chapelle de Sainte-Hélène, à cinq mètres de profondeur, marque le lieu où la mère de Constantin (morte en 328) a re-

trouvé en 326 les trois croix enfouies dans un souterrain. Cette découverte et les miracles qui l'accompagnèrent sont à l'origine de la vénération des lieux saints. Ce sanctuaire appartient aux Arméniens.

Derrière le Saint-Sépulcre, la petite chapelle des Koptes ; puis celle des Syriens où l'on montre les tombeaux de Nicodème et de Joseph d'Arimathée. A gauche, un peu plus loin au nord-est, la chapelle latine dont l'autel central est consacré à la Vierge et où l'on devine, dans une niche fermée, une pièce de bois de $0^{m}60$: débris de la colonne de la flagellation. L'autre moitié se trouve à Rome. Grecs, Arméniens, etc., n'étant pas admis à voir cette relique, un petit trou a été pratiqué dans le panneau qui la recouvre et un bâton placé à côté. Le pèlerin prend le bâton, l'enfonce dans le trou jusqu'à ce qu'il ait touché le bois sacré, puis il retire le bâton et en baise le bout avec transport.

Il faudrait encore décrire les dernières stations du chemin de la croix comprises dans les bâtiments du Saint-Sépulcre. Mais j'arrête ici la nomenclature des chapelles dont la plus riche est le catholicon des Grecs, la plus intéressante la chapelle latine, la plus impressionnante par le mystère de sa clarté, par l'antiquité de sa crypte et de sa légende, la chapelle d'Hélène[1].

On ressort de cette revue tout ahuri, le cœur lourd et les yeux aveuglés ; la superstition, le formalisme, le marchandage, les rivalités haineuses et méprisantes écœurent. La

[1] Pendant les jours où j'étudiais la question du Saint-Sépulcre, j'ai eu la rare fortune de pouvoir être conduit seul à l'enceinte des Egyptiens, sur la terrasse qui domine la chapelle d'Hélène. Leur culte, que je n'ai vu mentionné nulle part, est sous la tente. Debout, les pieds nus, ayant à la main le long bâton recourbé des pasteurs, ils écoutent, entourant un lutrin où l'Evangile est ouvert. Point d'ornements, point de rites. Comme une assemblée du désert. Un homme lit à haute voix ; derrière lui un autre, une

ferveur ignorante des petits émeut. La misère et la souffrance font mal. Mais ce qui arrache des larmes, c'est la pensée que, au jour où tout était encore nature, Jésus-Christ, sur ce point aurait levé vers le ciel son regard agonisant. Ce sanglot intérieur je l'ai ressenti surtout sur la place étroite qui est devant la façade de l'église. Mais que de ruines superposées, symbole des ruines religieuses qui s'y rencontrent et s'y accumulent. « O Dieu, les nations ont envahi ton héritage !... »

Au sommet de l'escalier extérieur, un vieil Abyssin en prière ; sur les dalles de la place, partout, des marchands accroupis. Les infirmes couchés le long des murs crient misère ; les pèlerins descendent lentement vers le portique ; ont sent qu'autour du Temple tout devait se passer ainsi au temps de Jésus-Christ, moins l'abjection occasionnée par le remous des peuples et l'écume des religions.

Merveilleux tour dans les rues étroites. Monté la Voie douloureuse : rappelle les rues de Sauve. Sur la terrasse de l'église du Saint-Sépulcre, vue splendide. Jérusalem apparaît ce qu'elle est : une ruine. Tout y parle du passé, et d'un passé dévasté.

Monté les 177 marches du clocher de l'église Saint-Sauveur, bâtie par l'empereur Guillaume II sur l'emplacement dont son ami le sultan Abdul Hamid lui a fait cadeau. Des quatre baies, la vue est impressionnante ; c'est ce que j'ai vu de plus beau jusqu'ici. Surtout du côté oriental, sur le mont des Oliviers par delà le Temple.

queue de cheval à la main, chasse les mouches ; à côté du lecteur un jeune homme suit, ligne après ligne, et l'aide si la syllabe lui manque. Par moment tous redisent à haute voix le verset de l'Evangile. Les femmes sont mêlées aux hommes, le visage découvert. Quelque chose de beaucoup plus sérieux, plus spirituel qu'en bas, au Saint-Sépulcre. Le tout avait belle tenue et m'a fait penser à la fois à l'époque des patriarches et au culte des Huguenots.

Au fond, au sud-est, un bout de la mer Morte, très bas. Derrière, les monts de Moab. Au sud-ouest, la colline qui portait le harem de Salomon. Presque à nos pieds, le mur des Lamentations, très visible. A gauche, le quartier musulman avec la Tour Antonia.

Tout à droite, le quartier juif, puis le quartier arménien et la porte de Sion, porte sud, construite par Soliman le Magnifique.

3 h. après-midi. — Visite au mont de Sion : Tombeau de David, chambre du Cénacle, couvent et église de la Dormition, bâtis sur l'emplacement où vivaient les apôtres et Marie sous leur protection, après la mort de Jésus.

Le tour des murs rappelle absolument Aiguesmortes et n'a pas bougé davantage. C'est tout notre Midi ; ses clartés, sa chaleur, ses odeurs, ses mouches, ses angles de murailles, ses façades blanchies à la chaux. Je me crois revenu à une tournée d'évangélisation dans la Vaunage. Mais la population m'éveille de mon rêve : Abyssins, Nubiens, Arméniens, Juifs aux boucles longues ; Arabes splendides, la poitrine nue ; femmes voilées, immondes mendiants, groupes de jeunes filles au profil exquis, aux yeux ravagés par l'ophtalmie purulente ; enfants ravissants en guenilles... toute la splendeur et toute l'horreur de l'Orient barbare. Et cela, sur la montagne de Sion !

Demain, c'est le jour des Rameaux pour les Grecs et les Arméniens...

5 heures. — Rentré en ville par la porte de Sion ou de David. Longé les murs (trois mètres d'épaisseur), à l'intérieur du quartier juif. Fenêtres toutes grillées par crainte des musulmans. Misère et saleté. Passons devant la porte du

Fumier et, par un champ de cactus, arrivons au repaire des fanatiques musulmans : les rues étroites du quartier maugrébin, qui serpentent au-dessous de la Cité de David et sont construites sur les décombres qui remplissent aujourd'hui le petit val du Tyropéon. Le fanatisme musulman est tel en cet endroit qu'on ne peut le traverser qu'avec un guide connu de la population.

A notre droite, le haut mur de la plateforme du Temple. A gauche, en étages, la Cité de David. Le point de départ d'une arche gigantesque au bas du mur du Temple de Salomon semble indiquer qu'au temps du grand roi, un viaduc était jeté sur la vallée, permettant au monarque d'aller de plain pied et directement de la Cité au sanctuaire.

Le mur des Lamentations offre un spectacle étrange. La terrasse qu'il surplombe est très étroite, et enfermée dans les bâtisses ; une vingtaine d'hommes et de femmes étaient là, deux hommes en grand manteau de peluche jaune d'or. Debout, accroupi, allongé par terre, tout ce monde, face au mur, lit les livres hébreux, texte et commentaires. Ils pleurent, récitent, se lamentent, se frappent le front contre le mur, en baisent les pierres l'une après l'autre en les caressant avec la main qu'ils portent ensuite à leurs lèvres et à leur front ; puis les yeux levés, les mains tendues vers le ciel le long de la haute muraille, ils restent une minute immobiles, comme en extase, et reprennent ensuite leurs gesticulations désolées. Impossible de démêler ce qu'il y a de sincère, de théâtral ou de liturgique dans ces mélopées traînantes et navrantes. L'impression d'ensemble est celle du néant de cette douleur.

Retournons à la porte du Fumier. Monté sur le rempart. Vu de là, au sud, le confluent des vallées du Hinnom et du Cédron ; à droite Akel Dama ; en bas Siloé et ses deux ré-

servoirs ; à gauche, les villages juifs et mahométans de Siloé et la vallée de Josaphat couverte de pierres tumulaires juives. Notre société se disloque. Bien qu'il soit tard, les plus hardis obtiennent d'un drogman qu'il ressorte des murs et nous conduise à Gethsémané. Nous sortons, une dizaine, et prenons un chemin en écharpe qui descend pour traverser le Cédron et remonter au mont des Oliviers. Passons à côté des tombeaux de Zacharie, de Jacques, d'Absalom. Il est probable que ce dernier est le monument qu'Absalom s'était fait ériger d'après 2 Samuel 18 ; de même le tombeau de Zacharie, dont la personnalité avait été étroitement mêlée à la reconstruction du Temple, pourrait bien être authentique. L'un et l'autre taillés à vif dans le roc.

Quand le chemin commence à remonter, un chemin tout semblable à ceux de l'Aiguelongue, sur la roche et les cailloux roulants, je laisse là le guide dont les explications m'importunent et je prends les devants. Un touriste me rejoint ; heureusement il ne parle pas. Des troupeaux passent, conduits par des Bédouins sur leurs chameaux ou sur leurs petits ânes. Le retour au bercail.

J'étais à quelques minutes de Gethsémané ; je me sentais sur un chemin suivi bien souvent par le Maître. La solitude se fit, l'émotion était intense.

A ce moment, au tournant devant nous, apparut, descendant la montagne, un Arabe jeune et beau, en burnous blanc. Il marchait avec deux autres qu'il dominait de sa taille, deux jeunes gens comme lui, auxquels il expliquait quelque chose qu'ils écoutaient avec attention et gravité. Ils passèrent sans même nous voir, comme absorbés dans une préoccupation qui dominait infiniment les contingences de la route... et ce fut comme une vision : Jésus dans ses voyages incognito avec Jean et Jacques, les préparant au

drame qui devait se passer en ces lieux. Laissant marcher mon compagnon, je regardai les trois silhouettes s'éloigner dans l'ombre transparente qui descend du Haram, et se perdre au val de Josaphat dans les dernières irradiations du soleil. Puis, je me suis baissé et j'ai ramassé une pierre. Cette pierre marquera dans mes souvenirs une des minutes les plus émouvantes de ma vie.

Au-dessus de nous, par delà la vallée, la Porte d'Or, aujourd'hui murée, par laquelle Jésus est entré le jour des Rameaux. Notre chemin, à fleur de roc, rejoint la route de Béthanie et l'on se rend très bien compte de l'endroit où Jésus a dû s'asseoir avec ses disciples dans le crépuscule du mercredi saint et d'où ceux-ci voulurent lui faire admirer la splendeur des marbres du Temple.

Encore un tournant brusque vers en haut, et nous contournons les murailles de ce que l'on appelle aujourd'hui Gethsémané. Un carré de soixante-dix mètres de côté, un jardin enclos de murs et dominé par quelques cyprès droits. Au milieu de petits massifs fleuris et des sentiers qui les bordent, six oliviers énormes et d'une vétusté dont rien ne m'avait donné l'idée jusqu'ici, ni dans notre Midi, ni à Corfou. Ces oliviers sont entourés de grilles, de façon à ce qu'aucune main profane ne puisse en arracher un rameau. Quand on a suffisamment promené entre les murs de clôture et les grilles tutélaires, deux ou trois moines, très doux, ouvrent la porte de la grille et vous font la faveur de l'accès jusqu'aux arbres eux-mêmes, mais il faut prendre l'engagement de n'y rien cueillir. Du reste, on n'a guère envie de faire de la contrebande ; les pensées, les sentiments sont ailleurs et je ne suis pas de ceux qui ont été arrêtés dans leur élan vers les souvenirs de ce lieu de prière divine par les détails qui l'ont transformé en jardin d'agrément. Malgré

tout, on a la sensation que Christ a bien vécu dans cet endroit son recueillement suprême.

Je sais gré à ceux qui ont clos ce jardin (mentionné dès le IVe siècle, et qui appartient aux franciscains) de n'y donner accès que par une porte basse. Il faut se courber, presque se prosterner pour entrer.

A la sortie, les mendiants nous attendent, les infirmes qui crient et se lamentent comme au temps de Jésus.

...Au-dessus de Gethsémané s'élèvent les croupes arrondies du mont des Oliviers. Les trois sommets qui font face aux murs de Jérusalem dépassent un peu huit cents mètres et dominent ainsi de cinquante mètres environ la ville sainte.

Le sommet le plus au sud est connu sous le nom de mont des Prophètes. Celui du milieu, mont de l'Ascension, est honoré comme le lieu où Jésus aurait prononcé l'oraison dominicale et où il aurait, quelques mois plus tard, pris congé de ses disciples.

Derrière le mont de l'Ascension, dans un repli de terrain, à vingt minutes au-dessus de Gethsémané, s'étage un hameau au bord du chemin. Ce doit être l'antique Bethphagé, la « maison des figues ». Les figuiers y abondent. Le souvenir du figuier maudit revient à la mémoire.

De là, vingt minutes de descente douce par les vallonnements des contreforts du mont des Oliviers, et l'on arrive à la grande trouée qui découvre les monts de Moab et la plaine de Jéricho, par delà le désert de Juda. Au bord de la trouée, dans un site aimable et paisible, le village de Béthanie.

Et c'est avec bonheur qu'on y arrive, non seulement à cause de la vue magnifique qu'il offre aux regards, mais surtout parce qu'il a été épargné, et que les ruines n'y ont

pas été étouffées par les bâtisses modernes et les couvents. On le voit tel qu'il fut, dans son recueillement et sa lumière, et tel que l'habitaient Marthe et Marie, lorsque leur regard inquiet cherchait au loin sur la route blanche, la silhouette du divin médecin...

Bethléem (I. p. 138). — **L'église de la Nativité.**

20 avril. — A 6 heures du matin, partons pour Bethléem... Grande animation sur la route. Les gens passent avec des palmes à la main. Les hordes de musulmans se rendant par Jérusalem à la tombe de Moïse croisent les familles chrétiennes qui vont célébrer les Rameaux à Bethléem.

7 h. 30. — Tombeau de Rachel. Un peu avant d'arriver, vue de Bethléem, très élégante. Devant soi, à gauche, le désert de Juda, la mer Morte, les monts de Moab. Plus près, les champs où Ruth glanait et où les bergers de Noël gardaient leurs troupeaux...

8 heures. — Bethléem, beaucoup mieux située que Jérusalem. Beaucoup plus rustique et tranquille. Rues et maisons très propres. Petits carrés de blé dans la ville même. Tout autour, en terrasses, vergers d'oliviers, de figuiers où grimpent les ceps de vigne le long des murs en pierres sèches. C'est bien Bethléem Ephrata, la « ville du pain », la « fertile ». Pas de Juifs, peu de musulmans; chrétiens grecs et catholiques. Beau type. Les femmes sont les Arlésiennes de la Palestine. Entrons dans le sanctuaire de la Nativité. Merveilleux spectacle : procession et communion dans les deux églises. La grecque est la plus vieille du monde. Dans ses parties essentielles, c'est bien la basilique cons-

truite au quatrième siècle par les ordres d'Hélène et de Constantin.

Cette église a été, par miracle, épargnée lors des destructions musulmanes. Toit en bois ; impossible de le réparer à cause du désaccord des trois communions qui se partagent les chapelles de l'édifice... Entre les monolithes dressés en colonnes : foule bariolée, burnous, turbans des hommes, coiffes blanches des femmes et des jeunes filles : foule d'enfants tenant une palme dans une main, un petit cierge dans l'autre, même les bébés portés sur les bras, et si jolis ! Beaucoup d'harmonie dans ce désordre.

En passant de l'église grecque à l'église latine, on nous montre le triangle réservé à l'autel des Arméniens, le tapis qu'ils n'ont pas le droit de dépasser. Ironie : l'église de la Nativité est le point où la haine ecclésiastique est la plus excitée. Telle fenêtre est absolument recouverte et comme murée de toiles d'araignée, parce qu'aucune confession ne permet à l'autre d'y porter la main... Et c'est ici qu'a retenti le chant des anges : « Paix sur la terre ! »

Grâce à l'heure matinale, nous ne voyons pas les soldats turcs. Tout est paix et naïve adoration. L'impression grandit quand on descend dans la crypte. Escaliers taillés dans le roc. Sur chaque marche, des femmes bethléemitaines accroupies. On longe la file à la lueur obscure des lumignons suspendus. On va à tâtons dans l'air étouffé, on se heurte doucement, en silence. Trois à quatre grottes où tout est plein ; le long des murs, des gens en prière. Silence. Baisers à l'étoile sous l'autel, où le rayon de l'Etoile de Bethléem est censé avoir porté.

Etrange impression de communion, d'émotion collective dans la crypte où il est écrit : « Ici Jésus est né. »

Je me sens saisi par le bras. C'est une femme qui, dans

l'obscurité, s'est levée et m'offre la place étroite où elle était agenouillée...

Revenus à la lumière, un porche nous conduit en plein soleil sur la grande place de Bethléem. Foire énorme, mais paisible. Pas les criailleries de Jérusalem, qui paraît vulgaire et profane auprès de Bethléem...

Nazareth (I, p. 133). — **De Haïfa au mont des Béatitudes.**

24 avril. — Réveillé à quatre heures par les trompes qui ont entonné sur le pont : « Jour du Seigneur ». C'est le jour de la Galilée. Je monte sur le pont. La lune entre les nuages éclaire la pointe du Carmel, le golfe avec le port d'Haïfa et le bois de palmiers qui le termine. Impression de paix profonde. Le jour se lève.

Port très gracieux, rempli de barques de pêcheurs semblables aux barques provençales. Le Carmel beaucoup moins haut et beaucoup plus étendu que je ne pensais, a la couleur de nos garrigues et s'enlève en une série de croupes d'un gris sombre.

Haïfa n'a pas le pittoresque de Jaffa, mais sa crique est aimable et le bois de palmiers à gauche, avec ses dunes de sable, lui donne un cachet très oriental : absolument les mirages de Palavas, en juin ; mais ici, c'est la réalité. Moins de caractère dans la population, d'ailleurs très bariolée.

Ce qui reste constant, c'est le travail des ânes, qui constitue l'un des éléments les plus intéressants et les plus vertueux de toute la Syrie. La force de ces animaux de petite taille est incroyable et l'abus qu'on en fait ne l'est pas moins. Il n'est pas rare de rencontrer deux hommes sur le même animal ; leurs savates traînantes frôlent la poussière.

Un de ces petits ânes vient de croiser notre voiture, portant six moutons écorchés sur le dos. A Jérusalem, ils font les fonctions de balayeurs de rue, j'entends par là que leur dos porte un immense cabas circulaire dans lequel on entasse les immondices jusqu'à ce que l'animal ne révèle plus sa présence que par ses oreilles et ses sabots. A Nazareth, à Bethléem, ils font les fonctions de porteurs de pierres à bâtir, et c'est pitié de voir leurs jambes grêles frémir sous le poids des grosses pierres taillées. D'ailleurs, ils ont le tempérament joyeux ; on ne les maltraite pas comme en Afrique et c'est un plaisir de les voir gambader en troupes quand ils sont débâtés. A Jaffa, nous les avons vus porter chacun deux balles de farine au débarcadère. Ils disparaissent sous le fardeau et vont toujours.

6 heures. — Arrivés au quai d'Haïfa après vingt minutes de mer calme ; bataillé pour les voitures.

7 heures. — Départ par une route bordée de palmiers, de cactus ; nous longeons le Carmel et entrons dans la large vallée de pâturages et de cultures qui s'étend entre la chaîne du Carmel et les montagnes de Galilée. Dans les terres qui deviennent un peu marécageuses et où l'on distingue çà et là de la tourbe entourée de joncs, les chameaux broutent l'herbe parmi les oliviers, les palmiers, les cactus et les figuiers. Rencontrons une petite source et croisons une file de femmes qui en reviennent avec la cruche sur la tête. Ces orientales avec le buste renversé, la démarche ample et souple, sous les plis esthétiques de leur robe bleue à bords bariolés, sont admirables à voir passer ; ce sont elles et non pas les dames européennes qui révèlent dans leur démarche les beautés de la forme.

Telles Jésus les a connues. Ce qu'il n'a pas connu, c'est

la boîte en fer-blanc. Cette boîte laide, bosselée, tend partout à remplacer la gracieuse cruche en terre et met des grimaces de Potin dans cette nature fruste et harmonieuse qu'elle dépoétise.

Grands bois d'oliviers aux troncs troués. Une belle plaine fertile annonce le Kison. Grandes plantations de mûriers. Dans le sentier qui traverse les prés, beaux cavaliers arabes avec leurs fusils. Troupeaux de chameaux. Plus loin, dans les joncs, chevaux et bêtes à cornes. Vision de Camargue.

Le spectacle est admirable. Nous entrons dans les champs de blé vert qui ne sont guère respectés ; ici et là une vache y paît tranquillement ; au besoin les voitures les traversent.

Voici le pont du Kison, semblable à celui du Lez à Castelnau, mais moins grand que lui. La vallée se resserre bientôt, les chênes verts commencent et descendent les pentes du Carmel le long d'abruptes rouges qui rappellent celles du Tarn à Sainte-Enimie. A gauche, la plaine est toujours étendue et luxuriante, mais les monts de Galilée viennent à nous.

8 h. 15. — Le sol devient houleux dans les labours immenses, sillonnés de charrues dont les attelages sont petits et les jougs larges. L'araire est constituée par un arbre plié à la forme, sans aucun apprêt. L'âne et le cheval interviennent aussi pour s'atteler avec le bœuf. Quelquefois le chameau tire l'araire. Le Galiléen paraît doux pour ses bêtes, plus que le Judéen. L'homme conduit le soc ; parfois un cavalier arabe l'accompagne en causant, la femme suit et sème. Ce ne sont plus ici les scènes tourmentées, les pentes rudes et les horizons stériles de la Judée. C'est la vie rustique et féconde, je dirai presque la vie aimable dans une nature souriante où l'homme est récompensé de ses efforts.

9 heures. — La vallée se resserre. Nous entrons dans le bois de chênes ; très beaux arbres dont l'allure austère est égayée par les touffes de roses trémières. Délicieux chemin à flanc de colline, dans la chênaie.

Le Carmel s'éloigne et dans le sens de la plaine de Jisréel, la vue s'étend à droite sur une vallée fertile qui rappelle celle de la Dordogne, avec la nature méditerranéenne. Des chèvres noires à longs poils descendent en lacets par bandes invraisemblables.

Nous marchons un moment dans une sorte de lande rappelant la nature des Salins. A tout moment, nous pensons verser à cause des arabesques que décrivent nos conducteurs, qui cherchent à se dépasser les uns les autres. Inutile d'essayer de les influencer en quoi que ce soit, ils ne nous comprennent pas. Nous sommes leur bagage quand nous restons tranquilles, leur jouet quand nous avons peur. Nous rencontrons beaucoup de mahométans tatoués. Les femmes ont presque toutes un pointillé bleu autour de la bouche.

10 h. 20. — Tout à coup se déploie devant nous la plaine de Jisréel, immense et verdoyante, baignée de soleil ; elle s'étend au sud jusqu'aux monts de Samarie, prolongés à l'ouest par la chaîne du Carmel. C'est en baucoup plus beau la vue qu'on a depuis les collines de Vauvert, dans la direction de l'Aigoual. Parmi les villages que nous apercevons se trouve Meguiddo. Ce merveilleux champ de bataille évoque les souvenirs de Déborah, de Josias, de Bonaparte...

Au loin, à gauche, quelques colonies protestantes. Tout autour, des troupeaux à travers champ, Arabes sur des cavales suivies de leurs poulains ; jusque sous les pieds des chevaux, des vols d'alouettes huppées.

11 h. 15. — Passons à Tchedil, un Clarensac d'orient ;

de près, bien misérable; tout en torchis, comme les anciens villages occupés aujourd'hui par les Bédouins. Ces gens-là ne relèvent aucune ruine, se servent des murs qui sont restés debout, complètent la masure avec de la terre battue qu'ils recouvrent d'un chaume grossier, sorte de toiture plate sur laquelle l'herbe pousse. Nous traversons une vraie forêt de cactus et arrivons à un découvert, une sorte d'aire adossée à un grand village bédouin. La misère de ces gens, la fierté et la sauvagerie de leur attitude, leur teint bronzé par le soleil, les groupes d'enfants ravissants, sales, au trois quarts nus, donnent une vision missionnaire. Par ci par là, parmi ces habitations primitives et ces populations musulmanes, une bâtisse moderne surmontée d'une croix, un enclos, une maison d'école qui jurent avec l'ensemble, et malgré leur disgrâce font reprendre espoir au voyageur.

Notre caravane fait accourir les Bédouins de toutes parts, elle éveille la curiosité et allume les convoitises. Le mot bakchiche devient une obsession, il nous poursuit comme le zon-zon des moustiques. Autour de cette population étrange, fruste, rappelant les pâtres primitifs, point de cultures : de la volaille, des ânes, des guenilles, le tout transfiguré par la magie des couleurs.

Derrière la station chrétienne, quelques champs cultivés, des moutons blancs et brun clair sur la montagne. D'une façon générale, toutes les chèvres sont noires et tous les moutons sont blancs. Les troupeaux mêlés ont l'air de damiers...

La plaine de Jisréel reparaît dans sa longueur, superbe et diaprée comme une aile de papillon. Sans les camps de Bédouins qui nous entourent et sans les teintes chaudes de la campagne orientale, on penserait au Grésivaudan.

Nous rentrons dans les montagnes de Galilée. Devant

nous, dans une large échancrure apparaît le Thabor, sorte de cône verdoyant, qui n'a pas six cents mètres de haut, qui impose par sa masse et que les bardes hébreux ont chanté à l'égal de l'Hermon, mais qui certes ne le vaut pas.

La vallée se resserre; impression de vastitude et d'isolement ; pas un arbre. Froid des Causses. Chacun se couvre comme il peut et relève son collet. Nul ne se croirait en Orient, au temps des moissons, à midi.

12 h. — Après deux ou trois cols évasés, nous redescendons puis remontons vers la vallée de Nazareth. Aspect judéen ; garrigues. Quelques chameaux mangent des chardons. Nous nous maintenons à mi-côte ; le fond de la vallée est dessiné par un ruban d'oliviers.

Vingt minutes environ avant Nazareth, une source dans l'évasement du vallon a fait sortir de terre une oasis admirable. Palmiers, grenadiers, arbres fruitiers, semailles qui s'enlèvent dans un vert intense, jaunissent et se perdent bien vite aux flancs des monts. Certainement ce petit paradis existait au temps de Jésus, et ses promenades de jeunesse ont dû l'y amener souvent. Peut-être a-t-il médité là pour la première fois sur la puissance fécondante d'une source d'eau vive.

Nous gravissons le dernier col tandis que notre Arabe chante d'une voix traînante et nasillarde sa mélopée en mineur. Tout à coup, Nazareth apparaît, inattendu, riant, étagé dans son magnifique bassin de montagnes, car c'est plutôt ici un carrefour des monts. Au-dessus de la ville haute, qui était peut-être plus haute encore au temps de Jésus, les escarpements de rochers d'où la foule fanatique voulut le précipiter parce qu'il avait dit : « La prophétie d'Esaïe s'accomplit aujourd'hui... »

La première impression est une déception immense. Les

constructions modernes ont complètement recouvert et défiguré l'ancien Nazareth. La vague des légendes grecques et latines a recouvert, enlisé les souvenirs.

Je ne veux pas me joindre à la caravane officielle. Le seul endroit où nous puissions retrouver Jésus enfant et Marie, c'est la Fontaine. Je lui consacrerai tout mon temps, et m'arrangerai à y être seul.

1 h. 30. — ... Je m'aventure à travers les ruelles du vieux Nazareth, en demandant mon chemin aux naturels. Le mot « Aïn » fait merveille. Les enfants m'entourent, intrigués par le kodak : je leur fais bonne figure en pensant à l'enfant Jésus. Sur leur porte, les vieux veulent me débarrasser de cette cohorte. Les petits ne veulent rien entendre et nous voilà partis tous ensemble dans la direction de la Fontaine, qui est à un quart d'heure de chemin. Naturellement le soleil flamboie. Plusieurs garçonnets ont leur pipeau de roseau et m'accompagnent en jouant. Je pense à Jésus qui disait : « Vous êtes comme les enfants sur des places publiques qui disent à leurs compagnons : Nous avons joué de la flûte et vous n'avez pas dansé... » Je pense aussi à Le Camus qui a si bien décrit ces jeux rustiques dans son livre : *Les enfants de Nazareth*. Je sens que sur ce chemin, dans cette compagnie, j'ai rejoint l'histoire...

Tout à coup, dans ma main, une petite main se glisse : c'est un enfant de sept à huit ans, très propre, vêtu d'une tunique blanche, avec un visage souriant et de beaux yeux noirs, profonds et doux. Je le tiens par la main et continue à marcher en silence, dans l'émotion des souvenirs.

Nous voici près de la Fontaine. De toutes parts, lentes et gracieuses, les femmes viennent à la source, dont les quatre goulots alimentent le réservoir voisin. Elles descendent quelques degrés, remplissent leur cruche, la remettent d'un

geste souple sur leur tête ou sur leur épaule et repartent pour le village. Certainement Marie est venue là avec la même cruche et le même costume, la même tenue grave et le même geste assoupli, et dans les jeux de mon petit ami à tunique blanche qui vient d'escalader le mur de la Fontaine, je retrouve l'enfant Jésus...

Je reste longtemps à contempler ce spectacle bien authentique... Mais voici X... qui arrive avec quelques convives de la première table ; il se déchausse pour baigner ses grands pieds d'occidental dans l'eau de la Fontaine... Ainsi s'en vont les rêves... et je m'en retourne au village par le chemin qui me paraît le plus ancien.

3 h. 20. — Branle-bas de départ. Fouillis indescriptible. Mendiants, vendeurs obstinés, cochers vociférants, dames dolentes, messieurs en colère, enfants se faufilant partout pour obtenir un bakchiche, le tout au grand soleil, dans la poussière du chemin. A chacune de ces échauffourées, très orientales à condition d'y mêler l'effarement de quelques occidentaux, on se demande comment les choses vont finir, et chaque fois, une demi-heure après, on se retrouve paisiblement en file sur le chemin et chacun se demande pourquoi il a fallu dépenser tant de voix et de gesticulations pour aboutir à un aussi élémentaire résultat.

Ce qui n'a point été banal dans la suite du voyage, c'est la conduite des cochers, qui, sans aucun égard pour les voyageurs, ni pour les ressorts de leur voiture, ni pour les forces de leurs chevaux, se sont livrés pendant quatre heures et demie, à travers les rochers et les champs de blé, à un véritable steeple-chase, pour se devancer les uns les autres. Il s'est passé là des scènes impossibles, qui nous ont donné sur la solidité des voitures et la bonté de la Providence, des notions auxquelles je ne m'étais jamais élevé

jusque-là. Représentez-vous la Vallette, l'Aiguelongue, montées et descendues au galop pendant plusieurs heures de suite, et vous aurez une faible idée de ce que nous avons enduré. Je n'y reviendrai pas, mais l'inconvénient de la chose a été de nous empêcher sur plus d'un point de concentrer notre attention sur la topographie ou la beauté du paysage.

Après le col qui domine Nazareth du côté oriental, un contour nous permet de contempler la vue magnifique dont Jésus pouvait jouir dans ses promenades solitaires, et qui s'étend du Carmel, par l'Hermon, jusqu'aux monts de Basan. On se rend compte d'ici de la chaîne du Carmel qui, par sa forme, sa position et son orientation, est véritablement pour la Galilée ce qu'est le Jura pour les bords du Léman. C'est sur la ligne noire de son arête vive que le soleil se couche. Après le col, belle et large vallée ; la route, de moins en moins bien tracée, serpente au milieu de rochers calcaires. Voici là-haut, à gauche, la patrie de Jonas : Gath-Epher.

Un coude, et nous descendons vers Cana, à travers un bois de splendides oliviers. Séjour charmant, ombragé. Le bourg, construit en éventail, au flanc de la colline comme Vauvert. La fontaine coule au pied du village, au milieu d'un large plan ; un vieux sarcophage de pierre sert d'abreuvoir. Tout à côté, un bois de grenadiers entouré d'une haie de cactus, quelques citronniers, innombrables troupeaux de chèvres au poil long d'un noir bleu. Entre Nazareth et Cana, deux vallées à franchir. A peine trois quarts d'heure de marche. On devait voisiner au temps de Jésus et les noces s'expliquent.

Après Cana, la route est assez tourmentée ; par instants la garrigue se transforme presque en chaos. Puis vient une

large et belle vallée, bien cultivée, où le blé sort d'une terre rouge et forte. A tout moment, ses vallons donnent des échappées sur quelque pauvre hameau ou camp bédouin. Par delà les collines qui la forment, les montagnes bleues du massif de Gadara.

Nous suivons la longue vallée par une route qui ne mérite guère ce nom et dont les fondrières sont bordées de chaque côté par des champs de blé. L'anémone, qu'on a identifiée au lis des champs de Jésus et dont nous n'avons trouvé que très peu de spécimens jusqu'ici, commence à foisonner ; mais les fleurs sont encore rares. La contrée paraît très inhabitée jusqu'au moment où l'on découvre à gauche le hameau de Tourrân. Plus loin, après l'étang de Birket-Meshkana et quelques ruines misérables, le village de Loubiyé, haut sur la colline.

Après une inflexion vers la gauche, la vallée débouche sur un plateau qui s'incline et descend vers le sud du côté du Jourdain, dont on aperçoit maintenant la large traînée. Vers le nord, le plateau monte lentement jusqu'au mont des Béatitudes.

Le mont des Béatitudes et le lac de Tibériade (I, p. 199).

La position du mont des Béatitudes par rapport au plateau et à la plaine de Génésareth concilie parfaitement les données en apparences contradictoires des récits de Luc et de Matthieu dans leur introduction du Sermon sur la montagne. Il se dresse comme une chaire ou comme un piédestal sur des pentes faciles et verdoyantes.

Derrière le mont des Béatitudes passait le grand chemin que suivaient les caravanes pour aller de Capernaüm à Nazareth par la plaine de Génésareth. Le mont des Béatitudes

était donc comme un point de rendez-vous naturel pour les foules qui venaient du nord, Capernaüm, Bethsaïda, Magdala ; de l'ouest, Nazareth, Naïn, la plaine de Jisréel ; du sud, la vallée du Jourdain ; de l'est, Tibériade.

Devant nous le cirque des monts de Basan s'éclaire des lueurs chaudes du soir et les abruptes tourmentées dessinent nettement le bassin de Génésareth.

Tout à coup, très bas, la mer de Galilée apparaît. L'émotion que l'on éprouve à sa vue est la même que celle qui vous étreint lorsqu'on aperçoit pour la première fois les murs de Jérusalem ; il n'en est aucune de plus grande en Terre-Sainte.

Les eaux où Pierre et Jean jetèrent si souvent leurs filets n'ont pas le bleu profond de la Méditerranée ou du Léman ; rien de violent dans cette nature, pas même la couleur.

Tandis que nous commençons à descendre vers Tibériade, le soleil disparaît derrière le mont des Béatitudes qui se dresse d'ici comme un trône de lumière. La descente s'accentue. On prend des raccourcis dans les blés en épis. Le jour baisse. Au bout d'un ou deux lacets, Tibériade apparaît et détache son émail blanc sur le bleu tendre du lac. Au fond, les monts de Gadara s'enlèvent vivement en vallées d'érosion ; baignées par une lumière surnaturelle, leurs parois désolées semblent des falaises de corail.

Tibériade, au temps de Jésus, venait d'être bâtie par Hérode Antipas en l'honneur de Tibère. Les Juifs avaient horreur de la ville profane. Jésus ne semble pas y être entré. Son chemin, quand il allait de Nazareth à Capernaüm, passait à gauche du mont des Béatitudes, s'enfonçait dans la pittoresque et sauvage « gorge des Pigeons » qui s'ouvre sur Magdala. C'était la grande route de Damas à Ptolémaïs.

Plus tard, par un étrange revirement né des malheurs de l'histoire, Tibériade, survivant au désastre, devint la capitale intellectuelle des rabbins, la patrie de la Massore, de la Mischna et du Talmud.

Aujourd'hui Tibériade, enfermée dans ses remparts en ruines, est la ville la plus malpropre et la plus mal famée de Terre-Sainte. Nous y arrivons à la nuit. Le choléra y règne. On nous contraint de repartir demain matin, dès 8 heures.

Mais il faudra d'abord que mon rêve s'accomplisse. « Je voudrais, » me disait un jour Auguste Sabatier, « je voudrais aller en Palestine pour voir le lac de Tibériade, louer une barque et me laisser bercer par les flots tandis que mon regard suivrait le relief des montagnes que le Seigneur Jésus a contemplées. » Cette heure d'adoration recueillie, qui ne lui a pas été accordée, je souhaitais de la vivre.

Vers 3 heures du matin, non sans peine, je parvins à me glisser hors des murs où l'on nous avait entassés pour la nuit. Silence partout. La lune brille entre de petits nuages clairs comme des flocons de neige. Par les rues étroites et sombres, je trouve bientôt le petit port. Il est désert. La nappe du lac sous ses paillettes d'argent est sereine et splendide. Tout autour, les montagnes ressemblent à de grands oiseaux endormis. Sur le débarcadère en planches, un musulman, seul, debout, tourné vers La Mecque, fait ses dévotions du matin. Il récite à haute voix et se prosterne et prononce le nom de Mohammed avec une volubilité qui va croissant et finit dans un spasme. Il s'en va. Je m'assieds à un bout du quai, les pieds sur une petite barque que je viens de découvrir enchaînée à la pierre.

Tout près de moi, de la nuit des ruelles, une femme descend, son amphore sur l'épaule. Elle retrousse sa robe,

entre dans le lac, balance l'amphore sur l'eau pour écarter les impuretés de la surface, et l'emplit. D'un geste harmonieux elle l'élève sur son flanc, puis sur son épaule, et la dresse sur sa tête. J'entends les gouttelettes qui, du col de l'amphore, retombent dans le lac. Silencieuse, se croyant seule, la femme remonte lentement sur la rive et rentre dans la nuit.

Un Arabe traverse l'ombre. Je vais à lui et lui exprime mon désir de détacher la barque. Le marché est conclu. Il délie la chaîne, lève l'ancre de proue et nous voilà tous deux en plein lac. Pas un bateau, pas un mouvement, pas une rumeur dans l'immense nature. Seuls, le rythme des rames et le clapotis de l'eau. A l'orient, le ciel s'éclaire et fait saillir le relief des monts de Basan. Tout à coup, lâchant ses rames et rompant le silence pour la première fois, l'Arabe se dresse dans la barque et me dit de sa voix caverneuse, en étendant vers la côte son maigre bras : « Magdala... Bethsaïda... Capharnaüm !... »

C'est donc ici la plaine de Génésareth, le paradis vanté par Josèphe, la terre des miracles ! Ses rives verdoyantes dorment dans la brume blanche de l'aube, et moi je me crois transporté aux jours bienheureux de l'Evangile : Magdala va se réveiller et lancer sur l'eau sa flottille... Par delà les jardins de grenadiers et de lauriers roses, au pied des noyers et des palmiers, les pêcheurs de Bethsaïda vont sortir pour étendre leurs filets sur la plage douce, car *Bethsaïda* veut dire : « la pêcherie », comme *Sidon,* la grande ville... Derrière les enrochements qui tombent à pic dans le lac, va monter le tumulte de l'opulente Capernaüm, carrefour des routes de commerce qui vont de Damas à Ptolémaïs et de Tyr à l'Arabie,... Capernaüm, que Jésus avait choisie pour résidence parce qu'il y pouvait prêcher à toutes

les nations, et dont l'animation mercantile déployait tant de richesses accumulées que le nom de « capharnaüm » est resté à travers les siècles pour désigner mille choses entassées en désordre...

Mais aujourd'hui ce ne sont pas des chameliers amenant leurs trésors. Sur le marché divin qui s'est constitué au paradis de Génésareth, ce sont des âmes d'hommes qu'on apporte et des corps d'infirmes qu'on charrie. Il en vient de la Syrie, de la Décapole, de la Judée et d'au-delà du Jourdain. Tout ce peuple, abrité dans les tentes de peau ou sous les palmiers de la plaine, attend le Messie qui est là-haut, en prière sur la montagne... Quand il passe, il les guérit tous !... Le voici sur la plage, près de Bethsaïda ; par groupes les pêcheurs sont à leurs barques, ils raccommodent leurs filets. Jésus s'approche de Pierre, de Jean ; avec le geste et le timbre de voix qui donnent l'impulsion pour les grands virages de la vie, il leur dit : « Suivez-moi,... je vous ferai pêcheurs d'hommes ! » Eux, laissant la barque et leur père, suivent Jésus.

La barque, c'est-à-dire les intérêts matériels ; le père, c'est-à-dire les traditions et les douceurs du foyer.

Obéir, c'est quitter.

Comment ont-ils pu se décider si vite ? C'est que leurs doigts étaient au filet, leur cœur au Royaume de Dieu. L'an dernier, à pareille époque, on leur avait dit : « Un prophète s'est levé en Judée ! Il dénonce à Israël son péché et donne le baptême de repentance au gué de Béthabara. » Alors, quittant une première fois et la barque et leur père, ils avaient descendu le Jourdain. Quand le prophète leur avait dit, montrant Jésus : « Voici l'Agneau de Dieu, qui ôte le péché du monde ! » ils avaient laissé le précurseur pour suivre le Messie, car celui qu'ils cherchaient, ce n'était pas

seulement le dénonciateur du péché, c'était le Sauveur ! Et Jésus les avait emmenés avec lui à Cana où ils avaient entrevu sa puissance. Puis, l'artisan de Nazareth était retourné à ses montagnes, les pêcheurs de Galilée à la mer.

Depuis lors, ils attendent.

Maintenant, l'heure est venue. Ils entrent avec bonheur dans l'œuvre du Royaume. Ils prêchent l'Evangile sur ces terres fortunées où leur Maître prodigue chaque jour son amour et son pouvoir surnaturels. Mais quoi, les pharisiens s'opposent, les foules se retirent, le Messie persécuté est obligé de quitter sa ville et les campagnes de Génésareth !... Avant de s'en aller mourir à Jérusalem, il se retourne une dernière fois vers le théâtre de ses miséricordes et s'écrie : « Malheur à toi, Capernaüm, malheur à toi, Bethsaïda, vous avez été élevées jusqu'au ciel, vous serez abaissées jusqu'en enfer ! » Et la mission, quittant avec lui le paradis de sa jeunesse, s'enfonce dans le désert des âmes qui s'appelle le monde romain...

...Tout à coup, le soleil paraît sur les crêtes du Djolân et sa lumière crue m'éveille à la réalité. Les siècles ont passé,... quel spectacle ! Plus un arbre dans la plaine de Génésareth ; sur ses bords, plus de barque. Magdala ? quelques huttes ; Capernaüm ? quelques pierres dans les hautes herbes ; Bethsaïda : plus rien. Sur cette terre merveilleuse et qui n'a rien perdu de sa fécondité, les tremblements de terre, les Sarrasins, les Turcs ont accompli leur œuvre destructrice...

La plaine de Génésareth (I, p. 176).

La contrée de Génésareth était cette plaine merveilleuse de beauté et de fécondité qui s'étend sur la rive nord-ouest du lac auquel elle a donné son nom, nom qui signifie : Jardin du Prince. Elle a la forme d'une demi-lune, de cinq kilomètres de longueur sur trois de profondeur. Située à 200 mètres au-dessous du niveau de la mer et largement arrosée, elle possède tous les avantages des régions tropicales sans en avoir les inconvénients.

Voici comment Josèphe la décrit dans le siècle même où Jésus l'a connue :

« Sur cette terre admirable où la nature s'est plue à tout donner, où le génie humain s'est efforcé de tout mettre en valeur, l'air est si tempéré qu'il est propre à toutes sortes de fruits. On y voit en grande quantité les noyers, arbres qui se plaisent dans les climats les plus froids ; et ceux qui ont besoin de plus de chaleur, comme les palmiers, et d'un air doux et modéré, comme les figuiers et les oliviers, n'y rencontrent pas moins ce qu'ils désirent ; en sorte qu'il semble que la nature, par un effort de son amour pour ce beau pays, prend plaisir d'allier des choses contraires, et que, par une agréable rivalité, toutes les saisons favorisent à l'envi cette heureuse terre.

Car elle ne produit pas seulement tant d'excellents fruits, mais ils s'y conservent si longtemps que l'on y mange durant six mois des raisins et des figues, et d'autres fruits durant toute l'année... »

On pouvait entrer dans la plaine de Génésareth soit par la route qui va du mont des Béatitudes à Magdala, soit en suivant le bord de la mer pendant une heure depuis le port de Tibériade. Dès qu'on avait franchi la ligne des rochers

qui fermait au sud la plaine, on rencontrait le petit port de Magdala, patrie de Marie Magdelaine, de nombreux hameaux entre lesquels Dalmanoutha et le port de Bethsaïda en Galilée, patrie de Pierre, d'André et de Philippe. Puis les montagnes se rapprochaient et dressaient leurs escarpements à pic le long du rivage. Pour arriver à Capernaüm situé à trois kilomètres plus loin, il fallait suivre un étroit sentier taillé à vif le long d'un aqueduc qui déversait ses eaux dans la plaine.

Aujourd'hui tout est ruine, mais le touriste continue à mettre le pied sur les pierres que Jésus à foulées... Ici comme au puits de Jacob, comme sur la terrasse du Temple, il rejoint les traces du Maître, il est à l'endroit même où Jésus a passé.

Tourbillon de vent... (I, p. 179).

La soudaineté des ouragans et leur extraordinaire violence surprend tous les voyageurs qui font quelque parcours sur le lac de Génésareth. Il a la longueur de l'étang de Thau mais il est d'un tiers plus large. D'une minute à l'autre, le temps peut changer et la navigation devenir périlleuse.

Cela s'explique par la situation du lac. Situé à 212 mètres au-dessous du niveau de la mer, dans une enceinte de montagnes, il présente une couche de 156 kilomètres carrés d'atmosphère surchauffée aux courants d'air glacés qui descendent des neiges du Liban. Dans ce gigantesque entonnoir, un caprice des vents suffit à déchaîner la tempête.

Géraséniens (I, p. 180).

L'expression usuelle est ici *Gadaréniens*. Elle provient de l'Evangile de Matthieu, mais Marc, dans ses plus anciens

manuscrits, porte Géraséniens. Le bourg de Gerasa, dont les ruines existent encore, est de l'autre côté du lac, exactement vis-à-vis de Capernaüm et se prête beaucoup mieux aux circonstances du miracle que la ville de Gadara, qui se trouve à trois heures de marche vers le sud. La tradition a constamment rattaché à Gerasa la guérison du démoniaque. Aussi bien Marc écrivait sous la dictée de Pierre, et Pierre, qui était pêcheur de profession, devait savoir mieux que tout autre où se trouvait le point où la barque avait atterri. Quelques semaines avant, c'était dans sa propre barque que Jésus avait été sur le lac.

Routes des caravanes (I, p. 174).

Celles du nord-ouest, venant de Syrie, de Tyr et Sidon ; celles du nord, de la Gaulanitide avec Césarée de Philippe ; celles de l'orient, traversant les villes grecques de la Décapole ; celles enfin qui remontaient la vallée du Jourdain et venaient de toute la Palestine. Tous les marchands étrangers, les conducteurs de chameaux qui passaient par Capernaüm entraient en contact avec le ministère de Jésus et pouvaient devenir, après l'avoir entendu, des propagateurs de l'Evangile en tous pays.

Population de la Palestine (I, p. 179).

Les caravanes de touristes qui parcourent aujourd'hui les déserts et les ruines de la Terre-Sainte, ont quelque peine à se représenter les affluences de population qui entouraient Jésus et auxquelles il n'arrivait pas à se dérober même dans la solitude. Mais qu'est la Palestine d'aujourd'hui en comparaison d'alors ? Au dire de Josèphe, la Galilée possédait, a

elle seule, deux cent quatre villes et bourgs, dont le moindre avait quinze mille habitants.

Nous pouvons maintenir le chiffre des villages et des villes fortifiées, mais Josèphe exagère manifestement quand il parle de la population. Les villages auxquels il attribue des milliers d'habitants n'étaient souvent que des bourgades et de petits hameaux.

Autour de la Palestine (I, p. 179).

A l'époque de Jésus-Christ, la Palestine, riche, fertile et très peuplée, entretenait avec ses voisins et même avec des contrées lointaines, des relations commerciales très étendues. Ces relations lui étaient facilitées, on pourrait même dire imposées par le fait qu'elle était la grande route de trafic entre l'Asie et l'Afrique, notamment entre l'Assyrie et l'Egypte.

Ses voisins immédiats, en partant du nord-ouest, étaient :

La Phénicie. — Région comprise entre le Liban et la mer Méditerranée. La population qui la composait, venue probablement d'Arabie, ne formait pas un seul état. Les principales villes étaient Akko, Tyr, Sidon, Byblos, Tripolis. Très florissantes grâce au commerce maritime, elles ne surent jamais s'entendre. Aussi furent-elles presque toujours soumises aux conquérants étrangers. L'importance de leur marine fut ruinée par l'avènement des flottes grecques et carthaginoises.

La civilisation très avancée de la Phénicie eut une grande influence sur Israël, et ses cultes voluptueux, religion des Baals, faillirent plusieurs fois supplanter à Samarie et à Jérusalem le culte de Jéhovah. Ce furent les Phéniciens qui bâtirent le Temple et les palais de Salomon.

A partir des conquêtes macédoniennes, la Phénicie prit le nom de Syro-Phénicie. En 64 avant J.-C., Pompée la réduisit en province romaine et y abolit la royauté. Du temps de Jésus-Christ, cette province ne vivait plus guère que de sa renommée, renommée qui ne périra pas, puisque les Phéniciens ont créé l'alphabet et fait faire aux sciences exactes, calcul, géométrie, mécanique, astronomie, et surtout à la géographie, des progrès qui assurent à ce petit peuple entreprenant et génial la reconnaissance de l'humanité.

A la fin de son ministère, Jésus a fait un court séjour en Phénicie. Les premiers chrétiens y trouvèrent un refuge après la persécution qui suivit la lapidation d'Etienne. Paul et Barnabas la traversèrent aussi. Cf. Actes 15 et 21.

La Célésyrie ou Syrie creuse. — Magnifique vallée comprise entre le Liban et l'Anti-Liban. Ce nom s'est étendu parfois jusqu'à Alep et Damas. Au temps de Jésus la Célésyrie était province romaine. La ville principale de cette terre admirablement féconde est Baalbek ou Héliopolis, qui fut, dès les temps les plus reculés, un des principaux sanctuaires du dieu-Soleil. On y trouve encore aujourd'hui les ruines grandioses des temples que les empereurs romains y firent élever à Jupiter, Bacchus et Vénus. Les premiers chrétiens subirent, dans cette contrée fanatique, des persécutions terribles.

La Syrie. — Au nord-est de la Palestine, entre l'Anti-Liban et le désert d'Arabie. Anciennement Aram, berceau des Araméens. La Syrie, avec Damas pour capitale, fut de tous temps l'irréconciliable ennemie de la Palestine ; la guerre entre les deux pays fut continuelle.

Eliézer, l'intendant d'Abraham, était de Damas. David fit de cette ville une tributaire de Jérusalem, mais elle servait

de refuge aux factieux ; Absalom y séjourna trois ans. Plus tard, ses rois furent parmi les principaux oppresseurs d'Israël.

La Syrie a été funeste au peuple de Dieu par ses idoles autant que par ses armées. C'est pourquoi les prophètes lui font une si large place dans leurs imprécations, et vont quelquefois jusqu'à la considérer comme l'instrument des châtiments célestes. Deux des plus grands héros de l'histoire biblique se rendirent à Damas : Elisée, pour oindre le terrible Hazaël, et Paul, pour recevoir de Dieu la charge apostolique ; et ce fut à Damas que Paul éprouva les premiers effets de la persécution juive, qui devait le poursuivre pendant tout son ministère.

Au temps de Jésus, la Syrie était province romaine ; elle avait Quirinius pour gouverneur. On venait aussi de Syrie pour amener à Jésus les malades et sa renommée s'était étendue dans tout le territoire de Damas. C'est ce qui explique que, dès la première heure, la Syrie ait compté des Eglises et que Paul l'ait visitée à plusieurs reprises. Cf. Actes 15 et 18, Galates 1.

Rendue par les Omniades à son antique splendeur, Damas, avec ses trois cent mille habitants et ses deux cent quarante-huit mosquées, est toujours la ville aux jardins merveilleux, aux industries somptueuses, la ville des soieries et des métaux précieux, la grande foire des commerçants orientaux et la cité sainte des musulmans de l'Asie occidentale.

Son quartier juif est intéressant à visiter avec ses rues étroites où l'on reçoit la salutation hébraïque, ses pauvres maisons israélites avec leur cour intérieure, et ses petites synagogues sans façade, où la bienveillance de quelques rabbins nous a fait voir des rouleaux talmudiques d'une grande richesse dissimulés dans des placards misérables.

En dépit de la foule des minarets, les souvenirs bibliques abondent. On montre le palais de Naaman, le lieu où Saul de Tarse s'est converti, la maison d'Ananias, la fenêtre d'où Paul a été descendu dans une corbeille. Mais tout cela est apocryphe.

Pour éprouver des émotions authentiques, comme pèlerin chrétien dans la capitale syrienne, il faut longer les bords de l'Abana, le fleuve invoqué par Naaman, suivre la « Rue Droite » que l'apôtre Paul a foulée, où Ananias vint le voir chez Judas, et entrer dans la mosquée des Omniades élevée sur les ruines de la basilique à trois nefs de Théodose.

L'Abilène. — A l'époque de Jésus, la portion du pays syrien entre Damas et la Célésyrie avait été érigée en tétrarchie avec Abila pour capitale et confiée à un prince du nom de Lysanias. Cf. Luc 3.

L'Iturée. — Directement au sud de l'Abilène, sur la rive orientale du Jourdain, se trouvait la tétrarchie de Philippe, frère d'Hérode et prince débonnaire. Cette tétrarchie comprenait la série de districts appelés : Iturée, Trachonite, Gaulanitide (anc. Golan), Auranitide et Batanée. Cette contrée, qui s'étend de l'Hermon aux montagnes de Basan, renferme des plateaux très bien arrosés et des gorges sauvages, où les populations vivaient de brigandages et pillaient les caravanes qui se rendaient à Damas. C'est sur son territoire, au nord-ouest, que se trouvait Césarée de Philippe, l'antique Panias, et, au nord du lac de Tibériade, la célèbre ville de Julias, située à l'embouchure même du Jourdain. Quelques passages, d'ailleurs assez obscurs, de l'historien Josèphe, font allusion à un bourg nommé Bethsaïda, qui se serait trouvé dans la même contrée et qui ne fut peut-être qu'un faubourg de Julias, du côté de la mer. Cf. Luc 9.

La Décapole. — La région de la Décapole est difficile à déterminer, et la situation que lui donnent la plupart de nos cartes ne répond pas aux indications de Pline. C'est qu'il s'agit ici, en réalité, beaucoup plutôt d'une confédération politique que d'un état géographique. Les dix villes qui ont donné leur nom à la Décapole, se trouvaient toutes, à l'exception de Scythopolis, l'antique Beth-Chéan, au nord du lac ou sur la rive orientale du Jourdain, depuis le lac de Galilée jusqu'au milieu de la Pérée. Leur territoire coupait ainsi en deux la tétrarchie d'Hérode, dont elles ne relevaient point. Rome leur avait laissé une certaine autonomie sous le contrôle du gouvernement syrien.

Les historiens ne sont pas d'accord sur le nom de ces villes, au nombre desquelles se trouvaient, en tout cas, Scythopolis, Philadelphie, Pella et Gadara. Grecques d'origine et de mœurs, ces villes libres paraissent avoir été florissantes par leur commerce et leur littérature. Peu avant l'époque de Jésus, Gadara avait donné le jour au poète Méléagre et au philosophe épicurien Philodème.

La constitution de la Décapole et le caractère pacifique du tétrarque Philippe nous expliquent pourquoi, pendant les courtes années de son ministère agité, Jésus passe si souvent le lac de Galilée pour aller séjourner dans les contrées orientales. Par ces voyages, il se mettait à l'abri du fanatisme galiléen et demandait un refuge à des contrées dont les mœurs libérales étaient pour lui une sécurité.

La Pérée. — La Pérée, dont le nom signifie *traverser*, était la province de Palestine que l'on ne pouvait atteindre qu'en traversant le Jourdain. Elle occupait toute la rive orientale de ce fleuve, depuis la tétrarchie de Philippe jusqu'à la mer Morte, et s'étendait à l'orient jusqu'à l'Arabie

déserte. C'était l'ancienne terre de Galaad. Au temps de Jésus, elle faisait partie de la tétrarchie d'Hérode, qui y possédait dans le sud sa magnifique résidence de Machéronte, construite par Hérode le Grand. C'est là, d'après Josèphe, que Jean-Baptiste fut exécuté.

La Pérée était occupée en grande partie par des populations païennes et l'influence du fanatisme juif s'y faisait beaucoup moins sentir que dans la Galilée. Aussi cette province était elle pour Jésus, pendant ses séjours en Judée, ce qu'était la Décapole et la tétrarchie de Philippe pendant ses séjours en Galilée. C'était la terre du refuge.

La Samarie. — Nous avons déjà dit dans notre ouvrage *Jéhovah* l'origine des Samaritains.

Au temps de Jésus et depuis la déposition d'Archélaüs, la Samarie était, comme la Judée, gouvernée par un procurateur romain, sous la haute juridiction du proconsul de Syrie.

Au sud, auprès de l'Idumée qui constituait avec la Judée et la Samarie le gouvernement de Pilate, la Palestine confinait au désert.

Hérode (I, p. 131).

Antipater, originaire de l'Idumée, territoire d'Esaü, avait fait sa fortune politique comme maire du palais chez le dernier des macchabéens, Hyrcan l'ethnarque. Lorsque Rome eut détruit l'indépendance des Juifs, son fils, Hérode, obtint par ses intrigues auprès d'Antoine de recueillir les dépouilles des Macchabées, et se fit solennellement couronner à Rome roi des Juifs en l'an 39 avant J.-C.

Pendant son règne néfaste qui s'étendit sur quarante-quatre

années et qui durait encore lorsque Jésus-Christ naquit à Bethléem, il ne négligea rien pour entretenir par ses cruautés et ses profanations sans nombre l'exaltation des milieux pharisaïques. Il releva Samarie de ses ruines et fit bâtir sur la Terre-Sainte des temples pour les divinités grecques en même temps qu'il reconstruisait un temple pour Jéhovah. Il dota Jérusalem d'un hippodrome et d'un amphithéâtre, le tout aux frais des Juifs qui gémissaient sous l'impôt et s'exaspéraient de voir la ville du Messie revenir aux jours d'Antiochus. Les conspirations se multipliaient autour du monarque vindicatif, qui y répondait par des représailles d'une férocité sans nom. Des scribes et des rabbins parcouraient les contrées pour entretenir les espérances du peuple. Quelques-uns réussirent à acquérir une renommée telle qu'on les prit pour Elie et qu'on les honorait à l'égal de précurseurs. Parfois ces enthousiasmes messianiques finissaient dans d'horribles massacres, car Hérode, de plus en plus soupçonneux et cruel, portait sa main criminelle sur tout ce qui lui donnait ombrage. Zélotes, grand-prêtre, autorités civiles ou religieuses, sa femme, Mariamne l'Hasmonéenne, ses propres fils, Alexandre, Aristobule, Antipater, succombèrent sous sa folie de la persécution.

Aussi ne peut-on s'étonner que dans la dernière année de son règne, quand il apprit par des mages d'Orient que le Messie venait de naître, il ait fait mettre à mort tous les petits enfants de la bourgade où les scribes affirmaient que, d'après les prophètes, le Christ devait voir le jour. Cette mesure d'Hérode moribond répond absolument à ses habitudes de gouvernement.

« Quand l'empereur Auguste eut appris », raconte Macrobe dans ses *Saturnales*, « que, parmi les enfants d'environ deux ans dont Hérode, le roi des Juifs, avait ordonné le

massacre en Syrie, se trouvait aussi son propre fils, il dit : « Il vaut mieux être le porc d'Hérode que son fils !... »

Au temps où Jésus naquit, Hérode le Grand régnait sur la Palestine. Mais en réalité, c'était César Auguste qui gouvernait. Jusqu'à la mort du tyran édomite, la Palestine comprit cinq contrées distinctes, séparées en deux groupes par la vallée du Jourdain. A l'ouest, la Judée, la Samarie et la Galilée. A l'est, la Pérée et la Décapole. Mais le royaume israélite proprement dit ne comptait que trois de ces provinces : la Judée, la Galilée et la Pérée. Jérusalem était sa capitale religieuse.

La Décapole et même la Samarie comptaient aussi quelques Juifs, et, bien qu'on ne s'aimât guère entre voisins, les relations étaient fréquentes. Quelques villes encore, situées sur territoire palestinien, telles que Gaza, Askalon, Césarée, Ptolémaïs et Tibériade constituaient des villes libres, habitées surtout par des Grecs et des Syriens.

Trente ans plus tard, lorsque Jésus entreprit son activité publique, les choses avaient bien changé. Archélaüs, le successeur nominal d'Hérode, avait été déposé depuis vingt ans et Ponce Pilate, gouverneur romain, administrait la Judée et la Samarie au nom de l'empereur Tibère.

Les autres provinces, organisées en tétrarchies, avaient été partagées entre les deux autres fils d'Hérode, Antipas et Philippe, et un prince obscur, Lysanias d'Abilène.

Hérode Antipas avait reçu en part la Galilée et la Pérée. La part de Philippe son frère comprenait l'Iturée et le pays qui s'étendait du lac de Tibériade aux sources du Jourdain.

Hérodiens (I, p. 197).

Les Hérodiens se présentent à nous comme une fraction judéenne du parti sadducéen. Elle était composée des partisans de la famille des Hérodes. Sans nourrir des sentiments hostiles à l'égard de Rome, elle regrettait sans doute le temps où la dynastie iduméenne, qui du moins était sémite et d'alliance hasmonéenne, régnait à Jérusalem. C'était plus supportable que d'être gouverné par un fonctionnaire étranger de race comme de religion, un procurateur des Césars, comme l'était Ponce Pilate.

Ere chrétienne (I, p. 132).

Pendant les premiers siècles de notre ère, le monde chrétien avait coutume de compter les années en prenant comme point de départ la mort de Jésus-Christ. Un savant moine, originaire de Scythie et qui vivait au VI[e] siècle, Denys le petit, estima plus logique de faire commencer l'ère chrétienne à la naissance de Jésus-Christ. Il refit les calculs et se trompa de quatre à cinq ans.

Le cycle dionysien fut adopté par l'Eglise, et depuis lors, l'ère chrétienne retarde de quatre à cinq ans sur la chronologie historique.

En réalité, Jésus est né au plus tard en l'an 750 de la fondation de Rome, puisqu'il avait environ trente ans quand il commença son ministère, dans la quinzième année de Tibère, soit l'an 780.

L'évangéliste Luc raconte que le voyage de Joseph et Marie à Bethléem fut motivé par un recensement qu'il appelle le recensement « de Quirinius ». Or Quirinius n'est

arrivé en Syrie que trois ans avant l'ère vulgaire. Mais le recensement dont il s'agit avait déjà été commencé sous Sentius Saturninus six à huit ans avant l'ère chrétienne, et continué par Varus entre les années 6 et 4. Ce fut Quirinius qui acheva le recensement, et c'est sans doute pour cela que Luc donne à toute l'opération le nom du gouverneur qui la mena à bonne fin, bien que celui-ci n'eût pas encore pris possession de son poste lorsque Joseph et Marie se transportèrent à Bethléem. L'écart d'ailleurs ne serait ici que d'une demi-année.

A part ce point, les références chronologiques données par Luc, et si souvent passées au crible de la critique, sont remarquablement exactes et concordantes, qu'il s'agisse d'Auguste ou de Tibère, d'Hérode le Grand ou de Pilate, d'Antipas ou de Philippe, de Caïphe ou de Zacharie. Luc écrit vraiment en historien soucieux de rattacher les faits qu'il raconte aux grandes dates de son siècle. On sent qu'il a le propos, par ses deux écrits, de fixer les origines du christianisme dans le cours de l'histoire, tout comme son contemporain, l'historien Josèphe, compose ses livres pour faire entrer les annales du peuple juif dans l'histoire universelle. Ce n'est pas sans raison qu'on a appelé Luc le Josèphe du christianisme naissant, à ceci près que Luc se montre sobre dans ses discours et soucieux de la vérité à un point que l'on souhaiterait de rencontrer chez Josèphe.

Eté (I, p. 150).

On a beaucoup répété qu'il fait toujours chaud au pays du Christ. J'ai constaté par moi-même que, jusqu'à l'époque des premières moissons, on peut rencontrer des jours froids sur les chemins de Palestine. Le 27 avril dernier, notre cara-

vane est entrée à Nazareth à midi avec le collet du pardessus relevé. Puisque Jésus lui-même dit à ses disciples : « Priez pour que votre fuite n'arrive pas en hiver », on peut conclure que, malgré le niveau abaissé de Béthabara, l'époque des grands rassemblements en plein air et des baignades en masse au Jourdain devait coïncider avec la bonne saison, c'est-à-dire à partir de l'été.

Les Evangiles nous laissent supposer que Jean-Baptiste entreprit son ministère quelques mois avant Jésus-Christ. Il est donc de toute vraisemblance qu'il inaugura ses prédications et ses baptêmes au commencement de la bonne saison, à la fin de laquelle Jésus vint lui-même s'offrir au baptême. Comme le précurseur fut mis à mort par Hérode vers la fin de l'année 29, son ministère doit avoir duré environ deux ans et demi.

Dans le désert (I, p. 153).

Du gué de Bethabara, qui se trouvait bien plus au nord que la tradition ne le place, et probablement au point d'intersection du Jourdain et de la route de Sichem, quelques heures de marche conduisaient Jésus au nord du désert de la Judée, dans le massif appelé la Quarantaine et sur laquelle P. Didon nous a laissé une page qui vaut la peine d'être citée :

« ...Ce massif rocheux est un bloc immense de calcaire rougeâtre qui semble avoir été calciné par un incendie. D'une fière architecture, il se découpe en cinq crêtes qui ressemblent à des pyramides. De profonds ravins les séparent. Les vents et les pluies ont rongé la pierre et creusé, en maint endroit, dans ses flancs, des excavations que la main des solitaires a élargies. Au milieu de la plus haute cime, les croyants vénèrent une grotte où Jésus se serait

abrité pendant son séjour au désert. Un chemin taillé dans le roc y conduit. Quelques moines grecs vivent là, au-dessus de terre, avec les oiseaux du ciel, les ramiers et les aigles.

L'œil s'arrête ébloui devant le panorama qui se déroule en cercle à l'horizon du haut de la montagne. A l'est, au-delà de la plaine du Jourdain, le mont Nébo et les plateaux de la Pérée ; au nord, l'Hermon, la tête couverte de neiges dorées et perdue dans les profondeurs lumineuses ; au sud, la mer Morte, luisante comme une plaque d'argent bruni ; au couchant, la terre déserte de Juda, soulevée en cônes innombrables, où les pluies d'hiver font pousser une herbe rare que brûlent les premiers soleils d'été. Jérusalem se cache derrière le mont des Oliviers qui arrête le regard et qu'une tour blanche domine, aujourd'hui, comme un signal élevé sur les écueils de cet océan de pierre immobile et tourmenté.

C'est tout à la fois le désert et la montagne : deux grandeurs réunies, pleines d'austérité et de majesté.

Telle fut vraisemblablement la retraite de Jésus.

Le rocher lui servait de refuge. Il vivait au milieu des bêtes sauvages. Le ciel, sur sa tête, était rempli de clartés et de voix divines. Dans cette nature morte, les souvenirs parlent seuls au voyageur qui s'y égare ; ils emplissent tout de leurs murmures. L'image du Christ vivant semble flotter sur ces collines. On assiste au drame intime de ses pensées, et l'on regarde avec respect ces débris de roche où peut-être il s'est reposé.

Lorsque, du haut de ces sommets, Jésus regardait la plaine du Jourdain qu'il venait de quitter, il pouvait observer la foule accourant par tous les sentiers vers celui qui lui préparait les voies ; au point opposé de l'horizon, il avait sous les yeux ce chemin de Jéricho à Jérusalem qu'il devait suivre un jour, avec ses disciples, pour aller à la mort.

...Les plus grands parmi les hommes religieux vont au désert prendre de l'énergie. Jésus s'y retire pour en montrer ; ils recherchent la solitude et la paix, Jésus la lutte ; ils lui demandent un refuge contre le mal, Jésus vient y prier, recevoir les attaques de Satan et le vaincre... »

Dans votre sein...

Cette expression, et une foule d'autres images bibliques ne peuvent être comprises que quand on sait comment l'oriental est habillé. En Palestine, le costume ne change guère ; celui des Hébreux, celui que portait Jésus-Christ ressemblaient fort à ce que porte encore aujourd'hui le fellah campagnard ou le berger arabe.

Ce que nos versions françaises rendent par vêtement, robe ou tunique, était simplement la chemise, principal vêtement du sémite, tantôt simple, tantôt brodé, et qui pouvait être d'un grand prix. La tunique de Jésus, d'un seul tissu de haut en bas, comme les tuniques des prêtres, parut aux soldats d'une valeur telle qu'ils préférèrent ne pas la déchirer, mais la tirèrent au sort.

Cette chemise, qui descend jusqu'aux genoux, est serrée autour des reins par une ceinture munie de pochettes pour les objets de valeur. « Ne prenez ni or ni argent dans vos ceintures », dit Jésus aux disciples. Ouverte sur la poitrine, la chemise flottante forme naturellement deux vastes poches entre les épaules et la ceinture, et ces poches servent à tout. Le campagnard y met son pain, ses provisions, ses emplettes ; la mesure débordante à laquelle Jésus fait allusion est déversée « dans le sein » ; et rien n'est pittoresque comme de rencontrer un berger portant « dans son sein » un ou même deux agneaux dont la tête endormie dodeline au dehors de l'échancrure du vêtement. « Il prendra les agneaux dans ses bras et les portera dans son sein », disait de son temps Esaïe, parlant de Jéhovah, le fidèle berger.

Ce que nos textes appellent vêtement de dessus, c'est le manteau, l'abaye, sorte de burnous, qui enveloppait les

épaules et tombait en plis le long du corps. La Loi commandait aux Hébreux de porter une houppe aux quatre coins en signe de leur race. C'étaient ces houppes que les pharisiens affectaient d'allonger démesurément. Le manteau peut aller du mérinos léger jusqu'au tissu le plus épais, de laine de mouton, de poil de chameau ou de chèvre.

Les ardeurs du soleil obligeaient les Hébreux de porter des coiffures épaisses. Sur le crâne un tarbouch, sorte de fez ou de calotte, entouré d'un large turban généralement déployé comme un voile qui retombait sur les épaules, pour protéger la nuque. Il était alors retenu sur la tête par une corde roulée en forme de couronne, que les Bédouins portent encore aujourd'hui. Il est dangereux, même de nuit, de sortir sans se protéger la tête d'un voile ; on peut rencontrer des gens en Palestine à qui le clair de lune à causé des maux de tête violents. C'est à ce fait que le psalmiste fait allusion quand il dit, dans ses vœux de bon voyage :

« Le soleil ne te frappera pas pendant le jour,
Ni la lune pendant la nuit. »

Enfin les Juifs du temps de Jésus portaient généralement aux pieds des sandales de cuir attachées, le long de la jambe, par des cordons parfois très ornés. Rien ne garantissait le pied de la poussière. C'est pourquoi l'ablution des pieds était considérée comme un devoir élémentaire de l'hospitalité : « Je suis entré dans ta maison, dit Jésus à Simon, et tu ne m'as point donné d'eau pour me laver les pieds. » Dans les maisons de quelque importance, un serviteur était préposé à cet office ; il dénouait et renouait les sandales. Jean-Baptiste, s'en référant à cet humble service, dit de

Jésus : « Je ne suis pas digne de délier la courroie de ses sandales. »

Cette chaussure antique se retrouve encore aujourd'hui chez l'arabe nomade.

Emporter un mort (I, p. 214).

21 avril. 8 h. — Sortons par la porte des Brebis... Rencontrons un enterrement grec. Le chant est si grave, si beau, que l'on croirait entendre une complainte d'orgues dans le lointain. Devant, quatre hommes portent sur leur tête le couvercle du cercueil, peint en noir. Puis trois popes, la chevelure longue et luisante. Derrière, six hommes portent le cercueil, très bas. Le corps est recouvert d'une étoffe jaunâtre. La tête découverte branle à tous les cahots du chemin... Pauvre vieillard à barbe blanche, qui va longer le mur de Gethsémané sans le voir... Il va reposer au cimetière grec du mont des Oliviers... A la suite, un cortège de russes, très authentiques, d'aspect misérable et doux. C'est une page de Tolstoï... et le mort une victime du pèlerinage.

Tandis que ce cortège s'éloigne, je pense à celui que Jésus a rencontré aux portes de Naïn, au cercueil ouvert où reposait le fils de la veuve, aux porteurs qui s'arrêtèrent, et toute la scène s'explique dans la simplicité de ses détails et la majesté de sa victoire...

« Jésus le rendit à sa mère... »

Les enfants (I, p. 216).

Les enfants de Palestine, dont les parents se préoccupent assez peu et qui vivent par bandes sur les places publiques ou dans les carrefours, ont gardé dans leurs jeux, dans

leurs chansons, dans leurs petites scènes mimées, bien des traits auxquels Jésus fait allusion dans ses paraboles : le loup et les brebis, le bon et le mauvais berger, les airs gais ou plaintifs dont il faut deviner le sens, etc. J'avais déjà fait allusion à ce fait dans *Jéhovah*. Ce que j'ai vu m'a confirmé dans l'impression que l'abbé Le Camus, depuis évêque de La Rochelle et de tous temps grand voyageur en Terre-Sainte, a vu juste et décrit avec exactitude dans son charmant ouvrage intitulé : *Les enfants de Nazareth* (Bruxelles, Vroment, 1900).

L'enfant de Palestine, peu gâté par les hommes, lâché dans la nature, vivant de peu, s'amusant de rien, défiant de lui-même, effarouché d'abord puis confiant dès qu'on s'intéresse à lui, reconnaissant pour la moindre chose, répond bien mieux que le petit personnage important et choyé de notre civilisation occidentale à l'observation de Jésus : « Si vous ne vous rendez humble comme cet enfant, vous n'entrerez pas dans le Royaume des cieux. »

Voir aussi plus haut, *Nazareth*, p. 53.

Le portique de Salomon (I, p, 312).

Ce portique, situé à l'orient du temple, portait le nom de Salomon, parce que, selon Josèphe, c'était le seul de l'ancien édifice qui fût resté debout après la destruction du Temple sous Nébucadnetzar. Ce lieu était resté cher aux souvenirs des chrétiens. Cf. Actes 3.

Golgotha et le Saint-Sépulcre (I. p. 417).

Je suis arrivé à Jérusalem avec la conviction que le Saint-Sépulcre marquait bien l'endroit où Jésus a été crucifié et

enseveli. Plusieurs fois pendant la traversée, j'avais eu l'occasion de raffermir les doutes de mes co-pèlerins à cet égard.

Trois jours ne s'étaient pas écoulés que la vue des lieux mêmes avait ébranlé mes certitudes. Décidé à ne pas repartir avant que mes doutes fussent éclaircis, j'ai laissé notre caravane suivre son itinéraire et suis resté à Jérusalem pour achever l'enquête. En voici le résultat. Je ne songe à l'imposer à personne et je sais qu'en pareille matière, et au point où en sont les fouilles, il est impossible de faire une démonstration aboutissant à des conclusions certaines. Mais peut-être quelques personnes, troublées comme je l'ai été moi-même par la position des lieux saints et par l'exploitation superstitieuse qui s'y rattache, trouveront-elles un peu de lumière et d'apaisement dans les observations suivantes.

Le Saint-Sépulcre et la Via Dolorosa sont solidaires. Ensemble ils ont été consacrés par la ferveur religieuse et par les pèlerinages des siècles. La Via part de la Tour Antonia, et de l'arc de l'Ecce Homo, où le mot du crucifiement : « Tolle » a été gravé dès les temps anciens par une main inconnue. Elle monte à travers des rues sinueuses où toutes les stations du martyre de Jésus ont été marquées. Elle s'enfonce sous les voûtes des couvents et aboutit, après dix minutes de marche lente, au pied de l'escalier du Calvaire. Pour comprendre tout ce que la Via Dolorosa dit à l'âme chrétienne catholique, il faut lire le *Jérusalem*, de Reynès Monlaur [1].

[1] Librairie Plon 1910. — Reynès Monlaur est l'auteur de ces livres admirables par l'élévation religieuse et la puissance évocatrice qui s'appellent : *Le Rayon, Après la neuvième heure, Ils regarderont vers Lui...*

Or voici qu'une étude plus attentive des données de l'histoire a démontré que Pilate n'habitait point à la Tour Antonia, mais que le prétoire, déjà du temps de son prédécesseur Gessius Florus, avait été établi dans le palais d'Hérode le Grand, de l'autre côté de la ville et dans la partie haute, près de la porte de Jaffa. Dès lors, toute la Via Dolorosa perd sa réalité historique et si le Saint-Sépulcre auquel elle aboutit doit être maintenu quand même, on ne peut plus dire « monter au Calvaire » ; il faudra dire : « descendre au Calvaire », car le prétoire est plus haut que le bâtiment du Saint-Sépulcre.

En outre la durée du trajet, pour la marche au Calvaire, se trouve réduite de plus de moitié par le changement des lieux ; deux cents à deux cent cinquante mètres à peine auraient séparé le Pavé de la place du Crâne. Peut-on se représenter que tous les incidents rapportés par nos Evangiles à la voie douloureuse, et la foule, et les femmes, et les paroles de Jésus, et Simon de Cyrène aient pu se produire sur cet espace étroit et dans ces trois minutes de descente ?

Les partisans du Saint Sépulcre traditionnel ont bien senti la difficulté. Ils insinuent que la sainte victime aurait été promenée à travers la ville avant d'être suppliciée à Golgotha. Pour admettre la possibilité d'un pareil cortège, il faudrait oublier les textes décisifs qui nous parlent des craintes des prêtres et de la popularité de Jésus, et du désir qu'avaient ses ennemis de s'emparer de lui, mais « pas pendant la fête », de peur d'un soulèvement parmi les pèlerins. Même condamné et lié, Jésus était un adversaire redoutable qu'il ne s'agissait pas d'exposer complaisamment à la pitié des foules.

Si la longueur de la nouvelle Via Dolorosa est manifestement trop réduite, l'espace consacré aux événements de la

mort de Jésus dans le bâtiment du Saint-Sépulcre paraît aussi manifestement trop exigu. Il fait l'impression d'une reproduction en miniature plutôt que de l'emplacement réel où le grand drame s'est déroulé. La colline de Golgotha n'a pas cinq mètres de haut, et tout son sommet tient dans une étroite chapelle. Les trous des trois croix n'y sont distants l'un de l'autre que d'un peu plus d'un mètre. Si les croix avaient été si rapprochées, la remarque du témoin Jean n'aurait aucun sens : « Quand les soldats qui avaient rompu les jambes des brigands, vinrent à Jésus, ils s'aperçurent qu'il était déjà mort. »

De la place du crucifiement au sépulcre, on compte exactement cinquante-cinq pas. Cette proximité est-elle conciliable avec la donnée du même témoin Jean : « Il y avait au lieu où Jésus était crucifié un jardin et dans ce jardin un sépulcre neuf » ?

Le fait que Jésus a été crucifié avec deux brigands établit, ce qui du reste n'est pas contesté, qu'il a été crucifié à l'endroit et sur le lieu officiel des supplices. Est-il plausible que ce lieu des supplices ait été tout voisin de la porte qui donnait sur les jardins des notables de Jérusalem et que Joseph d'Arimathée, suivant la donnée de Matthieu, ait fait creuser son propre sépulcre à quarante mètres de l'endroit où expiraient les malfaiteurs ?

Aussi bien c'était l'usage chez les Romains de placer le lieu des exécutions aux abords des villes et dans des endroits élevés, près des grandes routes, de façon à ce que le supplice fût visible et que la douleur des condamnés fût un avertissement salutaire. Or, afin de maintenir à l'endroit du Saint-Sépulcre le lieu des exécutions de Jérusalem, à l'époque de Jésus-Christ, les partisans de la tradition ont dû imaginer une disposition de la seconde muraille (dite de

Néhémie) qui laissât le Saint-Sépulcre hors de la ville[1]. Pour cela, ils ont été obligés d'abandonner la direction du tronçon de cette muraille qui existe encore, d'infléchir vivement vers l'est et de remonter ensuite vers le nord en constituant ainsi un angle dans lequel le Saint-Sépulcre se trouve comme encastré.

Les objections que l'on peut faire à cette reconstitution la rendent bien improbable. Elle suppose un bien grand travail pour enclore une portion chétive du territoire de Jérusalem. Elle suppose au nord une porte qui eût été des plus importantes et dont il ne reste nulle trace. Josèphe nous dit que cette muraille de Néhémie, qui constituait l'enceinte de Jérusalem au temps de Jésus-Christ, était flanquée de quatorze tours ; avec le tracé qu'on a imaginé pour sauver le Saint-Sépulcre, la longueur de la muraille est tellement réduite qu'il n'y a pas la place matérielle pour y loger quatorze tours, dans les conditions habituelles à ce genre de construction. Enfin le lieu des exécutions se serait trouvé au pied des murs, enfermé dans un angle, c'est-à-dire loin des voies de grande communication et dissimulé à la ville par la hauteur des remparts.

« Ce mur », nous dit Josèphe, fournissant ainsi la seule indication positive qui soit donnée à l'histoire, « partait de la porte de Gennath (ou des jardins, près de la porte de Jaffa) ; il encerclait le nouveau quartier de la ville en faisant constamment face au septentrion et se rabattait sur la tour Antonia. » Chargez qui vous voudrez de reconstituer de chic sur

[1] Jérusalem, au cours de l'histoire ancienne, a connu trois enceintes successives. Le premier mur, dit de Salomon ; le second, dit de Néhémie ; et le troisième, entrepris par Hérode peu après la mort de Jésus, et qui n'a été achevé que plus tard. Les archéologues ne sont pas d'accord sur le tracé de ces deux derniers.

un plan de Jérusalem le mur de Néhémie, et vous ne trouverez personne dont le tracé laisse le Saint-Sépulcre en dehors des remparts.

Ainsi, par une série de constatations établissant une contradiction grandissante entre la situation du Saint-Sépulcre d'une part, les données bibliques et les mœurs romaines de l'autre, on est amené à se demander quelles sont donc les raisons qui ont motivé le choix de cet emplacement et qui ont démontré le bien-fondé de la tradition. Ce n'est pas sans surprise que l'on découvre alors que cette reconnaissance des lieux a été faite au siècle le plus superstitieux de toute l'histoire ecclésiastique, le siècle où le concile de Carthage (398) défend de construire aucune église sans y mettre quelques reliques de saint et ordonne de ruiner tous les autels où il n'y en aurait point.

Après le drame du Calvaire, les premières persécutions, la dispersion des chrétiens, le siège épouvantable et la ruine de Jérusalem, le souvenir de l'emplacement des lieux saints avait été perdu. Supposer que les premiers disciples du Christ s'y pressaient en pèlerinages, c'est méconnaître non seulement les calamités du temps mais la mentalité du siècle apostolique, où l'on ne se préoccupait que d'une chose, le retour imminent du Christ. La foi était bien trop vivante et l'espérance bien trop pressante pour ramener à un tombeau vide.

On assure que si l'on sait où était le Saint-Sépulcre, c'est parce qu'Hadrien, pour bafouer la foi chrétienne et pour l'extirper à jamais avait fait ériger sur le lieu saint un temple en l'honneur de Vénus. De ce fait il n'y a nulle preuve. Si l'empereur avait accompli cet acte de profanation, son nom eut été voué à l'exécration dans les premières annales chrétiennes. Or c'est tout le contraire qui arrive. Hadrien

adoucit le sort des chrétiens au lieu de les poursuivre, et les Pères de l'Eglise ne l'ont jamais rangé au nombre des persécuteurs.

D'ailleurs les historiens du IVe siècle prennent soin de nous avertir que la fixation du Golgotha retrouvé a pour origine un miracle. La reine Hélène, en ses vieux jours, avait entrepris de découvrir l'endroit où le Sauveur du monde avait été crucifié. Elle obtient de son fils Constantin d'aller sur les lieux même. Arrivée à l'endroit supposé, elle fait creuser la terre et dans un puits elle trouve trois croix. D'aucuns ajoutent qu'on y trouva aussi l'écriteau. Malheureusement il était décloué. Hélène ne voulut pas exposer les croyants à prendre « pour la croix du Sauveur la potence d'un voleur ». On fit apporter un cadavre. On l'étendit sur une première croix, puis sur une seconde. « La mort, qui s'accorde avec le péché, ne quitta point les droits qu'elle avait sur ce corps ». Mais dès qu'on l'eut étendu sur la troisième, soudain il se dressa devant tous, plein de vie. C'était donc la croix de Jésus-Christ et le lieu où elle se trouvait était le Calvaire.

Parmi les cinq ou six tombeaux qui se trouvaient à proximité, on choisit le plus convenable et la basilique de Constantin fut érigée sur les ruines d'un temple païen.

Aussitôt, de tous côtés, les chercheurs de « cendres sacrées » souhaitèrent de posséder quelque chose du bois merveilleux. Et la croix fut débitée en reliques. Mais ici un second miracle vint confirmer le premier : « Cette croix, ajoute saint Paulin, conserve dans une matière insensible la vertu et la fécondité d'une chose vivante, étant tous les jours divisée pour satisfaire la piété de chacun et paraissant toujours entière aux yeux de ceux qui l'honorent ».

Telle est l'origine du Saint-Sépulcre dans l'histoire : la découverte de trois croix, à une époque dont les citations ci-dessus font voir la mentalité superstitieuse, et dans un lieu où Titus, quarante ans après la mort de Jésus, avait fait crucifier les Juifs jusqu'à ce qu'il fut impossible de trouver dans les environs la moindre pièce de bois pour faire des croix.

Dès lors, puisque les objections contre la situation de Golgotha et du Saint-Sépulcre sont si fortes, la conscience chrétienne, respectueuse de la tradition évangélique, a le devoir de chercher ailleurs.

Inutile de songer au côté est de la ville, non plus qu'au sud et au sud-ouest. Les vallées sont trop profondes aux abords de la ville. A l'ouest était le prétoire : il est évident que le lieu des supplices ne se trouvait pas à un endroit d'où les cris pouvaient troubler la tranquillité du palais.

Reste le côté nord. La principale porte de ce côté est la porte de Damas. Des fouilles récentes me paraissent avoir établi que cette porte se trouve bien sur l'emplacement de l'ancienne porte des Poissons ou de Galilée, qui existait du temps de Jésus et qui faisait partie de la muraille de Néhémie : ce qui répond parfaitement aux brèves indications de Josèphe.

De tous temps cette porte a dû être l'une des plus fréquentées, sinon la plus fréquentée, puisque c'est à elle qu'aboutit la rue centrale de Jérusalem, qui monte le long de la vallée du Tyropeon, et que c'est d'elle que partent les grandes voies de communication qui se dirigent vers la Galilée, vers Damas et vers le Jourdain.

Or, à quatre minutes au nord de la porte de Damas, se

dresse une colline verte aux parois rocailleuses. A part la terrasse du Temple et le Saint-Sépulcre, il n'est pas de lieu dans Jérusalem ni dans ses environs que les souvenirs historiques et les traditions lointaines rendent aussi vénérables.

C'est au flanc de cette colline que se trouve la grotte de Jérémie, ainsi nommée parce que Jérémie et Baruc y auraient cherché un refuge contre la colère du roi Jéhojakim, en l'an 605 avant notre ère. Il semblerait que de tous temps ses abords ont servi de sépulture. Les tombes nombreuses et très anciennes, juives, chrétiennes, musulmanes, qui l'entourent et la recouvrent l'ont protégée contre les vicissitudes de l'histoire et maintenue comme une terre consacrée.

D'aucuns pensent même, depuis Tremelius, que la colline de Gareb citée dans Jérémie 31 : 39, n'est autre que cette colline verte, et que c'est de son champ de repos et des vallons qui l'entourent jusqu'au Cédron que le prophète d'Anatot a dit :

« Ce seront des lieux consacrés à Jéhovah
Et ils ne seront jamais abolis... »

Cette colline verte est désignée par la tradition juive qui touche au siècle de Constantin, comme la place des lapidations. Ce choix s'explique aisément. L'éminence domine la ville de quelques mètres et est séparée de ses remparts par une tranchée rocheuse d'environ cent mètres de large et vingt mètres de profondeur. Cette tranchée, aux flancs de laquelle se trouvent les anciennes carrières royales, avait été faite dès les temps les plus anciens pour défendre la ville du côté nord. Tout le long du fossé y passe encore la grande voie de communication extra muros entre les chemins qui viennent de la côte et le torrent du Cédron.

On ne trouverait pas tout autour des murs de Jérusalem

un seul point qui répondit d'une façon aussi complète aux nécessités d'une place d'exécutions. Tandis qu'à ce point précis, situé au carrefour de trois des routes les plus fréquentées, les abruptes naturelles ou taillées dans le roc maintenaient les suppliciés assez haut et assez près de la ville, non seulement pour qu'ils soient vus et entendus des routes, mais même pour qu'on entendît leurs clameurs jusqu'à l'intérieur des remparts.

Sur la paroi de rocher déchirée par les tremblements de terre se dessinent, à côté de la grotte de Jérémie, les yeux creux, le nez aplati, la bouche grimaçante d'une tête de mort. C'est sans doute à ce fait, bien plutôt qu'à la forme du mamelon, qu'est due l'appellation populaire de crâne par lequel on le désigne encore aujourd'hui.

La photographie qui se trouve sur la couverture du livre représente exactement cette colline. Je l'ai prise du sommet des rochers qui portent le mur nord de la ville, à cent mètres de la colline. On voit au premier plan la grande route où passent des cavaliers ; dans le fond, l'abrupte, haute de vingt mètres, au-dessus de laquelle la croix aurait été dressée. Le sommet de la colline est occupé actuellement par un cimetière musulman, ce qui en rend l'accès difficile.

Dans l'enrochement même, à droite du gros trou noir appelé grotte de Jérémie, on distinguera sans trop de difficulté les deux yeux, le nez et la bouche, qui constituent la fameuse tête de mort, bien plus frappante quand on est en face d'elle que sur une photographie sans retouche.

A gauche, au flanc de la colline, la muraille qui clôt le jardin dont nous allons parler.

Ce qui m'a impressionné tout d'abord, c'est combien ce lieu, si propice à une place d'exécutions, répond exactement aux indications de l'Evangile. Pour y arriver depuis le pré-

toire, il fallait un petit quart d'heure de chemin; on dut descendre à la rue principale et la remonter jusqu'à la porte de Damas : car le cortège était plus sûr en traversant la ville juive qu'en faisant le tour des remparts où campaient les pèlerins de Galilée.

Jésus, d'après le récit de Jean, porte sa croix au moment où il est « dirigé vers » le lieu du Crâne.

Les autres évangélistes ajoutent que, comme on franchissait la porte, les soldats romains réquisitionnèrent un homme qui revenait des champs. Toute la scène s'explique normalement si Jésus a été crucifié hors de la porte de Damas. Et la colline verte répond à toutes les données qui nous disent que Jésus fut crucifié hors des murs, près d'une porte, à un endroit d'où il était visible de partout, où une foule considérable pouvait l'entourer et où les passants pouvaient lui crier des routes leurs insultes et leurs quolibets.

L'émotion qui m'étreignait à ce moment-là s'accrut encore quand j'eus à examiner la question du tombeau du Christ. Les textes nous disent qu'il y avait, à l'endroit du lieu d'exécutions, un jardin, et dans ce jardin un sépulcre neuf où personne n'avait été mis. Il y avait pourtant un trajet appréciable à faire de la croix au sépulcre, puisque les femmes suivent Joseph d'Arimathée pour aller « voir le sépulcre et comment le corps de Jésus y était déposé ».

Le Saint-Sépulcre actuel n'a rien de commun avec les données des Evangiles et nous avons dit la difficulté qu'il y aurait d'admettre, dans la situation qu'occupe le Saint-Sépulcre, la présence d'un jardin. Pour le lieu du Crâne, avec la disposition de la colline, les choses se présentent tout différemment. Au pied même de l'abrupte, du côté ouest, se trouve un jardin paisible d'où l'on ne voit pas le sommet du Calvaire. Dans la paroi de rocher qui s'enlève

du milieu de ses arbres, une tombe est creusée, composée d'une petite chambre vis-à-vis la porte, et du sépulcre proprement dit, où se trouvent trois places, dont une seule a servi. Devant le seuil de la porte passe la rainure destinée à une grande pierre roulée.

Quand on relit sur place les récits de la résurrection, toutes les scènes s'animent et s'enchaînent avec une précision incroyable. On revoit Marie dans l'ombre du jardin, Jean qui se baisse sans entrer mais voit les linges à terre, Pierre qui entre et peut voir ainsi non seulement les linges dans le sarcophage mais le suaire qui enveloppait la tête, replié dans « un lieu à part », c'est-à-dire une excavation creusée à la tête de ce sarcophage dans la roche elle-même et formant comme un oreiller. Les femmes qui vinrent pour embaumer Jésus virent, d'après Marc, un jeune homme vêtu de blanc assis du côté droit. Or, dans cette chambre sépulcrale, le tombeau de Jésus occupe toute la paroi de gauche. Marie, d'après Jean, voit deux anges assis, l'un à la tête et l'autre aux pieds, à l'endroit où Jésus avait été couché. Or dans ce sépulcre, la pierre creusée dans le roc présente comme deux banquettes naturelles au chevet et aux pieds.

Ce tombeau aurait été sculpté d'après les indications de l'Evangile qu'il ne serait pas différent, et trois minutes de contour ont pu permettre à Joseph d'Arimathée d'y porter avec son ami le corps de Jésus, tandis que les femmes venues de Galilée suivaient le cortège pour regarder où le corps allait être déposé.

La plupart de ces faits ont attiré depuis une quarantaine d'années l'attention des savants anglais, qui sont incontestablement les premiers archéologues en Palestine. Le colonel Conder, qui a dirigé pendant de longues années, avec un grand succès, les fouilles de l'*Exploration Found* à Jérusalem,

était déjà arrivé à la conclusion que la porte de Damas faisait partie de la muraille de Néhémie, et que la colline verte était l'emplacement du vrai Golgotha. Il avait aussi observé qu'il y avait non loin de ce lieu de supplices plusieurs tombes datant des premiers jours du christianisme et il avait cru pouvoir en indiquer une comme le sépulcre où Jésus avait probablement reposé. Ses travaux causèrent une grande émotion dans le monde savant. Les fouilles continuèrent et, par un récent rapport du *Palestine Exploration Found*, l'archéologue américain W. Crawley Boevey confirme la théorie de Conder pour ce qui est de la porte de Damas et se rattache à l'ensemble de sa conception, à savoir que le véritable endroit du Saint-Sépulcre est au nord de la porte de Damas.

L'homme qui a le plus fait pour populariser cette découverte, c'est le général Gordon, le héros de Karthoum. C'est lui qui a attiré l'attention sur cette tombe du jardin, qui a été achetée en 1894 par les Anglais et qui depuis porte son nom.

Le général Gordon avait été frappé par le caractère unique de cet endroit qui lui paraissait comme prédestiné à porter à la face de la ville et du Temple la croix de celui qui disait : « Quand j'aurai été élevé de la terre, j'attirerai tous les hommes à moi ». Les raisons qu'il fait valoir, d'ordre tout mystique, sont peu faites pour accréditer sa théorie, mais son intuition géniale est restée, et c'est le Nouveau Testament lui-même qui me paraît destiné à lui donner dans l'avenir son fondement historique.

Voici comment :

Quatre ou cinq ans après le supplice de Jésus, survint la mort d'Etienne, dans des conditions qui rappellent d'une façon frappante le martyre de son Maître.

Etienne est arrêté, traduit comme blasphémateur devant le sanhédrin présidé par Caïphe, condamné pour avoir affirmé que Jésus était le Fils de Dieu, conduit hors de la ville comme Jésus et supplicié. Ce qui manque pour que les deux situations soient toutes pareilles, c'est le visa du gouverneur romain. Mais Pilate était en disgrâce. Il avait été révoqué pour excès de zèle. Peut-être son successeur, par prudence, fermait-il un peu les yeux lorsque le sanhédrin, saisi d'un cas de blasphème, se faisait justice à lui-même par son mode national de supplice. Peut-être aussi les sanhédristes, dans leur rage, ont-ils, par la prompte exécution de leur sentence, mécontenté le gouverneur romain. Et ce serait alors pour le punir de cet acte que Vitellius, l'année suivante, aurait destitué Caïphe.

Quoiqu'il en soit, la mort d'Etienne n'est pas un simple meurtre. Etienne est condamné et mené hors la ville, au lieu des exécutions, comme l'observe fort bien le P. Lagrange : « Malgré leur précipitation haineuse, les ennemis d'Etienne, qui le condamnaient pour n'avoir pas observé la Loi, se sont piqués de suivre leurs usages traditionnels ; le détail de saint Paul gardant les habits le prouve. »

Or la tradition chrétienne remontant au Ve siècle, situe le lieu de la lapidation d'Etienne au nord de la porte de Damas, sur la colline même dont nous avons déjà montré plus haut qu'elle réunissait tous les caractères nécessaires à une place d'exécutions. Déjà en 530 le pèlerin Théodosius écrivait : « Saint Etienne a été lapidé hors de la porte de Galilée. Là se trouve son Eglise fondée par Eudoxie, femme de l'empereur Théodose. » Les ruines de l'ancienne basilique, élevée vers 455, se trouvent dans l'important couvent d'Etienne, derrière la colline du Crâne. En souvenir de ce martyre et pendant des siècles, la porte de

Damas fut appelée porte d'Etienne, avant que ce nom eût été transposé à l'ancienne porte des Brebis, qui le porte aujourd'hui.

Puisqu'Etienne, condamné officiellement par le sanhédrin, a été conduit en cet endroit pour être supplicié, cette colline verte était donc bien le lieu des supplices.

Si la porte de Damas existait, ce qui correspond aux indications de Josèphe, et si le lieu des exécutions était au temps d'Etienne au nord de la porte de Damas, ce qui paraît aujourd'hui hors de conteste, n'est-il pas infiniment probable que cette place n'avait pas changé dans les quatre années, et que le disciple et le maître ont été suppliciés sur le même terrain ?

Ainsi s'expliquerait le récit du russe Abbot Daniel (1106) qui, bien que croyant au Saint-Sépulcre, rapporte que ce fut cette colline-là qui se fendit à la mort du Christ. Cela expliquerait aussi une ancienne opinion relevée par l'historien Thomas Fuller, laquelle identifie Golgotha avec la colline de Gareb, dont Jérémie prédit la consécration éternelle dans le passage même où il annonce la nouvelle alliance.

Ainsi s'expliqueraient enfin la présence de ces anciennes tombes chrétiennes découvertes dans les environs par Conder et les inscriptions singulièrement suggestives qu'elles portent : « A Nonus et Onésimus, diacres de l'église du Témoignage de la résurrection du Christ. » Il y avait donc dans ce quartier, dès les premiers temps du christianisme, une Eglise érigée pour être un perpétuel témoignage du lieu de la résurrection. Sur une autre, on peut lire : « Enseveli à proximité de son Seigneur...»

Tout ce groupe de tombes rassemblées là prouverait que dans les premiers temps du christianisme, on tenait pour

un privilège de reposer tout près de cette terre maudite et sainte, lieu d'exécution et témoin de résurrection.

Une seule question demeure. Comment se fait-il que la tradition la plus ancienne, qui a maintenu en ce lieu le souvenir de la place des exécutions et du martyre d'Etienne, n'y a point conservé celui de la croix de Jésus ? Cette question resterait insoluble, si nous ne savions rien de l'intervention d'Hélène. Cette intervention, à une heure où les souvenirs flottaient indécis, a fixé par décision royale la tradition à l'emplacement où se trouve actuellement le Saint-Sépulcre. Un texte a été découvert qui enlève tout doute à cet égard. C'est celui de saint Willibald, un des plus anciens pèlerins qui nous aient laissé la description de leur voyage en Terre-Sainte. Il parle de l'arrivée « à Jérusalem, à cette place où la croix sainte de notre Sauveur a été trouvée ». « Il y a maintenant, dit-il, une église à cet endroit qui a été appelé la Place du Calvaire. Le Calvaire se trouvait précédemment en dehors de Jérusalem. Mais Hélène, lorsqu'elle trouva la croix, arrangea cette place de façon à ce qu'elle fût dans la cité de Jérusalem. »

Voilà qui paraît concluant. Il n'y a rien à ajouter ici que les paroles du Christ : « Que celui qui a des oreilles pour entendre entende. »

Quel a été le mobile d'Hélène ? A-t-elle agi sous l'impression de sa découverte ? Sa bonne foi a-t-elle été surprise ? Ou bien a-t-elle voulu établir la commémoration de la mort et de la résurrection de Jésus en un lieu qui fût à l'abri des profanations et des invasions ? Ce qu'il y a de certain, c'est qu'à partir de Willibald, plus personne ne parle du Golgotha hors des murs et que toute l'attention se concentre sur la basilique de Constantin où l'on débitait le bois miraculeux de la croix retrouvée.

Mais j'en ai assez dit pour expliquer pourquoi, à la suite de beaucoup d'autres, je me suis laissé gagner par le lieu du Crâne hors des murs et par la tombe du jardin.

Arrivera-t-on jamais à une certitude ? Je le crois ; mais il faudra attendre que la domination musulmane ait pris fin et qu'on puisse se livrer à des fouilles générales. Si la preuve scientifique est acquise, rencontrera-t-elle une adhésion unanime ? Non. Les intérêts engagés sont trop grands ; et, pour les sociétés comme pour les individus, l'habitude est une seconde nature.

Le Saint-Sépulcre restera toujours le Saint-Sépulcre et ce sera la sauvegarde providentielle du Golgotha hors des murs où pourront toujours aller se recueillir, dans la paix de la nature et la vérité de l'histoire, les pèlerins du culte en esprit.

A ceux-là même qui refuseraient leur assentiment aux quelques pages que je viens d'écrire, et qui resteraient fidèles au sépulcre de la tradition, je dirai : Si vous voulez retrouver dans toute son émotion et dans toute la poétique vérité de son cadre le Christ de la Passion, prenez votre Evangile, allez à Béthanie, de Béthanie à Gethsémané et de Gethsémané à la tombe du Golgotha hors des murs.



AVANT LE MINISTÈRE



Avant le ministère.

Les origines. — **La préexistence du Christ** (I, p. 268).

« Depuis le commencement », écrit Luc dans son introduction. Le commencement remonte en réalité bien plus haut que la naissance miraculeuse de Jésus. Pourquoi Jésus n'a-t-il pas eu une naissance ordinaire? Parce qu'il n'est pas un homme ordinaire, et l'apôtre Jean, l'ami et le confident de Jésus, met ici sa première note au texte évangélique qu'il a sous les yeux, pour introduire le récit de la nativité et l'expliquer tout ensemble en remontant au vrai commencement et en dévoilant l'origine de l'être que la vierge Marie va faire entrer dans la solidarité des hommes.

Dans ce prologue, l'auteur inspiré jette hardiment le pont entre la théologie hébraïque et la philosophie grecque de son temps. Il les féconde l'une par l'autre en unissant leurs parts de vérité, il rétablit la synthèse créatrice de la lumière et de la vie, et les incarne dans une personne : le Messie-Verbe, venu au monde pour sauver l'humanité. Le rédempteur du monde n'est pas un homme devenu Dieu, c'est un Dieu devenu homme. Ce n'est pas la terre qui le donne au

ciel, c'est le ciel qui le donne à la terre. L'apôtre Paul l'avait déjà appelé « l'image du Dieu invisible, le premier-né de toute création, celui par qui tout a été fait, celui qui, pour devenir homme, s'est dépouillé. »

Grand mystère que tout ceci. Mais toute question d'origine et de vie n'est-elle pas un mystère pour l'intelligence des hommes ? La science est un océan où bouillonne sans trêve l'effort humain. Le mystère est la grève où tout autour vient déferler et mourir la vague de notre pensée. La sagesse consiste non pas à nier cette grève, mais à y bien choisir le point où l'on peut atterrir sans naufrage. Ceux-là le trouvent qui croient en Dieu et qui s'abandonnent par la foi à l'amour rédempteur.

Ceci pour établir dès l'entrée qu'il n'y a aucune contradiction entre la science et la foi, mais seulement inintelligence de leurs objets respectifs chez ceux qui les opposent.

Au lecteur qui serait tenté de hausser les épaules à cette affirmation du surnaturel et qui penserait y trouver une raison suffisante pour fermer le livre, je dirai : Gardez-vous en bien ! Tournez le feuillet seulement, allez directement à la personne morale du Christ sans vous embarrasser du miracle, étudiez sa vie, communiez avec sa pensée, avec son cœur, essayez d'imiter, d'obéir et puis vous verrez si la position nouvelle où la contemplation du Christ-homme vous aura mise, n'aura pas chemin faisant modifié votre attitude vis-à-vis des œuvres de l'Esprit.

Aux lecteurs qui n'ont aucune peine à admettre la libre intervention de Dieu dans l'histoire, mais qui sont troublés, arrêtés par les incohérences de la théologie de la préexistence, je voudrais proposer non une théorie de l'inexplicable, mais une représentation du mystère qui permette à celui-ci d'exister sans heurter notre raison.

Nous verrons plus loin, dans notre étude sur le *Père céleste* que l'économie présente, enfermée dans l'espace et le temps, et représentée par la création, n'est pas la première. L'intervention d'un tentateur au jour même où l'œuvre créatrice fut achevée par l'apparition du roi de la création, met en scène le représentant d'une économie antérieure, qui échappe entièrement à nos horizons, mais dont nous savons seulement ce que son représentant nous révèle, à savoir qu'elle contenait au moins un être spirituel déterminé contre Dieu, et ce que nous apprend l'existence des anges, à savoir qu'elle renfermait toute une armée de serviteurs célestes qui avaient pour activité la gloire même de Dieu.

Cette économie nous oblige d'affirmer une première création. Et le Fils nous étant donné par l'Ecriture comme le premier-né de toutes les créatures, et l'Etre qui était au commencement, nous devons voir dans son apparition l'acte initial de la création première, celui par lequel Dieu se donne un fils, avant de se donner des serviteurs. Ainsi, quand l'activité de Dieu nous devient intelligible, elle nous le montre dans son amour avant de nous le montrer dans sa gloire.

Ce Fils est vraiment un fils. Son existence suppose celle de son Père avant lui. Sa qualité suppose la volonté de son Père au-dessus de la sienne. Et les enseignements de Jésus nous apprennent que les connaissances du Père débordent aussi celles du Fils et méritent seules le qualificatif d'absolues.

Des relations du Père et du Fils dans la gloire, nous ne savons qu'une chose, c'est qu'une ineffable communion les unissait l'un à l'autre au point de faire du Fils l'image du Père, l'objet de toute sa dilection, et le possesseur de toute

sa puissance créatrice. « Tout pour lui.. tout par lui... » Il est, dans le sens mystique où ce terme signifie la communion de deux êtres jusqu'à se pénétrer et s'identifier moralement, il est le Verbe de Dieu.

Cette qualité de Verbe de Dieu nous présente le Fils sous l'angle de la passivité morale. Sa personnalité s'absorbe en celle de Dieu, et la personnalité de Dieu s'exprime et ne s'exprime que par celle du Fils.

En cette qualité, c'est lui qui crée pour son Père la seconde création, celle de l'économie présente. Création supérieure à la première en ce sens que dans la première, pour autant qu'elle nous est intelligible, il semblerait que les esprits ont été créés directement et ne possèdent, en fait de liberté, que le libre-arbitre, c'est-à-dire le pouvoir de disposer de ce qu'ils ont reçu pour ou contre le Dieu qui est leur cause et qui les a faits tels qu'ils sont. Tandis que, dans la seconde création, la liberté intégrale donnée à la créature fera d'elle sa propre cause et lui permettra de devenir ce que ne seront jamais les esprits, soumis ou rebelles, de la première création : l'image de Dieu.

Sans vouloir se prononcer autrement sur le plan du Créateur, on peut observer ici que, dans la relativité de nos connaissances, la création actuelle postule la précédente. En effet, l'économie présente ayant pour but la production d'un être moral, d'une personne qui puisse être sa propre cause pour pouvoir être l'image de Dieu, on ne peut se représenter l'éducation de cet être sans une tentation initiale éveillant sa liberté ; cette tentation sans un Tentateur indépendant de Dieu, et ce Tentateur sans une première économie au cours de laquelle, dans des conditions qui nous échappent, il s'est posé lui-même contre Dieu.

L'homme, dont l'arrivée au sein de l'univers devait marquer le couronnement de l'activité créatrice, l'avènement d'un être moral, inaugure une nouvelle économie. Economie supérieure à la première, si on la considère dans sa fin, puisqu'elle a pour but de produire des individualités causes d'elles-mêmes, c'est-à-dire des êtres créés à l'image de Dieu, au sens moral du mot (soit nées dans les conditions voulues pour pouvoir se créer elles-mêmes). Economie inférieure à la première, si on la considère dans ses débuts, car un être moral qui doit se former lui-même, commence par les plus humbles commencements. Il va de la matière à l'esprit, de l'enfance à l'état d'homme fait.

La création nouvelle à ses débuts, c'est l'être encore dans les liens de la matière, c'est l'homme-enfant.

Que Satan intervienne à cette première heure, et sa rébellion, impuissante à tenter ses pareils qui ont été créés avec lui et comme lui dans l'économie première, pourra être fatale à l'humanité désarmée, si cette humanité, encore trop jeune pour comprendre, ne se réfugie pas dans l'amour et l'obéissance qu'elle doit à son Père, qu'elle connaît et qui est Dieu.

Ainsi, dans la crise de l'Eden, c'est la religion qui devait sauver la morale.

L'homme se montre ingrat. Il trahit son bienfaiteur et tombe, désormais sans défense, entre les mains d'un plus fort que lui : Satan. Satan est devenu le prince de ce monde. Il est le roi du roi de la création. Lui aussi peut croire à son tour que son œuvre est achevée, que sa gloire est établie et qu'il n'a plus, comme le Créateur, qu'à se reposer de ses travaux.

C'est alors qu'intervient le Fils, celui dont l'amour du Père est la vie et dont toute la raison d'être est dans ces mots : manifester et exalter la gloire du Créateur.

La chute de l'humanité, c'est la gloire du Créateur usurpée par l'ennemi du Créateur ; c'est la gloire du Créateur anéantie, ou plutôt retournée contre le Créateur. Car l'homme est une force, et Satan emploiera cette force contre Dieu.

La chute de l'humanité, c'est l'amour du Créateur atteint dans ses sources vives, car l'œuvre du Dieu qui est amour est une œuvre d'amour, et l'homme, pour qui l'univers est sorti du néant et a déployé ses ressources, l'homme est l'objet de l'attente, de l'espérance et de la dilection suprême de Dieu.

La situation du Fils, agent et témoin de la gloire et de l'amour du Père, est rendue comme impossible par l'atteinte décisive portée à cette gloire, à cet amour. La victoire de Satan, au-dessus de la destinée de l'homme qu'elle ruine, porte une contradiction dans le sein même de la personne du Fils. Le Fils est ainsi provoqué à l'action. Il n'aura point de repos que l'harmonie ne soit rétablie entre la gloire et l'amour de son Père. Il est prêt à tout pour sauver l'honneur de la création.

Quand on a bien considéré ce fait, on aperçoit bientôt qu'en osant une victoire aussi sacrilège, Satan s'est par avance condamné à la suprême défaite et comme suicidé. En effet, en portant atteinte aux droits de Dieu sur la créature, il a provoqué le Fils à l'action. Que le Fils, une fois engagé à l'action, arrive par un moyen quelconque à ressaisir, par voie morale, le cœur de la créature, et Satan est vaincu, désarmé et légitimement englobé dans une condamnation dont il portera toute la honte, en attendant d'en

subir le suprême châtiment. « Je voyais Satan tomber du ciel comme un éclair ! »

L'initiative du salut des hommes est donc, par définition même, dans le cœur du Fils. Il est des sacrifices dont la spontanéité fait la valeur, et ceux qui sont capables de les accomplir ne sont pas ceux à qui il est nécessaire de les suggérer. « Le Père m'aime, parce que je donne ma vie afin de la reprendre. Personne ne me l'ôte, mais je la donne de moi-même... » Ces paroles prononcées par Jésus sur sa mort au Calvaire peuvent s'appliquer à son dépouillement dans les cieux, car elles résument bien l'impression que le Sauveur nous donne, au cours des Evangiles, de sa part active et personnelle dans la décision rédemptrice.

Mais si le Fils peut vouloir et s'offrir, la réalisation du sacrifice consenti est au pouvoir du Père seul. En effet, la rédemption, par voie morale, ne peut s'accomplir que si le Fils recommence une nouvelle humanité, s'il abandonne sa situation glorieuse, mais plutôt passive, de Fils-Verbe, pour entrer dans la vie active d'un être qui conquiert sa divinité par l'obéissance et l'amour, et devient le Fils-Homme, c'est-à-dire le Fils qui s'est voulu Fils, le Fils qui s'est créé lui-même, le Fils cause de soi-même, et, par là, véritable image de son Père [1].

[1] Je ne formule ici aucune opinion sur les conditions dans lesquelles a pu se former la nature du Fils-Verbe. Je constate seulement que les données bibliques nous présentent le Fils sous l'angle de la passivité morale et devant sa filialité à la naissance, c'est-à-dire à la volonté et à la nature de son Père. Tandis que ces mêmes données bibliques nous présentent le Fils glorifié sous l'angle de l'activité morale, et devant sa filialité à la conquête, c'est-à-dire à ses œuvres et à sa liberté.

Dès lors, tout en observant une réserve que commande l'agnosticisme de la foi, nous avons le droit de penser que le Fils, en renonçant à sa situation première, y a renoncé sans retour, qu'en se donnant à l'humanité, il

Pour entrer dans l'humanité, le Fils devait accepter toutes les conditions d'existence qui caractérisent et constituent la nature d'un homme. Il devait, si j'ose employer cette expression, mourir Dieu pour renaître homme.

Essayons de concevoir cette transformation consciemment réalisée par un Fils éternel, personne de la Trinité et Dieu lui-même, nous n'aboutissons qu'à des contradictions métaphysiques et morales.

Mais en laissant là toutes les données de la philosophie grecque pour m'en tenir au texte même de l'Ecriture, je puis me représenter autrement les choses.

Je contemple Jésus sur la croix ; le Saint et le Juste, mourant après avoir dit à son Père : « Père, je remets mon esprit entre tes mains ». Ainsi la mort, pour lui, c'est l'abandon de la conscience, du principe vivant de la personnalité entre les mains de Dieu. Mourir, c'est s'endormir non d'un sommeil qui permet à nos organes de se refaire et d'affermir, au réveil, notre personnalité, mais s'endormir d'un sommeil qui affranchit notre personnalité de ses conditions d'existence et qui la met à la disposition de Dieu, qui remet notre esprit entre les mains de Dieu, lequel transmet notre personnalité dans l'économie où elle est destinée à vivre et où nous sommes appelés à nous réveiller.

La mort, ce n'est pas la cessation de notre personnalité,

s'est donné à elle sans retour, et que la gloire dans laquelle est entrée sa nature transformée par la lutte et par la victoire, est une gloire d'autant plus excellente qu'elle unit à sa divinité par droit de naissance la divinité par laquelle il est devenu les prémices de l'humanité.

Ainsi, le Fils, devenu Christ glorifié, est bien le médiateur parfait. Par son humanité librement acceptée, il a lié pour toujours sa destinée à celle de l'Eglise en devenant pour toujours notre frère ; et par sa divinité reconquise, il est devenu plus que jamais l'image de son Père, auprès duquel il nous représente et intercède pour nous.

c'est son passage inconscient de ce monde au Père qui la place dans le milieu où elle est appelée à de nouvelles destinées.

Je me représente le dépouillement du Fils préexistant dans la gloire comme le dépouillement du Fils souffrant dans l'humanité. Je le vois en agonie à cause du péché des hommes, et perdant toute raison de vivre à mesure que, le règne du mal s'étendant sur la terre, la gloire et l'amour de son Père sont comme anéantis dans l'humanité. Il aime les hommes, il veut être homme pour rencontrer le Tentateur sur le terrain des hommes, le vaincre et faire triompher les hommes avec lui. Sa vie, elle est déjà sur la terre, où, par Moïse et les prophètes, le grand drame du salut a commencé.

Alors, quand les temps marqués par la sagesse de Dieu sont accomplis, il me semble l'entendre dire une première fois à son Père : « Père, je remets mon esprit entre tes mains ! » Il se dépouille..., ce n'est pas assez dire, il s'anéantit.

Et de même que son Père recueillera son esprit au Calvaire, pour ranimer son corps le matin de Pâques, de même au jour mystérieux de l'incarnation, Dieu recueille cette individualité qui s'immole et la place dans les conditions où elle pourra réaliser, dans toutes ses phases, la destinée d'un Fils de l'Homme. C'est à cet acte du Créateur que répond la parole de l'ange à Marie : « La vertu du Très-Haut te couvrira de son ombre ».

Ainsi la volonté de venir dans ce monde, la résolution de quitter le séjour céleste et ses conditions glorieuses pour s'incarner et sauver l'humanité déchue, appartient à l'initiative du Fils.

La condition de l'incarnation et sa réalisation au sein de

l'humanité sont l'œuvre et le secret de Dieu. Le Fils, pour tout cela, s'en est remis à son Père, en se remettant lui-même entre ses mains.

En disant à son Père : Je vais descendre dans l'humanité, me solidariser avec les pécheurs, leur prêcher ton amour, et ramener leur cœur vers le tien, le Fils se dépouillait d'office de tout ce qui est incompatible avec la constitution humaine, il se privait par définition de tout ce qui ne peut vivre dans l'atmosphère lourde des hommes, il s'appauvrissait de tout ce qui aurait pu entraver le développement d'une conscience d'homme. En disant : « Je veux être homme », il faisait tout son sacrifice en un don. Il donnait tout : « Je donne *ma vie*..., mais je la donne *pour la reprendre*... » La vie terrestre de Jésus est une conquête progressive. Son épreuve, au sein de l'humanité, consiste à reconquérir par voie morale sa conscience de Fils de Dieu.

Que son Père, aux mains duquel il s'est remis, fasse de lui ce qui lui semblera bon. Qu'il éteigne les rayons de sa gloire, qu'il brise sa puissance, qu'il humilie sa nature, qu'il le mette si bas, si bas dans le monde pécheur, que le souvenir même des splendeurs célestes s'obscurcisse et s'éteigne... Comme le liège placé au fond de l'eau remonte sûrement à travers les couches profondes et finit par émerger à la surface, la conscience du Fils, d'abord assoupie dans Jésus enfant, puis vaguement émue pendant l'adolescence, se ressaisit et s'affirme avec éclat au moment du baptême de Jean.

Le Fils n'a jamais eu qu'une conscience, qu'une individualité : celle de l'enfant bien-aimé du Père. Dans la gloire de la préexistence, cette conscience s'absorbait tout entière en l'amour et la communion de Dieu. Dans l'humilité de sa condition terrestre, après son réveil au jour marqué par le

Père, elle a suivi les tâtonnements de la physiologie de l'enfant ; puis, comme chez tout homme, mais avec une intensité inconnue à tous les hommes, le sentiment de sa filialité divine s'est affirmé. Pur de cœur et de conscience, il mettait toute sa joie dans la volonté du Père qui est dans les cieux, et bientôt, par contraste avec la conduite de ses contemporains, il a senti que si tous les hommes sont des fils de Dieu, lui était le Fils par excellence. La lecture des prophètes annonçant la venue d'un envoyé de Dieu l'a saisi avec une intensité extraordinaire, et un enthousiasme de réformateur, qu'il ne s'était pas encore soupçonné, a tressailli dans tout son être. Sa vie, qui devenait de plus en plus une vie de prière, l'introduisait toujours plus avant dans la communion de son Père, et plus il avançait dans la connaissance de Dieu, plus il se retrouvait lui-même...

Et c'est ainsi que, portant toujours le sentiment de sa filialité divine jusqu'aux extrêmes limites de ses moyens de connaissance et de son développement moral et religieux, un jour s'est rencontré pour Jésus où, sous la pression des événements, de ses propres désirs, de la prédication de Jean-Baptiste, de sa sainteté personnelle et de l'effusion du Saint-Esprit, sa conscience, arrivée à maturité, s'est retrouvée elle-même tout entière, reconquise, mêlant ses expériences, ses intuitions et ses souvenirs, dans sa notion de Fils unique et bien-aimé du Père !

Ce jour-là, l'Homme-Dieu est entré dans son ministère, et l'œuvre du Rédempteur a commencé.

Naissance miraculeuse (I, p. 134).

Les faits relatifs à la naissance de Jésus se présentent un peu différemment que les événements relatifs à son minis-

tère et à sa passion. Jésus n'en parle jamais. Les documents primitifs (discours de Matthieu, biographie de Marc, évangile de Philippe, épîtres de Paul) n'y font aucune allusion.

Ils sont arrivés jusqu'à nous dans deux courtes notices recueillies l'une par Luc, l'autre par le rédacteur qui a fondu ensemble les discours de Matthieu et la biographie de Marc : deux relations qui ne se sont point connues et qui n'ont point la même origine; deux traditions incomplètes chacune, mais dont la première est accommodée comme si elle était seule à raconter l'histoire des origines du Christ.

Avec elles enfin, nous n'avons pas l'impression, comme ailleurs, de prendre contact directement avec un témoin. avec les faits : on sent que la donnée initiale a été retravaillée. Ce sont des morceaux lyriques d'une grande beauté littéraire — le récit de Luc surtout —, mais ils invitent le lecteur à la réserve que commande tout témoignage revêtu du charme périlleux de la composition.

L'arrêt de l'étoile sur la maison de Bethléem est une amplification évidente puisqu'elle contredit la donnée générale du récit. Il est également évident que Marie, Zacharie, Siméon n'ont pas exhalé spontanément leur reconnaissance sous la forme de poésies.

Nous avons affaire là à deux cycles de traditions : l'une, celle de Matthieu, qui s'est formée autour de la personne de Joseph et probablement dans sa famille ; les avertissements divins et toutes les initiatives mettent en scène ici l'époux de Marie. L'autre cycle, recueilli par Luc, donne tout le relief à la mère de Jésus, et l'on sent à la manière dont il insiste sur ce fait : « Marie conservait toutes ces paroles et les repassait dans son cœur », que le récit de la nativité tel qu'il nous est rapporté par le troisième Evangile, émane du milieu où Marie, sans doute bien après la mort de Jésus, et

alors que ses autres enfants avaient été gagnés à la foi nouvelle, laissa parler son cœur et raconta ses souvenirs de la première heure.

On dit souvent que ces deux récits sont inconciliables : c'est une erreur ; ils ne renferment en eux-mêmes point de faits qui s'excluent. Pour rétablir avec une parfaite clarté la suite des événements, il suffit d'admettre que la visite des mages a eu lieu après la présentation au Temple, et que les parents de Jésus, sous le coup des circonstances qui entourèrent la naissance de leur fils, eurent un moment l'intention de se fixer à Bethléem pour qu'il fût élevé près de la ville sainte où devait s'exercer sa carrière messianique.

On a dit aussi que le récit de la naissance miraculeuse contredit la teneur des anciens documents qui ne la mentionnent pas. Il serait bien plus vrai de dire que loin de contredire les affirmations de nos sources primitives, le récit de la nativité, dans sa beauté plastique, en est la plus touchante explication. Marc introduit Jésus comme le Fils de Dieu ; l'évangile de Philippe rappelle qu'il possède la toute puissance dans le ciel et sur la terre ; l'apôtre Paul enfin l'a appelé le second Adam : quoi d'étonnant à ce qu'un être qui est un recommencement de l'humanité ait une origine qui marque un commencement nouveau dans la filiation des hommes? La notion même de deuxième Adam inclut une initiative créatrice ; le second Adam, réparateur des œuvres du premier, devra, par son caractère expiatoire, naître dans la solidarité humaine ; mais pour posséder la vertu de l'expiation, il faudra qu'il ne naisse point par la volonté seule et les seules ressources de l'humanité. Jésus n'est pas un simple rouage humain dans le mécanisme de l'histoire : il engrène l'humanité à Dieu.

Pour comprendre à quel point nos récits de la naissance du Christ sont bien en harmonie avec l'idée que tout le Nouveau Testament nous donne de la personne du Christ, il suffit de constater l'embarras où se trouvent les théologiens qui, tout en conservant sa valeur au Christ des Evangiles, croient devoir écarter la naissance miraculeuse du Christ. A quoi bon l'écarter, pour reconnaître ensuite avec M. Lobstein que « l'apparition de l'initiateur et du dispensateur de la vie divine implique et suppose nécessairement une manifestation spéciale de Dieu, une intervention créatrice et sanctifiante de son Esprit. Si l'absence de péché qui caractérise Jésus ne peut dépendre d'un avantage physique, il n'en demeure pas moins que les qualités morales d'un homme ont aussi leur fondement dans sa nature et que l'absolue supériorité du Christ semble supposer quelque chose d'unique dans les origines de son existence ici-bas. »

Une objection qui me paraît avoir peu de portée est celle par laquelle on oppose à la crédibilité de nos récits les données analogues que renferme la mythologie. Le fait que la mythologie antique abonde en personnages nés miraculeusement prouve simplement que l'imagination des hommes a toujours attribué à une union du divin et de l'humain les grandes choses qui s'accomplissent sur la terre, ce en quoi elle n'a point manqué de bon sens. Ce qui serait étonnant, c'est que l'homme qui a réalisé toutes les aspirations des hommes et fondé sur la terre le règne de l'Esprit, ait échappé à cette condition que l'intuition universelle lui avait par avance attribuée dans le culte prophétique des héros.

A l'époque de Jésus-Christ, les *Métamorphoses* d'Ovide rendaient populaires les légendes de fils de Dieu ; les pseudo-régénérateurs de l'humanité, Apollon, Bacchus, Hercule, etc. avaient aussi leur naissance miraculeuse. Il y avait dans

tous ces mythes gréco-romains relatifs aux fils de Dieu, un instinct très sûr des nécessités métaphysiques et comme l'aveu que l'homme, livré à ses seules forces, l'homme naturel, appuyé sur la seule nature, ne peut pas être le héros divin.

C'est bien ainsi que la poésie orientale se représente les choses et c'est pourquoi, chez elle, les fondateurs des religions ou des dynasties, les divinités anthropomorphes à rôle rédempteur, entrent tous dans le monde par une naissance miraculeuse. Ainsi chez les Chinois Confucius, ainsi le père de la dynastie des Mandchous : « Une jeune fille se baignait dans le lac Boulhouric lorsqu'une pie sacrée, planant sur elle, laissa tomber dans son sein un fruit rouge. Elle mit au monde un fils, qui se mit à parler en naissant, tandis que la voix de Dieu s'écriait d'en haut : Le ciel l'a engendré ! »

Ainsi dans l'Inde le divin Krichna, dont on a souvent essayé de rapprocher le nom de celui du Christ : la terre, sous la forme d'une vache, vient raconter sa misère à Brahma et le supplie d'intervenir. Brahma se rend avec les dieux auprès de Vichnou et le décide à s'incarner parmi les hommes. Vichnou descend sur la terre, se substitue à un enfant qui allait naître. Quand la mère le mit au monde, il avait l'éclat du soleil et portait des pendants d'oreille.

Ainsi en Perse Zoroastre : un rayon de la gloire divine descend dans le sein de la jeune Dugdo, destinée à devenir sa mère; d'autre part, Pourouçaspa, son père, boit l'élixir de la vie, le divin Haoma, et absorbe en buvant l'âme du futur Zoroastre. De l'union de Pourouçaspa et de Dugdo naît le réformateur mazdéen.

Ainsi le plus connu de tous parmi les personnages que l'on compare au Christ, le Bouddha. Lui aussi vient du ciel

et voici comment : quand il décida de revenir sur la terre, où l'on assure qu'il avait déjà paru sous des formes diverses plus de cinq cents fois, le futur Bouddha prit la forme d'un jeune éléphant blanc aux défenses d'or, et, descendant des cieux avec tout un cortège de dieux, pénétra par le côté droit dans le sein de Maya-Devi, endormie sur la terrasse de son palais. Au moment de sa naissance, une pluie de fleurs se répandit sur la terre et Brahma et Vichnou descendirent des cieux pour adorer le nouveau-né qui dormait bercé dans un filet d'étoiles.

Telles sont les naissances surnaturelles imaginées par les religions humaines. J'ai laissé de côté, par respect pour le lecteur, les traits les plus extravagants. Il n'est pas d'apologie plus grande pour la narration de nos Evangiles, que la lecture et la méditation des mythes auxquels on veut les assimiler. Quand on passe de ceux-ci à celle-là, on a l'impression de passer de l'imagination corrompue et dévergondée à la réalité du mystère le plus chaste, de la vague intuition d'une humanité pécheresse à la révélation rédemptrice du Dieu d'amour. On voudrait pouvoir appeler les mages, les philosophes et les poètes qui ont donné tous ces mythes au monde pour nourrir son espérance inquiète et leur dire : « Ce que vous avez cherché, le voici ! »

Remarquons enfin que les mythes relatifs aux naissances surnaturelles dans le paganisme se sont formés après des siècles et représentent la lente évolution de toute une philosophie primitive, inhabile à exprimer théoriquement ses concepts. La naissance miraculeuse de Jésus est rapportée par des récits qui ne sont guère que de vingt à trente ans postérieurs à sa mort, c'est-à-dire du vivant des témoins. Luc affirme s'être soigneusement enquis des faits qu'il raconte et, quand son livre paraît, les contemporains de

Jésus sont tous entre 60 et 80 ans. Jean, l'intime confident de Jésus et fils d'élection de Marie, connaît l'Evangile de Luc et s'accorde avec ses données.

On comprend que le miracle de la nativité n'ait été divulgué que très tard, et nous admettrons volontiers que les choses aient eu moins d'éclat que le texte actuel ne le dit. Mais ce qui est inadmissible, c'est qu'un mythe de cette nature répondît à la mentalité des Juifs du temps d'Auguste ; que vingt ou trente ans après la mort d'un héros humain, le mythe célébrant sa naissance divine ait pu être créé et accrédité ; enfin que si Jésus avait eu une naissance toute naturelle, ses contemporains, sa famille, ses compagnons d'œuvre aient accepté et sanctionné un récit qui établissait la divinité de Jésus au moyen d'un mensonge d'histoire.

Ils n'avaient pas eu le temps d'oublier. Or l'oubli des faits est la première condition pour la création des mythes. Puis donc qu'il y a plus de difficulté scientifique à nier notre évangile de l'enfance qu'à l'accepter, n'éteignons pas l'étoile, ne chassons pas les anges et souvenons-nous que c'est pour l'Eglise un privilège incomparable que de pouvoir fêter Noël.

Fiancée (I, p. 137).

Les fiançailles avaient, chez les Hébreux, une telle importance que l'on désignait communément les fiancés par les mots d'époux et d'épouse. Ils ne demeuraient pas ensemble, mais le lien qui les unissait était si fort qu'il ne pouvait être rompu que par un acte de répudiation.

Un an après le début des fiançailles, la fiancée était

conduite en grande pompe dans la maison du fiancé, et cette cérémonie constituait le principal élément des fêtes du mariage.

Mages (I, p. 141).

Que de choses fantastiques n'a-t-on pas écrites, du IIIe siècle au Moyen âge, sur les exploits de Melchior et de ses deux compagnons arrivés tout exprès le 6 janvier sur leurs grands chameaux, pour représenter au berceau du Fils de Dieu les trois races de Sem, Cham et Japhet ! Le représentant de Cham était naturellement un nègre du meilleur teint, comme cela peut se constater encore un peu partout en Europe, sur l'enseigne des hôtels « Aux Trois-Rois ».

Inutile d'ajouter que toutes ces fantaisies de la légende, y compris le nombre des mages, leur caractère royal et la date du 6 janvier, ne trouvent aucun point d'appui dans l'histoire, aucun prétexte dans l'Evangile de Matthieu. A qui voudrait se rendre compte de la différence entre un livre inspiré et des écrits dévots, je conseillerais volontiers de comparer les évangiles apocryphes relatifs à l'enfance de Jésus avec la sobre et sainte idylle de sa naissance dans les Evangiles du Nouveau Testament.

Chaque année, nous nous remettons en mémoire ces pages poétiques ; nous nous laissons charmer à nouveau par le cantique des anges et la marche à l'étoile. Seulement, sur ce point comme sur beaucoup d'autres, nous regrettons de n'avoir plus la candeur de notre enfance. Ne nous a-t-on pas dit que ces récits naïfs ne sont que des fictions mystiques où la ferveur des premiers siècles entoura de merveilles le berceau de notre Sauveur ?...

Nul ne peut mesurer ce que perdrait l'adoration de

l'Eglise universelle le jour où la crèche de Bethléem serait vide dans une étable fermée aux mages et aux bergers.

On prétend que nos récits de la naissance de Jésus sont des mythes ? On veut que l'histoire évangélique des mages ne soit que fantasmagorie ? Le jour où les données de l'histoire des religions orientales seront vulgarisées, l'apparition des mages à Bethléem n'aura peut-être rien de si surprenant.

A travers les superstitions qui ont égaré et alourdi sa marche, l'humanité antique a cherché le culte du Dieu-Vie dans deux voies : la voie d'Abraham et la voie de Zoroastre, la voie des prophètes et la voie des mages.

Vers la fin du troisième millénaire, à l'époque où Abraham quittait la Chaldée pour répondre à l'appel de Dieu et fonder sur la terre la religion de Jéhovah, un génie religieux de la tribu des mages, Zoroastre, quittait aussi sa patrie pour s'en aller en Bactriane prêcher la réforme du vieux culte aryen et fonder parmi les mages la religion d'Ahura-Mazda, religion qui supprime les idoles et les dieux naturistes et qui proclame la moralité du Dieu unique et vivant.

Les deux religions évoluèrent à travers les siècles, l'une sous l'action des prophètes, l'autre par le ministère des mages. Au jour providentiel, elles se rencontrèrent au pied des remparts éventrés de Babylone. Cyrus, le mazdéen vainqueur, fut tellement frappé de rencontrer au milieu des peuples idolâtres la tribu jéhoviste, c'est-à-dire une nation sans idoles et sans dieux naturistes, qu'il lui rendit immédiatement la liberté et lui donna licence de retourner en son pays pour rebâtir le temple du Dieu unique et vivant. Aussi les prophètes appellent-ils Cyrus le « pasteur de Jéhovah ».

Les Perses mazdéens s'établirent en Chaldée et, comme il arrive généralement que les peuples vaincus façonnent à

leur image les vainqueurs qui s'établissent dans leurs contrées, — ainsi s'accomplissent les revanches de l'histoire, — les mages mazdéens ouvrirent peu à peu leur théologie, toute de liberté, au fatalisme de la religion sidérale qui était en grande vogue chez les Chaldéens. Par là s'introduisit dans la religion mazdéenne une contradiction qui en brisa l'énergie et l'attrista. Pour échapper au fatalisme désespérant, les mages proclamèrent une espérance, lointaine sans doute, mais dont leur livre religieux, l'Avesta, annonce la bienfaisante perspective. Plus tard, dans bien longtemps, un rédempteur viendra qui pardonnera à l'humanité malheureuse et brisera sur la terre la puissance du mal.

Au IVe siècle, les armes triomphantes d'Alexandre révolutionnent le monde alors connu ; le sceptre passe des Aryens orientaux aux Aryens d'occident ; l'un des successeurs d'Alexandre, un Ptolémée, fait traduire l'Ancien Testament en grec. Le grec était ce qu'est l'anglais de nos jours, le véhicule mondial des idées. Tous les pays civilisés connurent ce que nous appelons la prophétie messianique.

Quoi d'étonnant, alors, à ce que Dieu, qui se fait toujours trouver de ceux qui le cherchent et qui parle à chacun sa langue, ait inscrit sur le front des étoiles pour les mages astrologues de l'Orient la grande nouvelle qui exauçait leur espérance comme celle des humbles bergers d'Israël ?

Les bergers se levèrent et les mages aussi ; chacun à sa manière se rendit au berceau du Sauveur attendu. Et ce fut la suprême, la définitive rencontre des deux avant-gardes humaines sur le lieu qui exauce les prières de toute l'humanité. La caravane des bergers, c'est le peuple élu dans ses représentants les plus humbles, c'est-à-dire les seuls capables de comprendre et d'accepter un Sauveur venu pour les petits. La caravane des mages, c'est l'humanité naturelle

dans ses représentants les plus sublimes, les seuls dont la pensée ait pu s'élever par le génie à la notion morale du culte en Esprit.

Ensemble elles représentent l'âme humaine, au terme de son initiation, à l'heure de sa délivrance, en marche vers le berceau du Messie dont la venue brisera le mur de séparation et fera des deux nations malheureuses un seul peuple de rachetés.

Par la voix des anges, par la clarté de l'étoile, la Providence inaugure l'œuvre que la croix du Calvaire devait couronner et que l'apôtre Paul formulera un jour en ces termes : « Vous qui étiez autrefois éloignés, vous avez été rapprochés par le sang de Christ, car c'est lui qui est notre paix ; il a réuni les deux peuples, il a abattu le mur de séparation, il a formé en lui-même avec les deux humanités un seul homme nouveau, il a réuni les deux en un seul corps, et, annonçant la paix à ceux qui étaient loin comme à ceux qui étaient près, il les a réconciliés avec Dieu par la croix. »

Hérode fut troublé (I, p. 142).

Ce trouble s'explique aisément. Il est tout à fait dans la situation historique. Hérode s'était emparé du pouvoir par ruse. Pour les Juifs croyants, il n'a jamais été qu'un usurpateur, un instrument de la tyrannie détestée. Ils attendaient fiévreusement le Messie, prince légitime de la race de David, qui devait naître à Bethléem. C'est à ce sauveur que pensaient Zacharie et Marie elle-même, c'est lui que redoutait Hérode. Or Jésus appartenait à la postérité de David. Son apparition, entourée des signes qui devaient annoncer la venue du Messie, ne marquait-elle point l'avènement de la restauration attendue ? Qu'allait être sa royauté?..

Cet ordre de préoccupations explique non seulement l'enthousiasme des bergers et des mages, d'Anne, de Siméon, de Marie et d'Elisabeth, mais aussi, jusqu'à un certain point, la scène de la tentation de Jésus, le désappointement final de ses concitoyens, de sa famille et de nombreux disciples qui, après avoir voulu l'enlever pour le faire roi, se retirèrent d'avec lui. Judas lui-même a-t-il été autre chose qu'un patriote déçu?

Et c'est ainsi que Jésus sera condamné par les uns comme réformateur de la foi, par les autres comme prétendant au pouvoir. Pilate met en relief ce dernier point de vue en inscrivant sur l'écriteau du Calvaire : « Celui-ci est le roi des Juifs ! »

Jésus avant son ministère (I, p. 146).

Quelques traits sobres et rares enferment tout ce que nous savons sur l'enfance et la jeunesse de Jésus. Jésus ne se racontait pas, et ses disciples ont eu toute leur pensée occupée par son ministère.

On a vu combien les naissances miraculeuses du monde païen font ressortir l'austère grandeur de nos récits de la nativité. Les évangiles apocryphes composés du IIe au VIe siècle et remaniés jusqu'au Moyen âge permettent de mesurer à quelle hauteur nos évangélistes se tiennent au-dessus de la littérature et de la fantaisie des hommes. Ce qu'ils ne savent pas, ils ne l'inventent pas ; leur silence est aussi, à sa manière, un témoignage rendu à la vérité. Les apocryphes exaltant leur héros dans le mode ordinaire, croient le grandir en l'environnant de prodiges. On y lit que Joseph, allant chercher du secours pour l'enfant divin, avait reçu le don de courir sans remuer les jambes ; qu'un rocher s'était

ouvert pour dérober le petit Jean-Baptiste aux fureurs d'Hérode ; que les tapis du Temple se mirent à hurler quand Zacharie fut égorgé dans le parvis ; que Jésus enfant donnait des leçons d'astronomie; que, lorsqu'il s'amusait, au sortir de l'école, à façonner avec ses camarades de petits oiseaux en argile, il soufflait dessus et les oiseaux prenaient leur vol. Ailleurs il parle en petit roi et profite de sa puissance miraculeuse pour tyranniser ses petits compagnons.

Quel charme quand on revient de ces élucubrations puériles et boursoufflées à la sobriété des peintures de l'Evangile : « ...Or Jésus croissait en sagesse, en stature et en grâce devant Dieu et devant les hommes... Il descendit avec ses parents à Nazareth et il leur était soumis... »

Pour nous représenter la vie de Jésus avant son ministère, nous avons trois sources d'informations : les quelques données de nos Evangiles, la tradition des lieux où la famille de Joseph a vécu, enfin et surtout la lumière projetée par les années du ministère de Jésus sur la longue période qui les a préparées.

Les saintes estampes aiment à nous représenter l'enfant Jésus l'équerre sur l'épaule et la scie à la main, suivant du regard les mouvements de son père dans le paisible atelier de Nazareth. Il est probable que les choses sont allées tout autrement.

Joseph n'était pas charpentier; il n'y a pas de charpentier en Palestine, tout est en voûtes et en terrasses. Et c'est pourquoi Jésus ne prend jamais ses exemples dans le travail du bois et les prend constamment dans le travail de la pierre.

Joseph était Bethléemitain. Bethléem était la ville des chantiers, des maçons et des entrepreneurs. Aujourd'hui

encore dans ces contrées à la civilisation immobile, c'est là qu'on trouve les meilleurs artisans du ciseau, de là qu'on les appelle un peu partout pour ouvrir leurs chantiers, à Jérusalem, par delà la mer Morte, au nord, jusque dans le val paisible de Nazareth en Galilée. Joseph s'est rendu à Nazareth pour exercer sa profession ; il y voit Marie et s'y fiance. Le jeune couple doit s'établir à Bethléem. Un recensement hâte le voyage. A leur arrivée dans la ville de David, l'enfant promis par l'annonciation céleste vient au monde. Hérode s'émeut des circonstances qui entourent la crèche de l'enfant Jésus. Pour fuir la colère du tyran, la sainte famille doit s'exiler ; elle renonce à Bethléem, qui lui avait paru d'abord tout indiquée pour servir de séjour au futur Messie, et retourne à Nazareth, où Marie avait sa famille et où Joseph s'était fait connaître par ses derniers travaux.

Et ce fut là, dans le bourg galiléen, dont les blanches maisons s'étagent doucement aux flancs de la montagne, non loin du mont Thabor et du mont Guilboa, que l'enfant Jésus apprit à connaître la vie.

« Or Jésus grandissait et se fortifiait, rempli de sagesse et la grâce de Dieu était sur lui. »

Il est probable qu'il y avait à Nazareth une petite école où l'on apprenait non à écrire mais à épeler les textes sacrés ; Jésus s'y rendait avec les enfants de son âge.

Mais ses principaux maîtres furent la nature et ses parents. Quand il montait vers les sommets à travers les oliviers, les figuiers et les cyprès, il pouvait voir au loin Jisréel où s'était déroulé le drame de Naboth, et tout à l'horizon le Carmel qui lui rappelait les exploits d'Elie. Qui dira tout ce qu'a pu être dans l'intimité de la vie journalière une mère comme Marie, et tout ce qu'un enfant tel que Jésus put apprendre sur ses genoux? Elle ne lui parla point de

l'ange Gabriel, mais sachant que son premier-né devait un jour exaucer l'espérance des prophètes, elle le formait à l'école des prophètes et lui apprenait à prier ; puis Jésus s'en allait à travers les campagnes, observant les oiseaux du ciel et les lis des champs, regardant comment le berger ramène ses moutons, admirant sur les sillons ouverts le geste du semeur. Puis il allait avec son père au chantier, il voyait comment on taille la pierre, comment on fonde sur le roc, comment on calcule pour bâtir, comment on dispose une pierre angulaire. Bientôt, il put aider aussi.

Plus tard, quand il dira la parole profonde : « Le Fils ne peut rien faire de lui-même s'il ne le voit faire au Père... tout ce que le Père fait, le Fils le fait pareillement, parce que le Père aime le Fils et lui montre tout ce qu'il fait... », ce seront les heureux tableaux de son enfance qui lui passeront sous les yeux, quand Joseph le prenait avec lui au travail et l'initiait à sa profession de constructeur. Maintenant, le Père avec qui il édifie, c'est Dieu ; leur chantier commun, c'est le monde, et l'édifice qu'ils élèvent ensemble, c'est la nouvelle humanité.

A douze ans, le jeune Juif devenait fils de la Loi, c'est-à-dire catéchumène. On lui enseignait les doctrines et les devoirs de sa religion ; il devenait quelqu'un à la synagogue et pouvait désormais s'associer au pèlerinage annuel pour la fête de Pâque à Jérusalem.

Quel ravissement pour Jésus quand vint enfin le jour où il put se diriger vers la ville sainte et voir de ses yeux le Temple de Jéhovah, ce sanctuaire qu'il aimait sans le connaître et qu'il appelait déjà par un élan spontané de son cœur « la maison de son Père »!

C'était tout un peuple qui s'en allait par joyeuses et bruyantes caravanes, où les hommes, les femmes, les en-

fants, les ânes chargés de bagages et de provisions se mêlaient dans les chemins qui suivaient la vallée luxuriante du Jourdain, puis montaient en chantant des psaumes vers la montagne de Sion. La ville regorgeait de visiteurs ; des foules immenses campaient autour de ses murailles ; c'étaient une ferveur et un désordre indescriptibles.

Dans cette confusion, Joseph et Marie perdirent de vue leur enfant au moment du départ, et s'imaginèrent, pendant les premières étapes, qu'il cheminait dans quelque groupe ami, sur un autre point de la caravane. Inquiets de son absence, ils rebroussent chemin, et trois jours durant le cherchent à Jérusalem, dans tous les lieux où ils l'avaient conduit. Enfin, ils arrivent au Temple, ils y trouvent Jésus au milieu des docteurs. Il est là, qui écoute, qui parle, qui questionne. Nul voile jeté par le péché n'obscurcit sa jeune intelligence, et les rabbins s'émerveillent de trouver dans ses réponses tant de candeur et tant d'autorité. Au reproche maternel, il répond simplement : « Pourquoi chercher ainsi ? Ne saviez-vous pas que c'est dans la maison de mon Père qu'on me trouve ? » Puis il repartit avec eux pour Nazareth.

Le texte ajoute deux remarques, qui sont à elles seules toute une biographie : « Il leur était soumis » et « Ses parents ne comprirent pas ce qu'il leur disait ». Jésus a donc grandi dans les relations les plus normales de la filiale obéissance. Mais en même temps, ce fils soumis a des pensées, des ferveurs, des inspirations incomprises, qui traversent comme des éclairs les ténèbres de son entourage.

Nazareth n'a pas une très bonne réputation ; les mœurs y sont assez dissolues et brutales : « Peut-il en venir quelque chose de bon ? » dira Nathanaël. Dans ses relations avec ses camarades, le jeune Jésus a repoussé les séductions du mal avec cette énergie qui lui fera dire un jour : « Si ton pied

te fait broncher, coupe-le ; si c'est ton œil, arrache-le ». Mais à mesure que son obéissance à la voix de sa conscience l'établit peu à peu dans une divine filialité, il souffre de ne trouver chez aucun autre l'amour filial qu'il sent en lui. Nulle part la pureté du cœur. Serait-il vraiment seul à aimer Dieu comme il l'aime, seul à frémir à la vue du mal comme il en frémit ? Serait-il isolé dans un monde incapable de le comprendre ?

Mais déjà le deuil s'est abattu sur l'humble demeure. Joseph est mort et c'est au fils aîné qu'incombe désormais la charge de sa famille. Le « fils du constructeur », comme disait Matthieu, devient alors « le constructeur » comme dit Marc. C'est le métier, il faut qu'il mène une vie extérieure, qu'il voyage, qu'il se mêle aux soucis de tous.

Du haut de sa muraille, il voit passer les faux dévots, drapés dans leur propre justice. Il observe le pharisien qui prie debout et fait complaisamment des aumônes retentissantes. Il entend les conversations des compagnons, légères, frivoles ou grossières, et tout absorbées par les intérêts mondains. Il recueille les cancans de la ville : un jour, c'est l'histoire d'un économe infidèle ; le lendemain, celle d'un juge inique ou d'un serviteur impitoyable. D'autres lui racontent leurs peines, comme l'ouvrier que personne n'a loué. Il assiste aux querelles de famille, voit la douleur du père dont le fils prodigue est parti...

L'universel péché qui fait la misère des hommes l'étonne, et l'indigne, et l'oppresse. Il en est blessé au vif, comme seul en peut être blessé un être moral qui va de l'innocence inconsciente à la sainteté consciente, et dont le progrès s'accomplit dans le bien pur. Que fais-je ? Qui suis-je au sein d'une race corrompue, inquiète et malheureuse ? Quelle est l'énigme de ma vie ?

Pourtant il ne se sent pas étranger dans cette humanité qui l'afflige. Il l'aime plus encore qu'il ne la condamne, il plaint les égarés, il se penche vers ceux qui souffrent de la malice des autres, il se mêle à la vie des humbles et s'émeut de voir la pauvre femme chercher avec tant de souci la petite pièce égarée, le berger quitter son troupeau pour retrouver la brebis perdue, le Samaritain ramasser sur la route le Juif ensanglanté et le hisser sur sa monture. Il tressaille en voyant les foules aller çà et là comme des troupeaux sans pasteur. Il plaint surtout Dieu, son Père, que la malice des hommes trahit et déshonore ; il éprouve avec une intensité unique, absolue ce que souffre un bon fils quand il voit son père abreuvé de douleurs par l'inconduite d'autres de ses enfants.

Ainsi, plus il avance, plus il souffre, non pour lui mais pour les autres. Le conflit qui a mis aux prises le ciel et la terre se réalise et s'accentue tous les jours dans son cœur aimant. Il se sent malheureux d'un malheur qui ne prendra fin que lorsque finira le divorce entre son Père et ses frères.

Obsédé par ce problème d'amour, il sonde les Ecritures y cherche le pourquoi des choses qui font son tourment. Il s'absorbe tellement dans cette lecture que plus tard, ses contemporains émerveillés s'écrieront : « Comment se fait-il qu'il connaisse si bien ce qui est écrit ? »

Penché sur le rouleau du livre, il voit se dresser l'une après l'autre la stature des grands héros de la foi et du sacrifice : Abraham, Moïse, Samuel. Il apprend la déchéance primitive, l'appel des prophètes, la constante rébellion et l'immense espérance d'Israël, qui est le peuple élu, le peuple du Père ! Le Père répondra aux soupirs d'Israël, il lui enverra un Sauveur, Emmanuel, le Messie, peut-être roi de gloire, peut-être homme de douleur ! Et plus il méditait ces vérités

profondes, plus il entendait distinctement dans son âme résonner la parole du jeune Isaac aux flancs de Morija : « Mon père, je vois bien le bois et le feu, mais où donc est l'agneau pour l'holocauste ? » Ah, s'il lui était donné, pour réconcilier son Père et ses frères, d'être l'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde !

Jésus est devenu soutien de famille. Dans sa double carrière d'architecte et d'agriculteur, il prie, il mûrit sa pensée, il pénètre la nature et le cœur humain et la société, amassant des trésors pour ses paraboles. La nature obéit à sa loi et glorifie son créateur ; seul l'homme n'obéit pas, il est un hors la loi qui déshonore Dieu, tarit la source de ses grâces, souffre et meurt de faim... Jésus veut faire pour son Père céleste ce qu'il fait pour son père terrestre, le représenter, nourrir la famille, être l'architecte dans le chantier divin. Son plan tient tout entier dans cette triple inspiration : Que le nom de son Père soit sanctifié, que le Royaume de son Père vienne, que la volonté de son Père s'accomplisse sur la terre comme dans le ciel... Il sera le Messie.

Or Jésus vivait en des temps où la fièvre messianique dévorait le cœur des patriotes d'Israël. Les derniers prophètes avaient annoncé que la délivrance paraîtrait au jour où tout semblerait perdu. A la vue des persécutions d'Epiphane, les Juifs s'étaient écriés : « Le Messie va venir ! » Un moment ils avaient confondu sa victoire avec celle des Macchabées... Mirage trompeur. Les Hasmonéens ont trahi la cause.

Mais voici que de nouveaux malheurs fondent sur les martyrs de Judée. Jérusalem est prise par les Romains. Le Temple est profané, l'indépendance abolie, le peuple livré au caprice des Hérodes. C'est la fin. Le Messie va venir...

Tandis que les révoltes se succèdent et que Varus rétablit l'ordre en faisant crucifier deux mille patriotes, les pamphlets religieux appelés pseudépigraphes se multiplient entre le sac de Jérusalem par Pompée et son anéantissement par Titus, exposant sous des formes diverses le rêve insensé d'une revanche messianique où la colère de Jéhovah ayant passé sur toutes les nations comme une tempête de feu, la terre entière exaltera la gloire d'Israël et se convertira au Messie.

Déjà de faux Messies, Judas le galiléen, Theudas, un autre aventurier venu d'Egypte, ont essayé de réaliser le rêve de sang et causé le malheur de milliers de zélotes.

Jésus a grandi au milieu de ces convulsions. Il voit les ressources de ce peuple indomptable, son zèle féroce pour une cause sainte qu'il défend avec des moyens si contraires à la volonté de Jéhovah. Que d'orgueil, que de propre justice, que de corruption mélangés à l'héroïsme de la foi ! Haïr les ennemis de Dieu, ce n'est pas encore aimer Dieu... Se révolter, ce n'est pas se convertir ! Que faire pour amener la question religieuse sur son terrain véritable, pour introduire le « jour du Messie » ?

Tout à coup arrive jusqu'aux murs de la paisible Nazareth une grande nouvelle : un prophète a surgi du désert, il fait revivre sur les bords du Jourdain les jours de la prédication de Samuel. Il est la voix qui crie : « Préparez au désert le chemin de Jéhovah ! »

Les temps nouveaux dont parlait Jérémie sont inaugurés, les temps où une alliance nouvelle écrira la Loi dans les cœurs. De toute part et de toute condition, les foules saisies de repentance accourent à la voix de Jean le baptiseur. Elles s'écrient : « Que devons-nous faire ? » Et Jean les plonge toute frémissantes dans les eaux du Jourdain. Son baptême

n'est pas un rite, c'est le signe extérieur d'une décision pour Jéhovah, une sorte d'enrôlement au service du Messie qui approche. L'écho des prédications farouches de l'apocalypse juive vibre encore dans les accents passionnés du Baptiste, mais il est dominé par la grande voix du jéhovisme prophétique déclarant à la conscience humaine les conditions morales du service de Dieu.

Prérogatives ancestrales, orgueil de race, valeur des rites, mérites du légalisme, tous les édifices menteurs de la religion élohiste croulaient à la voix de Jean. Jean ne connaît que Dieu et la conscience. Le baptême du Jourdain qui recrute l'Israël nouveau inaugure le culte en esprit et en vérité.

Les voilà enfin trouvés, les fondements que cherchait le jeune architecte de Nazareth pour édifier la maison de son Père. Jean a mis le roc à nu, Jésus peut aller et bâtir. L'heure du Messie est venue.

Et c'est ainsi que Jésus, qui attendait dans le recueillement de Nazareth le signal d'en haut, se mit en route vers la fin de l'automne de l'an 27 pour se rendre au baptême de Jean.

Jean parut (I, p. 150).

Etrange apparition que celle de cette personnalité produite par la rencontre des deux alliances et brisée par leur choc. Jean naît du miracle annoncé par un ange et meurt dans un cachot par le caprice d'une femme. Il amène les foules subjuguées par sa parole au Messie encore inconnu, et quand ce Messie est porté par l'enthousiasme des foules, il lui envoie des messagers pour lui dire : « Es-tu celui qui devait venir ou devons-nous en attendre un autre ? » Il

dévoile le soleil de justice sans être éclairé par ses rayons et s'en va le front toujours chargé des farouches lueurs de l'ancienne alliance. « Jean est le plus grand des prophètes, et le plus petit dans le Royaume des cieux est plus grand que lui. »

Jean est un précurseur. Dans ce mot, toutes les contradictions s'expliquent. Le précurseur, c'est l'homme dont la mission est d'annoncer une ère nouvelle et de la légitimer aux yeux de ses contemporains. Pour pouvoir comprendre l'événement qui vient, l'intelligence des hommes doit être secouée, ouverte violemment par une brusque attaque contre les mœurs et les idées courantes ; tel l'ouragan d'hiver précède l'ondée printanière.

Tâche féconde, mais non point tâche heureuse. Les pionniers des temps nouveaux sont souvent étroits, intransigeants, quelquefois outranciers. Ils ne parviennent pas toujours à se faire comprendre. Il leur arrive même de ne plus comprendre leur propre œuvre, au jour où elle passe de la phase de lutte à la phase de victoire et où Dieu lui-même se montre, en mettant de côté son introducteur.

Tel a été le sort de Jean-Baptiste, personnalité sublime et sacrifiée. Tel est le sort des briseurs de routines et des ouvreurs de voie. Enigme pour leur temps, ils le sont souvent pour eux-mêmes et le restent parfois pour le jugement de l'histoire.

S'il est une chose ici-bas qui nous oblige à croire aux rétributions finales et à la gloire à venir, c'est la vie des précurseurs.

Du Carmel à la mer de Galilée (I, p. 158).

Rien ne donne l'impression que le ministère de Jésus-Christ a été contrarié et écourté comme l'exploration des contrées qui vont de la pointe du Carmel au Jourdain et à la mer de Galilée.

Du temps de Jésus, l'immense plaine arrosée par le Kison et entourée par les monts de Samarie, les hauteurs de Megguiddo, le Carmel, les montagnes de Nazareth et le massif de Guilboa, était extrêmement peuplée. Elle mesure en moyenne quarante kilomètres de long sur vingt de large. C'est là que passaient, de ville en ville, la voie romaine qui conduisait de Césarée à Scythopolis et les chemins de caravanes allant de l'Egypte à Damas. C'est là, dans ces vastes étendues fertiles de Jisréel et d'Esdraélon que, depuis les temps reculés de Barak et de Sisera, de Gédéon et des Madianites, de Saül et des Philistins, toutes les armées ont passé et se sont rangées en bataille ; là se sont livrées des actions décisives, au temps d'Achab, vainqueur du Syrien Ben-Hadad, au temps de Jéhu, farouche justicier qui se fit apporter à Jisréel les têtes des soixante-dix fils d'Achab ; là se rencontrèrent Josias et le Pharaon Neko, Saladin et les croisés, Napoléon et les Turcs. Tous les siècles y ont eu de grands souvenirs, et les prophètes d'Israël y ont exercé leur apostolat.

Si Jésus avait pu réaliser un ministère normal, cette province de son peuple eût été toute désignée pour servir de théâtre à son activité missionnaire. A peine l'a-t-il effleurée, dans la région de Naïn. De Nazareth, il s'est senti d'abord attiré par les rives populeuses du lac de Tibériade ; la

nécessité de trouver un refuge l'a conduit plusieurs fois à l'orient du lac, ou au nord, sur terre païenne. Ses excursions infructueuses à Jérusalem le ramenaient toujours dans la vallée du Jourdain. Il a cherché une retraite en Pérée, dans le désert d'Ephraïm, et il est mort avant d'avoir pu évangéliser toute la moitié occidentale de sa province de Galilée.



A TRAVERS LES ÉVANGILES



A travers les Evangiles.

Le Verbe s'est incarné (I, p. 128).

On a vu dans l'étude sur *la préexistence du Christ* ce qu'il faut entendre par le Verbe, la Parole créatrice. L'étude sur la *naissance miraculeuse* et celle sur *le Père céleste*, sont de nature à compléter les informations à cet égard.

Le mot que je veux relever ici, c'est « incarné, fait chair ». Par cette expression l'apôtre montre combien il est éloigné du dualisme de la philosophie grecque, qui voyait dans la matière, et par conséquent dans la chair la source du péché. Pour lui comme pour les écrivains du Nouveau Testament, qui tirent leur philosophie des notions hébraïques de l'Ancien Testament, le mot chair désigne d'une façon générale la personnalité humaine. Il oppose la créature dans sa faiblesse et sa caducité à la force et à l'éternité du Créateur. L'homme charnel, c'est l'homme tel que l'a constitué la chute, dans sa misère, ses limites, son infirmité. C'est l'être humain tout entier qui, s'il reste dans son isolement coupable, livré à ses seules ressources, est destiné à rentrer dans la poussière d'où il a été tiré.

L'incarnation du Verbe est l'acte par lequel le Fils de Dieu fait sortir l'homme de cet isolement, lui rend les ressources divines, le sauve d'une mort certaine. Désormais le salut de l'humanité ne sera plus qu'une affaire de foi, une communion, une identification morale avec Christ, car en Christ, second Adam, la créature a recouvré ses énergies filiales ; la chair sainte a existé : elle s'est appelée le Fils de l'Homme.

La maison de mon Père (I, p. 146).

La traduction courante : « Ne saviez-vous pas qu'il me faut être occupé des affaires de mon Père » est aussi légitime au point de vue du texte grec, mais non pas au point de vue de la psychologie. Elle suppose à Jésus enfant la mentalité que lui donne non pas le siècle évangélique, mais le second siècle, déjà tout embarrassé d'une métaphysique un peu suspecte et qui croit exalter la divinité de Jésus en affirmant que, dès sa naissance, il jouissait pleinement des attributs divins et en faisait usage avec une pleine conscience.

Le texte des Evangiles, bien plus sobre et plus vrai, nous présente un enfant Jésus qui croît en stature et en grâce, qui ne songe nullement à prendre en main « les affaires » de son Père, mais chez qui une maturité précoce, une tendance filiale, s'accentue et grandit, et pousse le futur Messie à s'attarder dans le Temple, qu'il appelle tout spontanément la maison de son Père. La candeur de sa foi s'étonne de ce que ses parents aient pu le chercher trois jours avant de songer à voir s'il ne serait pas dans les saints parvis. Il le leur dit tout simplement et les suit sans autre explication, soumis et obéissant comme les enfants de son âge.

Jésus ne songe nullement à s'émanciper. Il ne répond pas

à sa mère en Fils de Dieu. Et cependant un fait nouveau est entré dans sa vie. Par son premier contact avec Jérusalem et le Temple, il s'est mis dans un rapport particulièrement filial avec Dieu Il n'a pas fait de révélations : mais sa conscience religieuse en a reçu une, encore imprécise, qui ira s'accentuant et qu'il exprime comme il peut dans ces simples paroles : « la maison de *mon* Père ». L'évangéliste souligne la portée de cette affirmation par cette remarque : « Ses parents ne comprirent pas ce qu'il leur disait ».

Pharisiens et sadducéens (I, p. 151).

Les sadducéens étaient un parti hellénisant constitué par l'ancienne aristocratie sacerdotale des fils de Tsaddok, d'où le nom de tsaddokiens ou de sadducéens. A l'époque de Jésus, les sadducéens étaient l'aristocratie du Temple. Ennemis de toute idée réformatrice, opportunistes en politique et rationalistes en religion, ils représentaient parmi les Juifs le conservatisme repu qui ne demande qu'une chose, maintenir ses prérogatives et jouir en paix des privilèges que lui a assurés la faveur du maître.

Le peuple savait qu'il ne pouvait pas compter sur le patriotisme des sadducéens et il les haïssait. Jésus ne leur fait pas même l'honneur d'un de ses réquisitoires. Dès l'entrée, les sadducéens ont compris que Jésus serait leur plus irréconciliable adversaire. S'ils n'essayent pas de se débarrasser plus vite de ce réformateur importun, c'est qu'ils n'ont pas l'oreille des foules ; ils savent que le peuple n'abandonnera Jésus que lorsque les pharisiens se seront prononcés contre lui.

Héritiers des anciens patriotes Hasidim, c'est-à-dire « les Pieux », les pharisiens étaient les puritains d'Israël. Comme

l'indique son nom, qui signifie « mis à part », le pharisien est le représentant authentique du judaïsme. Il a la foi, les mœurs, les espérances du croyant messianique. Il est prêt à tout sacrifier, à se sacrifier lui-même pour l'honneur de la Loi et pour la gloire de Jéhovah. Aussi le peuple suit-il aveuglément les Hillel, les Schammaï, les Gamaliel, ses docteurs de la Loi et ses scribes. Paul ne rougit pas d'avoir été à cette école, et le témoignage que l'apôtre des gentils rend à Saul de Tarse est une apologie.

C'est à cause de leur valeur même que Jésus prend les pharisiens si fort à partie tout le long de son ministère. Il ne les méprise pas, comme les sadducéens, bien au contraire ; c'est sur eux qu'il a fondé ses meilleures espérances ; c'est par eux qu'il eût voulu gagner le peuple. Il les sait patriotes, fervents d'esprit, capables, au besoin, des sublimes folies qui sauvent. Voilà pourquoi il ne ménage rien pour les gagner, pour leur expliquer sa doctrine, pour les amener au messianisme en esprit et en vérité ; voilà pourquoi aussi, quand Jésus voit leur orgueil et leur exclusivisme aveugler leur sentiment religieux, quand il les voit se détourner de lui et s'abaisser pour le perdre jusqu'à des intrigues avec les hérodiens et les sadducéens, sa déception s'épanche en harangues indignées.

La vigueur de ses réquisitoires se mesure aux espoirs qu'il avait conçus. L'épithète par laquelle il les stigmatise et que nous traduisons par le terme assez impropre « hypocrites ! » signifie en réalité « comédiens ! ». Ce qu'il veut leur dire par elle, c'est que le zèle religieux qui les désigne à l'admiration des foules n'est qu'un masque recouvrant leurs ambitions personnelles et que leur justice n'est aussi qu'une vaine apparence, puisque leur cœur est sans humilité. Il ne les accuse point par là de perversion

consciente, il sait que leur formalisme est le fruit de leur éducation, que ce masque ils l'ont hérité de leurs pères, et que, pour parler avec saint Paul, un ancien pharisien, « ils ont du zèle pour Dieu, mais un zèle sans connaissance ». C'est pourquoi nous le voyons jusqu'à la fin s'efforcer de dissiper l'équivoque fatale et de gagner à la cause évangélique les pharisiens, dont quelques-uns n'ont cessé d'être ses amis, et dont un, converti sur le chemin de Damas, deviendra le grand missionnaire de la religion régénérée.

Il ne faut pas oublier d'ailleurs que, comme dans toute société humaine, ils comptaient dans leurs rangs l'ivraie à côté du bon grain. Tout pharisien ne valait pas Saul de Tarse. D'autre part, leur attitude, depuis l'apparition du Baptiste, augmentait chaque jour leur culpabilité. C'est ce que Jésus donne à entendre dans ces deux paroles : « En ne se faisant pas baptiser par Jean, les pharisiens et les docteurs de la Loi ont fait échouer à leur égard le dessein de Dieu ». « Si je n'étais point venu et que je ne leur eusse point parlé, ils seraient sans péché, mais maintenant leur péché est sans excuse. » Cf. Jean 9 : 41.

Pour une étude plus complète sur ces deux grands partis, voir *Jéhovah*.

Le baptême de Jésus (I, p. 152).

Jean, qui avait vécu orphelin et solitaire dans le désert des environs de Juda, à deux heures de marche au sud d'Hébron, ne connaissait pas Jésus. Trente années avaient passé depuis les événements mystérieux et fugitifs qui les avaient prédestinés l'un et l'autre pour l'œuvre sainte. Peut-être ces événements eux-mêmes ne leur avaient-ils jamais été entièrement révélés. Ce qu'il y a de certain, c'est que

malgré leur parenté, Jésus et Jean étaient des inconnus l'un pour l'autre. Le Précurseur n'avait jamais vu le Messie. Il l'attendait, une révélation d'en haut lui avait fait savoir qu'au jour de la sublime rencontre, il le reconnaîtrait à ce signe : « Celui sur qui tu verras l'Esprit descendre et s'arrêter, c'est celui qui baptise du Saint-Esprit ».

Jésus n'a pas besoin du baptême de Jean. Né pur de la tare originelle, homme normal, après trente ans d'obéissance, il est saint. Image de Dieu, filial à Dieu, il possède la maîtrise de l'Esprit. Sa sainteté l'a isolé ; comme tel il n'a point de frère. Sans péché, il pourrait demander l'élévation en gloire et fuir l'humanité dont les mœurs sont une perpétuelle offense à sa pureté. Mais son amour pour les hommes le solidarise à eux ; parce qu'il les aime, ce qui devrait l'éloigner le rapproche, ce qui devrait lui répugner l'attire. Il les reconnaît, il les veut pour ses frères, il veut s'abaisser vers eux et s'unir organiquement à eux pour les élever jusqu'à lui. Il veut les faire bénéficier de sa filialité divine ; il veut inoculer l'Esprit à l'humanité.

Par ce qu'il est, il montre aux hommes ce que Dieu avait voulu en créant l'homme. Par ce qu'il fera, il va leur montrer ce que Dieu peut pour l'homme à force de l'aimer.

C'est ainsi qu'il comprend son rôle de Messie. Il y entre par le dépouillement ; il espère gagner Israël par son amour, par son exemple. Le chemin de sa messianité n'est pas tracé, mais le premier acte qu'il y accomplit est celui du dépouillement.

Un soir d'automne, tandis que Jean, après avoir prêché et baptisé, était demeuré seul sur la rive du Jourdain, un inconnu vint à lui et lui demanda le baptême. L'entretien qui s'engage révèle au prophète du désert le caractère sublime de celui qui lui parle.

Le Messie !... Il l'attendait environné de gloire... Le voilà qui vient au baptême !... Le Précurseur se déclare indigne de baptiser l'envoyé de Dieu. Jésus lui fait comprendre que le Messie n'est pas venu pour sauver les hommes du dehors, mais pour partager leur misère, pour la porter, pour accomplir en leur faveur ce qu'ils sont impuissants à accomplir eux-mêmes et pour les enrichir de son dépouillement.

Jean se laisse convaincre et Jésus descend dans l'eau du baptême :

« Celui qui s'abaisse sera élevé ». A ce suprême effort d'amour et d'obéissance qui devait faire de Jésus le Christ, du saint fils de Marie le Sauveur de ses frères, correspond la suprême grâce, où le Fils devait se retrouver lui-même, non seulement dans sa conscience de Fils unique sur la terre et aimant plus que tous, mais dans sa conscience de Fils unique dans le ciel et aimé plus que toutes les créatures.

« Jésus fut baptisé, et pendant qu'il priait, le ciel s'ouvrit ; le Saint-Esprit descendit sur lui et une voix fit entendre du ciel ces paroles : Tu es mon Fils bien-aimé ».

Quand on gravit un sommet escarpé, c'est souvent le dernier pas qui découvre tout l'horizon et montre le point de départ. Ainsi pour Jésus. Toute son enfance, toute sa jeunesse ont été comme une ascension morale vers le Père. Peu à peu, l'horizon s'est découvert, le plan de Dieu s'est déployé... Dans le suprême effort qui le conduit au baptême, Jésus met tout ce qu'il a acquis au service des hommes et de son Père. Il se donne, il se dépouille une seconde fois... C'est le sommet qui le ramène à la hauteur où il était aux jours de la préexistence. De là, son regard inspiré entrevoit, par dessus les horizons de sa carrière humaine et les contingences de la vie terrestre, la gloire d'un passé qu'il a vécu,

bienheureux, dans le ciel. L'énigme de sa destinée est résolue, il sait d'où il vient, qui il est, ce que son Père attend de lui : « Le Père m'a envoyé... Il ne me laisse jamais seul... moi et le Père nous sommes un... »

Jésus peut entrer dans l'œuvre rédemptrice ; il sait que le ciel l'envoie, que le ciel l'attend et que le ciel veille sur lui.

La tentation de Jésus (I, p. 153).

Baptême et tentation : deux actes d'un même drame. Pour les comprendre, il ne faut pas les séparer.

Telle est la Loi du Royaume des cieux : à chaque obéissance consentie correspond une grâce nouvelle ; mais à chaque nouvelle grâce correspond une nouvelle épreuve, destinée à faire de la grâce reçue une conquête morale, un bien acquis pouvant servir de point de départ à de nouvelles victoires. C'est par la tentation vaincue que l'âme s'assimile les dons gratuits de Dieu. S'il en est ainsi pour tous, combien plus pour Jésus !

Aussi est-ce l'Esprit qui le pousse au désert.

« Jésus fut quarante jours au désert... » Ce chiffre de quarante est l'expression consacrée pour désigner les périodes d'initiation introductrices des temps nouveaux : le déluge, le Sinaï, les années au désert, la vision d'Elie, etc. Jésus se plonge dans la méditation, la vision de l'œuvre qu'il va entreprendre. Il est le Messie. Il veut vaincre pour Dieu.

Quelles sont les armes dont il dispose ?

Il y a sa maîtrise de l'Esprit, le pouvoir des miracles... Il y a l'espérance des Juifs, impatients d'acclamer leur roi... Il y a l'austère prédication des prophètes dont le ministère puissant finit dans l'impopularité et le martyre... Il y a les

multiples leviers dont tous les meneurs d'hommes se sont servis pour établir leur empire, imposer leur génie...

C'est le moment critique. Satan, qui a une revanche à prendre, se glisse jusqu'au Fils à l'heure des alternatives, et, masqué par ces alternatives mêmes, s'efforce de lui suggérer une voie qui ferait avorter l'œuvre de Dieu.

Tourmenté par la faim, poussé par elle vers l'exaltation et l'extase, Jésus entend une voix intérieure qui lui dit : « Ordonne que ces pierres deviennent du pain... » Ordonne ? il le peut. Mais s'il le fait, il ouvre l'ère des prodiges, il détruit l'harmonie de la nature et la plie au caprice de son zèle réformateur. Il pourra soulager, supprimer des douleurs et des misères : il ne régénèrera pas. Le rénovation de l'humanité ne vient pas de l'extérieur. Le Royaume de Dieu n'est pas une question de pain... S'il le fait, où s'arrêtera-t-il ? Renoncera-t-il aux conditions de sa vie humaine ? Descendra-t-il de sa croix ?... S'il le fait, c'est qu'il compte sur autre chose que sur le secours direct de son Père, c'est que son œuvre n'est plus l'œuvre exclusive de Dieu. Il ne peut plus dire : « Moi et le Père nous sommes un »... Voilà la voie où devait l'engager cette pierre changée en pain. La suggestion tendant à dénaturer dès le principe l'œuvre de l'Esprit était la plus redoutable, la plus habile des tentations. Sous un prétexte légitime, avec les moyens les plus simples, elle devait aboutir aux pires résultats. Jésus l'écarte.

Satan revient à la charge. Tu veux te nourrir de la parole de Dieu ? suggère-t-il à Jésus ; c'est cette parole même qui t'appelle à être le Messie. Israël n'attend qu'un miracle, un signe pour acclamer celui qui doit venir. Fais ce miracle ! Fais-le sur la terrasse du Temple ; le peuple te reconnaîtra, et la volonté de ton Père sera exaucée. Tu t'appuies sur les Ecritures ? Moi aussi. Il est écrit : « Ses anges te por-

teront... » Fils des Ecritures, accomplis les Ecritures !...

Jésus veut bien accomplir les Ecritures, mais non d'après le préjugé des scribes ou l'exégèse de Satan. La prophétie annonce un Messie qui s'impose par son amour, non par sa magie, et ce serait d'un mauvais fils que d'arracher au Père, sous prétexte d'avoir foi dans ses promesses et dans sa puissance, une faveur qui le rendrait complice de procédés qu'il n'approuve pas. « Tu ne tenteras pas le Seigneur, ton Dieu !... »

Poussé à bout, Satan vaincu se démasque et marchande. Comment a-t-on pu voir une progression dans les suggestions tentatrices ? Le coup de maître était au commencement. Maintenant le prince de ce monde tremble pour son trône. Il promet, il supplie. Il indique à Jésus le chemin des victoires faciles. Il l'incite à s'appuyer sur les moyens douteux dont se servent les héros qui établissent leur pouvoir ou font aboutir leur réforme en flattant les passions des hommes. Que de génies, que d'initiateurs ont succombé à cette tentation-là ! Combien — tel Mahomet — sont partis comme des anges de lumière, et sont devenus en chemin des puissances de ténèbres. « Je te donnerai tout si, tombant à mes pieds, tu m'adores. » Dans cette supplication, il y a une menace : « Si... » Mais si tu ne te prosternes pas, je me défendrai, et alors malheur à toi !

A cette suggestion dernière, Jésus a reconnu le Tentateur. « Arrière, Satan !... »

Tout est dit. La crise de l'initiation est terminée. Brisé de fatigue, averti par la rencontre infernale, Jésus a compris le danger qu'il y aurait pour lui à choisir lui-même ses armes et son plan de combat. Ce n'est pas *pour* Dieu seulement, c'est *par* Dieu qu'il remportera la victoire. Comme l'oiseau du ciel, comme le lis des champs, il accomplira

jour après jour fidèlement la loi de son être, laissant au Créateur le soin de lui donner par surcroît ce que ne comportent point ses limites de créature. Dans la recherche du « Royaume de Dieu et de sa justice », il marchera par la foi, il vivra par la prière. Abandonnant le programme à Dieu, il n'aura qu'un moyen d'action : l'obéissance.

L'obéissance est l'arme de victoire. Avant que Jésus ait quitté le désert, la grâce paternelle avait déjà répondu au renoncement filial : « Alors des anges vinrent et le servirent...»

Ma mère (I, p. 158).

Le terme « femme » employé ici est une expression déférente dont on se servait en grec même pour aborder une reine. L'équivalent manque dans notre langue, et tous les commentaires du monde n'empêcheront pas le lecteur français d'éprouver une impression désagréable à l'ouïe de ce vocable. C'est pourquoi quiconque veut traduire et non trahir doit supprimer le vocable malsonnant et le remplacer par une formule convenable. Celle qui s'impose ici est : « Ma mère ».

L'expression suivante : « Quoi pour moi et pour toi ? » existe encore aujourd'hui chez les Arabes dans le sens de : « Qu'attendez-vous de mes services ? » On voit combien l'on a fait tort à la pensée de Jésus et à son attitude, avec la traduction traditionnelle : « Femme, qu'y a-t-il entre toi et moi ? »

Il y a quelques années, à Paris, dans une réunion contradictoire sur ce sujet : « Christ notre divin modèle », socialistes, anarchistes, philosophes nous accablèrent de

pompeux discours. A la fin vint un libre-penseur qui dit simplement ces mots : «On nous propose Jésus comme modèle?... La première fois que sa mère lui adresse une timide demande, Jésus rétorque : « Femme, qu'y a-t-il entre toi et moi ? » La dureté et l'ingratitude de cette réponse nous montrent ce qu'il valait comme fils... Et c'est cet homme-là qu'on veut nous faire adorer ?... »

L'impression produite fut plus grande que le discours n'avait été long.

Nicodème (I, p. 166).

C'est bien mal juger Nicodème que de penser qu'il est allé trouver Jésus de nuit par manque de courage. C'était l'usage chez les Juifs lorsqu'on voulait faire honneur à un maître et l'entretenir de questions importantes, d'aller le trouver aux heures de veillée, alors que, les travaux du jour terminés et la chaleur tombée, l'on pouvait, dans la fraîcheur du soir, causer des choses intimes et prolonger le tête-à-tête.

On a dit avec raison qu'à défaut d'autres Evangiles, l'entretien de Jésus avec Nicodème pourrait nous tenir lieu d'Evangile. Il renferme la parole centrale des discours révélateurs de Jésus : « Dieu a tellement aimé le monde... »; il nous dit tout ce que nous avons besoin de savoir sur l'essence et les exigences de la religion du Christ. De la part de l'homme, rien n'est exigé que le désir sincère d'obtenir quelque chose de meilleur, d'arriver à un changement de direction. Ce virage, dont parle le 2e Esaïe (44-45), est déjà désigné par lui comme le principe du salut. Tout le reste est fourni par la nouvelle nature qui nous est donnée par Dieu comme dans une nouvelle naissance. Cette na-

ture agit alors tout normalement, poursuivant en nous sans hésitation ni contrainte son évolution créatrice, tout comme le vieil homme auparavant poursuivait en nous jour après jour son évolution déformatrice. Le processus est le même, les directions sont opposées : « Ce qui est né de la chair est chair, ce qui est né de l'esprit est esprit. »

Ce qui manque à Nicodème pour saisir la pensée de Christ, c'est l'humilité révélatrice. Il comprendrait s'il acceptait de s'abaisser assez pour pouvoir comprendre. Toujours la même porte basse, la repentance.

Jésus a-t-il vraiment dit dès cette première rencontre à Nicodème tout ce que renferme son discours ? L'allusion à sa mort surprend ; elle est un fait tout isolé dans cette première période du ministère. Les synoptiques nous disent expressément que Jésus n'a commencé à parler à ses disciples de sa mort prochaine que dans les derniers mois de son ministère. Ses pleurs sur Jérusalem, ses plaintes toutes vibrantes d'une déception divine, disent assez qu'il fut un temps où dans l'enthousiasme de ses débuts, le Messie espéra qu'il pourrait rassembler les enfants de Sion comme une poule rassemble ses poussins sous ses ailes.

Dans ces conditions, le plus sage serait peut-être de considérer le chapitre relatif à Nicodème comme le résumé, la synthèse des entretiens qui commencèrent en cette nuit mémorable, sous la paix des étoiles, entre le prophète qui venait de se révéler comme le Messie et le pieux docteur qui devait, trois ans plus tard, aider Joseph d'Arimathée à ensevelir leur divin ami.

Il y séjourna (I, p. 168).

L'absence de tout détail relatif à cette longue tournée missionnaire de Jésus en Judée vient avant tout de ce que Jésus n'avait pas encore choisi ses douze apôtres, et que les disciples occasionnels qui l'accompagnaient et l'aidaient dans sa tâche ne furent point parmi ceux qui firent plus tard œuvre d'historiens.

A cette époque là, d'ailleurs, Jean vivait encore et retenait une grande partie de l'attention. Il ne semble pas que dans cette période inaugurale de son ministère, l'action et la prédication du Messie aient différé sensiblement de celles de son précurseur et émule. Le thème était pour l'un comme pour l'autre : « Repentez-vous et soyez baptisés, car le Royaume de Dieu est proche. »

Grâce à cette mission de la première année, Jésus, au moins une fois dans son court ministère, aura pu visiter Bethléem, sa ville natale, Hébron, l'antique cité d'Abraham et de David, peut-être même la Judée méridionale jusqu'à Beer-Schéba, faisant ainsi en Judée ce qu'il aurait achevé de faire en Galilée si ses adversaires lui en eussent laissé le temps.

Enon, près de Salim (I, p. 168).

La tradition primitive (Jérôme) place ces deux localités en Samarie. Sans doute Jean, pourchassé par les chefs du peuple juif, dut transporter son austère mission sur terre samaritaine, où Jésus, et plus tard Philippe, Pierre et Jean, reçurent un si bon accueil. Le fait que le Baptiste n'était plus sur territoire juif rend plus plausible qu'il ait été incar-

céré par Hérode et non par le gouverneur judéen. La situation faite à Jean nous expliquerait enfin pourquoi Jésus, qui reprochait aux pharisiens de refuser le baptême et de rendre ainsi inutile à leur égard le dessein de Dieu, donne si souvent dans ses instructions aux Juifs les Samaritains en exemple.

Il faut qu'il croisse... (I, p. 169).

Toute la prudence pastorale est renfermée dans cette parole et toute la morale chrétienne aussi. L'appliquer à tout, c'est marcher sur les traces de celui qui, étant riche s'est fait pauvre pour nous enrichir. Mais qui calculera le tort fait à l'Evangile par les chrétiens qui ne peuvent distinguer le succès de Jésus-Christ du succès de leur propre personnalité, gloire dans l'Eglise, honte pour le Royaume.

Il le fallait... (I, p. 170).

« Il le fallait... » non par les exigences de son itinéraire : tout le monde sait que les Juifs évitaient de traverser la Samarie. Il le fallait pour les nécessités de son œuvre providentielle, pour la Samaritaine, pour les habitants de Sichar, pour nous-mêmes qui devons à l'épisode du puits de Jacob la définition du culte en esprit.

N'oublions pas cet « il le fallait... » dans les circonstances que la volonté d'en haut met devant nous. N'imposons pas à Dieu notre programme. Sur le chemin de notre apostolat, à travers les obscurités du mystère, nous ne sommes que les instruments de l'amour divin : les voies de Dieu ne sont pas nos voies.

Dieu est Esprit... (I, p. 172).

Nous avons ici la seule définition donnée par Jésus de la nature de Dieu. A tout prendre, elle est identique à celle qu'avait donnée Dieu lui-même dans sa révélation à Moïse : « Je suis Jéhovah », ce qui veut dire le Dieu-Vie. Dans la Bible, l'Esprit et la vie sont une seule et même chose. C'est l'Esprit qui plane sur le chaos et qui en fait sortir les merveilles de la création. C'est l'Esprit qui anime les prophètes et qui donne au monde l'enfant de Bethléem. C'est parce que Jésus a reçu le baptême d'Esprit et qu'il a possédé l'Esprit sans mesure qu'il a pu dire : « Je suis la vie ; qui croit en moi vivra ». Naître de nouveau, c'est recevoir le Saint-Esprit, l'Esprit filial qui nous fait participants de la vie de Dieu : « enfants de Dieu ».

Il parlait à une femme (I, p. 172).

Au nombre des six défenses faites au rabbin se trouvait l'interdiction de parler en public à une femme. Sur ce point, la casuistique juive était presque aussi subtile que celle des Hindous. Et c'est pourquoi l'attitude de Jésus vis-à-vis de la femme a été tout le long de son ministère une révélation pour les uns, un scandale pour les autres.

Tout ce que j'ai fait... (I, p. 173).

Ainsi c'est une femme qui la première a prêché l'Evangile. Elle n'a dû son succès ni à son intelligence, ni à sa science, mais à la sincérité de son témoignage. Or ce témoignage est une confession. « Il m'a dit tout ce que j'ai fait. »

Avant de reconstruire les murs de Jérusalem, Néhémie commença par faire le tour des décombres. Connaître l'étendue des ruines est la première condition pour rebâtir. Dans l'œuvre de la régénération, il n'en va pas autrement. La rencontre avec Christ doit, pour être féconde, commencer par un inventaire.

Que d'émotions religieuses sont restées stériles parce qu'elles n'ont pas eu pour point de départ ce tête-à-tête avec le Sauveur qui juge, humilie, relève et absout.

Nous savons... (I, p. 173).

Ce texte devrait mettre fin aux discussions oiseuses entre les partisans de la foi d'autorité et les partisans de la foi d'expérience. Il montre clairement que sans la foi d'autorité, la foi d'expérience ne saurait se produire, et que sans la foi d'expérience, la foi d'autorité ne peut porter ses fruits. Que l'homme ne sépare pas ce que Dieu a uni. La foi d'autorité et la foi d'expérience sont les deux aspects de la vraie foi, suivant qu'on l'envisage dans son origine ou dans sa fin.

Ils suivirent Jésus... (I, p. 177).

Nous apprenons ici pourquoi les Evangiles renferment si peu de détails sur la première année du ministère de Jésus. C'est qu'en réalité Jésus qui, dès le début, a été entouré de disciples occasionnels, ne s'est attaché des compagnons de travail qu'à partir de la seconde année. Pierre, André, Jacques et Jean, disciples de la première heure, après avoir accompagné Jésus du Jourdain en Galilée, étaient retournés à leurs filets.

Il commande aux esprits impurs... (I, p. 178).

La pensée humaine sous sa forme primitive, instinctive, a constamment affirmé que la maladie a pour origine l'influence du mauvais esprit. Dans le domaine de la souffrance, du désordre pathologique, on attribuait tout aux démons. Là-dessus, la science est venue, toute la thérapeutique médicale, et toutes les maladies ont été attribuées à des causes naturelles, organiques, matérielles. Le déterminisme scientifique a nié le monde des esprits. A la naïveté de l'homme qui ne savait rien, a succédé la naïveté de l'homme qui croit tout savoir. L'avènement des sciences psychiques, l'usage médical de la psychothérapie sont en train de changer tout cela et de reléguer le matérialisme au rang des superstitions.

Pour quiconque veut tenir compte des résultats actuels de la méthode expérimentale, la réserve s'impose dès qu'on aborde la question du monde spirituel. Nier ici n'est plus une attitude scientifique. Mais qu'avons-nous le droit d'affirmer comme chrétiens en présence des guérisons opérées par Jésus sur la catégorie de malades appelés démoniaques ?

On prend texte de l'obscurité de ces maladies étranges pour les présenter comme des cas d'hystérie ou d'épilepsie, des crises nerveuses que Jésus, dans l'ascendant de sa « personnalité exquise », serait parvenu à influencer.

Mais cette explication est parfaitement insuffisante en présence des textes. Jésus affirme explicitement l'influence et même la présence du démon. Dirons-nous que Jésus a partagé les préjugés de son temps ? Qu'il ne connaissait pas le monde spirituel ? Qu'il se trompait grossièrement sur la

nature de l'adversaire qu'il venait démasquer, combattre et expulser de ce monde?

Jésus n'explique pas les cas mystérieux que l'Evangile nous présente. Il n'a pas expliqué la nature des démons. Nous n'avons donc pas à l'expliquer non plus. Notre devoir est d'en rester ici, par respect pour la vérité, à l'agnosticisme de la foi.

Ce que nous dirons seulement, c'est qu'il n'est pas surprenant que des phénomènes particuliers se soient produits à l'heure de la crise aiguë, dans le conflit entre les puissances spirituelles d'en haut et les puissances spirituelles d'en bas ; et que dans les jours où le ciel était descendu sur la terre, l'enfer y soit monté.

Le fait que notre système nerveux est le véhicule du Saint-Esprit montre qu'il n'y a rien d'impossible à ce que ce même organe devienne l'instrument de l'esprit des ténèbres. L'étude du phénomène religieux à travers les siècles, parfois même la cure d'âme intime ne nous mettent-elles pas en présence de cas qui paraissent présenter tous les caractères d'une véritable possession ?

Ce qu'il y a de certain c'est que la lutte contre le mal sur la terre et même contre la maladie déborde infiniment l'élément matériel, organique, physiologique. Il y a une puissance derrière les phénomènes qui affectent notre personne, la font souffrir, la pervertissent et la dissolvent. C'est dans la mesure où l'on sait discerner cette puissance qu'on parvient à la vaincre. La véritable thérapeutique est celle qui s'adresse à l'homme tout entier, corps et âme.

Avoir une âme saine dans un corps sain, voilà l'idéal. Rien ne vaut, pour avoir un corps sain, comme d'avoir une âme saine. Le meilleur médecin sera toujours celui qui aura la puissance de « chasser le démon ».

Mais voici le chef-d'œuvre du Prince de ce monde dans la société contemporaine : Dieu, on y croit sans le servir ; Satan, on le sert sans y croire.

Passer à l'autre rive (I, p. 179).

La relation des faits qui se sont déroulés au cours du ministère de Jésus en Galilée, en février-mars 29, nous est présentée de diverses manières par les Evangiles et par les exégètes qui ont cherché à rétablir, sur ce point difficile, la chronologie de l'activité de Jésus.

L'ordre que nous suivons ici est imposé par les raisons suivantes :

Les faits racontés par Matthieu 8 : 18 à 9 : 34 forment un tout qu'on ne saurait diviser sans faire violence au récit. De plus, la vocation de Lévi doit nécessairement précéder le Sermon sur la montagne, puisque les Douze étaient choisis lorsque Jésus prononça ce discours. Donc tous les faits de Matthieu 8 : 18 à 9 : 34 sont antérieurs au Sermon sur la montagne.

Ils le poursuivaient (I, p. 192).

Le fait que Jésus accomplissait des guérisons le jour du sabbat a été la principale cause du conflit qui a éclaté entre lui et les chefs religieux de son peuple, tant en Galilée (Luc 6) qu'en Judée (Jean 5). Le sabbat avait été donné comme une loi humanitaire (Deut. 5). Il avait été transformé par le judaïsme en loi rituelle (Ex. 20 ; cf. *Sources du Pentateuque*, t. II).

L'institution du sabbat était devenue, pour les pharisiens et les scribes, un de ces rites où s'expriment le fanatisme

religieux et l'inintelligence spirituelle des communautés déchues de leur vocation. Jésus rend au sabbat son sens véritable. Il n'admet pas que la miséricorde divine soit enrayée par une institution humaine. Voilà pourquoi les autorités juives se portent contre lui et décident de le perdre. C'est la lutte de l'élohisme contre le jéhovisme, de la lettre qui tue contre la religion de l'esprit.

Judas (I, p. 199).

La présence de Judas dans le collège des apôtres sera toujours un problème pour les esprits qui méditent sur les mystères de la providence. Elle devrait tout au moins rendre plus réservés ceux qui affirment que Jésus possédait la toute-science sur la terre, et plus affirmatifs ceux qui n'osent pas proclamer la liberté de l'homme, l'inviolabilité du for intérieur, inviolabilité qu'un mot de l'Apocalypse dénote, dans son émouvante majesté : « Voici, je me tiens à la porte et je frappe... »

Pouvons-nous en quelque mesure nous expliquer la vie morale de cette personnalité sinistre, dont la tradition a fait une sorte de type diabolique, oubliant que, plus elle noircissait Judas, moins elle rendait compréhensible que le Maître eût pu l'accueillir ?

Si l'on veut s'expliquer en quelque mesure la mentalité de cet apôtre, il faut partir du fait que Judas « natif de Kerioth » (Josué 15 : 25), était seul d'origine judéenne parmi les apôtres de Jésus-Christ. Auguste Sabatier définit ainsi l'homme et la situation :

Judas a dû avoir au milieu du cercle galiléen de ses condisciples la situation d'un étranger, d'un homme non seulement d'une autre

origine, mais d'un autre tempérament. C'est du moins ce que semble prouver le surnom d'Iscarioth sous lequel on continue toujours à le désigner.

Il est évident que Jésus ne l'a pas choisi pour avoir un traître. Judas avait des qualités que le Maître espérait pouvoir utiliser pour l'œuvre du royaume des cieux. Il était d'une énergie peu commune, ce qu'atteste suffisamment la manière dont il ourdit et exécuta son complot. Il avait peut-être reçu plus de culture que ses compagnons et possédait un talent d'organisateur et d'administrateur, puisque Jésus lui fit dès le commencement confier la gestion de la caisse commune. Il faut bien encore, pour expliquer comment il fut attiré par Jésus, lui reconnaître de la piété, une piété nationale toute pleine des espérances politiques qui soutenaient Israël. Mais la piété judéenne était beaucoup plus sèche que la piété galiléenne, plus raisonneuse, plus exigeante et bien moins ouverte aux influences morales, aux sentiments d'affection et aux inspirations de la conscience.

Jésus dut se rendre parfaitement compte du fort et du faible de cette nature. On connaît sa divine indulgence à l'égard des pécheurs. Il ne désespérait de personne. Peut-être aussi l'admit-il au nombre des Douze pour y avoir un représentant de la Judée, malgré les craintes qu'il pouvait concevoir. Pour se rendre compte du développement moral de Judas, il faut se rappeler l'éducation par laquelle le Maître faisait passer ses disciples et la crise qu'il préparait dans leur conscience religieuse. Ils s'étaient tous attachés à lui parce qu'ils espéraient le voir se manifester bientôt comme le Messie théocratique, et Judas, à ce premier moment était en pleine harmonie avec tous les autres. Or, Jésus essaie de les élever peu à peu de cette espérance grossière à l'idée d'un roi et d'un royaume purement spirituels... C'était une grande crise pour des âmes juives. Est-il donc extraordinaire que l'une d'elles ait succombé ? On peut dire que les autres n'ont été sauvées d'abord que par leur affection personnelle pour Jésus. Judas, dont le cœur n'avait point parlé, se trouva sans défense contre la déception.

Sa stupeur, après la condamnation, sa confession aux sacrificateurs et sa tentative de réparation, son désespoir et son suicide tendraient à prouver que Judas, dominé jusqu'au bout par son messianisme politique, avait voulu, en brusquant les événements, tenter un coup suprême pour obtenir la réalisation de ses espérances et acculer le Messie à une situation qui l'obligeât de se manifester et de recourir aux légions d'anges pour éviter la catastrophe.

Il n'en demeure pas moins que Judas nous est présenté par les textes comme un avare, comme un voleur. « Il y avait un cancer dans cette âme. »

Sermon sur la montagne (I, p. 200).

Le Sermon sur la montagne est la charte constitutive du Royaume de Dieu sur la terre. Il en donne l'esprit et les conditions. La loi du Sinaï n'y admettait que les Juifs : la parole de Christ y appelle tous ceux qui ont la volonté d'y entrer. « Mais le sermon », comme dit Luther, « n'est pas une étude, une morale qu'on peut analyser, disséquer ; non, ce sont des paroles qui nous sont données pour la vie et l'action. » A qui sont-elles données ?

Le Sermon sur la montagne nous fait passer du domaine des apparences dans celui des réalités. Les apparences, ce sont nos actes extérieurs, nos paroles, les jugements des hommes, les séductions et les intérêts d'un monde qui passe et qui meurt ; les réalités, ce sont nos intentions et nos sentiments qui constituent notre véritable nature, les jugements de Dieu qui ne se trompe pas, le baptême de l'Esprit qui régénère, la foi et l'amour qui nous font entrer

dans l'évolution créatrice et nous rendent participants de la vie éternelle.

On ne peut demander à une créature qui vit tout entière dans les apparences de comprendre et d'accepter pour elle-même la loi des réalités. La chair n'accomplit pas l'Esprit. C'est pourquoi il n'est pas d'utopie plus grande, plus décevante, que de proposer à l'homme naturel les préceptes du Sermon sur la montagne comme règle de conduite. Tout en lui proteste contre une morale si exigeante. Il la considère, puis il l'abandonne, après l'avoir jugée d'un mot : « trop élevée, trop peu pratique ». C'est pour avoir voulu appliquer inconsidérément à une société constituée dans l'égoïsme une loi dont le principe est l'amour que l'Eglise a laissé s'introduire dans le monde une notion tout à fait fausse de la religion du Christ.

Il n'a point paru sur la terre d'esprit plus pratique, plus scientifique que le Christ. D'où vient que tant d'hommes accusent le christianisme d'être éthéré, idéal, inaccessible, une sorte de rêve n'ayant point de réponse pour les besoins d'ici-bas ? Tout simplement de ce que l'Eglise n'a pas su maintenir que la loi du Royaume est faite pour les enfants du Royaume, que la charte de l'amour s'adresse à ceux qui aiment, que le Royaume de Dieu est un monde nouveau qui veut des hommes nouveaux. La société proposée par le Sermon sur la montagne suppose des individus régénérés par le Saint-Esprit. Commençons par convertir les individus et puis nous leur parlerons du Sermon sur la montagne.

A ce moment-là il ne s'agira plus de discuter, de marchander, mais de prendre humblement à la lettre les paroles de Jésus. N'y ajoutons rien, n'en retranchons rien ; prenons-les textuellement, si nous voulons les bien comprendre. Souvenons-nous seulement qu'elles sont esprit et vie, que

l'homme animal ne comprend rien à ces choses, et que c'est spirituellement qu'on en juge. Toute autre attitude vis-à-vis des paroles du Christ nous amène bien vite à transformer en poison ce qui a pour vertu de nous donner la vie.

L'introduction normale au Sermon sur la montagne, c'est l'entretien de Jésus et de Nicodème.

Heureux les humbles (I, p. 200).

La traduction protestante : « Heureux les pauvres en esprit... » est obscure. Aussi chacun l'explique-t-il à sa façon. La traduction catholique : « Heureux ceux qui ont l'esprit de pauvreté... » est tendancieuse. Elle ramène l'idée du mérite et elle épanouit ses conséquences dans les ordres de moines mendiants.

L'interprétation la plus littérale du texte grec est : « Heureux ceux qui sont d'esprit humble » ou « humbles d'esprit », ou « qui ont l'esprit d'humilité », c'est-à-dire tout simplement « heureux les humbles ».

En effet le terme qu'on traduit ici généralement par « pauvres » désigne avant tout l'action d'une personne qui se cache, qui éprouve de la confusion, qui se tient dans l'attitude humiliée du mendiant, d'une personne qui est à tous égards dans l'humilité.

Jésus formule ici dans une déclaration solennelle ce qu'il a exprimé ailleurs dans une parabole en action. Il appelle un petit enfant, le place au milieu du cercle des disciples, puis leur montrant cet être chétif qui s'abandonne avec confiance et, dans sa confusion, n'ose lever les yeux, il leur dit : « En vérité, si vous ne devenez comme les petits enfants, vous n'entrerez pas dans le Royaume des cieux.

Celui donc qui se fera humble comme ce petit enfant sera, lui, le plus grand dans le Royaume des cieux ».

L'humilité, voilà pour Jésus la vertu cardinale ; ne nous étonnons pas qu'il l'ait mise en tête des béatitudes.

« L'humilité n'est pas tant une grâce et une vertu entre d'autres », dit Murray, « que la racine de toutes les grâces et de toutes les vertus, parce qu'elle seule fait prendre la vraie attitude devant Dieu et permet à Dieu de tout faire... Ce n'est pas quelque chose que nous apportions à Dieu ou qu'Il nous accorde ; c'est simplement le sentiment de notre néant qui s'éveille en nous quand nous découvrons combien Dieu est réellement tout, et qui nous porte à faire le vide pour que Dieu puisse bien être tout...

Que la créature réalise que c'est en cela qu'est sa vraie noblesse, et qu'elle consente à donner à Dieu sa place : qu'elle laisse à Dieu la liberté d'être tout. »

Si ton œil te fait tomber... (I, p. 203).

Jésus fait ici allusion à la croyance des Juifs que le corps des ressuscités serait identique au corps terrestre.

« Ces membres », dit un jeune martyr juif en livrant ses mains et sa tête au bourreau, « je les ai reçus du ciel. Je les livre pour l'amour de sa Loi, mais je compte les recouvrer un jour. »

On lit dans Baruc : « La terre restituera, lors de la résurrection, les morts qui lui sont confiés. Rien ne sera changé dans leur aspect. Mais tels elle les a reçus, tels elle les rendra. »

Dans la littérature talmudique, la conception matérialiste de la résurrection est, si possible, encore plus nettement affirmée. Ici ce n'est plus seulement le corps terrestre qui

revient à la vie. Il ressuscite même avec ses maladies et ses difformités. L'aveugle, comme tel ; le mutilé, comme tel ; l'infirme, comme tel. Et cela afin que leur identité puisse être établie pour le jugement.

C'est à cette étrange conception de ses contemporains que Jésus fait allusion lorsqu'il dit : « Mieux vaut entrer dans la vie boiteux ou manchot que d'avoir deux pieds et deux mains et d'être jeté dans la géhenne ».

Servir deux maîtres (I, p. 207).

De toutes les paroles de Jésus, voilà celle que le monde chrétien a mis de côté le plus complètement. Ce qui paralyse notre action, c'est que l'Eglise ne constitue pas un milieu social dont les ressources sont mises à la disposition de Dieu. Les efforts individuels sont admirables, mais dans l'ensemble du monde chrétien, voire même des gens d'Eglise, la royauté de l'argent demeure. Les Juifs donnaient leur dîme : ils n'avaient pourtant que « l'ombre des biens à venir ». Nous possédons la réalité de ces biens : combien parmi nous donnent leur dîme ?

« Il me faudrait donc donner cinquante mille francs ! », répondait un gros financier à un ami chrétien qui lui parlait de la dîme. « Il vous en coûterait assurément moins », répondit celui-ci, « qu'il n'en coûte à ma servante de donner trente francs sur les trois cents francs de son gage. »

Les oiseaux et les lis (I, p. 207).

Parmi les textes de l'Evangile, il en est peu dont la portée ait été aussi méconnue. On l'accuse souvent de prêcher l'insouciance et la vie contemplative, alors qu'il cons-

titue le plus énergique appel à l'obéissance quotidienne et à l'activité confiante.

Jésus dit : « Regardez les oiseaux du ciel. » Regardons-les. « Votre Père céleste les nourrit... », ajoute le Maître. Mais attendent-ils, l'aile repliée et le bec ouvert, que Dieu les nourrisse ? Non certes. Ils ont reçu pour loi de voler, de chanter, de tresser des nids, de couver leurs œufs, de chercher leur nourriture au sillon, sous l'écorce, parmi les fruits cachés dans la feuillée, et du matin au soir, sans se lasser une heure, ils accomplissent leur loi. Ils volent, ils chantent, ils couvent, ils cherchent, et c'est pourquoi le Créateur, qui ne les a point faits pour bâtir, leur donne pour grenier l'immense nature.

« Regardez les lis des champs », dit Jésus. Regardons-les. Sans doute, Dieu les colore. Mais attendent-ils couchés sous les mottes de terre le rayon colorant ? Les plantes ont reçu pour loi d'orner et de féconder la nature ; jour et nuit, sans trêve, avec une énergie magnifique, elles accomplissent leur loi. Le germe perce l'écorce du grain, chemine sous le sol, soulève les pierres, dresse sa tige, ouvre ses feuilles, épanouit sa corolle et la tourne obstinément vers le cours du soleil. Herbe d'une saison, elle déploie toutes les ressources de son être pour assurer sa destinée fragile. Elle accomplit sa loi. Aussi le Créateur, qui ne l'a pas faite pour peindre, lui envoie-t-il dans le rayon qu'elle absorbe ses plus éclatantes couleurs.

Fais ta part du programme et compte sur Dieu pour le reste. Telle est la leçon que Jésus donne à l'homme dans ce passage.

Mais voici la misère : l'oiseau obéit, la plante obéit, et l'homme, conscient et libre, l'homme qui a reçu la loi la plus haute, la plus impérieuse, profite de sa liberté pour ne

point obéir. Appelé à faire son devoir, à travailler, à aimer, à se donner, il n'accomplit pas la loi de son être ; il ne fait pas sa part du programme, et s'épuise dans le souci de ce qui ne le concerne point, sans songer que c'est sa désobéissance initiale qui paralyse l'action de Dieu.

L'herbe des champs (I, p. 208).

Ce terme de « lis » nous fait toujours penser à la blancheur immaculée de la fleur de nos jardins. Pourtant ici Jésus ne parle que d'une herbe des champs et il la compare à la pourpre des rois.

Jésus, dans ses discours, prend ses exemples parmi les choses qu'il voit et dont ses auditeurs peuvent immédiatement tirer une parabole. Sur le mont des Béatitudes, il parle de ville située sur la montagne, et de là on voyait les deux seules villes de Galilée perchées sur des sommets : Safed et Thabor. Il parle des oiseaux que Dieu nourrit, et les vallées, tout à l'entour, foisonnaient d'alouettes qui chantaient pendant son discours et trouvaient leur pâture dans les sillons. Il parle de lis des champs, et nous avons vu qu'à cet endroit même, l'anémone rouge couvrait d'un tapis écarlate tout le plateau...

A son propre fruit (I, p. 210).

Les noix dorées qu'on suspend au sapin de Noël n'en font pas un noyer. Ne soyons pas comme lui, couverts de fruits d'emprunt dont Dieu voit la ficelle. Les fruits sont ce qu'il y a de plus spontané, de plus caractéristique, de plus nature dans la vitalité de l'arbre. C'est par les fruits que l'arbre se reproduit. Il est donc tout entier dans chacun de

ses fruits. Juger l'arbre à ses fruits, c'est le juger dans ses vertus profondes, dans son essence même. C'est pour cela que Jésus met partout l'accent sur l'importance de la vie cachée, et donne comme suprême avertissement : « Il n'est rien de caché qui ne doive être connu ».

La volonté de mon Père (I, p. 210).

Dans ces mots, Jésus manifeste le néant de toutes les orthodoxies intellectuelles. Il déclare que l'orthodoxie véritable est d'ordre moral. Il met en relief la valeur unique de l'obéissance et la récompense magnifique qui l'attend. Il y revient sans cesse. Faire la volonté de Dieu est la condition de l'exaucement, l'aliment de la force, la source de la connaissance, le chemin de la félicité.

Ayant autorité (I, p. 211).

Les scribes disaient ce qu'ils avaient appris. Jésus disait ce qu'il était. Etre, voilà la source de l'autorité, le secret de la puissance.

Avant de parler, Jésus avait agi. Il avait manifesté d'abord par ses œuvres son droit moral de commander à des créatures libres. Telle avait été la méthode du Créateur au Paradis, la méthode de Jéhovah avant le Sinaï. Telle sera toujours la méthode de l'apostolat authentique et fécond.

Avant de dire, il faut être. Le témoin de Jésus-Christ ne doit pas ressembler au poteau indicateur qui montre le chemin sans le suivre.

Pas comme les scribes (I, p. 211).

A propos de ce discours on a beaucoup écrit pour exalter le Talmud. Et, certes, il serait étrange que, dans toute cette immense encyclopédie de la religion juive, on ne trouvât rien de valable. Mais combien rares sont les passages qu'on puisse comparer aux paroles du Christ dans le Sermon sur la montagne, et combien ils leur sont inférieurs en beauté spirituelle et en portée morale ! D'ailleurs, la Mischna du Talmud date de la fin du IIe siècle de l'ère chrétienne et ne peut par conséquent établir son originalité.

On a également exalté dans ces dernières années la beauté des religions non chrétiennes en essayant de mettre quelques unes d'entre elles sur le même rang que le christianisme, sinon au-dessus de lui. Ce qui manque aux hommes qui portent ces jugements, c'est de s'être abandonnés eux-mêmes à la vertu régénératrice du Christ. Le chrétien qui, partant non pas de sa science seulement, mais de son expérience, veut comparer l'enseignement du Christ à ce que le monde a produit de meilleur et de plus grand dans le domaine moral ou religieux, ne pourra que s'écrier avec ceux qu'on avait envoyés pour arrêter Jésus : « Jamais homme n'a parlé comme cet homme ! » D'autres ont pu parler avec sagesse, élever le niveau moral de l'humanité, servir de précurseurs à Celui qui devait venir. Mais eût-il suffi, pour régénérer le monde, des aphorismes secs de Confucius, des exhortations vaillantes de Zoroastre, des principes douteux de Platon, ou de l'espoir morne d'un Nirvana ?

Le christianisme ecclésiastique a peut-être perdu quelque chose de sa pureté et de son idéal ; mais cependant, malgré ses tares, le monde chrétien n'est-il pas meilleur que la Turquie ou la Chine ?... Est-ce que, comme la religion du

Bouddha, le christianisme atrophie les nations ? Ou les abaisse-t-il au sensualisme brutal des sectateurs de l'Islam ?

On demandait un jour au philosophe Aristippe en quoi un homme illettré était inférieur à un homme instruit. « Va-t-en faire un séjour chez les barbares », répondit le philosophe « et tu le sauras ».

« Allez vous établir au Maroc, au Thibet, parmi les populations brahmaniques de l'Inde ou les moines bouddhistes de la Chine — voudrait-on pouvoir dire aux littérateurs délicats qui font petite bouche du christianisme — et les bienfaits de l'influence du Christ, même sur les populations qui le servent très imparfaitement, ne tarderont pas à vous apparaître... et à vous ramener. »

J'ai sous moi des soldats (I, p. 213).

Comme cela est simplement dit, et comme ce brave centurion arrive du premier coup au cœur de la question ! Mieux que les théologiens de son temps, mieux que beaucoup de chrétiens du nôtre, il a compris avec son bon sens pratique de soldat que la religion n'est pas une science, mais une puissance, une autorité. Apprenons de lui combien il est inutile de vouloir réaliser son essence par l'étude seulement. « Tu as caché ces choses aux sages et aux intelligents et tu les as révélées aux enfants. » Aux enfants ne veut pas dire aux ignorants, aux crédules, à ceux qui sont trop jeunes pour comprendre : mais à ceux qui ont l'esprit filial, qui se savent, qui se veulent enfants du Père céleste et qui se tiennent vis-à-vis de Dieu dans une soumission humble et confiante.

La religion du Christ est un livre fermé pour ceux qui la connaissent sans lui obéir.

Es-tu celui qui devait venir ? (I, p. 215)

Au fond de son cachot, Jean est déconcerté à son tour par les lenteurs du règne messianique. Malgré tout, il l'avait entrevu lui aussi, comme ses contemporains, dans le flamboiement des promesses apocalyptiques (Cf. *Jéhovah*). Peut-être se demande-t-il pourquoi ce Messie dont il entendait vanter les miracles, le laisse languir dans un donjon, lui, son parent, son ami, son précurseur. Et puis, tant de rumeurs couraient sur Jésus dans ce temps-là. On voulait voir en lui Elie, Jérémie ou quelque autre prophète... Jean, dont le tempérament ardent et sauvage souffrait plus que d'autres de l'inaction du cachot, put être un moment troublé par ces bruits.

Jésus dut se sentir, à l'heure où cette question lui fut posée, douloureusement seul. Jean-Baptiste, qui avait porté à son point culminant la prédication prophétique de l'ancienne alliance, n'était pas entré dans l'esprit de la nouvelle. Aussi peut-on lui appliquer en un sens l'image poétique par laquelle Dante a caractérisé Virgile : « Un homme qui s'en va dans la nuit, portant derrière lui un flambeau, dont la clarté, sans éclairer ses pas, brille pour la postérité. »

Le Royaume des cieux est violenté... (I, p. 216).

Dans ce discours, Jésus proclame la fin d'un monde et le commencement d'un monde nouveau. L'ancien monde, ce sont les pharisiens, les légistes, représentants officiels de la Loi et des prophètes qu'ils ne comprennent plus, puisqu'ils cherchent à établir leur justice par les œuvres.

Le monde nouveau a été inauguré par Jean-Baptiste qui

annonce le salut par grâce et exige la repentance. Les pharisiens et les légistes ont refusé le baptême de repentance. Par là, ils se sont disqualifiés pour le monde à venir. Leur haine contre le Royaume où l'on ne peut entrer que par l'humilité s'est manifestée dans leur attentat contre Jean, qu'ils ont livré à Hérode. Ils ont essayé de garder le pouvoir par la violence, de se maintenir de force les représentants du règne de Dieu sur la terre. Ils ne sont plus en réalité que des ravisseurs auxquels la proie échappera. Car la Loi est intangible. Il faut la réaliser parfaitement ou se réfugier dans la grâce. Dans leur orgueil ils ont méprisé la grâce, méconnu le précurseur du Messie qui l'apporte. Lui-même ils le méconnaîtront, et c'est pourquoi Jésus les compare aux enfants des places publiques qui n'ont pas su, dans les chants de leurs compagnons d'âge, saisir l'intention de la mélodie.

Jésus donne ici au mot Loi le sens que lui donnait la révélation hébraïque de l'Ancien Testament. La théologie juive avait fini par comprendre dans ce mot Loi, « Thora », toutes les prescriptions cérémonielles du culte lévitique et toutes les ordonnances traditionnelles.

On sait que Jésus, fondateur du culte en esprit et en vérité, n'attachait aux formes qu'une importance très relative et reprochait aux Juifs, comme Esaïe l'avait fait de son temps, d'ensevelir la Loi de Dieu sous le fouillis des commandements d'hommes. Pour lui, comme pour les prophètes, la Thora, c'est la doctrine de Dieu, la révélation de Dieu, la Parole de Dieu.

Le Deutéronome, dans sa législation, distingue nettement cette Thora, révélation religieuse et morale de Jéhovah au Sinaï, des prescriptions légales qui la suivent et qu'il désigne par d'autres mots.

Esaïe, au moment où il va fulminer les reproches de Dieu contre le formalisme du peuple et la multiplicité de ses cérémonies, introduit son réquisitoire par ces mots : « Peuple de Gomorrhe, prête l'oreille à la Thora, la Loi de notre Dieu...» Au chap. 42, le Messie est présenté comme le serviteur divin qui fera régner le droit « en vérité », et qui « ne faiblira ni ne sera abattu » jusqu'à ce que l'humanité se confie « en sa Loi ».

Fidèle à cette conception de la révélation primitive qu'il est venue accomplir, Jésus, qui ne sépare jamais la Loi et les prophètes, les résume ensemble dans le commandement de l'amour. Le mot Loi a pour lui une portée essentiellement religieuse et morale.

Nulle part il n'autorise à penser qu'il y comprenait l'*opus operatum*, les absolutions rituelles du lévitisme et de ses sacrifices, dont les aberrations n'avaient fait que trop de ravages dans la conscience juive. Il est très remarquable de constater que dans ses citations de l'Ancien Testament, lorsqu'il se compare en tant que victime à la brebis ou à l'agneau, ce n'est point à l'agneau du Temple ni à la brebis de l'holocauste lévitique qu'il s'assimile, mais à l'agneau pascal et à la brebis destinée à la boucherie dont parle le prophète.

On a pu trouver dans le rite lévitique de magnifiques symboles, et l'épître aux Hébreux le fait avec une admirable maîtrise pour la plus grande édification des Juifs et des judaïsants de son époque. Mais si nous voulons connaître Jésus-Christ, restons sur le terrain de Jésus-Christ, et sachons admirer avec quelle divine sagesse il s'est constamment maintenu, au-dessus des éléments contingents du culte de son peuple, dans les vérités permanentes du Royaume de Dieu.

« Plus aisément passeraient ciel et terre que ne disparaîtrait de la Loi le moindre trait », signifie : les exigences religieuses et morales des rapports de l'homme avec Dieu sont de nature telle que rien ne les saurait fléchir. On ne peut entrer dans le Royaume de Dieu que par la perfection des œuvres ou par la grâce rédemptrice.

Les prêtres ont inventé l'indulgence : ce mot n'existe pas dans le vocabulaire du Dieu d'amour.

Une femme pécheresse (I, p. 217).

Bien des gens s'efforcent de traduire comme si Jésus avait dit : « Celui à qui l'on pardonne beaucoup aime beaucoup ». Mais l'épisode raconté s'oppose, aussi bien que le dictionnaire, à cette façon de comprendre les choses. Jésus dit à son hôte : « Elle a beaucoup aimé » avant de déclarer à la femme « Tes péchés te seront pardonnés ». Comment pourrait-on, dès lors, sans déborder les données de l'épisode, voir dans l'amour de cette femme l'expression de sa reconnaissance ? Le texte dit qu'elle reçoit le pardon « parce qu'elle a beaucoup aimé ». Jésus veut enseigner par là que la foi, la confiance du cœur qui va au-devant du pardon est inséparable de l'amour, qu'elle est déjà l'amour. La repentance sans amour, c'est le remords : Judas n'aimait pas Jésus et son remords le pousse au suicide. Pierre, qui aimait Jésus, verse des larmes de repentir et est rétabli dans sa charge.

De ville en ville (I, p. 218).

Jésus, pendant la première année de son ministère en Judée, évangélisait seul, comme son précurseur Jean-Baptiste, ou avec des aides occasionnels. Il a fait de même dans ses

premiers voyages à travers la Galilée. L'antagonisme croissant des chefs religieux du peuple l'a amené à grouper autour de lui une famille de disciples qui seront désormais comme l'état-major du combat pour l'Evangile. Il a prononcé pour eux devant la foule le Sermon sur la montagne, qui est la charte du Royaume dont ils vont être les chevaliers, et maintenant, pour les lancer dans l'action, pour les initier à l'apostolat avant de les livrer à eux-mêmes, il organise une grande tournée missionnaire qu'il dirige et dans laquelle il les prend avec lui. C'est une vraie campagne pour l'Evangile, soigneusement préparée, et qui va durer trois mois, du commencement d'août à la fin d'octobre.

Tout ce qui sera nécessaire à la subsistance de la petite troupe évangélique a été prévu d'avance et assuré par un groupe de saintes femmes dont quelques-unes accompagnent Jésus dans son voyage, et qui ont mis leurs biens matériels à la disposition du Royaume de Dieu.

Marie appelée Madeleine (I, p. 219).

La tradition catholique confond en une seule personne la femme pécheresse mentionnée dans Luc 7, Marie-Madeleine et Marie sœur de Marthe. La théologie protestante les distingue en trois personnes. Peut-être la vérité est-elle entre les deux.

C'est faire tort aux deux Marie que de les identifier avec la pécheresse. Les démons de Marie-Madeleine n'ont rien à faire avec sa moralité. Ils indiquent seulement qu'une Marie originaire de Magdala, Galiléenne comme Jésus, a été guérie par lui d'une terrible maladie. La Magdalienne voua ensuite au divin médecin une fidélité et un dévoue-

ment sans bornes. Elle se nourrit de sa parole, elle l'accompagne dans sa mission, elle le suit jusqu'au Calvaire et la première elle le voit après sa résurrection.

Est-il bien sûr que cette Marie ne soit pas la sœur de Marthe et de Lazare ? Celle-ci n'est jamais désignée sous le nom de Marie de Béthanie. Quand l'épithète Magdalienne est donnée à Marie-Madeleine, c'est toujours pour la distinguer des autres Marie dont on parle au même moment. Or parmi ces autres Marie, la sœur de Marthe ne figure jamais.

Si Marie-Madeleine et Marie sœur de Marthe étaient une même personne, d'origine galiléenne comme Jésus, mais établie sur terre judéenne, on s'expliquerait pourquoi Marthe ouvre sa maison au Galiléen, le fête, puis lui assure un refuge dans les jours difficiles; pourquoi Marie, attachée à Jésus par une reconnaissance personnelle, oublie jusqu'aux devoirs de l'hospitalité pour rester suspendue à ses lèvres ; pourquoi, lorsque Lazare est malade, les sœurs envoient aussitôt chercher celui dont le pouvoir de guérir leur était bien connu ; pourquoi, au seuil de la Passion, Marie, dans le festin de Béthanie, se montre mieux avertie que les autres du dénouement qui se prépare et embaume par avance le corps de Jésus; pourquoi enfin, quand Marie sœur de Marthe disparaît de l'histoire de la Passion, c'est Marie-Madeleine qui y apparaît et que l'on retrouve au Calvaire, au Sépulcre, lesquels n'étaient éloignés de Béthanie que d'une demi-heure de chemin.

Et cependant c'est avec peine que l'on verrait s'absorber en une seule deux des physionomies les plus attachantes de l'entourage de Jésus.

Il lui sera pardonné (I, p. 221).

Dieu pardonne tous les péchés ; il pardonne même le blasphème le plus grave quand l'homme qui l'a proféré a cru agir d'après sa conscience.

Saul de Tarse a été mis au bénéfice de cette promesse. Quand il était persécuteur et blasphémateur, il l'était par conscience, croyant bien faire et servir Dieu. Une fois converti et éclairé par l'Esprit d'en haut, Paul mettra au service de l'Evangile le zèle que Saul déployait contre lui. Erreur ne fait pas compte. Ainsi Calvin fit condamner Servet avec l'approbation des Eglises de la Réforme et même du doux Mélanchton. Les exemples de cette nature doivent nous maintenir dans une vigilance salutaire et dans l'adoration pour la patience de Dieu, obligé sans cesse de pardonner non seulement les défaillances mais le zèle de ses serviteurs.

Parler contre l'Esprit saint (I, p. 221).

La nature du péché contre le Saint-Esprit est déterminée par les circonstances qui ont amené Jésus à prononcer ces graves paroles. Jésus est arrivé au point culminant de son activité en Galilée. Il s'est manifesté le Fils de Dieu par ses enseignements, par ses œuvres, par sa vie. La foule qui l'entoure, qui l'admire est arrivée à un enthousiasme tel qu'il lui suffirait, pour proclamer en Jésus le Messie, d'une parole de ses chefs.

Prononcer cette parole serait pour les docteurs du peuple renoncer à «avoir domination sur les héritages du Seigneur.» Ils refusent de la prononcer. Mais, comme ils ne peuvent

nier en Jésus une puissance surnaturelle, ne voulant pas que le peuple y voie la main de Dieu, ils l'attribuent à l'intervention de Satan. « Il a un esprit impur. » Les manifestations de l'Esprit de sainteté étaient pourtant faciles à reconnaître dans la personne et l'activité de Jésus. Le peuple dans son ignorance avait bien su faire cette distinction. Il avait acclamé en Jésus le prophète. Mais les pharisiens s'obstinent à récuser la messianité de Jésus, parce que le premier acte d'adhésion à Jésus est la repentance.

Leur jugement n'est pas celui du fanatisme aveugle qui combat le bien parce qu'il le croit mauvais, ni celui de l'égoïsme criminel qui le combat parce qu'il s'en trouve gêné : c'est celui de la froide obstination qui se refuse à l'appeler « bien », parce qu'il fait appel à un acte d'humiliation, et qui, contrairement à toute évidence morale, persiste à donner à ce bien le nom de mal. A cause de cette attitude intérieure, d'où toute franchise est exclue, Jésus appelle souvent les pharisiens des hypocrites, des comédiens, et à cause du danger de cette attitude, il leur adresse ici, à l'heure où la rupture se consomme, l'avertissement terrible : tout péché peut être pardonné, excepté celui dont la nature même exclut la condition de tout pardon : le repentir.

Comme conséquence pratique des paroles de Jésus on peut dire, d'une part, que jamais aucun homme ne pourra attribuer à un autre le péché contre le Saint-Esprit : qui sommes-nous pour dire de notre prochain que son cœur ne connaît pas le repentir ? et, d'autre part, que toute conscience angoissée par la crainte d'avoir commis ce péché, peut se rassurer par là même, parce que le caractère distinctif de de cet état d'âme, c'est l'aveuglement moral qui ne discerne plus la culpabilité, l'endurcissement d'un cœur incapable de repentance, et la résistance hautaine à l'Esprit de Dieu.

Maître, nous voulons voir un signe probant (I, p. 221).

C'est une erreur que de vouloir traduire ici par : Nous voudrions voir « un miracle ». Des miracles, les scribes et les pharisiens en voyaient tous les jours. Ils ne songeaient point à contester le pouvoir qu'avait Jésus de faire des prodiges. Seulement, dans leur fanatisme aveuglé, ils attribuaient ce pouvoir à l'assistance du démon.

Ce qu'ils demandent à Jésus, c'est un signe prouvant qu'il est véritablement le Messie attendu. Ils veulent exiger de Jésus une de ces manifestations extraordinaires par lesquelles la littérature juive affirmait que la venue du Messie glorieux serait révélée à son peuple. Jésus refuse cette preuve tout extérieure d'un messianisme exauçant les ambitions d'Israël. La preuve de sa messianité n'est sensible qu'au cœur repentant.

Sermon au bord de la mer (I, p. 223).

Dans le Sermon sur la montagne, Jésus a donné l'esprit et la loi du Royaume de Dieu sur la terre. Dans le Sermon au bord de la mer, Jésus en indique la nature, le développement et la fin.

Les Juifs attendaient de leur Messie un royaume national, politique, temporel, extérieur, dont tous les Juifs, et les Juifs seulement, feraient partie de droit.

Jésus annonce que le Royaume de Dieu est moral, spirituel, intérieur, et qu'il est ouvert à tout homme dont le cœur est honnête et bon. Il en sera de chacun suivant la façon dont il aura écouté (le semeur). Le Royaume est une puissance de vie, une énergie transformatrice qui agit du

dedans au dehors, évolue lentement mais sûrement (semence, grain de sénevé, levain). Il se développe au milieu des oppositions et des persécutions de l'adversaire de Dieu (ivraie). Ceux-là seuls le possèderont qui en comprendront le prix et seront disposés à sacrifier tous les autres biens pour posséder celui-là (trésor, perle). Quelles que soient les tribulations auxquelles il sera exposé, il triomphera, et les rétributions suprêmes rendront à chacun suivant ses œuvres à la fin du monde (ivraie, filet).

De ce discours nous n'avons plus que les images. Elles suffisent pour en faire saillir le plan et l'enseignement.

Paraboles (I, p. 223).

Il est dans la littérature des âges peu de pages aussi belles que celle-ci. Les paraboles à elles seules pourraient assurer à Jésus une place dans l'histoire universelle, comme créateur d'un genre littéraire ou nul n'a excellé comme lui. Lavater disait de Jésus qu'il était le plus grand des poètes.

La parabole est une comparaison empruntée à la vie ordinaire ou à la nature, et destinée à rendre intelligible, frappante, une vérité religieuse ou morale. C'est une image pour illustrer une pensée. La parabole ne doit pas être confondue avec la fable, parce que celle-ci ne tient aucun compte de la réalité dans son récit : elle fait parler les animaux, les plantes, etc...

Dans les comparaisons de Jésus tout est naturel et vrai. Partout la fiction créée pour les besoins de la cause pourrait être un fait réel. La littérature talmudique nous présente quelques exemples de paraboles ; et nous y pouvons constater combien pauvre était l'imagination des scribes quand ils se mettaient en frais d'imagination.

En voyant ils ne voient point (I, p. 224).

Matthieu dit : « parce que ». Marc et Luc : « afin que ». La rédaction de Matthieu est ici la plus complète et la plus exacte. Jésus parle en paraboles non pour être incompréhensible à la foule, mais au contraire pour rendre accessible aux plus simples les vérités du monde moral et spirituel. La prophétie d'Esaïe s'est accomplie : Israël, par sa rébellion, s'est rendu incapable de comprendre directement les choses de l'Esprit. Il faut donc, par des images empruntées au monde visible, s'accommoder aux facultés du peuple, se mettre à la portée de sa mentalité et tâcher ainsi de lui rendre intelligibles les réalités de l'Evangile. La parabole est un effort de miséricorde en même temps qu'un appel à l'attention.

Si Jésus présente les mystères du Royaume des cieux sous un voile à demi-transparent, c'est aussi pour épargner ses auditeurs, et pour que les hommes rebelles à la vérité ne soient point chargés d'un péché trop grand. Ils s'éloignent sans approfondir. Les autres vont à Jésus et reçoivent l'explication...

Comme l'a écrit Pascal :

« Voulant paraître à découvert à ceux qui le cherchent de tout leur cœur et caché à ceux qui le fuient de tout leur cœur, Jésus tempère sa connaissance, en sorte qu'il a donné des marques de soi visibles à ceux qui le cherchent et obscures à ceux qui ne le cherchent pas. Il y a assez de lumière pour ceux qui ne désirent que de voir, et assez d'obscurité pour ceux qui ont une disposition contraire. »

L'ivraie (I, p. 226).

L'ivraie, petite graminée dont le fruit est malsain et dont l'épi ressemble à celui du blé, se dit en grec « zizania », d'où le mot français zizanie. Il y a là de quoi faire réfléchir. Que de chrétiens zélés qui, semant à pleines mains la bonne semence, sèment avec leur langue la zizanie. Ils seraient bien étonnés, si on leur disait qu'ils font l'œuvre du diable.

Une seconde leçon donnée par la parabole : « Laissez-les croître tous deux ensemble » doit nous apprendre aussi à tenir notre langue en bride. L'heure du jugement n'est pas venue. Et peut-être cette heure ménagera-t-elle bien des surprises, car il n'en est point des hommes comme de la semence : Saint Augustin l'a dit : « Ceux qui aujourd'hui sont ivraie, demain peuvent être froment ».

Royaume et semence (I, p. 227).

La parabole du levain, celle du grain de moutarde — d'une façon générale toutes celles qui ont rapport à une semence — sont en contradiction directe avec la façon dont les Juifs et les disciples se représentaient l'établissement du royaume messianique. A la notion superficielle d'une apparition magique qui devait tout transformer en un clin d'œil, Jésus oppose l'idée d'un développement organique et moral dont les moyens sont spirituels et qui respecte la liberté humaine, c'est-à-dire ne va pas sans lenteurs, tâtonnements et progrès.

En présence de ces paraboles, comme de beaucoup d'autres déclarations du Sauveur, il est impossible de penser qu'il ait cru lui-même à l'imminence de son retour.

L'ennemi (I, p. 228).

Une fois de plus, Jésus enseigne ici clairement l'origine du mal dans le monde. Il affirme que l'œuvre de la création était bonne et que le mal et la misère sont l'œuvre d'une initiative étrangère au plan de la création, l'œuvre d'un ennemi.

En présence de cette parabole, il est impossible de maintenir l'idée si fort à la mode que le mal est un moindre bien. Il n'est pas seulement mauvais de nature, il est mauvais d'intention. « Le péché, qui n'existe que dans une volonté vivante et personnelle, ne peut avoir son origine que dans une volonté personnelle qui en a été la source ».

Salomé (I, p. 235).

La mère de Salomé, Hérodias, petite-fille d'Hérode le Grand, avait épousé successivement ses deux oncles, Philippe, dont elle avait eu Salomé, et Hérode Antipas. Celui-ci, pour l'épouser, avait répudié sa première femme, la fille du roi arabe Aretas. C'est contre cet acte et la liaison coupable d'Hérode avec sa belle-sœur que Jean-Baptiste avait eu le courage d'élever la voix. Il paya de sa vie la parole héroïque : « Il ne t'est pas permis d'avoir la femme de ton frère ».

Salomé, la fille d'Hérodias et d'Hérode-Philippe, épousa en premières noces son oncle, appelé aussi Philippe, le tétrarque de la Trachonitide. Celui-ci mourut en 34, sans enfants. Salomé épousa alors son cousin, Aristobule, fils d'Hérode et roi de Chalcide. Elle eut de lui trois enfants.

L'épisode de Salomé a inspiré à Adolphe Monod un de ses plus beaux discours : *Danse et martyre*.

Jésus et la mort de Jean-Baptiste (I, p. 236).

Quand on apporta à Annibal la tête de son frère Asdrubal, décapité par les Romains, il s'écria : « Je connais maintenant le destin de Carthage ».

La lutte qui se poursuivait aux environs du Jourdain, n'avait pas aussi grande allure que la guerre punique, mais elle était, en elle-même, autrement formidable et, comme l'autre, sans merci. Quand la tête de Jean-Baptiste fut tombée, Jésus comprit que les chefs de son peuple n'auraient point de repos qu'ils n'aient obtenu la sienne. La perspective du sacrifice ne le troubla point, il l'avait accepté d'avance. Mais pour n'être point surpris par de sourdes menées, il modifia profondément les habitudes qu'il avait eues jusqu'alors. Quelques fidèles étaient venus lui raconter qu'Hérode Antipas s'inquiétait des succès de son ministère ; que même il aurait dit : « Ce Jésus, c'est Jean-Baptiste ressuscité des morts ».

Or Antipas a sa résidence à Tibériade, à quelques heures de Capernaüm. Ses espions sont partout. Jésus vient d'apprendre que les Hérodiens, c'est-à-dire les affidés d'Hérode, se sont rapprochés de leurs irréconciliables ennemis, les pharisiens ; ce qui les réconcilie, c'est leur haine commune envers le jeune rabbi de Nazareth. Bientôt les sadducéens, également désireux de se débarrasser du prophète qui leur a fait l'affront de purifier le Temple, vont arriver de Jérusalem pour se liguer avec les deux autres partis, et tramer avec eux le complot qui mettra fin à l'épopée nazaréenne...

Jésus sait tout cela. Pour parer au danger, il prend une attitude nouvelle. Il ne parlera plus en public, dans les synagogues ; il ne reviendra qu'en passant à sa maison de Capernaüm ; il se résignera à la vie itinérante sans domicile fixe ; il évitera de se montrer sur les routes trop fréquentées. Comme son but désormais sera moins de gagner son peuple au Messie que de former ses disciples à l'apostolat, il n'hésitera pas à les entraîner avec lui hors des frontières d'Israël, pour avoir une retraite assurée et se donner le temps de les initier, avant le dénouement suprême, à la doctrine de la croix.

Où achèterons-nous du pain ? (I, p. 237).

Telle était la méthode du Christ, telle est la méthode qu'il a laissée à ses disciples pour résoudre la question sociale. Elle ne nécessite ni grands discours, ni sanglantes révolutions, elle n'irrite pas, elle n'excite pas les appétits sous prétexte de les satisfaire ; elle peut s'exercer individuellement sous tous les régimes économiques, et peut, mieux que toute autre, travailler à leur amélioration. Donnez dans la mesure où vous pouvez donner, donnez ce que vous pouvez donner dans la mesure des besoins qui vous entourent, et nul ne sera mieux préparé que vous pour travailler utilement à la réforme de la société.

Si chacun, aujourd'hui, acceptait de partager fraternellement sa part des cinq pains et des deux poissons, Jésus, comme autrefois, se chargerait de suppléer à ce qui manque, et la transformation sociale ainsi obtenue offrirait à nos yeux un miracle plus grand que celui de la multiplication des pains.

Il rompit les pains et les donnait... (I, p. 238).

Cet acte de souveraineté, accompli par Jésus sur la nature inanimée, échappe à toutes les explications tendancieuses par lesquelles l'incrédulité attribue les guérisons opérées par Jésus à son influence morale sur les malades. Ici, la puissance créatrice, l'autorité de Jésus sur la nature éclate avec une entière évidence. Aucune raison scientifique pour supprimer cet épisode plutôt que tout autre dans la vie de Jésus. Aucune manière raisonnable de l'expliquer sinon celle-ci : Jésus avait pouvoir sur la nature matérielle.

Appellerons-nous ce pouvoir le surnaturel ? Non. Jésus a pu ce qu'il a fait parce qu'il était l'homme normal. Victorieux du tentateur, sanctifié par trente années de communion avec son Père, le Fils de l'homme avait acquis la puissance spirituelle et bénissait la terre par le retour des vertus de l'Esprit. Il avait ramassé le sceptre que Jéhovah avait donné à la créature et que la créature, au jour de la chute, avait laissé tomber. Jésus, en ramenant l'Esprit parmi les hommes, avait simplement rétabli l'ordre des puissances. Il avait replacé la matière — qui n'est autre qu'une forme inférieure, aveugle et déterminée de l'énergie spirituelle — sous le règne de l'esprit, c'est-à-dire de la forme supérieure, intelligente et libre de l'énergie créatrice. Les miracles, ici-bas ne sont pas de l'ordre divin où on les cherche ; ils sont de l'ordre de misère. Le miracle est dans les faits qui manifestent que l'humanité actuelle est une sous-humanité ; il est partout où la volonté d'un enfant de Dieu est vaincue et anéantie par la puissance des ténèbres ou par la force aveugle de la nature. Le miracle, ce n'est pas que Jésus

marche sur les eaux, c'est que Simon, quand Jésus l'y appelle, enfonce dans les vagues.

Ce qui est naturel, c'est qu'en toute occasion l'Esprit qui a créé les lois puisse se servir d'elles comme d'instruments dociles à sa volonté. L'état normal, c'est que Dieu règne.

Et voilà pourquoi Jésus annonçant à ses disciples la Pentecôte, leur dit : « Quand l'Esprit sera en vous, vous ferez les œuvres que je fais et vous en ferez même de plus grandes. » Entendait-il par là : « j'inaugure l'ère des prodiges » ? Non ; mais : « je rétablis le règne de Dieu. » Les disciples, en convertissant l'humanité, ont accompli une œuvre plus grande que s'ils avaient transformé tel ou tel point de la matière. La matière est inerte, elle ne se défend pas ; le cœur de l'homme est une puissance consciente, il se défend.

A celui qui peut transmettre à ses disciples le pouvoir de transformer des âmes d'hommes, nous pouvons sans crainte faire crédit de quelques œuvres de miséricorde accomplies dans l'ordre matériel et qu'on appelle vulgairement des miracles. Le grand miracle restera toujours la conversion du cœur humain.

Jésus lui dit : Viens ! (I, p. 239).

Ce que Jésus dit à Pierre, il le dit à tous. L'éducation d'une âme ne se fait point par l'autorité, mais par l'expérience. Et de toutes les expériences, la plus salutaire, c'est celle d'avoir été vaincu. Car la prière qui sauve, ce n'est pas la récitation paisible de l'oraison dominicale, que tant de chrétiens récitent tous les jours sans se douter à quel point elle les domine et les condamne, c'est le cri du cœur arraché à Pierre par l'imminence du danger : « Seigneur,

sauve-moi ! » Toute autre prière est vaine, tant que celle-là n'a pas été faite et exaucée.

Je ne repousserai pas... (I, p. 242).

Impossible d'aller au-delà de la compassion exprimée dans cette parole. Aussi est-elle la plus consolante de tout l'Evangile.

Si l'on peut saisir quelque part la distance qui sépare le cœur du Maître du cœur des disciples, c'est bien ici. L'aveugle au bord du chemin, la femme qui implore pour sa fille, les petits enfants présentés à la bénédiction du Maître sont repoussés par les disciples. Le cœur du Maître n'exclut personne. Il s'émeut de la misère de tous et son geste est une étreinte pour quiconque se réfugie dans ses bras.

C'est parce que cette parole se trouve dans la Bible que la Bible est le livre des affligés, des pécheurs, des malades, des mourants, qu'on la trouve dans les hôpitaux, dans les prisons, et qu'elle console jusque sur l'échafaud.

Le pain de la vie (I, p. 243).

L'impression qui se dégage des affirmations de Jésus dans le discours sur le pain de vie, c'est que la vie éternelle est pour ceux-là seuls qui se nourriront de lui. La doctrine de l'immortalité de l'âme, qui attribue à tout homme la vie éternelle par le seul fait qu'il est homme. et qui postule comme conséquence de la condamnation l'éternité des peines, est une doctrine étrangère à l'Ancien Testament et qui est entrée dans la théologie du Nouveau par la philosophie des Grecs. Elle est l'expression païenne du besoin que nous sentons en nous de vivre éternellement.

L'Ancien Testament présente les choses tout autrement. Pour lui, la vie est en Dieu seul ; ce qui est hors de Dieu n'a pas de durée ; s'approcher de Dieu, c'est vivre ; s'éloigner de Dieu, c'est mourir. Les destinées de l'au-delà lui apparaissent non sous la forme de l'immortalité des âmes, mais sous la forme de la résurrection des individualités. Dieu ressuscite qui il veut. Ne vivra que celui qui est rappelé par Dieu à la vie.

L'enseignement du Nouveau Testament repose d'aplomb sur celui de l'Ancien. Jésus-Christ est venu pour inaugurer le règne de la vie. Tous les hommes, devant lui, sont des candidats à la vie éternelle : ceux qui croiront en lui vivront ; le seul pain qui donne la vie, c'est sa chair... c'est Lui-même, « Le pain de vie, c'est moi. »

Ceux qui n'auront pas voulu aller à lui pour avoir la vie, auront pour châtiment de reconnaître avec larmes, au jour où sera dissoute l'économie présente, qu'ils ont refusé la seule voie qui pût leur être offerte pour atteindre à la vie et au bonheur, c'est-à-dire pour réaliser leur destinée normale d'enfants de Dieu. Comme l'a écrit fort justement le pasteur Charles Babut : « En dehors de la foi chrétienne, l'universelle évolution aboutit à une impasse, car son terme suprême est l'homme, et l'homme, hors de Christ, est et se sent un être incomplet, manqué, qui n'achève rien et qui disparaît dans l'inconnu ».

Cela dit, nous estimons qu'il est du devoir du chrétien de ne point sortir en ces matières de la réserve commandée par les textes eux-mêmes. Jésus-Christ ne nous a pas donné de théorie des choses dernières. Il n'a pas soulevé le voile qui sépare l'homme de sa condition future. Ne le soulevons pas non plus, et restons humblement à la seule chose nettement enseignée, à savoir que notre bonheur éternel dépend

de la fidélité avec laquelle nous nous serons servis des lumières que nous avons reçues.

Manger ma chair... (I, p. 243).

Porphyre et bien d'autres après lui ont trouvé cette métaphore d'un réalisme insupportable. Cependant, si l'on tient compte de la lumière spirituelle où Jésus-Christ la place, cette parole est vraie textuellement. Avec la doctrine de l'Evangile nous sommes appelés moins à apprendre du Christ qu'à nous nourrir de lui. Il ne suffit pas d'accepter un dogme, il faut nous assimiler la substance divine, nous unir organiquement au Maître et recevoir par lui une nouvelle nature. Partout où le but est la vie, la condition est la nourriture. « Qui se nourrit de moi, vivra par moi ».

Ils ne marchaient plus avec lui (I, p. 245).

Cette défection, en apparence, est une défaite. En réalité, c'est une victoire. Depuis ses premiers miracles, Jésus était entouré par une foule qu'attachaient à ses pas des espérances charnelles, des convoitises matérielles, des sentiments de toutes sortes, hors l'humilité de l'âme repentante. Cette troupe de disciples entravait les mouvements du Maître et pouvait donner le change aux milieux où il s'en allait évangéliser.

Quand il sentit que la crise décisive approchait, Jésus résolut de se débarrasser de ces masses sans consistance, afin de pouvoir grouper autour de lui les croyants qui avaient compris son œuvre rédemptrice et qui en avaient accepté d'avance les renoncements. Pour dissiper toute équivoque, il prononce à Capernaüm le discours sur le pain

de vie, et à Jérusalem le discours sur la source d'eau vive. « Dès ce moment », dit l'apôtre Jean, « une foule de ses disciples cessa de marcher avec lui ». Ainsi s'accomplissait, sous une première forme, la prophétie du Précurseur : « Il prendra son van dans sa main et il nettoiera parfaitement son aire ».

L'Eglise a laissé tomber le van de son Messie. Elle a souffert que les intérêts temporels fussent mêlés aux affaires du Royaume. Elle s'est montrée plus sévère pour les hérésies de l'esprit que pour celles de la conscience. Aussi sa marche est-elle tous les jours entravée par un poids mort qui l'accable. Le monde la juge sévèrement. Il la méconnaît, lorsqu'il refuse de croire qu'elle possède la semence de vie. Mais l'Eglise est responsable de l'équivoque. Quand l'aire n'est pas nettoyée, la balle recouvre le bon grain.

L'un de vous est un démon (I, p. 245).

Pierre avait parlé au nom de tous. Jésus déchire le voile que cette profession, en unanime apparence, jetait sur l'incrédulité cachée de l'un d'eux. Non seulement il veut par là mettre sa responsabilité à couvert vis-à-vis de Judas, mais il veut prévenir le scandale qu'aurait pu causer aux apôtres la pensée que leur Maître avait manqué de discernement. Voilà pourquoi Jésus adresse sa réponse non pas à Pierre seul, mais à tous.

Jésus avait ouvert la porte à Judas ; des hommes, attachés comme lui au messianisme juif, venaient de lui donner l'exemple de la retraite, et cependant il reste et se couvre hypocritement du manteau de la profession de Pierre. Le terme qu'emploie Jésus exprime l'indignation profonde que

lui causent cette persistance de Judas et la prévision de l'acte odieux auquel doit infailliblement aboutir cette marche.

Une femme grecque (I, p. 251).

Pour se rendre de Capernaüm à Tyr, en deux ou trois jours de marche par petites étapes, Jésus devait franchir les montagnes de la Haute-Galilée en passant par la ville actuelle de Safed et descendre de l'autre côté, sur le rivage de la Grande mer. De Safed, d'où l'on a la plus belle vue qui soit dans toute la Palestine, Jésus put embrasser d'un regard presque tout le champ de son ministère. Au nord, la contrée de Césarée de Philippe, au sud, dans le lointain, les sommets de Moab au bord de la mer Morte ; la longue ligne du Carmel fermant le paysage du côté de la Méditerranée ; le Liban et l'Hermon, le Thabor et le Garizim, et plus près vers le sud, toute la Galilée avec son lac enchâssé comme une perle dans la profondeur des rochers. La plaine de Génésareth derrière les collines, les villages, les ports, et dans le lointain Tibériade, baignant ses palais de marbre dans l'eau tranquille. A droite, vers Nazareth, les collines de son enfance. Vraiment, Jésus put voir de là se dérouler devant lui toute l'Histoire Sainte et tout le drame de sa propre vie.

Ce fut dans ce voyage qu'il vit, sans doute pour la seule fois de sa vie, la mer Méditerranée. Là eut lieu aussi sa première rencontre avec le monde grec, qui se présente à lui, non dans la fierté de sa culture, mais sous les traits d'une humble femme. Celle-ci implore du secours et lutte pour l'obtenir, avec une telle énergie que Jésus, en lui accordant sa demande, l'élève au premier rang parmi les

personnes qui l'ont approché : « O femme, ta foi est grande » !

C'est une femme aussi qui avait été la première évangéliste de Samarie. Plus tard, ce sera une femme encore, Lydie de Macédoine, qui ouvrira l'Europe au christianisme. A Athènes, nous trouvons Tamaris auprès de Denis, les deux pionniers de l'Evangile.

Si Déborah s'était tue au temps des juges, Israël était perdu.

Et cependant, saint Paul, d'après l'opinion régnante, interdit aux femmes de prendre la parole dans les réunions de la communauté. Nous estimons qu'ici la tradition fait tort au grand apôtre, et que sa pensée serait mieux comprise, si l'on se souvenait des habitudes de la synagogue et du manque de recueillement dans la tribune des femmes, où celles-ci bavardaient et bavardent encore aujourd'hui. Peut-être saint Paul, dont les Eglises s'organisaient en partie selon le type de la synagogue, a-t-il simplement voulu dire dans ce passage de 1 Corinth. 13, où il s'occupe d'établir l'ordre et la bienséance : Que nos sœurs ne fassent pas comme à la synagogue. Il est malséant à une femme de babiller au culte. S'il est un point qui a piqué leur curiosité ou qui les a émues, plutôt que d'en causer entre elles, qu'elles attendent d'être à la maison pour s'en entretenir avec leur mari.

Quant au ministère de la femme pour l'édification commune, saint Paul a montré clairement au chapitre 11 de la même épître qu'il reconnaît parfaitement aux chrétiennes le droit de prier et de parler sous l'inspiration, comme organes de Dieu, dans les assemblées religieuses.

Jeter le pain aux petits chiens (I, p. 252).

Les rabbins aimaient à représenter Adam comme le père des Juifs. Au lieu d'être, comme pour la Bible, celui de qui nous héritons la condamnation et la mort, il était pour eux le père juste qui assure aux Juifs la supériorité sur les autres hommes et transmet à eux seuls l'immortalité. Quant aux autres hommes, il n'ont point d'âme, ils se confondent avec l'animalité. Un Midrach les appelle « un peuple semblable à l'âne » ; un autre déclare que Dieu leur a permis l'usage de tout aliment, parce qu'ils ne sont pas destinés à la vie éternelle. Dans le langage courant, les expressions les plus injurieuses servaient à les désigner.

Le terme de « chien » était un des plus doux et ne passait pas pour une offense. Jésus l'adoucit encore lorsqu'il l'emploie ici non comme qualificatif mais comme élément de parabole.

Le démon avait disparu (I, p. 252).

Pourquoi veut-on que Jésus ait feint de refuser un secours, afin d'éprouver la foi de la Cananéenne ? Relisons le livre de Jonas. Nous y verrons que Dieu peut changer ses intentions et même révoquer ses prophéties en présence de la persévérance et de la prière humble et fervente. Cette réalité est le suprême réconfort et l'espérance qui soutient ceux qui souffrent. Le plus naturel est de supposer ici que Jésus, sorti des frontières de la Palestine, et désireux de s'enfermer quelque temps dans l'incognito, tenait essentiellement à ne pas distribuer des secours qui pouvaient engager son carac-

tère messianique dans une voie où il ne voulait pas entrer au sein de cette population païenne.

L'insistance d'une mère éplorée l'a vaincu.

Jonas (I, p. 255).

Quand Jésus cite l'Ancien Testament, il revient toujours de préférence aux prophéties, aux psaumes messianiques, aux pages où s'exprime la religion morale de Moïse indépendamment de tout lévitisme, et deux fois il cite Jonas. Non point certes pour attirer l'attention sur l'épisode de la baleine, dont Luc ne parle pas, mais pour rappeler que les Ninivites se repentirent à la voix de Jonas. Les Ninivites ont reconnu dans ce prédicateur étranger un envoyé de Dieu, et les enfants d'Israël ne savent pas reconnaître le sceau divin dans les paroles et les œuvres de Jésus !

Le livre de Jonas avait paru à une époque où le judaïsme s'engageait dans son particularisme étroit, dans sa théologie orgueilleuse et méprisante qui devait aboutir à la doctrine des pharisiens. L'auteur de cette merveilleuse parabole d'histoire met ses contemporains en garde contre leurs tendances fatales. Il les avertit que Dieu aime tous les hommes, qu'il ne demande qu'à faire miséricorde à tous et que, devant le repentir, les prophéties les plus terribles peuvent être révoquées. Jonas refusant de porter secours aux païens tombe sous le jugement de Dieu ; les païens s'humiliant à l'appel de Dieu sont sauvés.

Tout ce problème, agité par le petit livre de l'ancienne alliance, était brûlant d'actualité. Voilà pourquoi Jésus, à la demande des pharisiens qui veulent, comme Jonas, se soustraire à leur vocation, répond en renvoyant à l'histoire de Jonas lui-même, serviteur infidèle, ramené au devoir

par l'épreuve et témoin confondu de la rentrée en grâce d'une cité condamnée.

La fête des Tabernacles (I, p. 257).

L'une des trois grandes fêtes de l'antique Israël. Si la fête de Pâque était devenue la grande fête religieuse des Juifs, celle qui attirait à Jérusalem le plus grand nombre de prosélytes et d'étrangers, la fête des Tabernacles, célébrée en pleines vendanges, était la plus joyeuse et la plus populaire. Son nom « tentes » rappelle les tentes de feuillage dans lesquelles, selon l'antique loi, les Hébreux devaient célébrer en automne pendant sept jours leurs actions de grâces pour les produits de l'aire et du pressoir.

La piscine de Siloé, appelée aujourd'hui fontaine de la Vierge, est un réservoir long de 16 mètres, large de 6, dont l'eau est légèrement salée et désagréable à boire. Elle jaillit intermittente et parfois très abondante d'une source qui domine la vallée du Cédron sous les murs de Jérusalem, non loin du petit village de Siloé ou Siloan, pittoresque hameau dont les maisons se confondent avec les rocs contre lesquels elles sont adossées et les grottes funéraires qui les entourent aujourd'hui.

Au moment de la fête des Tabernacles, le concours de monde était grand dans la vallée de Siloé. C'est à sa fontaine sacrée, qu'à l'heure de l'holocauste matinal, un sacrificateur allait chercher dans une cruche d'or l'eau destinée à la libation du Temple. Il allait, suivi d'une caravane immense, divisée en chœurs qui chantaient et dansaient alternativement, tandis que la foule des spectateurs agitait autour d'eux en cadence les rameaux verts qu'ils tenaient à la main, palmes, myrthes ou cyprès. Et telle était

l'exubérance que les rabbins du temps ont pu dire : « Celui qui n'a pas participé à la fête des Tabernacles ignore ce que c'est que la joie. » Au retour, la caravane longeait le Mont des Oliviers, montait et s'engouffrait tumultueusement dans les parvis du Temple ; les autres sacrificateurs la recevaient au son joyeux de la trompette, tandis que le peuple chantait :

Vous puiserez de l'eau avec joie aux sources de la délivrance.

Les rabbins appliquaient ce verset aux bénédictions qui devaient accompagner la venue du Messie.

Mon temps n'est pas encore accompli (I, p. 257).

Quand son temps sera accompli, Jésus montera pour une fête à Jérusalem dans tout l'appareil messianique. Le désir de ses frères sera exaucé : il se montrera le prince débonnaire tel que les prophètes l'avaient annoncé, au milieu des hosannas de la foule. Pour le moment, l'heure n'est pas venue. Il se laissera diriger dans les jours qui viennent, non par ses frères incroyants, mais par son Père qui est dans les cieux.

Lui qui n'a pas étudié (I, p. 258).

Nous avons, dans cette parole, une preuve du manque de sens historique manifesté par ceux qui présentent Jésus comme un réformateur religieux tout imbu d'une science qu'il aurait été chercher dans les écoles rabbiniques, helléniques, bouddhiques ou dans les couvents esséniens. Pour ses contemporains, Jésus n'était ni un savant ni un ascète, c'était, de leur propre aveu, un artisan et un illettré.

Si quelqu'un veut obéir, il connaîtra (I, p. 258).

« Soyez saints car je suis saint », voilà la volonté de Dieu. Si quelqu'un veut obéir, il ne tardera pas à s'apercevoir que la doctrine du Christ n'est ni une religion nouvelle, ni une morale nouvelle, mais qu'elle est une méthode de sanctification. Si quelqu'un veut obéir, il découvrira dans sa lutte contre le péché que la méthode de sanctification proposée par Jésus est la seule qui aboutisse, parce que seule elle apporte avec la lumière qui révèle le péché, la grâce qui le couvre. Si quelqu'un veut obéir, il se met spontanément dans l'attitude d'humilité confiante qui permet à Jésus de lui communiquer la puissance d'en haut, le Saint-Esprit qui conduit dans toute la vérité. Ainsi, vouloir obéir, c'est avoir besoin de Jésus en toute chose, et reconnaître en lui, dans sa communion unique, le Fils modèle, le Sauveur parfait, le dispensateur de l'énergie souveraine. Obéir à Dieu, c'est faire l'expérience de Jésus-Christ.

On voit ici la valeur scientifique de l'obéissance pour qui veut pénétrer le fait chrétien, et la vanité de toute christologie qui ne se soucie pas de la sainteté.

« Dans les choses humaines », dit Pascal, « il faut connaître pour aimer ; dans les choses divines, il faut aimer pour connaître ».

Qu'il vienne à moi et qu'il boive... (I, p. 261).

Peut-être Jésus trouva-t-il dans le rite même de la fête des Tabernacles l'occasion de son appel. Mais après avoir vu, sur les places et aux carrefours de Jérusalem, les marchands de boisson, dans leur costume blanc, la cruche

de cuivre sur le dos et le gobelet à la main, parcourir les foules en criant : « Qui a soif, qui a soif, qu'il vienne ! qu'il boive !... », je me demande si l'explication la plus simple n'a pas été donnée par Schneller : « On était aux heures chaudes d'octobre, Jésus se présente brusquement au milieu du mouvement de la dernière journée de fête. Il s'approprie dans un sens spirituel le cri des porteurs d'eau, et de sa voix virile fait retentir sur l'immense place l'invitation rédemptrice : Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive ! »

Les deux explications ne se contredisent pas. Ensemble elles concourent à nous prouver que Jésus, ce jour-là, s'exprima dans une langue dont tout le peuple pouvait clairement comprendre le sens et la portée. Tout l'enseignement de Jésus, au cours de ce jour mémorable, fut une série de paroles portant coup. A les entendre, les uns s'écrièrent : « Celui-ci est vraiment le Christ ! » les autres l'apostrophaient et tremblaient de colère, et dans le bâtiment voisin de la place, le sanhédrin, convoqué d'urgence, envoyait des huissiers pour se saisir de Jésus.

Jamais homme n'a parlé comme cet homme ! (I, p. 262).

« Il est difficile à un riche d'entrer dans le Royaume des cieux », disait Jésus, et saint Paul écrivait aux Corinthiens : « Il n'y a parmi vous ni beaucoup de puissants, ni beaucoup de nobles ». C'est une expérience d'histoire que la porte d'humilité s'ouvre plus facilement pour les serviteurs que pour les maîtres. Un des caractères les plus frappants de la vérité, c'est qu'elle se rend sensible aux hommes simples et qu'elle se dérobe à la recherche orgueilleuse des grands.

Que celui qui est sans péché... (I, p. 263).

Ce récit manque dans les plus anciens manuscrits; mais ils nous le disent eux-mêmes : ils ne rapportent qu'une petite partie des œuvres divines du Maître. Nous ne croyons point devoir l'ôter de la place que lui a dévolue l'Eglise primitive. Que ceux qui ont le courage de refuser au Christ l'acte ici raconté, suppriment cette page que Jérôme, au IVe siècle, tenait pour authentique.

Je suis la lumière du monde (I, p. 263).

Pour comprendre tout ce qu'il y a dans cette parole et combien elle est éloignée de l'intellectualisme, il faut relire attentivement le prologue de Jean et se rendre compte en quelle étroite union la pensée de Jésus mettait la lumière et la vie. Inséparables dans le monde physique, ces deux notions le sont aussi dans le monde moral.

Voir notre étude sur *la Vie régénérée.*

Vous connaîtrez la vérité (I, p. 266).

Vinet dit fort bien : « La vérité sans la recherche de la vérité n'est que la moitié de la vérité ». Mais à plus forte raison sommes-nous en droit d'affirmer que la recherche de la vérité sans espoir d'atteindre la vérité n'est qu'un travail de Sysiphe qui décourage l'esprit, anémie la conscience et ramène l'humanité aux mœurs du scepticisme pratique. L'Evangile et l'expérience du chrétien s'inscrivent en faux contre la parole très moderne du procurateur Ponce Pilate : « Qu'est-ce que la vérité ? ».

Véritablement libres (I, p. 266).

Les libres-penseurs affirment qu'en débarrassant l'humanité de l'Evangile du Christ, ils font œuvre d'affranchissement. Voilà une affirmation dont la démonstration me paraît malaisée.

L'intelligence de l'athée est-elle plus libre que celle du chrétien ? Le domaine scientifique leur est commun, d'un pôle à l'autre, dans tous ses matériaux et dans toutes ses méthodes. Dire que la nature suffit pour tout expliquer, ce n'est pas expliquer tout. Se refuser une hypothèse parce qu'elle est l'hypothèse Dieu, ne m'apparaît pas comme une preuve d'indépendance. L'intelligence libre est celle qui ne ferme aucune avenue, pas même celle qui conduit de l'intuition morale à Dieu.

Le cœur de l'athée est-il plus libre que celui du chrétien ? L'amour libre serait-il la plus haute forme de l'amour ? L'amour qui inscrit « Rien après » sur la porte du cimetière est-il l'amour qui possède vraiment l'objet aimé ? Le cœur libre est le cœur qui garde la trouée vers la vie éternelle et l'éternel amour.

La volonté de l'athée est-elle plus libre que celle du chrétien ? Il est facile de dire : « Je fais ce que je veux ! », mais est-ce facile à réaliser ? Christ ne s'est-il pas démontré dans le monde ce qu'il s'est manifesté dans les âmes : le persuasif suprême pour la lutte morale ? Toutes les œuvres de relèvement ont donné la preuve scientifique que la puissance régénératrice est en Dieu. La volonté libre est née au sein de l'humanité le jour de la Pentecôte.

La conscience de l'athée est-elle plus libre que celle du chrétien ? L'athéisme peut bien enlever à la conscience son

fondement : la finalité, et son orientation : Dieu. Il ne peut lui enlever sa voix accusatrice. De toutes les oppressions, la plus dure est le tourment de la responsabilité, le poids de la faute impardonnée. La conscience libre, n'est-ce pas la conscience qui a entendu la déclaration rédemptrice : « Va en paix » ?

Où le Christ a passé, plus rien n'est esclave. « Si le Fils vous affranchit, vous serez véritablement libres. »

Le père du mensonge (I, p. 267).

On a déjà vu comment Jésus, dans la parabole de l'ivraie, affirme la réalité personnelle et l'initiative destructrice du principe du mal. En appelant ce principe « Le père du mensonge », Jésus va plus loin et donne un enseignement sur l'être mystérieux qu'il qualifie ailleurs de prince de ce monde. Les déclarations de ce passage s'appliquent à merveille au caractère d'un esprit déchu, mais perdent tout leur sens si l'on veut persister à ne voir dans Satan qu'un vocable personnifiant une abstraction : le principe mauvais.

Abraham a vu mon jour (I, p. 268).

Laissons dire à cette phrase ce qu'elle veut dire, et que la subtilité de la théologie n'y vienne pas dissoudre une sublime réalité : Ceux qui sont morts dans la foi vivent, aiment et s'associent au combat du Royaume de Dieu sur la terre, avec la joie sereine de son triomphe certain.

Avant qu'Abraham fût, je suis (I, p. 268).

Pour comprendre toute l'étendue de cette parole, il faut relire le prologue de Jean, la suprême prière de Jésus avant Gethsémané et le chapitre 2 de l'épître aux Philippiens. « Je suis », avait dit Jéhovah à Moïse. « Je suis », dit à son tour Jésus à ceux qui, assis dans la chaire de Moïse, ont perdu le sens de la révélation jéhoviste. Le Père céleste est la source unique de vie pour tout ce qui existe. Le Fils, qui est venu dans le monde pour révéler aux hommes l'amour divin, a reçu du Père le pouvoir de donner la vie à tous ceux qui regardent à Lui comme au Créateur et au Rédempteur de l'économie où nous sommes.

Le bon berger (I, p. 274).

Devant l'obstination orgueilleuse des pharisiens, Jésus conclut en déclarant que prêtres et docteurs ne sont pour le peuple de Dieu que de faux bergers, des usurpateurs du mandat divin, et que si les foules vont à lui, c'est qu'elles ont reconnu dans ses accents d'amour le timbre de la voix de Dieu.

Il se sert, pour illustrer sa pensée, des scènes de la vie pastorale au sein desquelles vivait le peuple d'Israël. Jean, qui résume le débat, nous en a conservé les trois allégories.

Le premier tableau est une scène du matin. Le berger authentique, connu, aimé, se fait ouvrir le bercail, rassemble son troupeau et en prend la direction.

Plus tard, dans ses discours, Jésus emprunte une comparaison aux mœurs de la journée. La porte ouverte du bercail qui permet aux brebis d'entrer et de sortir à toute

heure, suivant qu'elles cherchent la sécurité ou l'abondance, c'est le Messie lui-même, en qui les âmes trouvent l'accès d'un salut constant et journalier. C'est le Christ médiateur.

Enfin, la troisième allégorie nous met en présence des heures du soir, où le troupeau peut être assailli à la faveur des ténèbres par les ennemis du berger, par le loup. Dans cette image plus riche et plus dramatique que la première, Jésus, redevenu le berger, se désigne comme celui qui aime, qui défend ses brebis et qui saura les aimer jusqu'à mourir pour elles.

C'est ici la première allusion faite à la Passion, désormais inévitable, prochaine, et dont Jésus commencera d'entretenir ses disciples dès son retour de Jérusalem.

Jésus s'exilant volontairement... (I, p. 275).

L'heure de l'expiation approchait. Jésus avait prononcé en Galilée les paroles décisives, qui avaient écarté de lui la faveur populaire en ôtant aux Galiléens, enthousiastes et belliqueux, l'espoir d'acclamer en lui le Messie politique, le libérateur attendu. Maintenant, il venait de prononcer en Judée, à l'occasion de la fête des Tabernacles, des discours où il s'était présenté comme la source de la vie, le vainqueur de la mort, la lumière du monde. La double action de l'Evangile, principe de vie ou principe de mort, avait opéré le triage : la masse des Judéens, les chefs, s'étaient prononcés contre Jésus. Le sacerdoce, d'accord avec les magistrats, avait juré sa perte.

La lumière a brillé dans les ténèbres, mais les ténèbres ne l'ont pas reçue. Jésus n'a plus qu'à attendre son heure, et à préparer à la tourmente suprême les apôtres qu'il va quitter. C'est pourquoi, une fois dernière, il remonte vers

la Galilée, rallie les disciples qu'il y avait laissés, et les emmène avec lui vers les frontières de la Phénicie, à l'abri des contradicteurs et des intrigues, sur la terre païenne qui s'étend à travers les jardins et les solitudes jusqu'au massif de l'Hermon. C'était vers le nord, dans la contrée orientale du Jourdain.

La petite troupe laisse à sa gauche la plaine verdoyante où le Jourdain forme son premier lac, baptisé Mérom par la géographie traditionnelle, et qui s'appelle aujourd'hui Houléh. Puis elle traverse les hameaux du pays montagneux de la Gaulanitide où Jésus aimait à se retirer dans les heures de crise, parce que le territoire de l'Iturée était sous la domination de Philippe, prince juste et doux. Dès le second jour, les voyageurs purent apercevoir de loin, au pied du grand Hermon, le but de leur voyage, l'antique Panéas que le tétrarque Philippe avait agrandie et nommé Césarée en l'honneur de l'empereur. On était près des sources du Jourdain; le paysage découvrait à chaque pas de nouvelles cascades. Le site, autrefois magnifique, impressionne encore par sa beauté.

C'est là, sur le chemin paisible et solitaire, au milieu de splendides ombrages, que Jésus, après s'être informé des impressions recueillies par les disciples en son absence, pose la question décisive qui va inaugurer les entretiens sur la Passion : « Et vous, qui dites-vous que je suis ? »

Tu es le Christ... (I, p. 276).

L'importance de cette déclaration tient, avant tout, au fait que Jésus l'a provoquée.

Sans doute, les disciples ont, dès le début, acclamé leur Maître; mais c'était surtout dans l'enthousiasme de leurs

espérances messianiques qu'ils partageaient avec le peuple.

Jésus a consacré l'effort de toute cette première partie de son ministère à montrer que ces espérances étaient vaines, et qu'il n'était pas le Messie que l'ambition juive attendait. Pendant cette initiation, la confiance des disciples eut à subir des crises terribles, crises où devait se transformer, dans le creuset des consciences individuelles, le messianisme politique en messianisme moral, l'idéal temporel en idéal spirituel, la religion de l'intérêt en religion du sacrifice; crise d'amour où la fidélité des onze s'affermit, où la fidélité de Judas succombe. Que d'hésitations, que de craintes, que de scandales et de renoncements ! Il leur fallut, comme Jésus au désert, lutter contre le prince de ce monde ! Il leur fallut conquérir pas à pas la foi qu'ils avaient proclamée dans l'enthousiasme de la première heure...

Maintenant, l'initiation est terminée. L'illusion est déchirée. La foule qui veut d'un Messie roi des Juifs n'est plus là. Il s'agit de savoir si, l'échafaudage une fois renversé, l'édifice se tiendra debout, dans la pureté de ses lignes et la solidité de ses fondements. C'est alors que le Maître demande à ses disciples, restés seuls avec lui : « Et vous, qui dites-vous que je suis ? »

— « Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant. »

La preuve est faite, Jésus laisse éclater sa joie. Il voit déjà, par avance, son Eglise fondée et Satan tomber du ciel comme un éclair. Il peut souffrir, il peut mourir : des mains fidèles se sont tendues pour recevoir les clefs du Royaume des cieux.

Tu es Pierre... (I, p. 276).

« L'Eglise est fondée sur Pierre seul », disent les catholiques. — « Elle est fondée sur la foi professée par Pierre », disent les protestants. En réalité, elle est fondée sur les deux : l'homme et la profession sont ici absolument inséparables. Un homme sans profession de foi ne peut fonder une société religieuse ; une profession de foi qui n'est qu'une formule ne peut être une puissance de régénération sociale. Pour que l'Eglise soit, il faut un témoignage précis et un témoin qui le vive. Pierre, le premier parmi les hommes, a eu l'honneur de confesser la foi intégrale à Jésus Messie et Fils de Dieu. Il l'a fait avec un cœur débordant de zèle et d'amour pour son Maître ; Pierre a donc été réellement, historiquement, les prémices de l'Eglise, la première « pierre vivante ». Ne lui refusons pas les prérogatives attachées à son privilège : il est toujours en tête de la liste des douze institués par Jésus ; partout il paraît en première ligne ; il porte la parole au nom des autres, et c'est lui qui, après la mort du Christ, soutient le premier effort dans la fondation de l'Eglise.

Seulement cette primauté n'inclut en rien une prééminence et n'attribue au fils de Jona aucun apanage, aucune fonction susceptible d'être léguée comme un héritage à des successeurs. Rien dans les déclarations du Christ ne légitime les prétentions de la papauté romaine, qui n'est qu'une fiction d'histoire, et la suprématie de Pierre est exclue formellement par d'autres paroles non moins claires de Jésus-Christ (par ex. : Matth. 20 : 25-28 ; 23 : 8-12.) Il n'y a pas jusqu'aux pouvoirs qui lui sont conférés dans l'épisode de Césarée de Philippe, qui ne soient accordés

également, dans d'autres occasions, par Jésus lui-même à tous les apôtres et même à toute l'Eglise. (Matth. 18 : 18 ; Jean 20 : 23.)

N'est-ce pas à ce même homme, à qui Rome confie le pouvoir des clefs, que Jésus a dû dire, bientôt après sa confession sublime : « Arrière de moi, Satan » ? Pierre apprenait ainsi, et plût à Dieu que l'Eglise, qui prétend tenir de lui ses droits surnaturels, l'eût appris à temps comme lui, qu'il n'était pas infaillible et qu'il pouvait, dans les mêmes jours et presque au même moment, tomber des hauteurs de l'intuition céleste aux abîmes de l'inintelligence humaine.

Cette génération... (I, p. 277).

Pour bien saisir la pensée de Jésus sur la nature du péché, il ne faut jamais perdre de vue que Jésus juge et condamne dans ses discours non pas les pécheurs en général, mais ceux d'entre les pécheurs qui sont les moins excusables parce qu'ils ont été les plus éclairés, je veux dire le peuple juif.

Or quel est, pour Jésus, le péché de son peuple ? « Son cœur est éloigné de Dieu. » Par cette parole, qui est une citation d'Esaïe — ce qui rattache d'une façon immédiate et significative la prédication du Christ à celle des prophètes — Jésus déclare que le péché, dans son essence, consiste à se séparer volontairement de Dieu, à vivre dans cet état de séparation.

Et en même temps qu'il définit le péché, Jésus en désigne la source : le cœur. Puis il résume la nature du péché et ses conséquences en quatre épithètes qu'il applique à sa génération.

Par la première : génération *méchante* (proprement : ma-

ligne), il dénonce la solidarité persistante, atavique, avec le Malin, Satan, qui entraîne toute l'humanité dans la chute et qui poursuit à travers l'histoire son rôle d'infernal suggesteur.

Le peuple juif, mis à part au sein de l'humanité rebelle, éclairé par ses révélations, lié par l'élection patriarcale et par l'alliance messianique, est uni à Dieu par un contrat spécial qui fait de la nation élue l'épouse de Jéhovah. Dès lors, Jéhovah est le seul maître légitime de la nation élue ; toute union qui détourne au profit d'un autre le cœur de l'homme israélite est une union illicite... C'est ce que Jésus déclare en appelant la génération pécheresse qui l'entoure une génération *adultère*.

Quand on n'aime pas une personne, on est toujours disposé à croire ceux qui la calomnient. L'ingratitude rend l'incrédulité facile. Ève, oublieuse des bienfaits de Dieu, doute de sa parole et cède au serpent. Israël, ingrat vis-à-vis de Jéhovah qui l'a toujours délivré à main forte et à bras étendu, refuse de croire à la menace de ses prophètes.

Ainsi l'homme qui ferme son cœur à l'amour de son Dieu cesse de voir en lui la toute-bonté, la toute-sagesse, la toute-puissance et se refuse bientôt à croire que la pratique du bien, l'obéissance, la justice, la recherche de la perfection morale, soient le véritable but de la vie. Il abandonne les choses invisibles pour ne plus croire qu'aux choses visibles : aussi Jésus consacre-t-il l'enseignement de l'ancienne alliance, en appelant la génération méchante et adultère une génération *incrédule*.

Que peut devenir la créature, une fois que son cœur s'est séparé du Créateur et qu'elle est devenue incrédule ! Privée de l'Esprit de Dieu, elle ne peut que déchoir, végéter dans l'esclavage des passions qui altèrent la pureté de son cœur,

car le péché est une souillure, et l'état de déchéance dans lequel elle se constitue devient l'occasion de chutes nouvelles, subies ou provoquées. Les facultés que la créature avait reçues et qu'elle a détournées de leur usage légitime, ont été elles-mêmes, et par ce fait, foncièrement altérées. Son jugement est faussé, sa conscience est sans direction, sa volonté est sans force, sa liberté n'est plus qu'un vain mot... Toutes ces misères et toutes ces hontes sont exprimées par Jésus dans l'épithète dernière qui résume les conséquences des trois autres : génération *pervertie* (cf. Matth. 12 et 17).

Venue prochaine du Royaume (I, p. 277).

Jésus fait ici allusion au double événement, religieux et historique à la fois, qui inaugure le Royaume de Dieu sur la terre : la Pentecôte, par laquelle Dieu donne aux rachetés de Jésus-Christ la force spirituelle de créer l'Israël nouveau, et la ruine de Jérusalem, qui manifeste la puissance souveraine du Roi-Messie, juge du monde, et qui met fin à l'Israël ancien.

A cette restauration religieuse (le Saint-Esprit rendu à l'humanité), à cette destruction politique (anéantissement de la citadelle du judaïsme) correspond l'établissement définitif du christianisme dans les principales contrées de l'univers alors connu. Les contemporains de Jésus-Christ qui vécurent assez longtemps pour assister à ces deux grands actes de la restauration messianique, virent s'accomplir sous leurs yeux la prophétie de leur Maître : « En vérité, je vous le dis, quelques-uns de ceux qui sont ici présents ne goûteront point la mort qu'ils n'aient vu le règne de Dieu venir avec puissance. »

A ce drame inaugural du Royaume de Dieu sur la terre correspondra, quand les temps seront accomplis, le drame final de l'histoire, « quand le Fils de l'homme viendra dans la gloire de son Père avec ses anges pour rendre à chacun selon ses œuvres. »

Il monta sur la montagne... (I, p. 278).

Le texte dit simplement que Jésus monta sur la montagne ou « sur une haute montagne ». Or Jésus était à ce moment dans la région de Césarée de Philippe. La montagne, c'était donc le massif qui domine cette contrée, c'est-à-dire le grand Hermon.

Le Thabor, auquel la tradition ecclésiastique rattache la transfiguration, se trouvait bien loin de là, dans une autre province, en Galilée, et son sommet, qui était occupé par une ville, n'avait rien qui méritât le qualificatif de haute montagne.

Laisse les morts... (I, p. 289).

Avec ses allures de paradoxe, cette parole nous enseigne la règle à suivre dans les conflits de devoirs.

Jésus a évangélisé la Galilée. Il la quitte sans retour. Ceux qui ont refusé de s'éveiller à la vie, il les appelle non pas des mortels, mais des morts. Pour lui, leur vie n'est qu'une apparence ; leurs soucis, une agitation de néant. Avant de subir sa Passion à Jérusalem, il veut accomplir un dernier grand effort missionnaire. Sur son chemin, il choisit des disciples qu'il envoie devant lui annoncer le Royaume de Dieu. L'un d'eux se dérobe : « Permets que j'aille d'abord ensevelir mon père. » L'excuse est des plus honorables. Mais si quel-

qu'un venait dire à cet homme que sa maison brûle ou que l'ennemi a franchi la frontière, ne s'arracherait-il pas à ce mort pour voler au secours des vivants? Pourtant, il ne s'agirait que des biens périssables...

S'il participe à cette sépulture, la loi exigera de lui sept jours de purification. Au bout de ces sept jours, que sera devenu Jésus-Christ ? Pendant ces sept jours, combien d'âmes auront été privées de la parole de résurrection ? Dans sept jours, lui-même sera-t-il encore dans les dispositions voulues? N'aura-t-il pas laissé passer l'occasion ?

Qui pourrait dire à combien de vivants l'enterrement de ce mort aura coûté la Vie ! « Aujourd'hui », voilà le mot de Dieu. Les affaires du Roi sont pressantes. Dans les conflits de devoirs, la mission du Roi passe devant.

Je te suivrai, mais... (I, p. 289).

Voilà bien la parole humaine, la réticence qui arrête dans un geste de regret ou de convoitise l'élan vers la Vie. Combien, après une impulsion morale qui les poussait vers le Christ ont été arrêtés ou perdus par ce « mais... » Il y a des moments dans l'histoire du Royaume de Dieu où la temporisation est impossible : la conversion, la consécration sont de ces moments-là. Quand le Maître appelle, il faut se décider sur l'heure et se décider tout entier. La femme de Lot voulait bien fuir le châtiment de Sodome, *mais* elle voulait se retourner pour voir... et elle fut changée en statue.

Combien ont été immobilisés comme elle sur le chemin de la délivrance !

Jusqu'au séjour des morts (I, p. 291).

Dans le passage qui nous occupe, il ne s'agit pas de l'enfer, ni de la condamnation en bloc de tous les habitants de Capernaüm à des peines éternelles, mais du contraste entre les privilèges accordés à cette ville, les perspectives glorieuses qui avaient été mises devant elle, cité d'élection du Messie, et les rigueurs que lui vaudront, au jour du jugement, sa trahison de la cause messianique et son irréductible impénitence.

Pour l'embarrasser... (I, p. 298).

La question était alors vivement débattue entre deux écoles juives : celle de Hillel et celle de Schammaï. Le premier très libéral, le second plus sévère sur le divorce. Après l'exemple donné par Hérode Antipas et la fin tragique de Jean-Baptiste, se prononcer contre le divorce était gros de périls ; se prononcer pour lui, c'était renier le Précurseur. Jésus, par sa réponse, s'élève au-dessus des contingences de l'heure présente et va directement au fond des choses.

Le Royaume de Dieu est au milieu de vous (I, p. 302).

Toutes les conceptions qui cherchent à mettre sous une forme quelconque le bras séculier au service de l'Eglise, sont condamnées par cette parole. Le Royaume de Dieu est un royaume invisible. Il vit au sein des royaumes terrestres qu'il pénètre et qu'il transforme. Mais il n'est pas lui-même un royaume terrestre, et il ne peut le devenir sans dévier de son but et pervertir ses voies. Souvenons-nous de la monarchie de Cromwell, de la Cité d'Augustin, des Etats pon-

tificaux et de toutes les fautes commises au nom du droit ecclésiastique. Souvenons-nous de Constantin. Le jour où le pape a fait entrer ce païen dans l'alliance du Christ, ce païen a fait entrer le pape dans l'alliance du monde.

Les esprits se soumettent à vous (I, p. 304).

Le pouvoir de chasser les démons n'est point la maîtrise qui ouvre au pécheur le Royaume de Dieu. Ce verset doit suffire pour nous mettre en garde contre les théories des théosophes et des spirites, car il montre clairement que le chemin qu'ils suivent, même s'ils y remportent quelque succès ou s'ils y trouvent quelque lumière, est un chemin dangereux.

Le Christ révélateur (I, p. 304).

On allègue souvent que l'Evangile de Jean ne doit pas être authentique parce que la façon dont Jésus s'exprime dans cet Evangile est différente de son mode habituel dans les synoptiques. La vérité est que le style de Jésus était d'une souplesse admirable et se pliait à tous les sujets. Quel rapport y a-t-il entre la langue des paraboles et celle de la harangue contre les pharisiens ? Dans l'Evangile de Jean, c'est le style où s'expriment les révélations intimes. Le passage que nous examinons ici est le seul conservé par les synoptiques où Jésus fasse une révélation sur ses rapports avec son Père... Et cette révélation est faite dans le style de l'Evangile de Jean.

Impossible de proclamer plus haut que dans ce passage la portée révélatrice, médiatrice, de la personne du Fils.

Dieu n'est une réalité saisissable et vivante que pour quiconque le contemple à travers la personnalité du Fils, pour quiconque l'aime dans la communion du Fils. C'est ce qui nous explique pourquoi tout rationalisme chrétien aboutit au déisme et pourquoi le déisme, fatalement, s'évapore dans le doute ou dans le panthéisme. En matière de religion, on ne croit pas longtemps en dehors des raisons du cœur et les raisons du cœur ne subsistent que là où il y a relation entre deux personnes.

Notre Père qui es aux cieux (I, p. 309).

Il suffit d'une goutte de rosée pour réfléchir l'immensité des cieux. Ainsi l'oraison dominicale réfléchit en ses six demandes la gloire de l'avènement de Dieu dans le monde.

Que le Royaume soit :

1° rendu possible,
2° envoyé,
3° réalisé.

Que le citoyen du Royaume ait le secours :

4° de la providence,
5° de la grâce,
6° du Saint-Esprit.

On a beaucoup discuté sur la formule : « Ne nous induis pas en tentation ». Elle est pourtant la seule correcte, la seule qui nous permette de dégager ici l'enseignement du Maître. Par cette brève parole, Jésus nous apprend à dire à Dieu : « Tu veux que je répande mon cœur devant toi, que je te demande tout ce qui est l'objet de mes désirs : je le fais. Mais d'avance je renonce à tout ce qui, dans mes vœux, serait incompatible avec ma sanctification et ta gloire. Ne m'introduis jamais par un exaucement dans une situation

où mes erreurs de jugement, ma faiblesse morale, les ruses de Satan pourraient me devenir une occasion de chute. Tous mes désirs sont subordonnés à ma supplication suprême : Délivre-moi du Malin ».

Fête de la Dédicace (I, p. 312).

La fête de la Dédicace était une des grandes solennités patriotiques de la nation juive. Elle se célèbre encore aujourd'hui parmi les Juifs, le 25 du mois de Kislev, c'est-à-dire à la fin de décembre. Elle fut instituée pour commémorer la purification du Temple, profané par Antiochus, et la nouvelle consécration du Lieu saint faite par Judas Macchabée, après l'expulsion des Syriens, en l'an 164 avant Jésus-Christ.

Faites-vous des amis... (I, p. 319).

Le disciple a-t-il insuffisamment compris la pensée du Maître ? Une confusion s'est-elle glissée par la faute d'un copiste ? Nous ne sommes pas en mesure de le déterminer aujourd'hui. Il n'en demeure pas moins que la conclusion de cette parabole étonne et qu'il est difficile de concilier l'enseignement du verset 9, avec les affirmations morales des versets 10 et 11. Il doit manquer ici quelque chose pour expliquer la pensée de Jésus. Quoi qu'il en soit, la question sociale serait bien simplifiée, si ceux qui possèdent les richesses cherchaient à se faire aimer par elles, plutôt qu'à exciter l'envie. L'égalité économique absolue est une utopie. La richesse administrée par l'égoïsme est la grande injustice contemporaine, également nuisible à celui qui possède et à celui qui convoite ; alors que si elle était administrée par l'amour, elle serait utile à tous deux.

Marcher pendant la nuit (I, p. 330).

Jésus, dans sa carrière humaine, marche par la foi. Il prie et attend pour se déterminer que son Père ait fait la lumière sur son chemin. Comme lui, et à sa suite, sachons attendre patiemment la direction paternelle. Si nous voulons devancer la lumière qui vient d'en haut, nous marcherons dans l'obscurité. Si nous acceptons de l'attendre, elle sera pour nous, suivant la belle image de Tolstoï : « le phare qui éclaire l'une après l'autre les étapes de notre vie, jusqu'au jour où ses rayons perceront même les ténèbres du grand fleuve qui nous sépare de l'éternité. »

Thomas (I, p. 330).

La Bible, comme l'histoire profane, a ses personnages sacrifiés : Jérémie, dont on a fait « jérémiades » ; Nicodème, que l'on prend pour un peureux ; Marthe, que Jésus aimait à l'égal de Marie ; Thomas, le patron des incrédules, alors qu'il avait prononcé en Pérée le mot de l'amour héroïque : « Allons-y nous aussi, afin de mourir avec lui ! »

Ce qu'il ne croit pas, les autres disciples ne le croient pas plus que lui ; le doute qu'il aura au jour de la résurrection, tous les autres l'auront eu avant lui. Son tort, le tort que Jésus relèvera avec tendresse, c'est d'avoir méconnu, dans son impatience de voir lui-même, la valeur du témoignage. Il n'a pas su reconnaître, dans l'accent des apôtres, l'accent de témoins. S'il avait eu plus de foi dans la promesse du Maître, les affirmations de ses condisciples auraient trouvé chez lui plus de crédit.

La tentation de mettre la preuve physique, l'autorité exté-

rieure, au-dessus de la preuve morale et du témoignage intérieur de l'Esprit ; le désir de voir, pour se soustraire à l'effort de croire : voilà le danger permanent de l'Eglise. Jésus l'en avertit dès la première heure, dans son avertissement à Thomas.

De petite taille... (I, p. 335).

Si Zachée avait été d'une taille ordinaire, il serait resté dans la foule et Jésus ne serait pas entré chez lui. Etre petit, s'en rendre compte, suppléer par l'énergie de l'action à l'infirmité des moyens, voilà qui attire le regard de Jésus et la parole libératrice : « Il faut que je loge aujourd'hui dans ta maison ! »

Chacun a son sycomore. Mais combien le discernent et y montent ? Il faut s'élever au-dessus de la foule pour rencontrer le regard de Jésus.

Elle a fait ce qu'elle a pu (I, p. 344).

Magnifique hommage rendu à l'acte de cette humble femme, consolation éternelle de tous les découragés qui, se souvenant qu'aux yeux de Dieu mille ans sont comme un jour, s'écrient : « A quoi bon mon activité perdue comme une goutte d'eau dans l'océan ! » La parole divine répond : « Elle a fait ce qu'elle a pu... Un jour est comme mille ans pour le Seigneur. » La durée, l'apparence glorieuse font-e es la valeur d'une action ? Il n'a fallu qu'une seconde à la pauvre veuve pour laisser tomber deux pites dans le tronc... le regard de Jésus, porté sur elle, a fait de son offrande, à travers tous les âges, le symbole de la charité. Il n'a fallu

qu'un geste à Marie pour briser le vase d'albâtre sur les pieds du Sauveur... et pourtant le parfum de ce nard de grand prix a embaumé l'Eglise de tous les siècles.

Sur tous les points du monde où l'homme civilisé a porté ses pas, partout où il a exploré, où il a conquis, où il a édifié, où il a pleuré, où il est mort, pourquoi, haut sur les monuments ou enfoui sous les feuilles rampantes du lierre, ce signe toujours le même, si simple, si insignifiant : une croix ? Parce qu'il y a dix-neuf siècles, Jésus est resté trois heures cloué sur Golgotha.

Valeur incalculable d'un acte accompli pour l'amour de Dieu ! Le Maître ne nous demande pas de labourer tout le champ que notre regard peut embrasser, ni de moissonner sur le sillon où notre main sème. Il ne nous demande pas même de finir le sillon, mais seulement de finir notre journée, c'est-à-dire de faire notre devoir. Le reste est à Dieu. Rien ne se perd de ce qui est fait pour sa gloire et le « Cela va bien » est réservé à toute créature dont Jésus pourra dire : « Elle a fait ce qu'elle a pu ».

La robe de noce (I, p. 361).

« Venez à mon festin ! » Tous sont invités, jusqu'au plus humble, jusqu'au plus mauvais ; mais à une condition : le changement préalable de vêtement. L'allégorie ici est transparente. On se souvient combien souvent, dans le style figuré de l'Ancien Testament, les qualités morales sont comparées à des vêtements.

« Et il eut la bouche fermée...» Le convive était sans excuse, parce que la robe de noce était un vêtement de gala mis par l'amphitryon à la disposition de ses invités.

Le refuser, c'était se montrer sans égards pour celui dont on acceptait la faveur, et se mettre, par là, hors des conditions requises pour être admis à profiter du bienfait.

Compter sur le salut en rejetant les conditions du salut n'est qu'une espérance illusoire.

« Peu d'élus... » Cette conclusion solennelle s'explique, quand on songe qu'aucun des appelés de la première heure n'a figuré au banquet, et que, même parmi les invités de miséricorde, il s'en est trouvé un qui n'a pas su apprécier son privilège.

Il mettra les chevreaux à sa gauche (I, p. 376).

Est-ce en souvenir du bouc Hazazel, ou parce que le bouc figure avec le chat et le hibou dans les sabbats infernaux du Moyen âge qu'on persiste à le mettre en cause ici pour désigner les réprouvés ? Le texte grec n'en parle pas. Les boucs n'allaient pas en troupeaux et l'opération de triage que le divin berger rappelle à ses auditeurs ne les concerne pas.

Le terme employé signifie chevreau. Avec ce mot, la comparaison de Jésus est parfaitement claire et prise sur le vif. Dans les grands troupeaux de Palestine, chèvres et chevreaux sont nombreux, mêlés aux brebis et aux agneaux; mais leur humeur capricieuse ne se plie pas aux volontés de celui qui les guide. C'est le cas de dire que leurs « caprices » font « chevrer » le berger. Leur allure démontre leur incapacité de suivre docilement le chemin de l'obéissance. Or, l'obéissance, la discipline intérieure est tout dans le Royaume de Dieu. Qui ne sait obéir, ne peut entrer : « Toi, suis-moi ».

Au nom de... (I, p. 395).

Dans le langage biblique, l'expression « au nom de » signifie « par la puissance de ». Le nom de Dieu, c'est la puissance de Dieu (voir dans *Jéhovah* l'étude sur le troisième commandement).

« Que notre aide soit au nom de Dieu » signifie : « Que nous soyons aidés par la puissance de Dieu ». « Garde en ton nom ceux que tu m'as donnés » veut dire : « Garde par ta puissance », etc. Lorsque Pierre dit : « C'est par la foi en son nom que ce nom a guéri... », il affirme : « C'est par la foi en la puissance de Jésus que cette puissance a guéri... », etc.

Prier au nom de Jésus, ce n'est pas mettre à la fin de sa prière le vocable « Jésus » comme une incantation magique ou comme un mot de passe ; c'est prier comme un racheté de Christ devenu, par sa communion avec son Sauveur, participant de sa puissance ; c'est se présenter devant Dieu, couvert par la puissance du divin intercesseur. C'est prier de telle manière que Dieu puisse reconnaître en nous son enfant et que Jésus puisse nous accorder sa spirituelle assistance.

Notre prière sera puissante et exaucée dans la mesure où nous réaliserons le vœu de Saint Paul : « Ayez en vous les sentiments qui étaient en Jésus-Christ. » (Cf. Phil. 2.) Jésus a pu dire à Dieu : « Père, je savais que tu m'exauces toujours » parce qu'il a pu dire aux hommes : « Moi et le Père, nous sommes un ».

Il est ressuscité... (I, p. 429).

L'abaissement de Jésus-Christ, qui a été le propre de son œuvre expiatoire, ne pouvait être le dernier mot de sa vie, puisqu'il a traversé victorieusement toutes les épreuves de l'expiation. Après avoir accepté l'abaissement volontaire de son Fils, Dieu, pour prix de sa victoire, a voulu le glorifier. Mais comme son humiliation s'était traduite en un fait historique après avoir été une disposition de son âme, de même, son élévation a dû être aussi un fait enseignant à tous les âges de l'Eglise que l'œuvre expiatoire accomplie par Jésus-Christ dans l'histoire avait abouti, et que Jésus, après avoir passé par la mort, l'avait vaincue par une intervention toute spéciale et toute puissante de Dieu.

Grâce à cette victoire, Jésus-Christ crucifié est devenu le chef glorieux et éternel de l'humanité rachetée.

La résurrection de Jésus-Christ se rattache par un lien étroit aux destinées même de son Eglise. Celle-ci a été fondée sur la proclamation de ce fait spécial, dans lequel elle a toujours vu la confirmation divine de l'œuvre rédemptrice de Jésus-Christ et la base historique de la communion vivante et permanente entre le Sauveur et ses disciples.

Comme l'a dit un penseur chrétien, avec l'autorité que donne à la parole l'expérience de cinquante années d'apostolat :

« Ne craignez pas pour le vieil Evangile ; il est plus solide que vous ne pensez. Voilà bientôt deux mille ans que les adversaires de la résurrection du Christ s'efforcent de battre en brèche ce fait divin et rédempteur, entassant contre lui, non pas des témoignages contraires (ils n'en ont pas un seul), non pas de vraies raisons de

le nier, (il n'y en a pas pour qui croit en Dieu), mais des hypothèses, qui se remplacent et se renversent mutuellement, et ils ne sont pas plus avancés qu'au premier jour.

» Tout laïque que vous êtes (Jésus aussi était un laïque), vous avez le droit, et j'ajoute hardiment que vous avez aussi le devoir de croire les sûrs et véridiques témoins qui attestent cette résurrection : un Jean, le disciple bien-aimé du Maître, qui sans se nommer, selon sa coutume, vous raconte avec tant de précision comment et à quel moment la foi en la résurrection entra dans son âme et l'illumina ; un Pierre, qui commence son épître par une hymne de louanges et d'actions de grâce dont la résurrection de Jésus est le thème ; un Paul, qui a connu personnellement des centaines de témoins de la résurrection et qui, appelé le dernier parmi les apôtres, mais le premier par le génie et la puissance, eut lui-même du Ressuscité une vision tellement glorieuse qu'elle transforma et renouvela jusqu'au fond son âme, sa pensée et sa vie.

» Au-delà et au-dessus des apôtres, regardez le Maître lui-même : voyez-le répandant son Esprit sur les apôtres, fondant son Eglise par le message de la résurrection, l'étendant avec une merveilleuse rapidité, la soutenant dans ses épreuves, apparaissant à son premier martyr Etienne, et recevant son esprit ; convertissant par une nouvelle apparition le persécuteur Saul de Tarse, dont il fait son apôtre, le visitant plusieurs fois aux jours d'épreuve et de défaillance ; enfin, jusqu'à ce jour (car il faut abréger) déployant les richesse de sa miséricorde envers ceux qui l'invoquent, brisant les chaînes des esclaves du péché, consolant les mourants, se glorifiant dans les martyrs... Sont-ce là les œuvres d'un mort ou d'un ressuscité ? d'un faux Messie qui pourrit dans le tombeau, ou d'un Christ qui vit au siècle des siècles ?...

» ...Regardons encore une fois Jésus ressuscité. Son seul aspect signifie victoire. Victoire, non seulement sur le mal qui est en nous, mais sur le mal qui est dans le monde.

» Ah ! je n'ignore pas que ce mal est grand encore. Je sens aussi douloureusement que qui que ce soit le malaise et l'anxiété

qui pèsent sur l'âme et sur l'Eglise chrétienne à notre époque. Il est possible que le mal aille plus loin encore; il est possible que le monde, ennemi de l'Evangile, triomphe aussi complètement qu'il le fit à Golgotha, alors qu'il défiait insolemment le Seigneur Jésus de descendre de la croix. Mais il n'aura pas le dernier mot. Aussi vrai que Dieu est vivant et que Jésus-Christ est ressuscité, toute défaite apparente ou réelle de l'Evangile sera suivie d'une victoire, toute mort d'une résurrection [1]. »

Replié dans un lieu à part (I, p. 429).

On a vu, dans la première partie de ce volume, notre étude sur le nouveau Calvaire et la nouvelle tombe du Christ découverte par Gordon. Cette tombe, qui répond exactement aux données de nos Evangiles, présente une particularité qui explique cette mention singulière : « dans un lieu à part ». En effet, l'emplacement destiné à la tête n'y fait point partie du sarcophage, mais est creusé à vif dans le roc. C'est dans cette excavation spéciale que le linge qui recouvrait la tête du Sauveur a dû rester, replié sur lui-même. C'est là ce que Jean a fort bien observé et ce qu'il veut dire lorsqu'il raconte que ce suaire n'était pas dans le sarcophage, mêlé aux autres linges, mais qu'il se trouvait replié dans un lieu à part.

Quelques-uns doutèrent (I, p. 439).

Cette phrase se comprendrait difficilement s'il fallait limiter la rencontre sur la montagne à Jésus et à ses onze apôtres. Elle cadrerait mal avec ce que nous disent les récits

[1] CHARLES BABUT, *Sermons choisis*, publiés sur les instances de ses amis, à l'occasion de son jubilé, célébré en 1912.

précédents où le Christ ressuscité s'est fait voir à ses disciples, s'est fait reconnaître par eux, a parlé et mangé en leur présence ; où il a eu avec eux, en Judée, comme au bord du lac de Génésareth, des effusions touchantes.

Mais il faut remarquer que si le rendez-vous donné a eu pour objet les apôtres, ce rendez-vous les appelait au cœur du pays galiléen, où Jésus comptait un grand nombre d'amis et de fidèles. Dès lors, tout nous invite à identifier la réunion à laquelle Matthieu fait allusion, avec l'apparition décisive dont saint Paul nous parle en ces mots : « Il est apparu à Céphas, puis aux douze ; après cela il est apparu en une seule fois à plus de cinq cents frères, dont la plupart vivent encore. »

Il fut élevé en leur présence (I, p. 442).

L'ascension de Jésus est la conséquence naturelle, je dirai même obligatoire de la résurrection. Puisque Jésus avait été revu vivant par ses disciples, puisqu'il avait repris avec eux à certaines heures la vie commune, il fallait qu'il prît congé d'eux d'une façon précise, en plein jour, et dans des conditions qui ne laissassent aucune place à l'équivoque.

Si Jésus n'avait pas fait ainsi, si un doute avait pu planer sur la réalité de son départ, à la période réconfortante des apparitions aurait succédé la période malsaine des hallucinations, et l'Eglise, au lieu de commencer par l'affirmation joyeuse de la résurrection, aurait manifesté dès sa première heure des désordres pathologiques qui auraient infirmé et altéré son témoignage.

Son œuvre achevée, Christ dans son humanité glorifiée s'est « assis à la droite de Dieu », ce qui veut dire qu'il occupe dans le Royaume céleste, auprès du Père, la pre-

mière place en intimité, en honneur et en puissance. Plus que jamais après le triomphe de son œuvre rédemptrice sur la terre, il est le Fils bien-aimé, l'unique et « le premier-né de toute création ». Affranchi des limites du temps et de l'espace, il continue d'exercer sur l'Eglise comme Homme-Dieu et rédempteur de l'humanité, la puissance de réconciliation, de rédemption et de régénération qu'il a conquise par son amour.

Il intercède pour ses rachetés et établit graduellement son règne dans les cœurs et dans le monde par son Esprit. La présence spirituelle et permanente de Jésus-Christ parmi les siens est la consolation, la force et la vie de l'Eglise.

Remplis du Saint-Esprit (I, p. 443).

La meilleure apologie de la Pentecôte, la preuve irréfutable de sa réalité, c'est l'insuffisance même des hommes sur qui l'Esprit est descendu. Faites l'inventaire des ressources intellectuelles et morales dont disposaient des individualités telles que Pierre, Jacques, Jean, Thomas, Philippe, avant la Pentecôte. Considérez l'attitude qu'ils ont eue, l'œuvre qu'ils ont accomplie après la Pentecôte... Il est indéniable qu'entre ces deux états, une puissance, la puissance souveraine a passé. Ce sont les mêmes hommes... et ce sont deux humanités.

Ce qui fait le prix incomparable et la gloire immortelle des Evangiles et des Actes, c'est qu'ils racontent et qu'ils sont seuls à raconter l'histoire de la fin d'un monde et l'avènement d'un monde nouveau.

Le drame sublime qui commence à l'ange Gabriel et finit à la Pentecôte est tout entier dans ces quelques pages : les derniers jours de l'ancienne alliance, avec le Baptiste,

Siméon, Marie et les disciples, du vivant de leur Maître ; l'ancienne alliance jugée par la nouvelle, dans les entretiens de Jésus avec Nicodème ou la Samaritaine et les enseignements aux apôtres ; puis c'est la nouvelle alliance, concentrée et réalisée dans un homme qui, prenant de la terre les faiblesses de la créature, et du ciel l'Esprit de vie, les pétrit ensemble et devient l'Homme-Dieu, chef et créateur de l'humanité nouvelle. Enfin lorsque, après sa mort rédemptrice, le Sauveur est remonté vers son Père, le début du livre des Actes nous fait assister à l'inauguration de l'ère chrétienne par la scène auguste de la Pentecôte.

Désormais tout est changé. Par Christ et au nom de Christ, le Saint-Esprit appartient à l'homme. L'Esprit de Jéhovah était prêté, l'Esprit de Christ est donné. Celui-là était l'exception, celui-ci devient la règle et le premier acte de la vie nouvelle. L'un demandait une intervention spéciale et surnaturelle de Dieu, l'autre devient pour l'homme l'héritage de Christ ; il le possède, il en vit et peut l'appeler sur ses frères par l'imposition des mains.

D'un mot, c'est ici l'œuvre suprême du divin crucifié, que l'Esprit d'en haut cessant d'être un levier manié par le bras de l'Eternel, devient un levain qui pénètre la pâte et la transforme. Germe d'une création nouvelle et couronnement de la première création, c'est lui qui va donner au monde l'homme spirituel, l'homme immortel, l'homme véritablement fait à l'image de Dieu : le chrétien.

Voilà pourquoi la nouvelle alliance, couronnement des miracles de l'amour divin, était destinée, en un sens, à clore l'ère des miracles. La venue du Christ, le don du Saint-Esprit aux apôtres, l'organisation de la famille de Dieu sur la terre devaient rendre inutiles ou tout au moins réduire infiniment les interventions extraordinaires de Dieu.

Avant l'incarnation de l'Esprit, les destinées de l'humanité étaient entre les mains de Jéhovah, et le souffle du Seigneur, s'emparant d'un individu, en faisait un juge ou un prophète.

Depuis la proclamation de l'Evangile, que Vinet appelle si bien « la conscience de la conscience », les destinées de l'homme sont remises en ses propres mains. L'œuvre de Christ, restauration de l'homme, est un appel à la volonté de l'homme. Dieu se montrera désormais respectueux de cette volonté : ses interventions seront des exaucements.



LA SEMAINE DE LA PASSION



La semaine de la Passion.

Le calendrier de la semaine sainte.

L'apôtre Jean n'a pas été seulement un témoin de la Passion de Jésus-Christ. Il a été l'homme de confiance de Jésus, et son plus fidèle assistant pendant la semaine de la Passion. Les renseignements qu'il nous donne et les dates qu'il fixe pour la semaine tragique constituent donc ici les éléments les plus sûrs, je dirai même les données incontestables de notre chronologie.

Il nous apprend que Jésus a été mis à mort la veille d'un sabbat particulièrement solennel, la veille du jour où l'on célébrait la Pâque. Jésus a donc été crucifié un vendredi, la veille de la grande fête nationale, qui eut lieu le 15 du mois de nisan, an 783, c'est-à-dire le 7 avril 31.

Jean nous informe en outre que, dans son voyage d'Ephraïm à Jérusalem, par Jéricho et Béthanie, Jésus est arrivé au bourg de Marie et de Marthe six jours avant la Pâque, donc un lendemain de sabbat, le 9 nisan, c'est-à-dire le dimanche 1er avril 31.

Jésus venait de Jéricho; il en était parti le matin, puisqu'à

son arrivée à Béthanie on lui offre le repas du milieu du jour et que dans l'après-midi, des foules viennent de Jérusalem pour voir Jésus et Lazare. Mais il n'avait pu arriver à Jéricho la veille, puisque c'était le sabbat et que la Loi interdisait formellement aux Juifs de voyager ce jour-là. Jésus est donc venu d'Ephraïm à Jéricho le 30 mars, et c'est parce qu'il était obligé de séjourner à Jéricho avant de continuer son voyage qu'il demande à Zachée l'hospitalité.

Nous avons vu que, d'après le Talmud de Babylone (I, p. 334), le premier arrêt de mort prononcé contre Jésus, au lendemain de la résurrection de Lazare, fut publié quarante jours avant le crucifiement de Jésus, soit vers le 26 février. La retraite de Jésus à Ephraïm, qui a précédé sa Passion, a donc duré du 26 février au 30 mars.

Ainsi se trouve établi le cadre des événements qui ont amené et consommé le supplice de Jésus.

Vers le 25 février, la maladie de Lazare rappelle Jésus de la Pérée, où il s'était réfugié depuis les terribles scènes de la Fête de la Dédicace, à Jérusalem, en décembre.

Condamné à mort par le sanhédrin, aussitôt après la mort de Lazare, vers le 26 février, il se retire à Ephraïm pour attendre la semaine de la Pâque.

Le 30 mars, il se joint aux pèlerins qui montent à Jérusalem pour la fête nationale et il arrive à Jéricho.

Le samedi 31 mars, il observe le repos du sabbat à Jéricho, chez Zachée.

Le dimanche 1er avril, il va de Jéricho à Béthanie où il s'établit et où l'onction de Marie, en provoquant la trahison de Judas, inaugure la semaine de la Passion.

Le premier jour de la Passion (I, p. 343).

Comme la journée juive finissait à six heures du soir, bien des pèlerins qui avaient voyagé avec Jésus et qui s'étaient trouvés arrêtés comme lui par le sabbat à Jéricho ou sur la route de Béthanie, reprirent dès le samedi soir leur montée vers Jérusalem. On fut donc prévenu à Béthanie que le prophète allait arriver. La nouvelle parvint jusqu'à la ville sainte. Les autorités s'en émurent. Des foules se dirigèrent aussitôt vers Béthanie pour voir Jésus et Lazare. L'agitation commençait. Il est probable qu'à partir de ce moment-là une section du sanhédrin siégea en permanence pour parer aux événements.

Le geste touchant de Marie répandant le parfum sur les pieds de Jésus donne à cette première journée une orientation inattendue, tragique. Marie montre ainsi qu'avec son intuition de femme, elle a deviné l'issue fatale. Le Messie sera méconnu, condamné, mis à mort. Les suppliciés sont jetés dans la fosse commune ; ils ne reçoivent pas les derniers honneurs. Marie les rendra par avance ; elle embaumera le corps de Jésus.

Jésus relève le fait, et par là, il amène l'intervention de Judas.

Cette allusion à la sépulture, à l'échec final, précipite les décisions dans l'âme sinistre de cet homme qui est prêt à tout, mais non pas à se laisser englober dans une catastrophe. Il ne veut pas avoir travaillé pour rien.

Le soir de ce même jour il se rend à Jérusalem, trouve les sanhédristes réunis, et leur assure son concours pour le fatal dessein. De deux choses l'une, dut-il se dire. Ou bien Jésus n'est pas le Messie et alors sa félonie sera démas-

quée, ou bien il est le Messie et alors il faudra bien qu'il invoque les anges à son secours, et la manifestation que j'attends se réalisera.

Le deuxième jour de la Passion (I, p. 346).

Il est intéressant de constater que la seconde journée de la Passion a été reconstituée par l'apôtre Jean, et que c'est lui, l'apôtre devenu le pasteur des Grecs, qui nous a conservé la démarche des pèlerins grecs auprès de Philippe. Son récit, qui ne revient pas sur les détails donnés par Luc, le complète par des tableaux pris sur le vif et dont l'importance est de premier ordre pour la reconstitution de l'histoire. C'est lui qui signale l'exaspération des pharisiens, leur détresse. Un moment dans les houles de l'enthousiasme, ils ont cru perdre pied : « Vous le voyez, vous n'y gagnez rien! voilà que tout le monde court après lui » !

C'est le IVe Evangile qui nous fait assister à la scène intime entre les disciples, où se révèlent leurs rapports fraternels et leurs sentiments de respect pour Jésus. Les Grecs ont exprimé leur désir à Philippe, mais Philippe n'ose prendre sur lui de s'adresser directement à Jésus ; il va entretenir de la chose son compatriote André, plus avancé que lui dans l'intimité du Maître, et tous deux ensemble vont exposer la requête à Jésus. Cette petite scène rappelle la manière du chapitre premier et les entretiens auxquels donna lieu la vocation des disciples.

Enfin c'est Jean qui nous a conservé, à propos de cette demande des Grecs, la parole la plus mystique et la parole la plus universaliste que Jésus ait prononcées. La plus mystique : « Si le grain de froment tombant en terre ne passe par la mort il demeure seul, mais s'il meurt, il porte beau-

coup de fruits » ; la plus universaliste : « Quand j'aurai été élevé de la terre, j'attirerai tous les hommes à moi ».

A relever aussi, dans cette journée mémorable, le rapprochement établi par Jésus entre cette demande des Grecs et sa propre victoire sur le Prince de ce monde. Le jugement de ce monde, l'expulsion certaine et prochaine de Satan coïncide pour lui avec le moment où le monde hellénique s'ouvre à l'Evangile.

A la fin de cette journée, Jésus ne se sent pas en sécurité à Jérusalem. Il sait ce que trament les chefs et veut choisir son heure. « Il s'éloigna et se mit à l'abri de leur atteinte », dit Jean. Son abri, sera Béthanie. C'est là qu'il passera les nuits, jusqu'à l'heure fatale où Judas le fera enlever par la troupe à la porte de Gethsémané.

Le troisième jour de la Passion (I, p. 352).

L'échec de l'entrée triomphale de Jésus est dû avant tout à deux causes : l'intervention des pharisiens dans la vallée du Cédron et l'attitude des sadducéens dans les parvis du Temple. Avant de subir les conséquences de son échec, Jésus se tournera une dernière fois vers ses deux adversaires. Il leur consacrera ses deux dernières journées de Messie. Il leur dira, en Messie, ce qu'il pense d'eux. Le mardi, il condamnera les sadducéens par la purification du Temple commis à leur garde. Le mercredi, il stigmatisera les pharisiens dans ses derniers discours et ses dernières paraboles. Puis il disparaîtra, et on ne le reverra que lié.

Quiconque a saisi le mouvement général de la semaine de la Passion, peut s'expliquer la seconde purification du Temple aussi bien que la première. Il était naturel que la purification de la maison de son Père fût l'acte inaugural de

la royauté du Messie. Il ne l'était pas moins qu'après avoir été définitivement repoussé par les détenteurs du sacerdoce, Jésus dénonçât publiquement toute leur indignité. La première purification était pour les gagner, la seconde pour les confondre.

Loin d'être étonné par ces deux interventions jéhovistes de celui qui venait accomplir et couronner le jéhovisme, je m'expliquerais fort bien que Jésus ait eu, au cours de ses divers séjours à Jérusalem, d'autres gestes réformateurs du même genre. Ce qui gêne, ce n'est pas le fait, ce sont les termes dans lesquels il est raconté. Mais cette question de forme ne suffit point pour justifier le sacrifice d'un des deux épisodes.

Il en est des faits d'histoire comme des individus ; quand ils se ressemblent, on finit par les prendre l'un pour l'autre. Thésée nous apparaît dans les formes d'Hercule, et parmi les dépouilles d'Elie, Elisée a recueilli plus que le manteau. Comme on confond les biographies, on arrive à raconter les faits dans les mêmes termes ; on prête un trait à l'un de ce qui est à l'autre. Le besoin d'unité qui fait le fond de l'esprit humain y trouve son compte, tout comme l'instinct qui pousse le narrateur à enrichir son témoignage ; mais tout cela se fait aux dépens de la vérité de l'histoire.

Le devoir de l'historien est de ne pas laisser ici le scepticisme prendre le pas sur la critique, et de savoir maintenir le fond d'un récit malgré les formes qui le compromettent.

Le quatrième jour de la Passion (I, p. 356).

Pour s'expliquer la violence du réquisitoire de Jésus contre les pharisiens en cette journée de mercredi, dernière journée de son apostolat messianique, il ne faut pas perdre

de vue que le parti des pharisiens était celui sur lequel Jésus avait compté comme sur le collaborateur le plus efficace et le mieux qualifié. Les sadducéens étaient des rationalistes, les hérodiens des politiques. Seuls, les pharisiens représentaient la vie religieuse et l'obéissance à la Loi. Seuls ils étaient écoutés par le peuple.

Quand Jésus les voit se déjuger au point de comploter avec les hérodiens et les sadducéens pour le perdre, il ne peut contenir son indignation.

Les amis qu'il comptait parmi les pharisiens tentèrent d'arrêter le cours de ses paroles brûlantes en le conviant à un repas ; ils essayèrent d'amener une diversion, comme l'avait essayé un an et demi auparavant la famille de Jésus, quand elle lui fit dire : « Ta mère et tes frères sont là dehors qui te demandent ».

Expédients inutiles. Un barrage n'arrête pas le cours d'un fleuve, il le fait déborder. Ainsi les paroles de Jésus, après ces tentatives faites pour entraver son zèle, n'en sont que plus foudroyantes.

Dans le grand débat où tous ses ennemis s'acharnaient ensemble, Jésus se trouva avoir à répondre à la question religieuse (Par quelle autorité...), à la question politique, (l'impôt à César), à la question théologique (lévirat et résurrection). Il y répondit de telle sorte que, lorsqu'il eut formulé le commandement de l'amour, aucun d'eux n'osa plus lui poser de question.

C'est alors qu'il entreprit de les interroger à son tour et de dénoncer leur forfaiture.

A la fin de cette journée de lutte et de colère, ce durent être des heures apaisantes, les heures où Jésus, assis sur le mont des Oliviers, laissant errer son regard sur la ville endormie dans la clarté sereine des nuits d'Orient, déroulait

devant ses disciples la prophétie des jours à venir. Il leur dit tout, depuis les malheurs prochains de la cité rebelle, jusqu'à l'heure lointaine où les hommes, innombrable troupeau de générations, passeront devant le divin berger pour subir le triage des suprêmes rétributions.

Que ce mercredi-là fut bien le dernier jour du ministère de Jésus-Christ parmi son peuple, c'est ce que prouve la parole par laquelle il clôture lui-même son long discours : « Vous savez que la Pâque a lieu dans deux jours : le Fils de l'Homme va être livré... »

Le cinquième jour de la Passion (I, p. 379).

Jésus a-t-il eu vent de la réunion des meneurs, tenue le mercredi soir ? Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il ne va pas à Jérusalem de toute la journée du jeudi, et qu'il entoure de précautions la préparation de la Pâque qu'il veut prendre avec ses disciples le jeudi même. Il sait que les heures sont comptées. Pour bien marquer le caractère de sa mort, pour montrer par un acte symbolique que s'il meurt, c'est parce qu'il donne sa vie, Jésus décide d'instituer la Sainte-Cène. Il veut la rattacher à l'agneau pascal, en souvenir de la grande fête de Pâque qui était la fête de la délivrance.

L'agneau pascal devait être mangé le vendredi dans la soirée. A la tournure que prennent les événements, Jésus comprend qu'à ce moment-là, il aura déjà été saisi et tué. Il prend la résolution d'avancer le repas pascal d'un jour et le célèbre avec ses disciples le jeudi soir.

Dans ce repas de la chambre haute, Jésus suit le cérémonial ordinaire autant que les circonstances le lui permettent.

Après une coupe inaugurale distribuée à l'arrivée des convives, le repas de la Pâque juive comprenait trois services :

1° Une coupe que le père de famille faisait circuler en expliquant l'origine de la fête, son sens religieux et les bienfaits de la délivrance. On chantait ensuite la première partie du Hallel : les psaumes 113 et 114.

2° Le pain trempé, les herbes amères et l'agneau pascal. C'était le repas proprement dit, durant lequel tous les aliments devaient être consommés. Le repas devait être mangé à la hâte et figurer la précipitation de l'Exode. On se levait alors pour l'ablution des mains.

3° Une coupe solennelle, dite la coupe de bénédiction, que l'on prenait debout. On chantait ensuite la deuxième partie du Hallel : les psaumes 115 et 118. Il arrivait qu'on prît une quatrième coupe lorsque l'entretien se prolongeait, après le repas pascal, plus avant dans la nuit.

Jésus, dans l'institution de la Sainte Cène, s'est conformé autant que possible à l'usage ancestral. Il a distribué la coupe inaugurale qui a provoqué le débat des apôtres et l'ablution des pieds. Puis le repas s'est déroulé selon le rite jusqu'au moment où, à propos du morceau trempé, Judas a été démasqué et expulsé du cénacle. Dès ce moment, c'est la mort expiatoire qui vient. Jésus en fixe le sens dans l'institution du pain de la Cène. Toute la fin du repas prend une solennité nouvelle, un sens nouveau de par le drame qui approche.

Quand le second service est terminé, et les entretiens qui s'y rattachent, Jésus dit à son tour : « Levons-nous !... » Il saisit la coupe du troisième service, la coupe de bénédiction. Mais ce n'est plus le calice de l'ancienne alliance : « Buvez-en tous ; car ceci est mon sang, le sang de la nouvelle alliance, lequel est répandu en faveur d'un grand nombre, pour la rémission des péchés. »

L'entretien devient de plus en plus intime, de plus en

plus ému. Il aboutit aux adieux suprêmes, et se termine dans la prière sacerdotale. Puis, après avoir chanté la deuxième partie du Hallel, le Maître et les onze se dirigent vers Gethsémané.

S'il est un lieu qui nous révèle toute la réalité poignante de l'humanité du Sauveur, n'est-ce pas la terre du jardin des Oliviers dans la nuit où Jésus répandit devant Dieu ses larmes et sa sueur de sang ? Jésus sent venir la mort. Jésus, pur et saint, n'est pas fait pour mourir. Reine des épouvantes pour tous les hommes, la mort est pour lui une usurpatrice étrangère et souillée, contre laquelle tout en lui se révolte. Il frémit à son approche comme au contact d'un monstre.

Il y a plus. L'auteur de l'épître aux Hébreux, qui relève plus que personne l'origine divine de Jésus et qui fait de la divinité de Jésus tout le fondement de son argumentation, a écrit ces paroles : « C'est lui, Jésus, qui aux jours de sa chair, ayant présenté avec de grands cris et avec larmes des prières et des supplications à Celui qui pouvait le sauver de la mort et, ayant été exaucé à l'égard de ce qu'il craignait... a appris, bien qu'il fut Fils, l'obéissance par les choses qu'il a souffertes... »

Jésus « sauvé de la mort » ! Quelle preuve évidente que la force qui devait lui permettre de réaliser son œuvre et de triompher de la mort, était non en lui-même, dans sa nature divine, mais dans sa foi en Celui qui règne dans les cieux et qui seul pouvait le sauver.

Quelle est donc cette mort, dont Dieu le sauve ici ? Serait-ce la mort du Calvaire ? Non, certes, puisque Jésus l'a subie et que pourtant, nous dit le texte, « il a été exaucé à l'égard de ce qu'il craignait ». Une seule explica-

tion est possible, c'est que Jésus-homme, brisé par l'angoisse, écrasé sous le poids de sa propre obéissance, agonisant sous le fardeau des péchés qu'il allait expier sur le bois, se soit senti fléchir dans la faiblesse de sa chair et comme mourir de douleur, avant d'avoir eu le temps de mourir d'obéissance.

Jésus aussi portait son trésor dans un vase de terre ! Ses forces physiques étaient trop inégales à ses forces morales et spirituelles. Ce n'est pas assez dire : en Jésus-homme, c'est bien l'humanité qui expie sa faute et qui meurt de douleur. La souffrance physique passe ici au second plan. C'est la souffrance morale qui accable l'organisme qui la porte, le fait fléchir et l'anéantit. En Jésus-homme, l'humanité prend conscience de sa faute, en réalise l'étendue, en mesure la conséquence qui est la séparation d'avec Dieu, la colère de Dieu. C'est ce divorce qui la tue. De même que l'homme pécheur ne peut voir Dieu et vivre, l'homme saint ne peut être isolé de Dieu sans mourir.

Or, pour Jésus, homme saint qui s'est substitué aux pécheurs, pour le Christ médiateur, le moment approche où cet isolement de Dieu viendra mettre le sceau à son identification avec l'humanité pécheresse. C'est là ce qu'il redoute et c'est là la dernière emprise de Satan.

Qu'on se souvienne du mot de Luc à la fin du récit de la tentation : « Le diable se retira de lui jusqu'à une occasion favorable. » Cette occasion favorable, la voici. Jésus le pressent et dit à ses disciples, au moment de descendre au Cédron : « Le prince de ce monde vient !... »

Je me représente le tentateur murmurant aux oreilles de sa victime prostrée dans l'ombre du jardin des Oliviers : « Tu n'as pas voulu me croire, tu as cru pouvoir régner seul, triompher de moi... eh bien, contemple ton ouvrage !

Les hommes ne t'ont pas suivi. Ton peuple va se charger d'un crime irrémissible, et toi-même pour avoir voulu prendre sur toi la faute de tes frères, tu vas en subir l'expiation suprême, l'abandon de Dieu ! Car tu ne peux porter l'iniquité des hommes et garder sur toi le regard de ton Père. Il est écrit : « Tes yeux, ô Dieu, sont trop purs pour voir le mal et tu ne peux contempler l'iniquité. » Etre séparé de ton Père ! c'est trop pour tes forces et pour ton cœur. Tu ne pourrais pas le supporter, jamais, jamais !... »

Frémissant devant l'assaut suprême et sa suprême révélation, Jésus défaille sous l'angoisse et confie à ses intimes : « Mon âme est triste à mourir. »

Il faut prendre ces mots à la lettre. Toute l'explication de l'agonie de Jésus à Gethsémané, de ses larmes, de sa sueur sanglante, de son effroi devant la coupe, de son « S'il est possible ! » est dans la crainte suprême que ses forces humaines ne puissent pas aller aussi loin qu'iraient son obéissance à son Père et son amour pour l'humanité. Il demande d'être sauvé de cette mort, d'être rendu par l'Esprit assez fort pour aller jusqu'au Calvaire, pour y souffrir tout ce que l'expiation comporte, pour mourir, pour ressusciter...

Dieu l'exauce et c'est ainsi que Jésus devient non seulement le Sauveur du monde, mais « le chef et le consommateur de la foi », c'est-à-dire celui en qui la foi humaine a trouvé sa manifestation la plus haute et son suprême exaucement.

Le dernier jour de la Passion (I, p. 401).

La souffrance de Jésus en Gethsémané et le « S'il est possible ! » où se résume l'agonie de cette nuit fatale, sont expliqués par le cri de Jésus au Calvaire : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? »

C'est la crainte d'avoir à prononcer ce pourquoi qui lui fait dire par avance, au moment où le supplice approche : « Père, s'il est possible, que cette coupe passe loin de moi ! » Ce qu'il redoute, ce ne sont pas les souffrances que peuvent lui infliger les hommes, c'est la douleur suprême qu'il sent venir et par laquelle il doit passer, s'il veut vraiment s'identifier avec les hommes et subir à leur place l'épreuve de la parfaite obéissance. Qui ne se souvient de l'histoire de Job et de la gradation des épreuves par lesquelles Satan le fait passer pour le disputer à Dieu, dans l'espoir de confondre Dieu par la défaillance de son serviteur ? Nous avons là comme un pressentiment de ce qui devait se passer un jour dans le duel tragique entre le Fils de l'homme et le prince de ce monde.

Jésus, l'homme normal, est entré dans le monde pour prendre en lui, dans son cœur de fils et de frère, le conflit qui désole la terre et le ciel. « Sans éclat ni beauté », il ne veut parler qu'aux consciences, n'être aimé que pour sa sainteté.

Le prince de ce monde se porte à sa rencontre. Il essaie d'abord de le perdre par la ruse dans l'épisode de la tentation, puis s'attache à ses pas tout le long de son ministère, bien décidé à ne lâcher prise que lorsqu'il aura épuisé sur la personne de Jésus, pour ruiner son obéissance, toute

la gamme des douleurs. Successivement, il le met en conflit avec tous les milieux qui devaient l'acclamer ; il le prive de la faveur populaire ; il le dépouille de ses amis. Jésus trahi, renié, abandonné, persiste dans l'obéissance.

Mais les droits du prince de ce monde vont plus loin :

« Que le Christ renonce aux miracles ! » — Jésus ne demande pas à son Père les douze légions libératrices.

« Qu'il se laisse enchaîner par ses bourreaux, qu'il souffre, qu'il soit crucifié ! » — Jésus accepte, Jésus supporte tout et s'étend sur la croix, en prononçant ces mots : « Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font ».

« Père ?... Jésus a donc encore l'assistance de son Père ? Il l'a ? Il n'est donc pas assimilable à l'homme pécheur et orphelin... Il l'a, donc il a tout ! Qu'importe que la terre le couvre de toute son ombre, si le ciel lui envoie toute sa clarté ! Que son Père se retire ! Que le Fils soit seul aux prises avec l'horrible dénouement de son œuvre expiatoire ! Qu'il supporte en homme le châtiment mérité par les hommes, et l'on verra si sa foi éperdue ne lâche pas l'humanité ! » — Le ciel s'obscurcit. Toute la faute humaine passe comme un nuage maudit entre le visage du Père et le regard du Fils. Jésus s'écrie : « Mon Dieu ! mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » C'est le mystère insondable et ineffable de l'expiation. C'est la lie de la coupe.

A ce moment suprême de la douleur, ayant à se plaindre de toutes les puissances de la terre, du ciel et de l'enfer conjurées, agonisant de tout son corps, de tout son cœur, que va faire Jésus ? Va-t-il fléchir, abandonner les hommes dont il s'était fait solidaire et crier à Dieu comme le prophète : « C'est assez, ô Eternel, reprends mon âme » ?

A ce moment, une voix expirante murmure près de lui :

« Souviens-toi de moi, quand tu seras dans ton règne » ! — « Aujourd'hui, » répond Jésus, « tu seras avec moi dans le paradis ! »

Tout est dit ; Jésus a tout supporté ; donc tout est expié ; le rédempteur des hommes peut prononcer la parole triomphale : « Tout est accompli ! » et mourir en remettant paisiblement son esprit entre les mains du Père retrouvé. Dans l'agonie morale qu'il vient de souffrir au Calvaire, l'épreuve suprême a été traversée, l'épreuve que Christ seul était en état de subir, et dont aucun fils d'homme ne peut mesurer l'étendue. Dans la tempête qui avait tout emporté, même Dieu, la foi de Jésus est restée debout. Comme Abraham gravissant par la foi les flancs de Morija, bien qu'ayant cessé de comprendre, il ne cesse pas d'obéir et maintient dans un sublime « quand même ! » sa fidélité d'amour au Père qui se dérobe et aux hommes qui le renient. Dans l'instant de son pourquoi il a manifesté l'obéissance absolue dans la souffrance absolue. On ne peut aller au delà ni dans l'œuvre de la justice réparatrice, ni dans celle de l'amour rédempteur. L'homme et Dieu se sont retrouvés en celui qui meurt pour les unir par son double sacrifice.

Ne nous étonnons pas que Jésus n'ait passé que trois heures sur une croix où les crucifiés ordinaires mettent vingt-quatre heures à mourir. Ce n'est pas la durée des souffrances, c'est leur intensité qui tue. Les autres crucifiés sont morts d'une douleur humaine ; Jésus, d'une divine douleur.

Le dénouement de la semaine sainte (I, p. 427).

Jésus a donné sa vie sur le Calvaire au moment même où, dans les parvis du Temple, sur les marches de l'autel, la foule s'empressait autour de l'agneau égorgé pour le repas de la Pâque. Cette coïncidence avait été voulue par celui que le Baptiste avait désigné dès la première heure comme « l'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde. »

Il l'ôte en mourant... Mais voyez ici l'étrange renversement des choses ! Cette mort, par le fait qu'elle exprimait et portait, si j'ose le dire, à leur point culminant la sainteté, la miséricorde et la piété obéissante de Jésus, a été, par cela même, l'expression et le point culminant de sa puissance de vie. Les vertus qu'il lui fallait pour mourir et la raison pour laquelle il mourait, ont fait pour Christ, du moment du Calvaire, le moment le plus vivant de son humanité.

A l'heure où l'expiation mystérieuse exigeait qu'un cadavre fût pendu à la croix, la parole prophétique démontrait sa vérité triomphante : « Tu ne permettras pas que ton Saint sente la corruption ». Comment nous étonner du matin rayonnant de Pâque ? Christ en mourant avait vaincu toutes les causes de mort !

Voilà deux mille ans que Jésus est ressuscité, et depuis deux mille ans, il ne s'est pas passé un seul siècle où tous les efforts du scepticisme n'aient cherché à ruiner la réalité de la résurrection. Elle a été attaquée de tous côtés par les philosophes, par les critiques, par les historiens, par les littérateurs ; rien n'a manqué à l'assaut, tous les hommes sachant que sur ce roc est fondé tout l'Evangile.

Mais on pourrait appliquer à la résurrection la devise huguenote :

« Plus à me frapper on s'amuse,
Tant plus de marteaux on y use. »

Elle est bien la maison dont parle Jésus, la maison bâtie sur le roc : les vents ont soufflé, la pluie est tombée, les torrents ont débordé, tous les éléments se sont précipités sur elle, mais elle est restée debout, car elle était fondée sur le roc. Ainsi toutes les tourmentes ont fondu sur la résurrection, tous les égoïsmes, tous les orgueils, toutes les frivolités, toutes les incrédulités, et la résurrection a résisté à tout, parce qu'elle repose sur un triple fondement : l'histoire évangélique, le témoignage apostolique, l'expérience de l'Eglise.

L'histoire évangélique. La résurrection est non seulement racontée, mais en un sens démontrée par le récit de la Passion. Les Evangiles nous font voir que tous les disciples avaient perdu l'espérance, qu'ils n'étaient retournés au sépulcre que pour embaumer le corps de Jésus. Après la résurrection, ils les montrent pleins de joie et de courage.

Le témoignage apostolique. Dès les premières semaines après le miracle de Pâques, le jour de la Pentecôte, Pierre commence à prêcher et atteste devant tous, devant les Juifs, devant la foule énorme rassemblée sur la place, la résurrection du Seigneur, dont le tombeau a été trouvé vide. Il ne s'est pas rencontré une personne dans cet auditoire pour démentir les apôtres. On les a traités de fous, de voleurs, on ne les a jamais traités de menteurs. La légende qui s'est accréditée disant qu'ils avaient dérobé le corps, nous prouve combien leurs adversaires étaient certains que le tombeau était vide.

L'expérience de l'Eglise. Dix-neuf siècles de mission, dix-neuf siècles d'épreuve pour toutes les doctrines comme pour toutes les hérésies, ont montré que l'Eglise est réellement fondée sur la résurrection de Jésus-Christ. La fidélité et la puissance de l'Eglise ont toujours été en raison de son attachement à la doctrine de la résurrection. Allez dans les missions, c'est la résurrection qu'on annonce. Allez dans les Eglises vivantes, conquérantes, c'est la résurrection qu'on annonce. Tandis que le rationalisme, de quelque nom qu'il se nomme, a toujours passé sur le peuple de Dieu comme la bise qui flétrit.

Certes, la résurrection de Jésus-Christ est un mystère. Sans elle, la conversion des apôtres serait un mystère plus grand encore. Certes, la résurrection de Jésus-Christ est un miracle. Sans elle, les destinées de l'Eglise et sa victoire seraient un miracle plus grand encore.

Voilà pourquoi, n'ayant à choisir qu'entre deux solutions, celle qui glorifie ma raison ou celle qui la confond et l'humilie, je choisis cette dernière. Si j'abandonne le miracle, je ne comprends plus les textes de l'Evangile, je ne m'explique plus la prédication joyeuse des apôtres, je me sépare des hommes de réveil de tous les temps, et je perds la certitude de mon salut, car si mon rédempteur n'a pas été exaucé, comment pourrais-je croire que je le serai moi-même ? Tandis qu'en acceptant la solution qui confond ma raison, les textes de l'Evangile demeurent pour moi le suprême réconfort ; je reste en communion avec les apôtres ; j'appartiens à l'Eglise militante, en attendant qu'elle soit triomphante ; je sais en qui j'ai cru, et mon espérance est vivante, puisque mon rédempteur est vivant.

VÉRITÉS VITALES

Les études suivantes ne sont pas les chapitres d'un traité doctrinal ayant réponse à tout. Ecrites en des temps et pour des occasions différentes, elles ont pour but d'amener le lecteur, après l'auteur, à méditer sur quelques vérités vitales.

Ce qui fait leur unité, c'est une conviction profonde que les certitudes révélatrices et rédemptrices doivent être cherchées dans la Bible et non dans la philosophie. La dogmatique est la fille de la théologie biblique. Le jour où l'on aura séparé la fille de sa mère, la théologie systématique refera l'expérience de l'enfant prodigue. Cette expérience ne saurait se généraliser dans l'Eglise sans ruiner le message évangélique et briser l'élan du témoignage chrétien.



Le Père céleste

Quand j'étais enfant, j'avais une très vieille histoire sainte dont la première estampe représentait le matin du sixième jour de la création.

A côté du soleil levant, le Père céleste, assis sur un nuage et soulevé à demi, étendait vers la nature des bras évocateurs. Devant lui émergeaient du sol gras une tête de cheval, un cou de girafe et l'échine énorme d'un éléphant. Un peu plus loin un léopard achevait de se dégager du limon. Le singe et le chien étaient déjà hors d'affaire. Un serpent s'enroulait au pied d'un palmier. Des oiseaux de toutes plumes s'envolaient dans toutes les directions. Dans un angle, un bout de mer laissait voir que l'élément liquide était déjà abondamment pourvu de gros poissons.

Rien ne manquait au tableau... sauf la réalité.

Des savants sont venus, ont feuilleté le livre de la nature. Ils ont déterré des fossiles, ont retrouvé par eux quelques indications sur l'origine des êtres vivants. Leurs expositions sont incomplètes, fragmentaires, limitées à nos moyens, mais au moins, ils apportent des faits.

Quand je me trouve en présence des beaux portraits que font certains philosophes ou théologiens du Père céleste et de ce qu'est Dieu en soi, de ce qu'il veut et ne veut pas, de ce qu'il peut et ne peut pas, involontairement, je pense à mon estampe. Tout cela est très profond, très achevé ; les systèmes sont d'autant plus concluants que leurs prémisses et leurs conclusions sont sorties du même cerveau... Mais ce cerveau était-il fait pour penser Dieu ? Les mots : éternel, absolu, nous sont-ils intelligibles ? Quand un homme parle de l'infini, fait-il autre chose que projeter son petit fini sur l'écran de son imagination ? Il s'imagine montrer Dieu : en réalité, il ne montre que soi-même.

La sagesse, dans l'ordre religieux, consiste à faire comme les savants dans l'ordre de la nature : feuilleter le livre de la révélation et lui demander non ce qu'est Dieu en soi, mais ce que nous pouvons en savoir et ce qu'il lui a plu de nous montrer. Agir ainsi ne sera point limiter notre pensée, asservir notre raison, mais seulement maintenir notre pensée sur le terrain des réalités et affranchir notre raison des sources d'erreur qui lui viennent de la superstition des hommes ou des inventions de notre propre recherche.

Pour plus de clarté, je grouperai ici sous quatre chefs les indications que la Bible nous donne, relativement à Dieu, notre Père céleste.

Dieu inconnaissable. — Un vieux texte du Pentateuque nous dit que Moïse parlait à Dieu face à face, comme un ami cause avec son ami. Façon touchante de nous représenter l'exceptionnelle intimité du grand législateur avec Jéhovah. En réalité, Moïse aurait bien voulu voir la face de Dieu. Il le lui a demandé. Mais Jéhovah lui a fait cette réponse claire : « Nul ne peut voir ma face et vivre ».

Tel est bien l'enseignement de la révélation hébraïque. Elle nous apprend qu'un contact immédiat de Dieu déborderait les forces d'un organisme humain, et son dernier mot est bien dans l'exclamation du 2e Esaïe :

« Tu es un Dieu qui te dérobes au regard,
Dieu d'Israël, Sauveur ! »

L'Evangile maintient l'enseignement des prophètes. « Nul n'a jamais vu Dieu », dit Jean dans son prologue. Dieu est « invisible », dit Paul, il habite une « lumière inaccessible ». L'enseignement de Jésus est péremptoire : « Nul ne connaît le Père que le Fils et celui à qui le Fils veut le révéler... Dieu est Esprit ».

Voilà qui remet les raisonneurs à leur place. Le philosophe qui prétend penser Dieu, fait faire à son esprit de la gymnastique. Ce n'est pas de l'activité : c'est de l'exercice. Le résultat pratique est nul, sauf peut-être l'assouplissement, quand ce n'est pas l'éreintement.

Dieu est Esprit, donc insaisissable par nos moyens actuels de penser, car nous ne sommes pas Esprit. Mais Dieu est amour, donc connaissable par voie morale, car nous sommes des personnalités morales. La Bible montre en ceci sa divine sagesse qu'elle ne nous parle que de nos rapports moraux, c'est-à-dire filiaux avec Dieu. Encore ces rapports filiaux nécessitent-ils, pour devenir féconds et concluants au point de vue de la connaissance, l'intervention de Jésus-Christ : la rédemption et la Pentecôte. « L'homme naturel », dit saint Paul, « ne peut comprendre les choses de l'Esprit », et c'est bien là la doctrine du Christ.

La voie rationnelle pour connaître Dieu est donc une impasse. Au lieu d'y perdre son temps en prestidigitations intellectuelles, on ferait mieux de croître en sainteté. Dans

le domaine du divin, aimer c'est connaître. « Dieu », dit Pascal, « est sensible au cœur » ; et on peut redire ici avec Vauvenargues : « Les grandes pensées viennent du cœur ».

Dieu créateur. — Si l'on aborde la question du Dieu créateur avec les préjugés de la philosophie courante qui nous vient des Grecs bien plus que des Hébreux, qui refuse de se laisser instruire par la Bible et qui repousse la doctrine de la chute, les difficultés sont insurmontables dès qu'on veut essayer de s'expliquer le Créateur et de justifier son œuvre.

« Pourquoi donc, ô Maître suprême
As-tu créé le mal si grand,
Que la raison, la vertu même
S'épouvantent en le voyant. »

La contradiction entre la toute-puissance de Dieu et sa bonté scandalisait Alfred de Musset. Après lui et après beaucoup d'autres de pensée plus profonde, elle scandalise un spirituel écrivain qui incarne avec élégance la mentalité de notre temps. Je veux parler de M. Emile Faguet. Non qu'il ne puisse se l'expliquer à demi [1]. Le fait que Dieu a laissé la liberté à l'homme, a permis à l'homme d'être criminel et malheureux à la suite de ses crimes, ne lui paraît pas introduire une contradiction en Dieu. « Car les limites que Dieu donne ainsi à sa toute-puissance, c'est lui qui se les impose, ce qui laisse sa toute-puissance parfaitement intacte. Direz-vous que je suis prisonnier parce que je m'interdis de sortir ? Jamais je ne suis plus libre que quand je suis prisonnier volontaire... Dieu ne fait l'homme libre et défectueux que pour donner à l'homme

[1] Emile Faguet, *La Revue*. Janvier 1914.

la possibilité et l'occasion de se servir de sa liberté pour devenir bon, courageux, bienfaisant, magnanime, sublime. Par conséquent, en créant l'homme imparfait, c'est de la perfection véritable que Dieu fait... La vertu étant le vice dompté, c'est le vice, en l'accompagnant de l'idée du bien et de la liberté, que Dieu doit faire... Dieu, en créant le mal a créé la vertu... Dieu n'a pas créé l'homme à son image. Non. Il l'a créé très différent de lui pour que l'homme ait le désir, en en ayant la liberté, de se créer lui-même à l'image de Dieu. Dieu invente ainsi dans l'homme la sainteté et l'héroïsme, que, dans sa perfection statique, il ne peut pas avoir. Il s'y divinise avec une gloire particulière »...

Telle est la solution qui satisferait M. Faguet, lequel parle ici comme beaucoup de philosophes. On remarquera que cette explication, dépouillée de son charme littéraire, n'explique rien et ajoute quelques grosses difficultés supplémentaires. Que devient la moralité d'un Dieu qui crée le vice pour rendre possible chez l'homme une héroïque perfection ? Quelle raison aurait l'homme de désirer reproduire l'image de Dieu s'il n'y a pas entre eux une harmonie préétablie, s'il n'y a pas en l'homme une sorte de sens atavique qui le pousse à reproduire Dieu comme un enfant souhaite de ressembler au père qu'il honore et qu'il aime ? Quelle idée pouvons-nous nous faire d'un Dieu dont la perfection exclut la sainteté ? etc.

Et pourtant, dit M. Faguet, ce serait ici la solution... Mais il a une objection grave. Elle vient d'ailleurs. « Ce serait ici la solution s'il n'y avait que l'homme et Dieu et si les animaux n'existaient point, ou si les animaux ne mangeaient que l'homme, ce qui serait une partie de l'épreuve que Dieu veut que les hommes subissent. Mais les animaux se

mangent furieusement les uns les autres, ils se font souffrir et ils souffrent. Pourquoi ? Pour eux ce n'est pas une épreuve, c'est sans raison ; c'est parce que c'est ; c'est gratuit. L'effroyable carnage planétaire a donc été voulu pour lui-même, et le mal dont les animaux souffrent est le mal pour le mal. Dieu, ici, n'est pas justifié, Dieu est injustifiable ; Dieu est coupable. »

Donc Dieu n'est pas Dieu, ou en d'autres termes, Dieu n'existe pas.

L'argument tiré des animaux trouble depuis longtemps la philosophie spiritualiste ; Descartes et Malebranche avaient pensé l'éviter avec leur expédient de l'animal-machine. Mais cet expédient n'est plus de mise aujourd'hui. Tout de même, M. Faguet me paraît dramatiser un peu pour les besoins de la cause. On accuse les chrétiens de faire de l'anthropomorphisme en parlant de Dieu. D'autres en font terriblement en parlant des animaux. Vraiment Dieu est coupable parce que l'animal souffre ? M. Faguet a-t-il pensé que sur la place des fiacres, dans le laboratoire du physiologue, pour le plaisir de la chasse ou seulement pour pouvoir paraître d'une façon appétissante sur la table, l'animal souffre du fait de l'homme un martyre infiniment plus cruel et plus long que lorsqu'il est victime de la gloutonnerie d'un de ses pareils ? Et pourtant l'homme se justifie parfaitement sa conduite à lui-même, et M. Faguet, qui chasse peut-être et qui dîne sûrement, est le plus compatissant des hommes.

Si la création a été faite *ex nihilo*, si elle n'a pas d'autre but que sa beauté et si l'homme actuel est l'homme normal, on peut se demander évidemment pourquoi la nature est un autel immense où le sang coule sans trève, pourquoi l'animal souffre et pourquoi l'homme est pécheur.

Un Dieu unique, créant avec rien un univers où le vice et la douleur entrent comme des éléments nécessaires à la perfection humaine et à la gloire divine, voilà le Dieu inacceptable, injustifiable, voilà le problème insoluble.

Mais est-on sûr que le problème est bien posé?

Si les choses s'étaient passées autrement? Si notre création terrestre était une rédemption cosmique ? Si l'homme avait été voulu à l'image de Dieu, c'est-à-dire une personne morale destinée à se former elle-même ? Si cet homme avait profité de sa liberté conquise pour s'éloigner de Dieu et préférer à la voie de l'obéissance filiale la voie de la libre expérience ?

Toutes les difficultés accumulées par l'erreur séculaire seraient aplanies.

Le mal, dans notre création, ce serait non pas l'initiative du Créateur, mais au contraire la résistance locale opposée à cette initiative restauratrice du Dieu universel. La souffrance des animaux, à travers l'évolution créatrice, ce serait la nature enfantant avec douleur un système nerveux capable de devenir instrument de liberté et véhicule de l'Esprit divin. Les souffrances de l'humanité seraient les conséquences de sa faute initiale et les épreuves providentielles ramenant l'homme à Dieu par la voie de la libre expérience, que l'homme a librement choisie.

Dès lors tout s'expliquerait sans contradiction. Dieu serait non seulement justifiable, mais admirable dans ses œuvres terrestres, car ces œuvres manifesteraient au sein des contradictions extérieures, depuis la pierre inerte jusqu'à Jésus-Christ, l'immutabilité de son dessein d'amour et l'unité de sa création triomphante :

De la pierre à l'animal, œuvre pour produire les conditions propres à l'apparition de la vie physique.

De l'animal à l'homme, œuvre pour produire les conditions propres à l'apparition de la vie morale.

De l'homme déchu à Jésus-Christ, œuvre pour produire les conditions propres à l'apparition de la vie spirituelle, la vie divine.

Et dans ce triple effort d'évolution restauratrice, ce serait l'union magnifique de la toute-puissance et de la toute-bonté de Dieu.

La révélation biblique non seulement nous autorise, mais nous invite à envisager le problème comme il vient d'être posé.

Pour qui veut la comprendre et laisser aux termes hébraïques leur sens, la Bible ne traite pas la question des origines de l'univers. Elle commence avec le chapitre spécial de notre économie planétaire, et ne se préoccupe pas d'autre chose. Elle raconte comment et pourquoi a été créée notre habitation terrestre et tout ce qui était nécessaire à ses conditions d'existence. Le soleil, la lune, les étoiles appartenaient, d'après les idées du temps, à l'ensemble de ces conditions de vie dont notre planète était le centre. On se représentait le ciel sur la nature comme nous nous représentons le toit sur notre maison. La Bible écrit simplement un chapitre, notre chapitre, dans l'histoire de la vie.

Quel est le sens de ce chapitre, et la raison d'être de notre vie ? Quelles sont les conditions qui nous accueillent au seuil de l'économie présente et qui y règlent nos rapports avec Dieu ?

Si l'on rassemble les quelques textes renfermant des allusions à ce qui a précédé notre économie, textes qui sont là, dans les plus vieilles pages hébraïques, comme les fossiles

de temps disparus[1], on aperçoit que ce n'est point du néant qu'une volonté libre a tiré notre création, mais que notre terre est arrivée, de par l'effort divin, comme une nouvelle province dans un univers déjà peuplé, comme une nature bien ordonnée au milieu d'un chaos.

Dieu n'existe plus seul, quand il façonne nos cieux et notre terre. Lui-même dit « nous » (Gen. 1 et 3). Les Psaumes, Job, la Genèse lui reconnaissent des fils (Gen. 6 ; Job 1, 2, 38 ; Ps. 29, 89). Parmi ces fils, les uns l'entourent docilement, applaudissent à sa gloire créatrice, se réjouissent de ses victoires. C'est la race des anges dans le monde céleste. Les autres n'ont pas été les collaborateurs de la sagesse divine, et leur œuvre n'a rien à faire avec le plan de la création. Il semble qu'on leur doive les apparitions monstrueuses qui ont nécessité de la part du Créateur de gigantesques combats : Rahab, Tannîn, Léviathan, et des triomphes sur les armées de l'abîme, triomphes préhistoriques chantés dans Esaïe, dans Job et dans les Psaumes (Es. 51 ; Job 9 et 26 ; Ps. 74 et 89).

Ces mauvais fils, race des démons, nous les voyons troubler, sous le symbole du serpent, la paix du Paradis, se lever dans le conseil de Dieu pour dénoncer la fidélité de Job, séduire les filles des hommes et leur donner sur la terre une génération monstrueuse (Gen. 3 et 6 ; Job 1-2). Cette tentative de désorganisation de l'œuvre divine paraît avoir été la dernière ; elle eut pour conséquence la dernière révolution cosmique, la dernière bataille de Dieu contre l'univers qui ne répondait pas à son plan : le Déluge, suprême victoire de

[1] Ils seraient plus nombreux si les docteurs juifs, ardents monothéistes, n'avaient revisé les textes antérieurs à l'Exil, et ils seraient plus apparents dans nos traductions si l'a priori ou le scrupule du traducteur ne les avait édulcorés.

Dieu, après laquelle la nature garde sa régularité et l'humanité son caractère.

Dans l'histoire générale de la création divine, le lendemain du déluge inaugure ce qu'on peut appeler les temps modernes. La régularité des saisons, la bonne marche de la nature, le maintien des lois qui régissent notre économie et les rapports pacifiques entre la divinité et l'humanité sont proclamés solennellement. De là, date l'achèvement de notre création, l'alliance cosmique entre l'homme et Dieu.

La révélation biblique ne ferait donc que confirmer ce que les religions naturelles nous enseignent obscurément ? Pas le moins du monde. Ici comme partout elle n'invente pas, elle rétablit. De même qu'il a tiré l'ordre du chaos, Dieu se sert des souvenirs des expériences, des intuitions de la religion naturelle. La révélation prend les éléments épars de la connaissance des hommes, elle les complète, les transfigure et les distille en vérités.

La transformation porte ici sur deux points capitaux :

1° Les puissances cosmiques ne sont pas dans la Bible des rivales, des antagonistes, des esprits étrangers et antérieurs au Dieu qui en triomphe. Indra, Osiris, etc., entrent dans notre économie comme des dompteurs dans une cage déjà existante. On peut appliquer à l'origine des dieux du paganisme le fameux vers de Voltaire :

« Le premier qui fut roi fut un soldat heureux. »

Avec la Bible, les écarts, les malfaçons, les monstres, les chutes sont attribués exclusivement à des fils de Dieu, c'est-à-dire à des êtres devant leur existence à Dieu.

Quand et comment ces êtres se sont-ils déterminés contre Dieu ? Pour le savoir, il faudrait connaître l'économie qui les

a produits. Nous ne sommes pas chargés de résoudre les contradictions qui se sont établies au-delà de notre horizon. Nous ne pouvons faire qu'une chose, accueillir avec reconnaissance et noter avec soin les données qui nous viennent de delà l'horizon et nous permettent d'éviter les contradictions dans notre propre domaine. C'est à cela que la Bible nous sert et c'est en cela que nous l'honorons comme la révélation de Dieu. Il n'y a dans la Bible ni naturisme, ni polythéisme. L'unité d'origine y est absolue. Jéhovah est le premier et le dernier.

2° La deuxième transformation apportée aux croyances des religions naturelles consiste en ceci, que la question de substance n'est pas posée par la Bible, ni l'antagonisme entre la matière et l'esprit. Pour le paganisme, la matière est éternelle. Elle est ou bien hors de Dieu, comme chez les Grecs, et c'est le dualisme, ou bien confondue avec lui, comme pour l'Inde, et c'est le panthéisme. Aucun Dieu n'est présenté comme créant la lumière ; ou bien il est un avec elle, ou bien il la trouve quand il commence d'agir. Le Dieu de la Bible seul dit : « Que la lumière soit ! »

La Bible ne connaît que la notion de force : énergie pour ce que nous appelons nature ; vie, pour les animaux et les hommes. Ni le corps ni l'âme n'ont d'existence en soi, de réalité hors de Dieu. L'immortalité essentielle de l'âme est un dogme grec. Pour l'Hébreu, travailler sans Dieu c'est travailler pour le néant. S'éloigner de Dieu, c'est mourir. S'en approcher, c'est vivre. S'unir à lui, c'est vivre pour toujours. La seule réalité dans la Bible, c'est une énergie gouvernée par une volonté et qui s'appelle l'Esprit de Dieu.

Telles sont les circonstances dans lesquelles nous pouvons nous représenter la création de notre économie.

Ce qui l'a précédée restera toujours un mystère, comme

l'origine de la vie, comme Dieu en soi. Gardons seulement, pour éclairer notre histoire humaine, les lueurs qui nous viennent d'astres cachés à nos regards.

En résumé, une création pour le moins a existé avant la nôtre. Dans cette création, des êtres issus de Dieu se sont constitués contre lui et ont désolé l'univers. Notre création a été rendue possible par une victoire de Dieu. Elle est le fruit d'une rédemption cosmique. Elle a pour but de rétablir, dans une province dévastée, le Royaume de Dieu.

La Genèse nous raconte comment Dieu a organisé et réalisé un plan de restauration sur une toute petite planète. La Terre n'est pas le centre de l'univers : mais elle est susceptible de devenir la capitale des mondes, si Dieu la marque d'une croix. Les hommes les plus illustres peuvent naître dans le plus petit hameau. Jésus est né, non à Rome, mais à Bethléem. Telle est la méthode de Dieu : avec les choses faibles, confondre les fortes. S'il a plu à Dieu de faire de notre globe obscur la pépinière de ses co-ouvriers, inclinons-nous et adorons.

Les allusions bibliques nous ont montré que notre création n'est pas la première. Une autre série d'allusions nous donne à entendre que la création de notre monde n'est pas l'œuvre directe de Dieu [1].

Des textes primitifs nous ont fait entrevoir qu'antérieurement à notre monde, et même encore à ses débuts, des fils

[1] Par « notre monde » ou « le monde » on doit entendre ici non pas la totalité des œuvres divines, l'univers, mais *notre* économie terrestre, la province tombée momentanément au pouvoir de celui que Jésus appelle : le prince de ce monde.

de Dieu ont troublé par leurs œuvres l'univers de Dieu, tandis que d'autres applaudissaient à ses victoires. L'anthropomorphisme naïf de la littérature primitive, qui nous montre Dieu lui-même descendant sur la terre pour s'informer de ce qui s'y passe, s'efface peu à peu pour faire place à l'idée que Dieu, immatériel et inaccessible, ne se montre, pour ainsi dire, que par délégation et n'agit que par intermédiaire. Suivant les époques et les situations, cet intermédiaire, dans l'Ancien Testament, porte tour à tour le nom de : « l'ange de Jéhovah » (Exode 23 ; Esaïe 63 ; Malachie 3, etc.), la « Sagesse de Jéhovah » (Prov. 8 ; cf. Sapience 7 et Hébreux 1) ou « la Parole de Jéhovah » (Ps. 119, 147, 33 ; Es. 55 ; cf. Hénoch 110).

Entre ces trois expressions de la puissance créatrice de Dieu, la communauté d'attributions est telle que les rabbins, après l'Exil, ont réuni ces trois termes dans une conception unique, la « Memra », la parole créatrice et glorieuse de Jéhovah.

De tous ces rapprochements que nous ne pouvons qu'indiquer ici, il ressort que pour l'hébraïsme comme pour les Alexandrins, Dieu n'a pas créé directement notre monde, mais que celui-ci a eu pour auteur un agent primordial revêtu de sa puissance, soit le premier-né de toute sa création.

Ce que l'ancienne alliance a pressenti, la nouvelle alliance l'affirme dans ses expressions les plus diverses. L'auteur de l'épître aux Hébreux, Paul, le hardi novateur, Jean, l'apôtre du monde hellénique, s'unissent pour enseigner que c'est par le Fils que Dieu a créé le monde, que toutes choses ont été faites par lui ; qu'au commencement de notre création le Verbe était là, et que sans lui rien de ce qui existe n'a été tiré du néant. (Hébr. 1 ; 1 Cor. 8 ; Col. 1 ; Jean 1, etc.).

Ainsi, avant de venir par amour accomplir dans le monde la rédemption morale, le Fils, au sens absolu du mot, le Fils « unique et bien-aimé », le « premier-né de toute création », le Fils-Verbe a accompli dans l'univers la rédemption cosmique en créant notre monde de lumière, de vie et d'amour, c'est-à-dire un monde répondant à la nature de Dieu qui est lumière, vie et amour, un monde capable de fournir à Dieu des ouvriers pour sa gloire.

Dès lors bien des choses s'éclairent.

A la question : Quel est le motif qui a fait sortir du chaos notre création ? on peut maintenant répondre : un sentiment d'amour filial.

Au sein d'un univers troublé, où le plan de Dieu a rencontré des contradicteurs, des usurpateurs, des faiseurs de chaos, le Fils bien-aimé, outragé dans son amour pour le Père, entreprend de venger sa gloire. Il conçoit et exécute un monde dont l'évolution doit aboutir à la créature libre, c'est-à-dire image de Dieu, capable de comprendre Dieu, de communier avec lui et de fournir au Fils bien-aimé les collaborateurs dont il a besoin pour travailler à la restauration intégrale du plan de Dieu dans l'univers.

Le Fils créateur, voilà la cause première du monde où nous sommes.

Le Fils providence, voilà, après la chute, l'agent préparateur du salut, celui qui soutient la marche progressive de l'histoire humaine et qui est l'âme de l'histoire hébraïque (Hébr. 1, 2, 10; 1 Cor. 10; Jean 12; 1 Pierre 1.)

Le Fils rédempteur, voilà le triomphateur qui détruit les œuvres du Malin, en qui toutes les rébellions se sont concentrées, et continuées, et transportées audacieusement jusque dans notre économie. Par la croix, Jésus convertit les

hommes, obtient la Pentecôte, triomphe définitivement de Satan, et organise sur la terre le Royaume de Dieu dont l'aboutissement est la restauration intégrale du plan de Dieu dans l'univers : Dieu tout en tous.

Ainsi, la merveilleuse unité du développement de notre Création est une exaltation de l'amour du Fils. La première page de l'épître aux Colossiens le montre admirablement. Et tout ceci revient à dire que l'histoire de notre monde est, dans l'histoire universelle, le chapitre de Jésus-Christ. (Cf. *La préexistence du Christ.*)

Dieu personnel. — Chose étrange, ces mêmes textes hébreux qui semblent éloigner Dieu de nous, renferment les paroles qui nous le rendent intelligible et nous expliquent comment il se fait que la créature veuille et puisse communier avec le Créateur. « L'homme », nous disent-il, « a été créé à l'image de Dieu et voulu à sa ressemblance ».

Une image reproduit les traits du modèle. Un être fait pour ressembler à un autre est un être qui possède en puissance les caractères distinctifs de cet autre.

Pour connaître ce qui nous est intelligible de Dieu, c'est donc l'homme, l'image, qu'il nous faut regarder.

L'image est intelligence, raison, elle se distingue et noue des relations : donc le modèle est l'intelligence souveraine, il nous comprend et peut se lier avec nous.

L'image est conscience ; une voix intérieure l'oriente vers le bien : donc le modèle est la conscience, le bien absolu.

L'image est volonté libre, elle choisit, se détermine, intervient dans le cours des lois de la nature et les combine à son gré : donc le modèle est la volonté, la liberté toutes-puissantes.

L'image est sentiment ; l'homme vit pour aimer, l'amour suffit à son bonheur, son cœur cherche Dieu, il se reconnaît son enfant : donc le modèle est amour, il est le Père tendre qui cherche son enfant, et l'attire vers Lui.

D'un mot, l'image est une personne morale et filiale : donc le modèle est la personne parfaite, le Dieu paternel.

Je ne dis pas qu'en regardant ainsi la créature on voie directement le Créateur, et qu'on en fasse le tour. Je dis que ce que la créature nous révèle du Créateur suffit pour nous apprendre ce que nous avons besoin d'en connaître et pour nous confirmer dans la certitude que nous pouvons et devons entrer en communion avec Lui.

« Aujourd'hui », dit saint Paul, « nous voyons confusément, comme dans un miroir. Alors, nous verrons face en face. Nous connaîtrons comme nous avons été connus. »

Mais dans ce miroir, où Dieu, sous les traits de l'homme, se découvre lui-même, ne voyons-nous que des vertus, ou des principes de vertus ? L'image, en dépit de ses gloires, est caprice et immoralité... En conclurons-nous que le modèle est caprice et immoralité ?

Quelque monstrueux que cela paraisse, on pourrait trouver des textes pour l'établir.

De même que Mahomet, tout pénétré de la grandeur d'Allah, croit le glorifier en sacrifiant au dogme de l'unité divine toute l'histoire de la rédemption ; de même que de grands docteurs chrétiens, pour déployer dans toute sa majesté la souveraineté divine, ont imaginé le dogme de l'entière prédestination, il s'est trouvé des historiens hébreux tellement dominés par l'idée que Jéhovah était tout pour son peuple et dans le monde, qu'ils en ont oublié les avertissements de la révélation primitive et qu'ils ont attribué à Dieu, au divin pédagogue, tout le bien et tout le mal qui

se produisait au cours de l'éducation d'Israël. Jéhovah est maître de tout, Jéhovah est la seule puissance, la seule réalité. L'arbitraire divin n'a de compte à rendre à personne. Tout ce qui vit existe pour Israël, et Israël existe pour Jéhovah.

Cette notion ne manque pas de grandeur, mais c'est une grandeur où se trouvent sacrifiées la morale de Jéhovah et les conditions vraies de l'existence humaine. Avec elle, le Dieu d'Israël traite les ennemis de son peuple comme le Dieu Kamos traitait les ennemis de Moab. Avec elle, lors du dénombrement de David, le livre des Rois attribue à Jéhovah ce que le livre des Chroniques, plus éclairé, attribuera à Satan. L'action du Seigneur dans l'univers occupe toute la place. Il dispose à son gré du bien et du mal, envoie suivant son bon plaisir un esprit de fidélité ou un esprit d'étourdissement; il donne à Achab un esprit de mensonge; il trompe; avec les bons il se montre bon, avec les fourbes il se montre fourbe[1].

Cette notion, d'un monothéisme farouche, n'a jamais été celle des hommes inspirés d'Israël, qui n'admettaient d'autre grandeur en Jéhovah que la grandeur conciliable avec la justice et l'amour. Mais elle a causé bien du tort à l'ancienne alliance et souvent encore dénature, dans la nouvelle, la saine notion que nous devons avoir de la sainteté de Dieu et de sa providence.

Dès le siècle d'Esaïe, cette théologie simpliste commence

[1] Dans ce domaine aussi les traducteurs édulcorent. « Avec les fourbes, tu te montres fourbe », dit le texte hébreu (2 Sam. 22 : 27). Segond traduit : « Avec le pervers, tu agis selon sa perversité. » Jérémie dit à Jéhovah (20 : 7) : « Tu m'as trompé, et je me suis laissé tromper. Tu m'as forcé...» Segond traduit : « Tu m'as persuadé et je me suis laissé persuader. Tu m'as saisi...»

à faire place à des idées plus conformes aux enseignements de la révélation primitive.

Le mal, dans le prologue de Job, est attribué non plus à Dieu lui-même, mais à un de ses fils à demi révolté. Au Vme siècle, la rupture morale entre Jéhovah et Satan s'accentue. Pour arriver à saisir la vérité entrevue, Israël a dû passer sur terre chaldéenne et entrer en contact avec les Perses victorieux.

On connaît la libération des Juifs par Cyrus. Dieu avait appelé les Aryens orientaux à collaborer à son plan, non seulement en brisant les chaînes de son peuple captif, mais aussi en donnant à la pensée juive l'impulsion féconde dont elle avait besoin pour s'émanciper de sa dogmatique rudimentaire. Les Grecs viendront après les Perses et achèveront le travail. Dès le IIme siècle avant Jésus-Christ, la sainteté de Dieu est entièrement dégagée de toute responsabilité à l'égard du mal qui agit dans le monde. La portée profonde du récit de la chute est enfin mise en pleine lumière. Satan, le diable, est assimilé dans le livre de la Sapience au serpent de la Genèse et présenté comme l'irréconciliable ennemi de Dieu, l'auteur responsable de la catastrophe qui a déformé l'image de Dieu et introduit dans la nature humaine le caprice et l'immoralité.

Jésus dans son ministère reprend cette doctrine pour son compte, la précise et la couvre de l'autorité que lui confère en matière spirituelle sa parfaite connaissance des choses de l'Esprit. Il dénonce l'existence des esprits malfaisants, qu'il nomme les démons, et leur donne pour chef Satan, le calomniateur, le méchant, le père du mensonge, l'auteur de toutes les hontes et de toutes les douleurs dont l'humanité souffre sans pouvoir se dégager de son étreinte, car Satan s'est emparé d'elle par le mensonge

originel qui a fait de lui, depuis lors, l'usurpateur, le prince de ce monde.

L'homme normal ce n'est pas le fils de l'humanité déchue, dont Satan est le prince et qu'il a façonné à sa ressemblance. L'homme normal, c'est celui qui s'est développé dans la filialité divine, celui qui peut dire : « Qui de vous me convaincra de péché ?... Le prince de ce monde vient, mais il n'a rien en moi ». C'est celui qui s'est appelé lui-même, au sens absolu du mot : « le Fils de l'homme ».

L'homme normal, c'est Jésus-Christ.

Dieu manifesté. — Puisque Jésus-Christ est l'homme normal, c'est donc qu'il répond aux intentions du Créateur, c'est qu'il est l'image de Dieu. Puisque Jésus-Christ, au sein des difficultés, des contradictions et des plus dures souffrances, s'est constitué librement dans la sainteté, c'est donc qu'en sa personne le plan du Créateur a abouti, et qu'il présente une personnalité qui s'est voulue et qui s'est réalisée dans la ressemblance de Dieu. Enfin nous avons vu dans l'étude sur *la préexistence*, que Jésus, homme normal et second Adam, existait dans le ciel en tant que Fils de Dieu et Verbe divin, avant que la puissance créatrice ait placé sa personnalité dans les conditions d'existence de la vie humaine.

Jésus-Christ est donc, si j'ose dire, deux fois Fils de Dieu. Il l'était dans le ciel de par la volonté de son Père, il l'est redevenu sur la terre de par sa propre volonté.

Dès lors, contempler Jésus-Christ, c'est bien contempler Dieu en tant qu'il est saisissable par nos moyens de connaissance ; que dis-je, c'est voir de lui tout ce qu'il est nécessaire de voir, savoir de lui tout ce qu'il est nécessaire

de savoir, posséder de lui tout ce qu'il est nécessaire de posséder, pour entrer dès ici-bas dans sa communion morale en attendant de le voir dans le ciel, tel qu'il est.

C'est bien ainsi que Jésus a entendu ses relations avec le Père céleste et avec nous. Les quatre Evangiles s'accordent pour mettre sur ses lèvres des paroles comme celles-ci : « Nul ne connaît le Père, si ce n'est le Fils et celui à qui le Fils veut le révéler... Celui qui m'a vu a vu mon Père... Celui qui me reçoit, reçoit celui qui m'a envoyé... Moi et le Père nous sommes un... Nul ne vient au Père que par moi. »

Parmi les leçons à retirer de l'enseignement formel des Evangiles, je ne retiendrai ici que cette double conséquence de l'attitude unique prise par Jésus-Christ comme médiateur :

Quiconque refuse d'admettre la chute, la rédemption, la divinité de Jésus-Christ, ferme l'unique porte de communication entre l'homme et Dieu. Dieu lui demeure inintelligible. Dieu lui est inconnaissable. Il n'a le choix qu'entre l'anthropomorphisme des religions naturistes et les formules vides du déisme. Il n'a pas seulement coupé le lien moral défini par Paul dans ces mots : « racheté, co-ouvrier, co-héritier de Christ », il a coupé le lien rationnel entre Dieu et lui. Il s'est ôté les moyens de saisir Dieu. Il a supprimé l'unique point de repère pour l'intelligence de son sujet. Le Dieu qu'il représente n'est qu'une possibilité ; quand il le définit, il l'imagine.

Au contraire, quiconque accepte humblement les données de la révélation évangélique, quiconque entre par la conversion et par la Pentecôte dans la communion de Jésus-Christ, devient enfant de Dieu aussi en ce sens, que le Père céleste

n'est plus pour lui une personnalité étrangère, éloignée, indéfinissable..... il a retrouvé le Père dans le Fils, il a reconnu son propre Père dans la sainteté, dans l'amour, dans la puissance régénératrice de son Sauveur.

Comme une vitre bien lavée laisse pénétrer dans la chambre les lumières de l'extérieur, un cœur purifié par l'action rédemptrice laisse entrer des images jusqu'alors invisibles, permet des contacts jusqu'alors impossibles, accorde des certitudes jusqu'alors vainement cherchées... « Heureux ceux qui ont le cœur pur, ils verront Dieu. »





L'attirance universelle.

Lorsque saint Paul, dans son discours devant l'Aréopage, déclara que toute l'humanité est faite d'un même sang, et que Dieu a organisé les choses de façon à ce que les hommes de tous cultes puissent le trouver à tâtons, ce dût être un scandale pour les Grecs et pour les Juifs[1].

Les Grecs traitaient les autres de barbares. Les Juifs considéraient que les païens n'avaient pas d'âme et que pour arriver à Dieu, il fallait commencer par se faire juif.

Cet exclusivisme orgueilleux n'est pas le fait du passé. Combien de blancs estiment encore que les noirs ne sont que des animaux perfectionnés ! Combien de chrétiens excellents envisagent l'univers non-chrétien comme une humanité sauvage et dissolue plongée tout entière dans les ténèbres de la perdition ! Si l'on fait une exception pour le Juif, ce n'est, trop souvent, que pour s'arroger le droit d'être anti-sémite.

[1] Cette étude et la suivante reproduisent, sous une forme nouvelle, deux discours de rentrée à la Faculté de Montauban. On y retrouvera les éléments de notre brochure : *Religions et Evangile,* dont la réimpression a été souvent demandée.

D'ailleurs, entre les diverses communions chrétiennes règne la même méconnaissance de ce que vaut la religion d'autrui. Pour constater jusqu'où peut aller ce mépris de l'adoration du prochain, au sein même des Eglises chrétiennes, il suffit d'aller en Palestine.

Si nous voulons comprendre et estimer à son prix la paternité de Dieu, il nous faut revenir à la déclaration de saint Paul, et ouvrir enfin les yeux sur la valeur de l'adoration universelle.

A ce point de vue la science des religions, vieille à peine d'un demi-siècle, est destinée à nous rendre un service vraiment évangélique, en nous ramenant, par la constatation des faits, aux sentiments fraternels dont nous n'aurions jamais dû nous départir.

Parmi les points qu'elle a déjà mis en lumière, il en est trois qui nous seront d'une utilité directe pour l'intelligence de l'action du Père céleste dans l'histoire; je veux parler de la vitalité, de la dignité et de la parenté des religions où se manifeste l'universelle attirance de Dieu.

1° *Vitalité des religions.* — A la fin du XVIIIme siècle, le monde savant était réduit aux conjectures les plus fantaisistes relativement au caractère et au dénombrement des religions non-chrétiennes. De La Croix place au Japon les adorateurs du Bouddha; d'Herbelot donne Confucius pour maître aux Brahmanes; l'*Encyclopédie* fait de Brahma un dieu du Tonkin. Brunet ne produit aucune statistique. Benjamin Constant, dans son grand ouvrage, ébauche une esquisse des religions du monde qui fait penser à ces cartes d'Afrique dont on se servait dans mon enfance, où les plus grands fleuves s'achevaient tous en pointillé dans les terres inconnues, et où des contrées entières portaient

pour toute mention géographique cet avertissement sensationnel : « Ici, il y a des lions. » C'était aussi une chose convenue que, comme les ténèbres se dissipent à l'arrivée du soleil, comme les fauves et les sauvages se retirent à l'approche de la civilisation, les religions païennes se dissipent confusément devant la propagande des apôtres de Jésus-Christ.

L'étude scientifique des religions a changé tout cela. Elle a exploré les terres inconnues, étudié les races, pénétré le caractère intime des principaux cultes, classé les religions, et nous savons aujourd'hui, grâce à ses statistiques, à peu près comment vont les choses dans les cinq parties du monde.

A l'heure actuelle, la population de la terre, qui était évaluée, en 1810, à 680 millions d'habitants, s'élève à 1 milliard 560 millions.

Dans ce recensement universel, aucun peuple n'a été trouvé sans religion, et, au sein des peuples, le nombre d'hommes qui font profession de n'appartenir à aucun culte est absolument négligeable ; pas même un par cent mille.

Sur les cinq continents, trois se composent de populations chrétiennes : l'Europe, l'Amérique, l'Australie.

L'*Europe*, sur 390 millions d'habitants, compte seulement 7 millions d'israélites, un peu moins de 7 millions de musulmans et — chose inattendue — environ deux cent mille païens, anciennes populations appartenant au polythéisme folkloriste.

L'*Amérique*, ne compte que 4 millions de non-chrétiens animistes, répartis principalement au nord du Canada et dans l'intérieur du Brésil.

L'*Australie*, constitue un bloc de 4 millions de chrétiens, auxquels il faut en ajouter 10 millions pour les Phi-

lippines et l'Océanie, où domine d'ailleurs d'une façon écrasante la religion musulmane, avec 26 à 28 millions d'adhérents. Les polythéistes et animistes n'y sont plus guère que 4 à 5 millions.

L'*Afrique* et l'*Asie* sont les deux continents où le problème religieux est le plus difficile à déchiffrer. Les grandes lignes sont pourtant déjà clairement établies.

Le relief de l'Afrique ressort aujourd'hui nettement, avec ses cinq zones bien caractérisées. Tout le nord appartient aux musulmans fanatiques ; comme nombre, les chrétiens et les juifs ne comptent pas. Au-dessous, deuxième zone de musulmans ; ce sont les couches nouvelles, filles de la propagande ; moins solides, mais pleines d'avenir. A l'orient, les chrétiens d'Abyssinie. Au centre, la masse barbare des fétichistes. Au sud, l'agglomération compacte et envahissante des Anglo-Saxons protestants. En haut et en bas, l'ardeur conquérante se montre également fiévreuse. L'Afrique n'a pas fini de voir couler du sang ! Les luttes actuelles ne sont rien auprès de celles qui décideront, au jour du choc fatal, de l'avenir de l'islam et du christianisme sur le noir continent.

Reste l'Asie, berceau des religions de l'humanité. L'antiquité de ses cultes, leur pénétration réciproque et leurs superpositions rendraient tout dénombrement impossible, si chacune des grandes nations qui la composent ne tenait au courant ses statistiques religieuses.

Voici l'Inde qui, sur les 820 millions d'habitants de l'Asie, en possède, à elle seule, 300 millions. Sur ces 300 millions, 217 environ appartiennent à l'hindouisme brahmanique, qui se développe surtout par l'accroissement de la population. L'islam, par contre, se développe par l'effort de sa propagande. On peut dire aujourd'hui qu'il a transporté son

centre d'opérations dans l'Inde, où il compte déjà 63 millions d'adhérents, et d'où il rayonne partout. Il faut avoir bien compris cela pour juger équitablement la politique de l'Angleterre en Egypte. L'Egypte aux derviches, c'est l'hégémonie de l'islam s'étendant sans opposition appréciable du Maroc au Japon.

Ajoutez à ces 277 millions d'hindouistes et de musulmans 12 millions de vieilles populations folkloristes, 14 millions de bouddhistes, cent mille parsis, suprême épave de la religion la plus haute qui ait paru sur la terre en dehors d'Israël, moins de 4 millions de chrétiens : et vous aurez, du même coup, la statistique religieuse de l'Inde, et la démonstration de la lenteur de l'expansion chrétienne sur la vieille terre des Védas.

Je passe rapidement sur le groupe occidental, la Turquie d'Asie et ses voisins, et sur la Russie d'Asie, qui ont des statistiques douteuses, et dont les 70 millions d'habitants appartiennent, en proportions très inégales, à l'islam (40 millions ?), au christianisme (13 millions ?), au bouddhisme (1 million ?) et à des cultes folkloristes encore mal définis.

La Chine, vers laquelle se portent aujourd'hui les regards de toute l'Europe, ne compte, sur ses 428 millions d'habitants, que 1 million et demi de chrétiens tout au plus. Par contre, l'islam y possède 33 millions de fidèles, le taoïsme 40 millions et le bouddhisme 90 millions. Tout le reste, sauf 14 millions d'animistes, appartient au confucianisme.

Nous aurons terminé notre revue des principaux pays et des principales religions du monde quand nous aurons dit qu'au Japon, y compris la Corée, sur 63 millions d'habitants, les bouddhistes comptent 32 millions de fidèles, la vieille religion du Shinto, 20 millions, le confucianisme coréen, environ 10 millions. Le christianisme, dont les pro-

grès sont rapides, doit avoir atteint aujourd'hui, sinon dépassé le chiffre de cinq cent mille croyants.

De tous ces chiffres se dégage une double impression.

L'impression des résultats imposants obtenus au cours d'un demi siècle par les hommes qui se sont voués à l'étude des religions, et l'impression de la puissance colossale représentée dans le monde par les religions non-chrétiennes. Certes, les païens, ou soi-disant tels, méritent autre chose que notre mépris ! Et pour chanter victoire, il nous faudrait méconnaître étrangement les difficultés de la lutte, et la valeur des adversaires, et les revers subis, et la disproportion des forces engagées. Quand on observe, au contraire, l'accroissement régulier des grandes religions non-chrétiennes (tel, l'islam, qui, dans l'Inde, a passé en dix ans de 50 à 63 millions) ; quand on s'aperçoit combien les populations, même les moins avancées, se laissent difficilement entamer, et combien souvent, chez ceux qui sont gagnés, l'âme soi-disant chrétienne continue de vivre sur son vieux fond de paganisme, on ne peut s'empêcher de reconnaître que le premier résultat de la science des religions a été de mettre en lumière l'étonnante vitalité des religions elles-mêmes, et leurs progrès constants sur la surface de la terre.

2° *Dignité des religions.* — La seconde vérité que l'étude des religions est arrivée à faire ressortir, c'est la dignité essentielle du sentiment religieux.

Le célèbre courtisan du grand Frédéric serait bien étonné, s'il reparaissait aujourd'hui. Il n'aurait pas les rieurs de son côté. Son siècle était, disait-il, trop jeune pour le lire : le nôtre a trop vécu, il est trop informé. Ni le sarcasme indécent de Voltaire, ni les théories infatuées des encyclopé-

distes, ni le scepticisme naïf des déistes anglais, qui appelaient la religion de Mahomet « un tour de prestidigitation très bien exécuté », ne peuvent tenir devant les faits. La science a dissipé ces superstitions-là comme les autres. Et quand on vient à l'heure actuelle traiter la religion de grande névrose, ou de truc sacré pour entretenir l'homme dans son abaissement, cela fait sourire, et voilà tout.

Car l'étude scientifique des religions témoigne que la religion n'est ni une invention ni une superstition, ni même, comme le prétendait Auguste Comte, une forme première de la pensée humaine destinée à s'éliminer au profit de formes plus adéquates à la vérité, mais que le sentiment religieux apparaît partout comme l'émotion première, le trait le plus original et le plus noble de l'humanité ; que la religion, dans son origine universelle, n'est ni une légende, ni une théologie, mais un besoin d'adorer, et que ce besoin d'adorer, d'aimer un Dieu et de s'identifier avec lui, a été l'aiguillon sous lequel la conscience humaine a marché à la conquête de sa majorité morale.

Certes, je ne m'illusionne point sur l'humilité des commencements de la religion naturelle, ni sur le caractère essentiellement repoussant de certains rites religieux. Mais, comme on l'a fort bien dit, « juger une religion par ses excroissances inévitables, c'est juger de la santé d'un peuple d'après le nombre de ses hôpitaux, ou de sa moralité, d'après celui de ses prisons ».

Quels que soient les défaillances et les égarements des cultes de l'humanité, on voit, dès le début des sociétés, la religion veiller sur le berceau de la morale et soutenir ses premiers pas.

C'est elle qui par son rite initial, l'oblation aux défunts, éveille et alimente l'esprit de sacrifice, première forme

de la solidarité. C'est elle qui, par l'institution ecclésiastique, hors de laquelle aucune religion ne peut subsister, crée le premier lien entre les vivants, un rudiment de société, dont le ciment est une commune prière. Le culte des ancêtres établit une communion entre les vivants et les morts et donne à toute une série d'institutions humaines, un caractère sacré. Le lien de parenté est sacré. Les tombeaux sont inviolables, ainsi que les *tabous*, objets ou lieux d'asile voués aux esprits supérieurs. Les femmes, les enfants, les vieillards sont protégés des dieux. L'un après l'autre, tous les actes principaux de la vie sociale ou agricole sont consacrés par la religion : le mariage, la naissance, la sépulture, la guerre, la moisson... Et toutes ces cérémonies, pour naïves ou barbares qu'elles soient à l'origine, mettent peu à peu de l'ordre dans la société, et la font lentement évoluer vers le bien.

C'est qu'en dépit des apparences, il n'est pas de peuple qui ne pense, avec Euripide, que « si les dieux commettent des actions viles, les dieux n'existent plus ». « Point de religion, » dit Max Müller, « qui ne contienne ce que le rabbin Hillel appelait la quintescence de toutes les religions, ce simple mot : Sois bon, mon garçon ! » Ainsi l'Australien primitif, dont le dieu ordonne ces quatre choses : obéir aux vieillards, être généreux avec ses amis, vivre en paix avec ses voisins, ne point commettre adultère.

Après avoir établi l'ordre social, c'est encore la religion qui le maintient. Parfois, elle dispose pour cela d'arguments inattendus. Tel, ce créancier hindou, qui, n'arrivant pas à se faire payer, menace son débiteur de se suicider ! Et le débiteur de payer aussitôt, dans l'effroi d'avoir à ses trousses, si son créancier se suicide, un esprit persécuteur jusqu'à la fin de ses jours. Qu'on réfléchisse au rôle joué dans

l'antiquité par la magistrature sacerdotale, par les serments au nom de la divinité, les sacrifices contractuels, l'identification séculaire du droit laïque et du droit divin, les ordalies ou jugements de Dieu, et l'on verra que l'humanité, aux jours de son enfance, a trouvé dans le respect des dieux sa ressource primordiale pour mettre les hommes dans l'impossibilité de tuer, de voler, de trahir, de commettre les grands attentats qui compromettent l'existence de la société.

A mesure que les idées morales s'affermissent, la vie d'outre-tombe apparaît toujours plus distinctement comme une récompense ou comme un châtiment de la vie présente. La religion devient nomistique. Les comptes ouverts ici-bas se règleront là-haut. Je n'ai pas besoin d'insister sur l'influence moralisatrice qu'a exercée cette pensée de la rétribution dans la vie future sur les cultes de l'Orient, et qu'elle exerce encore de nos jours dans les principales sociétés religieuses.

Toutefois les détracteurs de la religion auraient raison de la tenir pour un facteur insuffisant au point de vue éthique, si elle s'arrêtait, comme moyens moralisateurs, à la peur du châtiment ou à la convoitise de jouissances futures.

Mais ce n'est ici qu'une étape dans l'histoire de son développement. Tout le monde sait aujourd'hui que, dans les grands cultes de l'humanité, la religion de l'intérêt, la religion de la peur, sont des formes inférieures ; et que la foi n'arrive à son épanouissement, à la pleine possession de sa conscience intime, que lorsqu'elle se réalise dans la religion de l'amour. Le Dieu conçu par la philosophie la plus haute, adoré dans la forme religieuse la plus évoluée, c'est la personnification vivante du bien, et le sentiment qui, par-dessus toutes les terreurs et toutes les convoitises, enlève vers son Dieu l'âme de l'adorateur, c'est la passion

de ressembler à celui qu'elle adore et de s'identifier avec lui. En sorte que le dernier mot de la religion et le dernier mot de la morale s'expriment ensemble dans cette formule du Christ, où tous les cultes de la terre trouvent leur accomplissement : « Soyez parfaits, comme votre Père céleste est parfait. »

Moïse ne songeait qu'à révéler à Israël l'amour du Dieu d'Abraham... et il a fondé son culte sur dix commandements dont la valeur éthique est si incomparable, que les peuples civilisés n'ont pas hésité à reconnaître, dans le Décalogue, la charte morale de l'humanité.

Les prophètes, certes, ne se sont pas souciés des sanctions de la vie future : ils n'y font aucune allusion ! Ils prêchent pour ce monde, à leur peuple adultère, les jalousies de Jéhovah... Et nul n'a égalé la puissance de leur prédication morale.

Jésus de Nazareth est venu, au sein d'un petit peuple tributaire de Rome, annoncer le Royaume de Dieu... Et son culte, parce qu'il était parfait, s'est manifesté en lui par une morale si parfaite, que ceux-là même qui nient sa divinité reconnaissent qu'il est saint parmi les fils des hommes. Et la prière qui résume sa religion répond à tel point aux aspirations morales de la conscience humaine, qu'au dernier jour du Parlement des Religions, à Chicago, lorsqu'il s'est agi de trouver une prière où tous les sectateurs de toutes les religions pussent unir leurs âmes, par dessus la diversité des croyances contingentes, dans la morale unique et éternelle, un rabbin se leva, et prononça devant toute l'assemblée recueillie l'oraison dominicale du crucifié de Golgotha.

Qu'est-ce à dire ? Sinon que la conscience, pas plus que le cœur, ne peut se passer de l'infini, et que la morale

humaine, à travers toute son histoire, ne marche qu'appuyée sur Dieu.

Dès lors la preuve est faite, et la science, lavant la religion des injustes soupçons de l'incrédulité, a démontré qu'après avoir été « dès l'origine le facteur principal des institutions sociales et de la culture générale humaine », le sentiment religieux « en reste le facteur décisif à toutes les étapes de la civilisation. »

3° *Parenté des religions.* — Après avoir fait ressortir le caractère et la puissance vitale des religions du monde, et les avoir rétablies dans leur noblesse originelle, la science contemporaine a voulu faire un pas de plus, et signaler l'étroite parenté qui les relie les unes aux autres ; les ramener aux mêmes lois, les ordonner en une hiérarchie, leur assigner une source commune, et montrer que, du fétichisme le plus grossier au christianisme le plus spirituel, nous n'avons affaire qu'à des formes plus ou moins évoluées du sentiment religieux de l'humanité.

En un sens cette affirmation est vraie; et l'application d'une méthode qui s'inspirerait d'elle pourrait être un bienfait pour notre théologie. Mais, à lui donner une portée absolue, elle est fausse et peut devenir l'arme la plus redoutable contre nos croyances les plus sacrées.

On se souvient à travers quelles vicissitudes la foi en la révélation biblique est parvenue jusqu'à nous. On se souvient comment, à la première période de la théologie chrétienne, période dogmatique où la tradition des Pères déclarée souveraine et l'inspiration verbale des Saints Livres ôtaient à la science toute sa liberté, a succédé, par réaction, la critique rationaliste ; et l'on a vu, dans notre première

partie sur *les Témoins,* comment cette critique, dont la méthode dialectique subordonnait les faits aux préjugés de la philosophie, aboutit aux théories mythiques qui éteignent l'une après l'autre, toutes les lumières de la révélation.

Il fallait trouver une voie qui permît à la science biblique d'échapper à la tyrannie de droite, celle du dogme, et à la tyrannie de gauche, celle de la raison. Cette voie libératrice fut celle de l'histoire. Le jour où Christian Baur reprocha à Strauss de décider avant de s'être mis au clair sur l'origine, la nature, les intentions des livres qu'il juge *à priori*, la théologie, définitivement orientée, posséda l'instrument de ses labeurs nouveaux. C'était la méthode historique.

Baur a raison. Tout écrivain appartient à son temps. Il faut l'y replacer pour l'entendre et le bien juger. Les écrivains bibliques ne font pas exception. Ils ont eu une éducation, un peuple ; ce peuple a eu son berceau, ses voisins... Il faut connaître tout cela ! Et la critique s'est mise à l'œuvre.

En vain la théopneustie essaya de maintenir la Bible hors du droit commun. Les grands travaux théologiques du siècle dernier démontrent avec une évidence triomphante que si le message biblique vient de Dieu, le document biblique appartient à l'histoire. Le programme des Morin, des Le Clerc et des Richard Simon a été repris par les Reuss, les Delitzsch, les Schürer, les Robertson Smith, et la méthode nouvelle s'épanouit dans l'œuvre magistrale du grand historien Harnack, qui examine, ordonne et apprécie les livres de la Bible sans les isoler de la littérature, du milieu et du temps qui les a produits.

Et c'est ainsi qu'à notre époque, la Bible, en tant que production littéraire, vient déboucher dans le grand courant de l'histoire religieuse de l'humanité.

Tout cela serait fort bien, si le résultat de cet immense labeur était seulement d'affranchir l'Ecriture sainte des mesures d'exception qui l'ont rendue impopulaire dans les milieux éclairés, et de remplacer, comme le veut toute bonne science, la Bible-oracle et la Bible-légende par la Bible *document de la révélation.*

Mais voici qu'au moment où les chrétiens, dépouillés par la critique biblique de l'autorité extérieure de la lettre divine, se préparent à renouveler leur apologétique, et se flattent de démontrer que la divinité de la religion biblique vient de la révélation que la Bible contient, — voici que des savants, au nom de l'Histoire des religions, opposent une fin de non-recevoir à leur argumentation nouvelle. Ils se font forts d'établir que le contenu, pas plus que la forme, ne témoigne d'une intervention spéciale de Dieu :

Qu'apportez-vous, chrétiens, pour prouver que la Bible renferme la Parole de Dieu ?

Le dogme de l'inspiration ? Mais, les fidèles de l'Avesta, du Véda, et des Soutras de Çâkya-Mouni se réclament du même dogme, et pas un fondateur de religion sur la terre ne s'est présenté sans révélation ! Serait-ce la cosmogonie mosaïque ? Vous la retrouvez en Chaldée. L'élection d'Israël ? Chaque peuple se tient pour l'élu de son dieu ; ce n'est pas pour rien que les Hindous s'appellent les aryas (honorables), et que les Chinois s'intitulent : citoyens du Céleste empire !

Direz-vous que Jéhovah dirige les batailles d'Israël ? Lisez la stèle de Mésa : Kamos en fait autant pour Moab. Revendiquerez-vous l'originalité de l'Ancien Testament ? Tous ses éléments ont été puisés à Babylone et en Egypte. Vous appuierez-vous sur les miracles ? Les saints livres de

l'Orient en regorgent. La naissance miraculeuse ? Bouddha et Krischna, Héou-tsi et Fo-hi, les fondateurs des grandes dynasties et des grandes religions ne naissent pas autrement !

Serait-ce la valeur sociale des enseignements bibliques ? Voyez l'Egypte et la Chine vivre quatre et cinq mille ans sur le fondement moral de leur religion, tandis qu'en Occident les révolutions se succèdent !

Direz-vous que la Bible est divine parce qu'elle annonce des doctrines sans analogues dans l'histoire ? Lesquelles ? L'antagonisme de Dieu et de Satan ? Etudiez la métaphysique de Zoroastre. La doctrine du péché ? Lisez les psaumes de l'Inde et de la Chaldée. La résurrection et le jugement ? Examinez, entre autres, le Livre des Morts de l'Egypte. La venue d'un rédempteur ? Voyez l'incarnation d'Osiris, la rédemption par le sang d'Apis, la théorie mazdéenne du rédempteur Soschyant, la descente ici-bas de Vichnou, personne de la trinité hindoue s'efforçant de sauver le monde, et l'allégorie du sacrifice de Krischna, se laissant engloutir par le serpent pour délivrer ses frères de la mort. Voyez les tauroboles et le mystère de Mithra !

Invoquerez-vous les vertus chrétiennes ? Où trouvez-vous plus d'adoration que chez les brahmanes, plus d'ascétisme que chez les Thibétains, une charité plus douce qu'en Çâkya-Mouni, un sentiment plus profond de l'impuissance humaine que chez Lao-Tse, une ardeur plus héroïque dans la lutte pour le bien que dans les Gâthâs de Zoroastre ?

Et si vous nous opposez, en fin de compte, que la divinité de votre religion est démontrée par ses destinées merveilleuses, nous vous renverrons à Mahomet, dont les victoires, en dépit des croisades, sont aussi étonnantes que les vôtres, puisqu'il ne lui a pas fallu quatorze siècles pour

couvrir le monde de deux cent vingt millions de croyants ! Et si vous attribuez son succès à ce qu'il est un enfant perdu des révélations bibliques, voici le bouddhisme, dont les destinées providentielles semblent avoir préfiguré l'histoire du christianisme : vous y trouverez une religion qui, née du ministère bienfaisant d'un homme qui n'a laissé ni écrits ni système, a rempli le monde oriental de ses apôtres, de ses conciles, ses réformes, ses missions, ses martyrs.

Non ! non ! La science critique vous a dit : pas d'exception pour la lettre ; l'Histoire des religions vous dit à son tour : pas d'exception pour l'esprit. La Bible, forme et fond, doit rentrer dans la règle commune. Mettez-la au premier rang, dites que le christianisme est l'expression la plus haute qu'ait atteint le sentiment religieux sur la terre, mais ne parlez plus de révélation, et ne séparez plus la Bible chrétienne des autres Bibles de l'humanité. Toutes les religions sont sœurs, et toutes ont pour berceau le cœur de l'homme.

Tel est le démenti jeté à notre foi. Il s'oppose formel, irréductible, n'apportant avec lui ni métaphysique nuageuse, ni subtilité byzantine, ni fureur de blasphème. Il invoque des faits nouveaux, ouvre à nos regards un monde inexploré, et s'appuie sur les données d'une science expérimentale. Je dirai même qu'il se présente, non plus comme la négation d'autrefois, sous les traits désobligeants de l'incrédulité profane, mais avec ce je ne sais quoi de sympathique qui s'attache toujours à ceux qui, de près ou de loin, se font les avocats de la grande âme humaine.

Ne soyons pas de ces apologètes chez qui l'impatience de réfuter ôte tout sentiment de ce que l'on doit à un adversaire.

Puisque l'Histoire des religions vient à nous, toute char-

gée de faits et d'expériences, accueillons-la comme une amie :

Homo sum : humani nihil a me alienum puto.

Qu'elle entre confiante à notre foyer. Nos laboratoires ne sont pas comme ces chambres en désordre où l'on n'ose pas introduire même ses plus proches parents ! Ouvrons-les lui tous grands, et qu'elle y dépose les ferments nouveaux. Peut-être notre théologie en sera-t-elle secouée, il y aura de la fièvre pendant quelques jours, mais la vérité appuyée sur la liberté triomphe toujours des germes de mort, et la crise sera, pour notre théologie, une crise de croissance !

Noterai-je maintenant les principaux bienfaits que j'attends de la science des religions ?

Elle nous apprendra d'abord à nous défendre.

Dans les sillons nouveaux ensemencés par cette jeune Muse, la folle avoine et quelquefois l'ivraie poussent à côté du bon grain. Il faut savoir les reconnaître. Savoir dénoncer les supercheries des faux-monnayeurs de l'histoire, ne pas se laisser prendre aux affirmations tendancieuses dont des vulgarisateurs trop crédules émaillent leurs articles à seule fin de démolir les convictions chrétiennes ; ne point s'en laisser imposer par des citations tirées de livres fort postérieurs au christianisme, comme par exemple le Boundehech, lequel, écrit douze siècles après Jésus-Christ, ne saurait prouver que le christianisme doit à Zoroastre ses principales révélations ; réduire à leurs véritables proportions les soi-disant prototypes de Jésus-Christ; par exemple, montrer aux indianistes trop complaisants, que la légende de

Krischna, telle que la rapporte le Bhâgavata-Pourâna, est très postérieure à l'histoire du Christ, et vraisemblablement empruntée aux Evangiles ; résister aux séductions du pan-babylonisme, aux oracles de Troeltsch et de l'école moderne allemande, aux fantaisies érudites des Salomon Reinach et des Arthur Drews.

Ce discernement ne s'acquiert pas en un jour, et rien ne peut le remplacer, — pas même les plus fiers emportements de l'éloquence sacrée — quand il faut répondre à la belle assurance des apologètes anti-chrétiens, empressés à exploiter les débuts d'une science difficile à contrôler, pour lancer dans le public, sous couleur de vulgariser, les affirmations les plus extravagantes.

En second lieu, l'Histoire des religions nous apprendra à bien connaître notre religion.

S'il est une vérité désormais acquise à la science moderne, c'est que, pour bien connaître un fait, il faut l'étudier dans son milieu et le situer dans l'histoire.

Une religion, quelle qu'elle soit, est un fait, et toute notre ferme croyance en la révélation n'empêchera pas cette révélation de s'être produite au sein d'un peuple qui avait ses origines, ses alliances, sa mentalité et sa part dans l'héritage commun des croyances humaines. Comment jugera-t-on de la révélation, si l'on est impuissant à discerner ce qui revient aux hommes dans la religion qui l'exprime ? Et comment saura-t-on ce qui revient aux hommes si l'on ne connaît pas l'Histoire des religions ?

Quand on voit, pour ne parler que des influences immédiates, quelle action ont exercée les peuples voisins d'Israël sur la formation de son culte ; l'exil de Babylone sur la théologie des Juifs ; le judaïsme contemporain de

Jésus-Christ sur les conceptions des apôtres ; la philosophie grecque et la morale latine, sur la pensée religieuse des Pères ; le paganisme des premiers siècles de l'ère chrétienne, sur le ritualisme romain, — on pressent avec émotion tous les services qu'est appelée à rendre, pour l'intelligence du message évangélique, l'information puisée aux sources mêmes des grands cultes de l'humanité.

« Je ne juge que par ma montre » disait Pascal, et nous faisons tous comme lui. Voilà pourquoi il importe que notre montre ne retarde pas.

La Cour de Rome croyait avoir raison contre Galilée : sa montre retardait ! Et nous croyons avoir raison, nous aussi, quand nous défendons telle théorie de la révélation, de l'inspiration, ou de l'intervention de Dieu dans l'histoire... Qui sait si la connaissance approfondie de ce que d'autres ont connu ou pensé avant que le christianisme fût, ne va pas modifier notre attitude, nous dégager de préjugés que nous ne soupçonnons pas encore et « qui retiennent la vérité captive » en entretenant autour d'elle la défiance de nos contemporains ? Il ne s'agit pas d'abandonner la plus petite parcelle du trésor de notre foi, mais de remettre sans cesse au creuset ce trésor que Dieu nous confie, afin de le purifier de toutes les scories de notre ignorance théologique, et de le faire briller, pour le salut du monde, dans son éclat immaculé.

Disons-nous bien que l'ignorance ne sert jamais la cause de Dieu. Partout où nous portons la lumière, nous volons au secours de la vérité !

Et nous volons aussi au secours de la charité. Car rien ne rend injuste comme l'ignorance ; mauvais, comme la superstition. C'est pourquoi le suprême bienfait que j'attends

de la science des religions, c'est qu'elle nous apprendra à connaître l'âme humaine, à l'honorer, à former dans son commerce la langue qu'il faut lui parler pour trouver accès auprès d'elle.

Et ce dernier service ne sera pas le moindre.

Le particularisme des religions anciennes n'est plus dans nos principes : il survit dans nos mœurs. Nous aimons trop vivre entre nous, louer ce qui nous appartient, limiter notre horizon à nos affaires, à notre littérature, nous absorber dans nos débats au point de ne plus entendre les rumeurs de la grande vie qui passe à côté de nous. Nous avons le souci des âmes, mais quiconque ne connaît que la mentalité d'un milieu, d'une époque, ne connaît pas l'âme humaine.

L'âme humaine ? Elle est dans toutes les prières de toutes les races et de toutes les générations.

Puisque l'Histoire des religions a mis entre nos mains les archives religieuses de l'humanité, notre devoir est d'en dépouiller les trésors avant de proclamer le christianisme seul bon, seul valable parmi les religions des hommes.

« Nous aussi, nous sommes de la race de Dieu ! »

s'écriait, trois siècles avant le Christ, le poète Aratus. Arrêtons-nous devant ce cri de l'âme païenne et penchons-nous, attentifs, sur la trame lumineuse où l'histoire de cette filialité divine a été tissée par l'universelle adoration.

Quand nous aurons ouvert, avec le même respect que nous réclamons pour les nôtres, les livres saints des autres peuples ; quand nous les aurons vus posséder, dans leurs traditions sublimes, les pensées-mères de la religion véritable, y tenir comme à leur bien le plus sacré ; pour les exalter, dépenser leur génie ; pour les défendre, sacrifier leur fortune et affronter le feu ; pour les répandre, émigrer

dans les pays éloignés et tomber épuisés sur les sables brûlants ; pour les sauver, accepter de mourir,... notre cœur, tout ému de surprise et de sympathie fraternelle, répudiera pour toujours la morgue pharisaïque qui traite de païens ou d'incirconcis toutes les créatures de Dieu qui n'appartiennent pas au giron des élus.

Nous comprendrons, enfin, que rien n'est irréligieux comme le mépris de l'adoration des autres ; que rien n'offense la paternité divine comme l'affectation de penser que l'Esprit qui planait sur le chaos pour lui donner la vie a refusé jusqu'au plus petit rayon de sa lumière consolante aux foules malheureuses que la mort, depuis que le monde est monde, couche à pleine faux dans les ténèbres des Gentils, et que rien n'est barbare comme la théologie qui voue sans pitié les neuf-dixièmes de l'humanité au feu éternel, sous prétexte qu'ils n'étaient pas compris dans les dispensations miséricordieuses de Jéhovah !

On l'a dit avec raison : Cette condamnation du paganisme, ces milliards d'êtres humains tombant, siècle après siècle, dans le gouffre sans fond de la perdition, en dépit des convulsions de leur conscience et de leurs efforts sanglants pour reprendre leurs relations avec Dieu, — voilà le rocher de scandale où se brise la foi d'un grand nombre ! voilà l'écueil que refuseront toujours de franchir, pour entrer dans nos sanctuaires, les nobles âmes éprises de solidarité humaine.

Le moment est venu de dissiper sur tous ces points l'illusion traditionnelle. Si nous voulons faire accepter l'élection d'Israël, purifions-la de tout favoritisme ! Si nous voulons être crus, quand nous parlerons des compassions du Créateur, commençons par déclarer nettement que nous n'entendons point accaparer sa sollicitude !

« Il n'est pas vrai que toutes les religions soient fausses excepté une seule » a écrit le Père Hyacinthe. Sous sa forme absolue, cette affirmation ne répond pas à l'expérience de l'histoire, puisque dans l'œuvre de la régénération humaine, une seule religion a abouti : « Il n'a été donné qu'un nom aux hommes par lequel nous devions être sauvés. »

Le mot du Père Hyacinthe renferme cependant une part de vérité, et la voici :

En tout homme religieux, il y a un orphelin qui cherche son père et un idolâtre qui se repaît de sa superstition. Si c'est l'idolâtrie qui domine, et qui prend la direction de la vie religieuse, la religion de cet homme ne s'élève pas au-dessus des contingences. Elle est étrangère à la moralité, elle descend vers les ténèbres ; cet homme est un païen, fût-il chrétien de naissance et de rites. Si c'est la filialité qui l'emporte et qui inspire les mouvements de l'âme, la religion de cet homme le poussera à écouter dans sa conscience les accents de la voix paternelle, à réaliser dans sa vie l'idéal qu'il se fait de son père céleste ; elle fécondera sa moralité ; elle l'orientera vers la lumière. Cet homme, fût-il classé au nombre des barbares, est, dans la limite de ses ressources, un enfant de Dieu.

Lorsque Mæterlinck nous peint l'humanité sous les traits d'une troupe d'aveugles, qui a été abandonnée par son guide en pleine forêt et qui s'efforce de retrouver sa route en prêtant l'oreille à tous les bruits révélateurs, il exprime à sa manière une émouvante réalité. Mettez la chute à la place de l'abandon cruel, mettez à la place des bruits révélateurs les paraboles de la nature, les expériences de la vie, les appels de la conscience, et vous aurez les appuis providentiels où les tâtonnements de l'humanité orpheline peuvent prendre contact sur le chemin qui ramène à Dieu.

Dans toute religion il y a des âmes filiales. Toutes, sur la pente escarpée où la voix paternelle les invite à monter, tracent à leur manière le chemin de la vérité, de la charité et de l'adoration spirituelle, montant, montant toujours jusqu'à ce qu'elles soient arrivées à la hauteur morale qu'il faut atteindre pour pouvoir discerner le Verbe rédempteur de Dieu.

Sur ce chemin qui monte à la rencontre du Christ, je vois s'échelonner des hommes de toutes races et de toutes langues, à qui Dieu se révèle bien différemment : le sauvage et le civilisé, l'ignorant et l'homme instruit, le Parsi et l'Hébreu ; partout, des lunettes de couleur à travers lesquelles les âmes regardent. Mais je vois aussi qu'il n'y a, quelle que soit la lunette, qu'une direction pour le regard ; qu'il n'y a, quel que soit le nom liturgique, qu'un Dieu vers qui monte la prière, et je me sens le frère de tous, excepté de l'hypocrite !

Quiconque a senti passer dans son cœur ce frisson de l'adoration universelle, ne peut plus revenir à l'apologétique sectaire que le malheur des temps avait inspirée aux Juifs après l'exil, et qui, du judaïsme, a passé dans l'Eglise de Jésus-Christ.

L'écho de la grande voix paternelle de Dieu, il ne le retrouve plus dans l'anathème des sanhédrins et des conciles. Il en appelle à l'Ecriture, et la révélation, au nom de laquelle on excommunie les hommes, donne raison à ses sentiments fraternels.

Voici Amos, déclarant à Israël que le même Dieu qui l'a fait sortir d'Egypte, a appelé les Philistins de Caphtor et les Syriens de Kir, et que tous les hommes seront jugés d'après la même loi morale, à cela près qu'Israël sera plus châtié que les autres parce qu'il a été plus instruit ! Voici

le 2e Esaïe, qui introduit Cyrus dans l'histoire comme l'élu et le berger de Jéhovah, celui que Jéhovah tient par la main pour en faire le ministre de sa justice. Voici Malachie proclamant que tous les hommes sont frères, surtout lorsqu'ils adorent :

« Depuis le soleil levant jusqu'au soleil couchant,
Dit Jéhovah,
Mon nom est grand parmi les nations ;
Dans tous les lieux on brûle de l'encens en mon nom
Et l'on présente des offrandes pures ! »

Voici les discours messianiques. Partout on y sent palpiter l'espérance du grand jour où, les Gentils comprenant que comme tous les fleuves vont à la mer, toutes les adorations pures vont à Jéhovah, les croyants de toutes nations et de toutes langues viendront, et recevront le signe du Très-Haut :

« ...O Sion, tu appelles des nations inconnues,
Les nations qui t'ignorent accourront vers toi,
A cause de Jéhovah qui t'a glorifié.
Les étrangers qui se rallieront à Jéhovah
Pour l'aimer et pour le servir,
Je les amènerai sur ma montagne sainte ;
Je les réjouirai dans mon sanctuaire,
Leurs sacrifices sont agréés sur mon autel,
Ma maison sera appelée : *Maison de prière pour tous les peuples !* »

Enfin, voici Jésus. Dans ses discours comme dans ses actes, il s'inspire, non de l'esprit des Macchabées, mais de celui de ses précurseurs, et l'universalisme des prophètes s'épanouit dans la douceur évangélique avec laquelle il pro-

clame l'égalité parfaite de tous les adorateurs sincères aux yeux de Dieu qui jugera chacun selon les lumières reçues.

Dans la parabole du pharisien et du péager, Jésus nous apprend que notre Père céleste s'intéresse assez peu de savoir si la tête est orthodoxe ou si les mains sont lourdes d'aumônes, tant qu'un soupir de repentance ne lui a pas révélé que le cœur est touché et qu'il pleure en demandant grâce. « Donne-moi ton cœur », disait déjà le Jéhovah des prophètes. A qui apporte son cœur, le Christ des Evangiles ne demande pas compte du reste. « Ses péchés, qui sont en grand nombre, lui sont pardonnés, » dit Jésus de la femme perdue et cela « parce qu'elle a beaucoup aimé. »

Pharisien ou péager, juif ou païen, tout homme est un enfant prodigue. Quel que soit le point de l'horizon religieux où sa conscience lui dise : Lève-toi et retourne ! tous les chemins sont bons, pourvu qu'ils le conduisent à Celui que le Père céleste a envoyé pour donner aux pécheurs la grâce et la vie spirituelle. C'est ce qui nous explique l'accueil plein d'amour que faisait Jésus à l'âme païenne, toutes les fois que sur son passage elle se tournait vers la lumière comme la plante vers le soleil.

« Celui qui pratique la vérité vient vers la lumière, » avait dit Jésus à Nicodème, désignant ainsi la part de l'humanité sur laquelle il pouvait compter pour se grouper autour de lui en vue de la fondation du Royaume de Dieu. La nouvelle naissance qu'il apporte est pour tous ceux qui, juifs ou païens, ont connu l'attirance mystérieuse qui ramène l'enfant vers le Père céleste, qui établit un contact entre l'esprit de l'enfant et l'esprit du Père, qui pousse l'enfant dans le chemin de la vie où il rencontrera et où il acclamera le prince de la vie, le Sauveur Jésus-Christ. C'est là ce qu'enseigne clairement Jésus dans sa prédication sur

le Pain de la vie, lorsqu'il s'approprie la parole du grand discours universaliste prononcé par le second Esaïe (49-57) :

« Ils seront tous instruits par Dieu. »

Le but du prophète est d'annoncer le jour où la maison de Dieu sera appelée une maison de prière pour tous les peuples. Ce jour sera réalisé lorsque Jésus-Christ, ayant été élevé de la terre, attirera tous les hommes à lui.

Mais quels sont les hommes qui subiront l'attirance de la croix ? Ceux-là et ceux-là seuls qui, en toute nation, auront éprouvé dans leur cœur l'attirance du Père ; qui auront ouvert leur cœur à un premier rudiment de culte en esprit et qui se seront laissés enseigner dans leur for intérieur par le Dieu paternel qui a donné sans doute la Loi et les prophètes aux Hébreux, mais qui n'a cessé de faire sentir sa présence et de soutenir de sa force tous ceux qui, en toute nation, l'ont cherché sincèrement.

« Ne murmurez point entre vous, » dit Jésus aux Juifs orgueilleux. « Nul ne peut venir à moi à moins que le Père ne l'attire. Quiconque a perçu la voix du Père et s'est laissé instruire par lui vient à moi. »

Jésus appelle ses élus « ceux que le Père me donne. » Belle parole où l'on a cherché bien à tort la prédestination et qui nous apprend seulement que pour recevoir le salut de Jésus-Christ, il faut l'avoir cherché par un élan filial vers le Père, se vouloir enfant du Père, et lui appartenir virtuellement par toute l'aspiration de son cœur.

« Mon cœur me dit de ta part : Cherchez ma face. »

Ceux qui répondent avec le psalmiste :

« Je cherche ta face, ô Eternel ! »

Dieu les donne à Jésus-Christ.

Je renvoie aux paraboles du Maître, à ses miracles, à la façon dont il se comporte avec les péagers, les Samaritains, les Gentils, la femme phénicienne, le centenier romain ; à cette parole décisive, en faveur de tout culte rendu dans des sentiments d'humilité et de moralité véritables : « Je n'ai trouvé nulle part une aussi grande foi ! Non, pas même en Israël ! C'est pourquoi, je vous le déclare, plusieurs viendront de l'Orient et de l'Occident, et seront assis à table avec Abraham, Isaac et Jacob dans le Royaume des cieux, tandis que les fils du Royaume seront jetés dans les ténèbres du dehors ! » Quoi, plus de foi chez un païen que chez un fils de la Loi ? Blasphème pour les oreilles juives ! Simple conséquence, pourtant, du principe fondamental que Dieu est « esprit », d'où il suit que tous ceux qui adorent « en esprit et en vérité », adorent Dieu.

Les apôtres du Christ n'auraient été que d'obscurs réformateurs de synagogues, s'ils avaient enfermé l'Evangile dans les préjugés du nationalisme juif. C'est parce qu'ils ont secoué le particularisme hautain de leur race pour prêcher comme leur Maître l'universelle compassion de Dieu, qu'ils ont pu être, au sein des Gentils, les fondateurs de la religion de l'humanité.

« En vérité », s'écrie Simon Pierre chez Corneille, « je reconnais que Dieu ne fait point acception de personnes, mais qu'en toute nation celui qui le craint et qui pratique la justice lui est agréable. »

Et le plus grand de tous, saint Paul, doit sa carrière missionnaire incomparable au fait que, mieux que tous, il a compris que l'Evangile a renversé « le mur de séparation » entre Israël et les Gentils, et ouvert, pour toutes les âmes repentantes, un sanctuaire universel.

Résumant dans une synthèse hardie, « les rudiments du

monde », toutes les institutions juives et païennes qui avaient gouverné l'enfance de l'humanité, il déclare que l'ère des tâtonnements est finie, que le temps des tutelles est passé, que le moment est venu de l'émancipation des âmes, et qu'en Christ la révélation du Père céleste accomplit et couronne tout le développement religieux de l'humanité. Les choses vieilles sont passées ; il n'y a plus, à la hauteur où l'Evangile nous porte, ni Juif ni Grec, ni esclave, ni libre : Christ pour tous, afin que le Dieu de tous soit « tout en tous »[1].

[1] Eph. 2 et 3 ; Gal. 4 ; 1 Cor. 15, etc.





Religion et révélation.

L'attirance universelle de Dieu a orienté vers lui l'humanité filiale en quête du Père céleste. En tâtonnant, les hommes ont trouvé Dieu.

Mais trouver Dieu en tâtonnant, ce n'est pas encore posséder Dieu et se reposer en lui. Trouver à tâtons, c'est être amené par des circonstances extérieures au point où il faut être arrivé pour entendre Dieu et pour le voir.

Or, pour entendre quelqu'un, il faut qu'il parle ; pour le voir, il faut qu'il se montre. Pour que l'homme filial puisse communier avec son Père céleste, il faut que ce Père se révèle. Et cette révélation, qui permet à l'homme de trouver Dieu, au sens plein, au sens moral du mot, c'est-à-dire de retrouver en Dieu son Père, de communier avec lui et de se reposer dans la certitude, dans l'expérience de Dieu, cette révélation dans laquelle Dieu se montre et se donne, c'est Jésus-Christ, le Sauveur ressuscité.

On s'efforce aujourd'hui de nier la nécessité d'une révélation. On dit : Puisque l'homme peut par l'intuition de son âme, trouver le chemin qui mène à Dieu, l'illumination in-

térieure lui suffit[1]. Dieu n'a pas besoin d'intervenir par une manifestation extérieure... La religion n'a pas besoin d'une révélation.

Parler ainsi, ce n'est pas seulement nier la chute, effacer d'un trait de plume les affirmations de la Bible et tout spécialement la théologie de l'apôtre auquel on a emprunté la formule : « trouver Dieu à tâtons ». Parler ainsi, c'est avant tout :

1° méconnaître les nécessités psychologiques de la religion véritable ;

2° contredire aux expériences les plus évidentes des religions humaines ;

3° ignorer les conditions pédagogiques dans lesquelles devait se produire l'éducation de l'homme enfant.

Reprenons ces trois points.

1° NÉCESSITÉS PSYCHOLOGIQUES DE LA RELIGION

La religion, pour répondre à sa définition de « lien qui unit l'homme à Dieu », suppose quatre postulats, hors desquels elle ne serait point : *la certitude*, *l'universalité*, *la*

[1] Par « intuition », il faut entendre ici toute connaissance de Dieu produite par l'activité des facultés humaines, et qui, quelle que soit son origine profonde, ne se manifeste et ne se justifie que par cette activité. L'intuition n'est pas une rencontre avec Dieu, c'est une recherche de Dieu ; et même si le sujet croit pouvoir faire remonter son intuition à Dieu et conclure de son intuition à la certitude, ce ne sera jamais la certitude d'un témoin, car sur le chemin où il aura cherché Dieu, il n'aura jamais rencontré que lui-même.

L'intuition, c'est la religion qui monte du cœur de l'homme.

La révélation, c'est la religion où Dieu se dévoile à celui qui le cherche, et où, par des moyens que l'être pensant ne peut attribuer à un simple jeu de ses facultés, à un simple élan de son âme, Dieu rend sa présence sensible au cœur.

moralité, au sens philosophique du mot, enfin ce que j'appellerai *la valeur religieuse du mystère.*

D'abord, *la certitude.* C'est elle qui établit la réalité des personnes qui s'unissent et la réalité du lien qui les unit. Sans certitude, pas de religion. Le cœur qui cherche la religion ne se repose que dans la certitude.

Mais comment établir la certitude religieuse au moyen de l'intuition? Une aspiration, une illumination intérieure donneront-elles aux hommes la certitude ?

Prenons, de toutes les croyances de cet ordre, les plus universelles, et par conséquent les moins contestables. L'humanité croit en Dieu. Cette croyance prouve-t-elle que Dieu existe ? L'humanité croit à l'immortalité de l'âme. Cette croyance a-t-elle donné à une seule âme la certitude de la vie à venir ? Il a fallu, pour qu'on pût mourir tranquille, la résurrection de Jésus-Christ d'entre les morts !

Et si l'intuition collective est impuissante à fournir les éléments de la certitude, que dire de l'inspiration individuelle ? J'admets que le sujet soit pleinement convaincu. Une foi démontre-t-elle la réalité de son objet par le seul fait qu'elle est sincère ? Qui nous dira où finit l'illumination et où commence l'illuminisme ? L'histoire n'est-elle pas là pour nous apprendre que l'erreur, que l'extravagance ont eu leurs confesseurs et leurs martyrs ?

On s'empresse d'ajouter que le critère de la révélation authentique, c'est le fait qu'elle peut nourrir et sustenter notre âme. Mais quoi, de ce que les doctrines de la Perse ou de l'Inde ont élevé des millions d'âmes, faut-il conclure à l'authenticité des révélations de Zoroastre ou de Bouddha ? Lisez les épîtres du Nouveau Testament ; voyez parmi les premiers chrétiens, l'immense portée de la croyance au re-

tour immédiat du Christ pour la formation des sentiments et les principes de la conduite. Certes, si quelque chose était entré dans la trame de leur vie, c'était l'espérance de voir, avant de mourir, le Seigneur revenir sur les nuées du ciel ! Pourtant, cette espérance a été déçue. Et après les leçons du passé, j'oserais, moi, former d'après les impressions de ma vie intérieure, le canon des révélations authentiques ?...

« Êtres d'un jour, sommes-nous qualifiés pour affirmer qu'une vérité a une valeur immuable ? Qui nous garantit que ce que nous appelons éternel aujourd'hui ne sera pas cassé demain par le verdict de l'histoire et ne retombera pas à son tour dans le flot mouvant des connaissances humaines ? »

Mais il faut aller plus loin. Le sentiment de la liberté, de l'obligation sont, j'imagine, de première importance dans la formation de ma nature morale. Pourtant, si je n'avais, pour y croire, que la preuve fournie par leur utilité, je n'aurais point encore la certitude ! Car, depuis le paysan incrédule qui envoie ses enfants au catéchisme pour qu'ils apprennent l'obéissance, jusqu'au philosophe déterministe ou au savant matérialiste qui vantent les bienfaits de la croyance au libre arbitre ou de la croyance au devoir, je sais qu'elle est bien longue, la liste des hommes qui pensent que, comme dans le désert le mirage aide le voyageur à marcher, ainsi les illusions généreuses qui se forment au rayonnement de notre âme, sustentent notre vie intérieure et l'aident à se transformer en une vie plus haute.

Que répondrai-je à ces gens-là ? Qui me dit qu'après tout, je ne suis pas moi-même victime d'un mirage, et que ma religion n'est pas, au premier chef, un de ces leurres bienfaisants ? Je sais ce que je crois, je ne sais pas en qui j'ai

cru ! Vous me montrez, à travers les âges, les filiations religieuses qui, d'homme à homme, ont fait passer dans la conscience de tous les intuitions bénies de chacun, mais, tout au bout, tout en haut, je ne vois plus le fait divin qui place en Dieu l'impulsion première, et me donne, à moi, le dernier de tous, la certitude de la certitude ! La chaîne est merveilleuse, mais elle est comme celle des papes, elle n'accroche pas !...

Pas plus que l'homme ne peut sauter hors de son ombre, il ne peut atteindre la certitude religieuse, si Dieu ne se manifeste dans une réalité en dehors du sujet et sensible à ce sujet. Au commencement, il faut qu'il y ait Dieu. Sans révélation, point de certitude.

En second lieu, l'*universalité*. Affirmer que la religion, la vraie, ne peut pas ne pas être universelle, c'est affirmer tout simplement la fraternité et la solidarité des hommes.

Si les hommes sont frères, la religion, principe de vie pour tous, doit être accessible à tous, en harmonie avec la nature de tous. Si Dieu s'est révélé comme mon Père, il s'est révélé du même coup comme le Père de tous mes frères ; le lien qui nous unit tous deux, unit tous les autres avec lui, et, en lui, les unit tous avec moi.

L'universalité de la religion est donc inséparable de sa certitude. C'est d'ailleurs ce que Jésus-Christ nous enseigne lorsqu'il dit à son Père : « Qu'ils soient un comme nous sommes un », et qu'il ordonne à ses disciples de prier, non pas chacun pour soi : « Mon Père qui es aux cieux ! » mais tous, d'un même cœur : « *Notre* Père ! »

Qu'est-ce à dire, sinon que la religion, remettant partout l'unité, aura pour premier effet de grouper les âmes sin-

cères, de faire ressortir leur parenté originelle et de fournir l'aliment de leur communion.

C'est ici, surtout, qu'éclate l'insuffisance de l'intuition.

Si la révélation n'est plus que le sentiment de la présence de Dieu en moi ; si témoignage, prophétie, miracles, ne sont plus que des manifestations de piété individuelle : à chacun d'établir sa foi selon ses besoins et de se donner des raisons de croire ! Ma religion n'est plus que la résultante de mes moyens, de mon tempérament, des aspirations de mon esprit ou de mon cœur ; tout mon devoir, vis-à-vis de Dieu, se réduit à déterminer moi-même les meilleures conditions de ma vie religieuse...

Mais ce devoir est écrasant ! Il suppose un effort auquel mes énergies intellectuelles, morales, spirituelles, ne pourront peut-être pas suffire ! Et alors ? Allez dire au mineur enfermé dans les entrailles de la terre que les meilleures conditions de vie physique seraient pour lui l'air libre de l'Océan ; il vous répondra que les privilégiés seuls peuvent choisir le séjour de leur bien-être, et que si sa vie dépend du climat, il mourra à la peine !

Allez dire aux humbles fidèles de nos Eglises que l'autorité de la Bible n'est plus, que le fait chrétien s'évanouit en symbole, et que la seule réalité consiste pour chacun à choisir en connaissance de cause les conditions de vie religieuse dont sa piété personnelle a besoin ! — Vous épouvanterez leur âme ! car ils savent bien que cette tâche est au-dessus de leurs forces, et qu'ils n'appartiennent pas à l'élite qui peut oser de tels combats !

Ils avaient cru à la manifestation de Dieu dans l'histoire ; ils avaient appuyé sur elle l'humilité de leur foi. Vous leur ravissez cet appui... Qu'allez-vous leur parler encore des secours de la tradition et de la communion des âmes ?

La tradition ? Et que raconte-t-elle, sinon la banqueroute de la théologie du passé, l'histoire décevante de dogmes morts fondés sur des faits illusoires ! Symbolisme fuyant, nous disant seulement comment des hommes — y compris Jésus-Christ — ont interprété l'inconnaissable !

La communion des âmes ? Mais par quel miracle la retenir, quand tout est fait pour la dissoudre ? Cette communion, c'est l'Eglise, et comment ferai-je partie d'une Eglise ? Il faut à toute Eglise un *Credo*, mais si l'intuition seule fait autorité, je ne puis accepter d'un *Credo* que ce qui concorde absolument avec ma libre et personnelle interprétation ! et j'entends que chacun de mes coreligionnaires use du même droit vis-à-vis de la foi de l'Eglise et vis-à-vis de ma propre foi. En vérité, y aura-t-il encore des coreligionnaires ? Et la logique de mon subjectivisme ne va-t-elle pas m'enfermer dans un isolement mortel ?

Il faut le reconnaître, avec un écrivain très favorable au subjectivisme et vivant en dehors des préoccupations ecclésiastiques : ici « chaque âme est à soi-même son Eglise et doit accepter virilement de se suffire. S'il existe, sans que nous le sachions, d'autres âmes de même tempérament, de même tonalité que la nôtre, et qui symbolisent comme nous symbolisons, eh bien, notre Eglise aura deux ou trois fidèles. Encore est-il probable que nous ne le saurons jamais. Là est la mélancolie du système. »

Oui, sa mélancolie... et son impuissance. Car le croyant ne peut pas plus se passer de ses frères, qu'il ne peut se passer de son Père qui est dans les cieux. Il cherchera, jusqu'à ce qu'il ait trouvé le culte qui répond au double besoin de son âme : adoration et communion. Or ces deux besoins ne peuvent être satisfaits que là où Dieu rend la religion accessible et la communauté possible, par des faits

qui s'imposent à tous et des explications qui orientent la foi de tous !

Donc, sans révélation, pas de religion universelle.

Notre troisième postulat, c'est *la moralité*. Je n'apprendrai rien à personne en disant que la religion, fruit d'une intervention de Dieu, c'est-à-dire de l'être moral par excellence, ne peut s'établir que par voie morale, c'est-à-dire dans le respect le plus absolu de la conscience morale de l'homme.

Pas plus que G. Frommel, je ne suis arrivé à comprendre comment une religion qui s'impose par intuitions, inspirations, suggestions divines, évolution spirituelle, création d'individualités prédestinées, peut accomplir son œuvre sans léser les droits de cette conscience morale. Car, sous prétexte d'affranchir la raison de deux croyances qui l'humilient, la croyance à la chute et celle au miracle, elle détruit la contradiction essentielle du bien et du mal, et fait appel à une conception des choses où le déterminisme, qu'on le veuille ou non, entre en part d'une très inquiétante façon.

Si l'homme n'est qu'une cause seconde, prise dans l'inéluctable engrenage des êtres et des faits humains, si Dieu est dans toutes les causes secondes, s'il ne s'en distingue jamais, et s'il agit sans cesse en elles par son activité créatrice, je demande quelle est la part de la liberté dans la formation de la vie religieuse de l'homme ?

Je vois la régularité des lois de la nature et l'harmonie grandiose de l'univers; je vois « l'évolution ascensionnelle » des êtres mettant en œuvre « l'énergie potentielle » répandue en toutes choses et hâtant, dans toutes ses parties, l'exécution du plan primitif de la création. Je vois le soleil reconnaître sa course, la plante s'épanouir dans son fruit,

l'animal obéir à ses métamorphoses, l'homme réaliser sa destinée d'enfant de Dieu ; tous les êtres marchant sous l'attraction irrésistible exercée sur la nature entière par le centre de toute vie, que nous appellerons, si vous voulez, de son vrai nom : le dieu d'Aristote... — Mais je ne vois nulle part, dans cette série « d'apparitions à la fois magnifiques et inattendues », l'apparition de la liberté !

La liberté en Dieu, ayant le droit de faire ce qu'il veut, voire même le droit d'agir du dehors, comme au jour de la création, et de dominer sur le peu que nous savons de ses lois.

La liberté en l'homme, ayant le droit non seulement d'évoluer sous la poussée intérieure du Dieu qui l'illumine et ne lui parle pas, mais le droit de disposer de son cœur et de choisir sa loi, de s'approcher de Dieu ou de le fuir, d'accepter ou de refuser ses ordres, de se sentir perdu, de l'appeler, d'entendre sa voix, de s'affranchir par sa grâce de l'esclavage des causes secondes, et de donner au monde, par une conversion volontaire, le spectacle d'un commencement nouveau.

Ah ! certes, la doctrine biblique de la chute humilie l'homme et rabaisse au dernier point son prestige, mais du moins elle en fait l'esclave du péché seulement et non point celui de la nature ! Que Dieu se révèle dans le monde moral, qu'il remette l'homme en mesure de s'affranchir du joug qui l'écrase, et l'homme, s'il le veut, pourra reconquérir par grâce la liberté des enfants de Dieu !

Mais pour fonder cette liberté-là, il faut un Dieu personnel qui se manifeste du dehors, il faut une révélation.

Aussi bien, c'est chimère que prétendre nier l'objectivité initiale de la révélation. Et quand nous refuserions toute créance à la parole de ceux qui nous la présentent, nous ne serions pas plus avancés pour cela !

Voici Jésus de Nazareth, qui annonce le règne d'un Dieu qu'il a vu. Voici Saul de Tarse, qui prêche l'évangile d'un Sauveur qui lui est apparu. Tous deux sont des témoins, les témoins d'une révélation.

Admettons un instant qu'ils se soient trompés, et que, victimes d'une illusion psychologique, ils aient reçu la vérité par illumination intérieure.

Quelle serait la portée de leur prédication, si l'intuition qu'ils représentent n'était point devenue, en eux, un germe de vie spirituelle, qui les ait radicalement transformés ? Rien n'eût été changé dans le monde, si la morale de Jésus avait été enseignée par Caïphe, ou la prédication de Saul de Tarse prêchée par Simon le magicien ! Ce qui a bouleversé le monde, c'est l'apparition d'un saint comme le Christ, d'un apôtre comme saint Paul, c'est-à-dire de personnalités en qui la religion était devenue une révélation pour tout leur entourage, parce que leur vie était une Parole de Dieu !

Non, l'intuition n'a jamais suffi pour donner à une âme la religion. C'est que la conscience morale de l'homme a les mêmes fiertés que sa raison : elle n'obéit qu'à l'évidence ! Elle veut, pour se rendre, être ravie à des hauteurs où la parole et l'acte se confondent ; elle veut saisir le Verbe dans son œuvre, elle veut le frisson que donne la présence même de Dieu.

Eh bien ! c'est là le frisson qui court d'un bout à l'autre de la révélation biblique, animant l'histoire sainte et produisant ces magnifiques débats, dans l'ancienne alliance, entre Jéhovah et ses mandataires. Est-il rien qui ressemble moins à une poussée intérieure, à une intuition, que la vocation d'Abraham, de Moïse, d'Elie, de Jérémie ? Relisez ces pages vivantes où Dieu paraît, exhorte, menace, commande ; où l'homme tremble, hésite, se refuse, se donne...

Ah ! ce n'est point en elles que vous trouverez des paroles comme celles de l'évolutionnisme religieux : « Dieu créa l'individualité puissante de son apôtre ». C'est bien plutôt un corps à corps où le Créateur, respectant la liberté de sa créature, entend n'être obéi qu'après une libre acceptation.

Sans doute, Dieu, qui dirige les mondes par sa providence, se tient près des âmes sincères et les prépare à ses desseins. Qui songerait à nier la part de l'intuition dans la formation des individualités religieuses ! Il n'en demeure pas moins que c'est l'homme qui détermine sa voie et que, dans l'acte suprême qui consomme sa vocation divine, l'homme se sent distinct de Dieu. Il est choisi comme témoin, mais le fait qu'il reçoit commission est déjà un hommage rendu par Dieu à la série de déterminations libres par lesquelles le témoin s'est préparé à son rôle de témoin. Il est choisi, mais de telle manière qu'il peut débattre sa cause, se refuser ou se donner. Et le contrat a lieu dans des conditions telles que l'homme contractant avec Dieu garde toute son indépendance de jugement, toute son initiative de décision. Il peut s'appeler Nathan, Aquilas, Simon Pierre, comme aussi Jonas, Ananias ou Judas. Prophètes et apôtres auraient pu dire de leur vie consacrée ce que Jésus a dit de sa vie immolée : « Personne ne me l'ôte ! Je la donne de moi-même : j'ai reçu ce pouvoir de mon Père. »

Supprimez la révélation, la rencontre, et vous supprimez ce pouvoir. Et dans la chute de ce pouvoir s'écroule ce qu'il y avait de plus noble dans la moralité du message et dans celle du messager.

J'en viens maintenant au dernier postulat de la religion, que nous avons intitulé : *la valeur religieuse du mystère.*

Si la religion est le lien qui unit l'homme à Dieu et mar-

que le point où l'homme et Dieu se rencontrent, elle doit marquer, du même coup, le point où ils se séparent, c'est-à-dire aboutir, tout autour, aux limites au-delà desquelles les réalités divines s'évanouissent pour les sens et constituent l'atmosphère où la religion respire. C'est la région du mystère, du mystère inséparable de la religion.

En vain, l'humanité demande à Dieu comme Moïse : « Fais-moi voir ta gloire ! » Dieu lui répond, comme au prophète du Sinaï : « Je ne fais voir que ma bonté. » Ma bonté, c'est-à-dire ce que je fais pour toi, ce que je veux de toi, ce que je suis par rapport à toi ! Quant à ma gloire, elle est inaccessible à ta condition actuelle : « Nul ne peut me voir et vivre ! » — « Cependant », reprend l'humanité par la bouche du psalmiste, « mon cœur me dit de ta part : Cherchez ma face ! Je cherche ta face, ô Eternel ! »

Méditez ces deux paroles bibliques, et vous y trouverez, avec la nécessité du mystère et sa réalité, la preuve qu'une révélation peut seule lui donner la portée religieuse qui en fait tout le prix.

Examinez, en effet, la notion du mystère, depuis la doctrine de la *Yôga,* prêchée il y a deux mille ans sur les bords du Gange, jusqu'au mysticisme contemporain. Vous serez bientôt convaincus que, suivant la façon dont il se présente, le mystère édifie ou énerve, console ou désespère, pousse à l'adoration ou au scepticisme, nourrit l'âme de sa religion ou la détache de sa religion.

Je suppose une religion réduite à l'intuition. Pour la conscience du croyant, rien n'est reçu, tout est spontané. La religion, résultante de toutes les ressources du sujet, s'épuise avec ces ressources. Le mystère, enfermé dans un agnosticisme stérile, ne marque pas le point où Dieu se voile : Dieu ne s'est pas montré ! Il marque seulement la

limite extrême des moyens de l'homme, le point où la roue s'affole et tourne dans le vide ! Alors... c'est le vide, en effet !

L'esprit humain, aveuglé de ténèbres, se replie sur lui-même ; il entre peu à peu en contradiction avec l'idée d'un lien possible entre l'homme et Dieu, car il vient de réaliser cette sensation horrible, que plus on s'approche de Dieu, plus on perd le contact de la présence divine ! Et l'expérience du mystère le pousse au détachement de la religion.

Avec une religion dont le point de départ est une révélation de Dieu, l'homme a conscience qu'un élément nouveau a pénétré dans la trame de l'histoire, rompant la chaîne des causes et des effets, produisant des phénomènes conformes aux besoins de la nature, mais au-dessus des moyens naturels, et s'imposant, de ce chef, comme une intervention directe du Créateur.

Dès lors, la certitude ne va pas sans mystère, ni le mystère sans certitude, et la révélation se présente — suivant le mot si juste de Rothe — comme un « lever de soleil du haut des collines ».

L'homme a besoin de Dieu comme la nature a besoin du soleil. Mais le péché, en rabaissant la création, a établi des ténèbres entre le Créateur et la créature. L'évidence divine a disparu du cours des choses, comme le soleil quand la nuit s'étend sur l'horizon. Pour pouvoir être vu, il faut que Dieu se montre, comme l'astre du jour au matin ! Et de même que la nature, impuissante à produire la lumière, salue le soleil à son lever, comme le roi de gloire en qui elle a la vie, le mouvement et l'être, l'homme salue la révélation surnaturelle du Dieu vivant, comme l'apparition de la puissance vivifiante qu'il cherchait vainement dans le

monde et en lui-même, mais que son âme attendait pour pouvoir enfin réaliser sa destinée.

Est-ce à dire que le soleil, en se montrant, se livre tout entier ? L'œil qui le voit peut-il le regarder ? Non ! c'est assez qu'il le contemple dans ses œuvres et dans le rayonnement de son globe de feu. Ainsi, Dieu, qui se montre, ne donne point la science avec l'évidence ! Pas plus que l'œil de la chair n'est fait pour fixer le soleil, l'œil de l'âme n'est fait pour fixer Dieu ! Et nous voici ramenés par l'évidence au mystère.

Mais combien ce mystère est différent du premier !

Avec la révélation, Dieu couronne la préparation intérieure, l'inspiration de l'âme, en se montrant lui-même comme une personne distincte de la nature, et se manifestant par amour pour la création. « Je ferai passer devant toi toute ma bonté ! » Dans cette manifestation historique, où Dieu fait faire à l'homme l'expérience de sa puissance et de sa sainteté, le Créateur établit une distinction décisive entre son immanence et sa transcendance, et met, une fois pour toutes, le lien qui l'unit à sa créature, à l'abri des tempêtes où le subjectivisme l'amenait à se briser.

Maintenant que Dieu a rendu, dans l'histoire, son cœur sensible au cœur de l'homme ; maintenant qu'il s'est fait homme pour pouvoir être vu des hommes ; maintenant que saint Paul peut dire : « Je sais *en qui* j'ai cru » et saint Jean : « Ce que nos yeux ont vu, ce que nos mains ont touché, nous vous l'annonçons ! » qu'importe le vertige donné par le mystère ? Dieu a prévenu l'homme que ce ne sont ici que les bords de ses voies, que les cieux des cieux ni les siècles des siècles ne peuvent le contenir, ce qui signifie qu'il déborde infiniment l'expérience et la raison de l'homme, et que sa nature est voilée à tous les regards par

une gloire inaccessible. Qu'importe ? L'homme a le cœur de Dieu, et dans ce cœur, il sent Dieu tout entier ! Le mystère ne marque plus le point où l'homme perd le contact de Dieu, mais le point où il se perd lui-même dans ce contact, et où il se grandit en se perdant. Ce n'est plus le sentiment du vide, c'est celui de l'excès de plénitude ; Dieu n'est plus enveloppé de ténèbres, mais de lumière ; l'homme n'est plus aveuglé par la nuit, mais par l'éblouissement !

Tout est donc renversé dans les effets du mystère. Dieu, qui a démontré à l'homme sa paternité en Christ, et par conséquent sa réalité objective, lui devient d'autant plus réel, qu'il le dépasse plus absolument, c'est-à-dire qu'il se montre d'autant plus Dieu. La confiance et la joie de l'homme grandissent dans la mesure même où le Dieu d'amour le déborde, et son adoration naît du sentiment que, dans les relations de l'humanité avec le Dieu qui se révèle, le fidèle ne perd pas pied, alors que le penseur l'a perdu.

Qui ne voit que le mystère religieux ne peut prendre son sens qu'avec la révélation, et que la valeur religieuse du mystère, telle que l'établit l'expérience de l'Eglise, fournit l'apologétique la meilleure pour la nécessité d'une manifestation du Dieu vivant !

2° EXPÉRIENCES DES RELIGIONS HUMAINES

Je n'ai parlé, jusqu'ici, que de la nécessité d'une révélation pour fonder la religion.

Laissons maintenant la philosophie pour nous tourner vers l'histoire. Passons des idées aux faits ; des nécessités

aux réalités. A la preuve psychologique, qui montre que la révélation est un postulat de la religion véritable, il convient d'ajouter la preuve historique, qui établit l'existence d'une religion où s'est manifestée, en fait, la révélation de Dieu.

Si nous ne le faisions pas, nous resterions sous le coup des objections suivantes, qu'on ne manquerait pas de nous opposer : « La nécessité d'une révélation prouve-t-elle la religion ? Et le fait que la Bible présente une révélation démontrerait-il pour vous la divinité du christianisme ? Ne savez-vous pas que tous les cultes se réclament d'une intervention divine et que la théophanie est la mère des religions ? »

La divinité du christianisme n'est pas démontrée par ses prétentions, mais par ses fruits. Quant au fait que toutes les religions historiques se réclament plus ou moins d'une théophanie, j'aurai garde d'y contredire, puisque, en lui, l'instinct des peuples et l'expérience des croyants proclament qu'aucune religion ne peut obtenir du crédit sans se fonder sur ce principe que l'homme est incapable d'entrer en communion avec Dieu, si Dieu ne se manifeste dans l'histoire.

Oui, le témoignage universel des cultes de l'humanité dépose en faveur de la nécessité d'une révélation et c'est précisément ce qui nous commande de mettre le déterminisme évolutionniste qu'on nous propose, parmi les choses qu'un siècle apporte et remporte ; systèmes éphémères, où se reflètent les soucis d'une époque, et qui appartiennent trop à une génération pour lui survivre.

Cela dit, il s'agit maintenant de savoir si le fait que toutes les religions revendiquent une révélation démontre qu'aucune d'elles ne l'a possédée.

Sur ce point, nous avons vu que les historiens du phénomène religieux se sont permis d'étranges libertés.

On s'est appliqué, d'une part, à faire ressortir les misères de l'Eglise chrétienne, ses altérations et sa corruption à travers les siècles, — ce qui, hélas ! n'a pas été difficile, car elle porte son trésor « dans des vases de terre ».

D'autre part, on a mis en lumière des documents enfouis par le temps, où les antiques religions manifestaient des aspirations mystiques et une morale d'une merveilleuse beauté, — ce qui n'avait rien que de naturel, puisque partout, sous le soleil,

> L'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux.

Puis, considérant que toutes les religions ont connu les mêmes élans et les mêmes chutes, on a conclu : Il n'y a de révélation nulle part, le contenu de toutes les Bibles de l'humanité « a sa source dans le cœur de l'homme ».

Combien cette conclusion savante est peu scientifique !

Quel résultat différent nos modernes historiens auraient obtenu, si, plutôt que de confondre la Révélation divine avec l'Eglise, ou l'élément moral des cultes humains avec leur élément religieux, ils s'étaient bornés à recueillir les leçons de l'expérience et de l'histoire !

Où nous conduit l'observation des cultes de l'humanité ?

Elle nous apprend que l'homme, livré aux aspirations de son âme, est susceptible partout de se montrer sublime ; qu'à réunir les soupirs religieux de tous les peuples, on ferait un psautier d'une merveilleuse harmonie, et que le Créateur, dans sa miséricorde, a suscité sous tous les cieux des héros à l'intuition prophétique, pour tenir l'aiguillon dans les flancs de l'humanité charnelle et lui épargner le

malheur incurable de se trouver bien dans un monde où Dieu ne règne pas.

Mais elle nous apprend aussi que là où Dieu ne s'est point réellement manifesté, en vérité la religion, c'est-à-dire un lien effectif avec Dieu, n'existe pas ; que l'homme, après avoir donné sa mesure, retombe sur lui-même, ramené par des aspirations trompées à ses appétits triomphants, et que les religions naturelles partent d'un prodige initial ou d'un réformateur national pour se développer et se pervertir en cultes qui ne font que dilapider le capital religieux de leur fondateur.

Les grands cultes de l'antiquité en sont une démonstration éclatante. Pour ne parler que des cultes contemporains, parmi les grandes religions qui se partagent aujourd'hui l'humanité non biblique, aucune ne s'est maintenue à la hauteur de son héros initial. Toutes doivent leur survie ou leurs conquêtes à ce qu'elles se sont enlisées dans l'idolâtrie de peuples stationnaires, ou à ce qu'elles ont été embaumées dans la métaphysique de théosophes isolés. Il faut compter aussi parmi les facteurs de leur existence tout ce que doivent à la civilisation chrétienne les penseurs et les peuples qui les maintiennent encore.

Seule, la religion biblique place son héros non pas au commencement mais à la fin. Ses premiers pas sont aussi humbles qu'ailleurs on les trouve éclatants. Il lui faut, pour prendre conscience d'elle-même et réaliser sa perfection, plus de temps qu'à d'autres pour remplir le monde de leur gloire, se corrompre et mourir. Au rebours de ses sœurs, où la lumière baisse tous les jours jusqu'à l'obscurité, elle présente une révélation qui éclaire progressivement l'humanité et la conduit jusqu'au point où elle peut à la fois produire et recevoir l'Homme-Dieu. Enfin, toute l'histoire de

cette révélation, qui commence à la vocation d'Abraham pour finir à la Pentecôte, s'écoule entre deux miracles qui suffiraient pour établir la réalité de sa religion : le premier, c'est la foi de cette tribu nomade affirmant qu'elle a vu le vrai Dieu et qu'elle porte dans ses flancs le salut du monde ; le second, c'est la foi des humbles disciples de la chambre haute, affirmant qu'ils ont reçu l'Esprit de Dieu et qu'à la voix du Verbe qui les anime va surgir un monde nouveau.

Or, de ces deux miracles, le premier a été confirmé par l'histoire : Israël a donné par Jésus-Christ au monde la religion de l'humanité ; le second est confirmé tous les jours par l'expérience des âmes et des peuples, qui proclament que tout, régénération et civilisation, lumière et vérité, force et bonheur, leur vient de la révélation biblique, et que l'homme n'a pu accomplir nulle part, ni en aucun temps sans la Bible, ce qu'il accomplit partout et toujours avec la Bible, dans la mesure même où il prend la Bible pour guide !

On me rappelle les infidélités des Eglises ? Certes, je les connais ! je sais bien qu'aucune institution humaine n'est digne des grâces de Dieu ! Mais je prends un chrétien possédant les lumières de son siècle, c'est-à-dire mieux armé qu'aucun de ses frères avant lui contre l'ignorance et la superstition, un chrétien converti, régénéré par l'Esprit saint. Je le vois heureux dans sa vie, heureux dans sa mort, heureux de se donner pour le bonheur des autres. Je le vois, dans l'harmonie d'une nature où les contradictions ne sont plus, vraiment humble, vraiment bon, vraiment accompli. Je vois réalisé en lui l'homme que cherchait l'humanité toute entière, l'homme de Dieu ! Je lui demande : « Qui es-tu, toi qui déconcertes ma raison et qui émeus mon cœur d'une admiration passionnée ? » Il me dit : « Je suis un racheté de

Jésus-Christ, et j'adore le Dieu de Luther, d'Augustin, de saint Paul, d'Esaïe, de Moïse, d'Abraham !... »

Pour si difficile que l'on soit, une expérience de quatre mille ans vaut la peine qu'on s'y arrête ! Et l'esprit scientifique, qui n'admet pas de fait sans cause, n'a pas le droit d'opposer une fin de non-recevoir au témoignage chrétien, car le chrétien est un fait. Un saint est une révélation objective. Il faut, en bonne science, expliquer ce fait ; il faut le reproduire en dehors du témoignage qui le justifie ; ou bien reconnaître qu'en lui s'unissent véritablement Dieu et l'homme qui se cherchaient ; que le chrétien est l'homme qui a trouvé le lien qui unit l'homme à Dieu, c'est-à-dire la religion véritable ; que le chrétien est une création nouvelle qu'aucune religion naturelle n'explique, et que dans cette création nouvelle, le Créateur s'est révélé.

Qu'on ne me fasse pas dire que la révélation pour être objective et certaine doit s'adresser aux sens, et que la voix de Dieu ne peut être reconnue que si Dieu lui-même parle à l'oreille physique d'un Abraham ou d'un saint Paul.

La sagesse consiste à déclarer ici que nul parmi nous n'a été enseigné de Dieu pour savoir que le Créateur ne peut ni ne veut en aucune occasion se servir du phénomène pour arriver à la créature — et que les textes de la Bible renferment à ce sujet quelques indications propres à nous faire réfléchir.

Pour ce qui est de la révélation elle-même, je n'ai jamais pensé que la révélation en soi fût une chose extérieure à l'homme, un fait qui s'imposât du dehors.

Ce n'est pas parce que Dieu se montre que l'homme est religieux ! C'est parce que l'homme a soif de Dieu, se laisse

diriger par la voix intérieure où Dieu parle, s'efforce d'entrer en communion avec Dieu, d'un mot : c'est parce que l'homme est religieux, que Dieu se révèle objectivement à lui pour répondre à ses aspirations, pour récompenser ses tâtonnements et pour sanctionner ses intuitions, ses expériences intimes, ses certitudes encore inquiètes parce qu'elles ne sont fondées que sur des voix intérieures et sur des raisons de croire à Dieu, tirées toutes de la vie morale de l'homme.

Dieu se révèle objectivement, non par un contact immédiat (nul n'a jamais vu Dieu), mais par une intervention médiate.

Un contact immédiat obligerait ses témoins à se courber sous la tyrannie d'une évidence physique, violerait les droits de la conscience et fausserait la nature morale, où certitude ne va pas sans volonté. Une intervention médiate ne s'impose pas du dehors, mais s'accomplit en des conditions telles qu'elle emporte irrésistiblement la conviction de ceux dont l'œil intérieur a été exercé pour discerner Dieu et le reconnaître dans ses manifestations.

Le mot de Pascal : « Tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais trouvé », exprime admirablement le fait que toute émotion religieuse, toute attraction qui porte le cœur vers Dieu, a pour origine une initiative de Dieu qui se rend sensible à ce cœur et démontre, en quelque sorte, dans le soupir de ce cœur, sa réalité et sa présence divines. Dieu parle dans le cœur de l'homme, et l'homme, ému par la présence de Dieu en lui, se met à la recherche de ce Dieu qui se révèle sans se montrer, il le trouve à tâtons, et c'est parce qu'il l'a trouvé dans son cœur qu'il le cherche, qu'il l'appelle et lui demande de transformer sa conviction en certitude :

O toi que je sens en moi, si tu existes,

« Brise cette voûte profonde
Qui couvre la création ;
Soulève les voiles du monde,
Et montre-toi, Dieu juste et bon !... »

Mais le mot de Pascal, pour exprimer toute l'œuvre de Dieu au sein de l'humanité, pour exprimer l'acte par lequel Dieu, répondant à la prière du cœur, transforme la conviction en certitude, l'aspiration en possession, le reflet qui fait croire à un Dieu, en rayon qui fait expérimenter Dieu, — le mot de Pascal, pour exprimer l'acte décisif de la conversion de l'humanité, doit être retourné, et se formuler ainsi : « Tu ne me trouverais pas si tu ne m'avais cherché ! »

Et, cette fois, le mot « trouvé » a son sens plein et glorieux. Il parle d'un fait objectif, dont le sens, caché à ceux qui ne cherchent pas Dieu, manifeste à ceux qui le cherchent la réalité objective de Dieu, en leur apportant, par une manifestation où le sujet qui cherche et l'objet qui se dévoile sont nettement distincts, la sanction décisive de la foi. Et cette manifestation donne au cœur les énergies créatrices par lesquelles le croyant qui appelait devient l'apôtre qui prêche sa foi !

Ainsi, l'œuvre religieuse dans l'humanité suppose trois moments :

1° L'initiative de Dieu, qui parle dans le cœur et se rend sensible à lui.

C'est le premier élément, l'attirance divine.

2° La recherche du cœur, qui s'abandonne à l'influence divine, ordonne ses aspirations, oriente sa conduite, cherche

à tâtons, pousse ses appels vers le Dieu qui s'est laissé trouver dans la piété qu'il alimente.

Et c'est proprement l'intuition religieuse.

3° Enfin, la réponse de Dieu à la piété du cœur, réponse où Dieu, par un acte absolument distinct de l'activité du cœur qui le cherche, se révèle et, par cette révélation, apporte à ce cœur la preuve que le Dieu qui s'était rendu sensible au cœur, le Dieu que le cœur a saisi dans les tâtonnements de sa foi, est un Dieu réel, un Dieu trouvé.

C'est la religion accomplie.

L'événement central de la religion humaine nous permet de traduire cette théorie dans le langage de l'histoire. Je veux parler de la manifestation de Dieu en Jésus-Christ : homme pour l'œil de la chair ; reconnu Dieu par l'œil spirituel des disciples ; sanctionné Dieu pour ces mêmes disciples par sa résurrection, qui transforme leur foi, réelle mais incertaine, en certitude inébranlable.

Le premier moment — l'initiative divine — c'est celui où Dieu envoie son Fils dans le monde, sous la forme d'un simple homme.

Le second — la réponse du cœur — c'est celui où les apôtres, subjugués par l'ascendant du Maître, s'écrient avec Simon Pierre : « A qui irions-nous qu'à toi ? Tu as les paroles de la vie éternelle !... »

Le troisième — la sanction objective — c'est celui où la résurrection, bouleversant l'âme de ses témoins, transforme en apôtres héroïques les disciples découragés et les presse de confesser avec Thomas : « Mon Seigneur et mon Dieu !... »

Sans la venue de Christ (initiative divine), l'état d'âme d'un saint Pierre, d'un saint Jean, n'aurait pas existé. Sans

cet état d'âme (réponse du cœur), la résurrection de Jésus n'eût été qu'un miracle de plus, ajouté à tant d'autres qui n'ont point converti la foule. Mais sans cette résurrection (sanction révélatrice), toute l'œuvre qui l'avait précédée eût avorté dans un découragement mortel, et le christianisme, au lieu de renouveler le monde, aurait expiré dans le soupir des disciples d'Emmaüs.

On ne peut sortir de là. Et, aussi vrai que personne n'a jamais vu Dieu, aussi vrai l'histoire intime de l'Eglise et la psychologie des apôtres postulent la révélation de Dieu dans la résurrection de Jésus-Christ.

Cette théorie doit-elle être appliquée à la révélation du Sinaï ou de Charan ? A la distance qui nous sépare des événements rapportés par le Pentateuque et vu la somme de crédulité qui se mêle partout aux antiques récits concernant le phénomène religieux dans ses manifestations historiques, il serait téméraire de vouloir préciser la forme dont Dieu s'est servi pour se révéler à son peuple.

Je constate seulement que l'histoire de la révélation présente trois dates centrales, marquées par trois noms : Jésus, Moïse, Abraham. Que d'Abraham à Moïse, Dieu s'est appelé : « Le Dieu d'Abraham » ; que, de Moïse à Jésus-Christ, Dieu s'est appelé : « Le Dieu qui a parlé à nos pères au Sinaï » ; et que, de Jésus aux temps modernes, Dieu s'est appelé : « Le Père de notre Seigneur, le Christ ressuscité », Jésus lui-même présentant Moïse et Abraham comme les deux grands témoins de Dieu dans le passé.

J'en conclus, d'accord avec les déclarations de Jésus et les documents du Pentateuque :

1° que le Dieu qui a fondé la religion de l'Eglise chrétienne en donnant par la résurrection de Jésus-Christ d'entre

les morts une preuve objective de sa présence et de sa toute-puissance, — je veux dire une preuve indépendante, en fait, de l'esprit et de la piété de ses témoins, — a fondé également la religion de la famille patriarcale par une manifestation objective ;

2° que cette manifestation objective a été préparée, comme pour la résurrection de Jésus, par une révélation non intérieure et dans la piété, mais extérieure et à la piété ; c'est-à-dire en une révélation mettant les sources de certitude hors des expériences religieuses du sujet ; s'adressant à tout homme, s'imposant à tous ses moyens de connaître, lui ôtant par là même toute chance d'erreur, tout élément de doute sur la réalité de l'objet de sa foi, et permettant aux témoins de l'Elohisme et du Jéhovisme de dire, comme les témoins du christianisme : « Ce que nos yeux ont vu, ce que nos mains ont touché, nous vous l'annonçons ! »

Si l'on veut bien se souvenir enfin que le caractère même de la religion définitive, et toute intérieure, que Jésus-Christ venait fonder, nécessitait que la sanction donnée par Dieu à son œuvre fût aussi sobre que possible d'éléments extérieurs et de phénomènes éclatants, on ne fera point difficulté à reconnaître que pour inaugurer les périodes préparatoires du culte en Esprit, et sanctionner la foi naïve de l'humanité-enfant, Dieu ait pu, sans déroger à la méthode que nous avons indiquée, se manifester en des circonstances où l'élément extérieur, le phénomème éclatant, a occupé une place plus grande encore que dans le miracle de la résurrection du Christ.

3° ÉDUCATION DE L'HOMME-ENFANT

Sur la scène où va se jouer la destinée humaine, le triomphe du tentateur a séparé la terre du ciel. L'homme est seul. Il a trahi son Dieu. Il a préféré à l'école tutélaire de l'amour paternel, les cruelles leçons de la libre expérience. Le sol maudit, semé d'épines, sera désormais son chantier. Qu'il y use, dans un labeur infécond, les merveilleux instruments qu'il tenait de la bonté de son Père ! Dieu, dans son immuable volonté, saura bien le ramener au Paradis, mais à travers combien de périls et de douleurs ! Car il faut qu'il se développe dans les conditions de l'économie naturelle que sa liberté vient de fonder : de la chair à l'esprit, de l'animal à Dieu !

Qui nous dira comment s'est formée la conscience humaine dans l'économie naturelle, entre le Paradis perdu et le Paradis retrouvé ? L'homme lui-même ; car la vie de chaque homme est un miroir limpide, où se réfléchit la vie de toute l'humanité.

Voici un enfant. Savez-vous comment se forme sa conscience d'homme ? Trois étapes le conduiront de l'isolement animal à la communion spirituelle de ses frères et de son Dieu. Ces trois étapes se résument en trois mots : le *geste*, la *parole* et l'*amour*.

Tel l'enfant, telle l'humanité.

D'abord, le geste. C'est la période où l'enfant regarde. Son âme s'éveille dans le rayonnement des personnalités qui l'entourent, et ce rayonnement lui donne ses premières lueurs. Gestes du corps ou gestes de l'âme, tout est encore

signe ou symbole pour cette conscience fragile qui se forme, jour après jour, dans le chaos des sensations confuses. Quelqu'un, pourtant, dans ce chaos, l'habitue à la Providence en prenant l'initiative de son bonheur... Quand ce quelqu'un lui dira : « Je suis ta mère ! » le geste maternel le lui aura déjà appris.

Le genre humain, né à la vie naturelle, a passé par la même initiation. Vous demandez pourquoi des centaines, des milliers d'années avant la vocation d'Abraham ? Eh, que faites-vous de l'humanité-enfant ? Ne fallait-il pas que, dans le berceau de la nature, l'homme, privé de l'esprit divin, retrouvât le regard, la voix, la caresse et les châtiments de son Dieu ? Suivez les effarements du barbare en présence de la création, les terreurs de l'animisme témoignant que l'homme se sent la victime de puissances spirituelles qui ne pensent qu'à l'asservir ; examinez la naissance du polythéisme, qui n'est point, comme on le dit, l'évolution de l'animisme, mais une réaction contre lui, un cri de l'homme vers une divinité plus humaine, ayant un cœur pour l'aimer et un bras pour le défendre ; voyez, partout, le dieu sortir d'une victoire sur le serpent ! Et vous comprendrez que, comme la loi est le pédagogue qui mène à Christ, la nature est — en nous et autour de nous — le pédagogue qui mène à Dieu. Ses beautés affirment la gloire céleste ; ses révoltes, la puissance du démon. Le cri d'angoisse de l'âme éperdue est déjà une prière... Quand Jéhovah dira à l'homme : *Je suis celui qui est !* l'homme tombera sur sa face ! Le geste divin le lui avait déjà appris.

Le symbole exprime chez l'enfant le premier contact du geste et de l'idée. A ce premier contact doit succéder une entière pénétration. Qui l'accomplira ? La parole. Qu'est-ce

que l'éducation, sinon une parole appuyée sur un exemple? ou, si vous voulez, une série de faits accompagnés de l'interprétation qui les explique et les relie?

L'enfant interroge, on lui parle... ainsi commence, dans un acte de foi, la révélation intellectuelle et morale où, sous l'action de la parole qui apporte les idées en jugeant les hommes et les choses, l'enfant s'instruit. Il apprend les vérités cardinales qui formeront son jugement ; il prend conscience de ce qu'il est, de ce qu'il faut vouloir dans ce monde, il est devenu quelqu'un, le voilà prêt pour faire à son tour quelque chose.

Il en va de même pour l'âme religieuse de l'humanité. Le symbole, s'il reste seul, n'est que pure imagination. Mais si, au geste, succède la parole ; si Dieu, après s'être fait pressentir et souhaiter, se manifeste, alors tout s'éclaircit, l'image devient réalité, l'histoire poursuit l'œuvre de la nature, à l'initiation succède la révélation : c'est l'éducation de l'humanité qui commence.

Quand les temps d'initiation furent accomplis, et qu'il y eut quelque part un homme susceptible de véritable adoration, Dieu apparut à cet homme et parla.

Oui, Dieu a parlé ! N'ayons pas peur de ce mot, et ne le rayons pas de la Bible, sous prétexte que Dieu n'est pas phénoménal ! Car en le rayant de la vocation d'Abraham, nous couperions dans sa racine l'arbre de vie de l'Evangile.

Je ne puis faire ici l'histoire de cette parole, où, comme pour toute éducation, se mêlent l'exemple et l'idée, le fait et l'explication du fait, manifestant la présence divine et enchaînant les actes divins dans une histoire religieuse et morale. Dieu parle à Charan, à Béthel, au Sinaï, au désert, dans la méditation des voyants, dans les visions des prophètes, et les révélations de la parole éducatrice, entrant

dans le cours de l'histoire par l'adhésion des cœurs tout comme les découvertes des grands génies par l'adhésion de l'esprit, permettent à l'humanité de prendre conscience de sa conscience, et de réaliser les progrès qui la doivent mettre en état d'implorer et de saisir le salut.

L'épreuve et les épines, c'était son châtiment. La nécessité d'une révélation par miséricorde, c'est son humiliation. Le fait que Dieu lui parle, c'est la preuve qu'elle est encore aimée ! qu'elle avait bouleversé les conditions de son existence, mais que l'ordre des choses a été maintenu par la grâce restée souveraine. Les moyens d'éducation ont changé, mais le but est resté le même ! L'homme sait maintenant qu'il est toujours l'*enfant de Dieu*.

L'enfant, devenu homme, veut agir ; il le doit. Son éducation ne sera donc terminée que quand il aura appris la science en qui toutes les autres s'unissent et se réalisent : la science du devoir. Mais le devoir ne s'accomplit que dans l'effort. Or, comme cet effort, dans l'économie où nous sommes, ne se fera pas sans souffrances, sans luttes intimes conduisant jusqu'au dépouillement de soi, aucune idée, aucune démonstration, aucune contrainte, aucune forme de l'égoïsme ne nous amènera à le faire. Il faut, pour l'accomplir, le feu divin qui anime la pensée et la rend motrice vers le bien, il faut l'amour ! Dieu est amour ! Sur la terre comme dans le ciel, l'amour est le principe de la vie et l'accomplissement de la loi. Et voilà pourquoi l'éducation d'un homme n'est terminée que lorsqu'il a appris à aimer.

Transportons ces réflexions dans le domaine de l'histoire. Dieu a parlé à l'humanité. Il lui a appris, par une révélation préparatoire, toutes les idées normatives qui seront les élé-

ments de sa vie régénérée. L'homme sait qu'au point de vue moral, il doit s'appartenir ; au point de vue social, se consacrer à ses frères ; au point de vue religieux, se donner à son Dieu. L'homme a vu passer devant lui toute la vérité ! Mais — suivant le mot de Pascal — « on n'entre dans la vérité que par la charité ». Ce n'est pas assez, ce n'est rien de savoir qu'on est l'enfant de Dieu, tant qu'on ne le sent pas d'un cœur filial. Dieu a dit : « Donne-moi ton cœur ! » mais l'homme ne l'a pas donné. Dès lors, rien n'est fait ; le devoir, si clairement tracé, n'aura cause gagnée que quand le cœur y aura souscrit.

M'objectera-t-on que le Dieu tout puissant peut incliner la volonté de l'homme ? Sans doute, mais alors, ne parlons plus de liberté. Dieu est tout en tous... Mais il n'a pas fait l'homme à son image.

Si l'homme est libre, Dieu ne peut toucher à sa volonté sans la détruire. La seule ressource que laisse au Créateur la liberté de sa créature déchue, c'est de solliciter la volonté humaine en manifestant à l'homme un irrésistible amour ! Oui, pour gagner les cœurs, la parole de Dieu est insuffisante, il faut le cœur même de Dieu !

Et c'est alors que, pour se faire aimer, pour arracher à l'homme cet aveu, qu'aimer Dieu c'est aimer le bien absolu, le beau absolu, l'amour absolu, et réaliser, dans un acte, sa fin d'être moral qui ne peut trouver la paix que dans la sainteté et le bonheur..., Dieu s'incarne, en donnant son Fils unique au monde.

Et le Verbe paraît, plein de grâce et de vérité. Il vit... Il souffre... Il meurt... Sa croix subjugue le cœur des hommes. Jéhovah qui n'avait pu faire aimer sa gloire, a fait aimer en Christ sa douleur. L'enfant prodigue est tombé en pleurant dans les bras de son Père : Tout est prêt pour la

Pentecôte ! L'homme d'action est né, qui doit fonder sur la terre le Royaume des cieux.

Tel a été le retour de l'homme à sa destinée première ; telle, la restauration du plan de Dieu, dans ces trois phases que la Bible nous permet de distinguer et de comprendre dans leur sens profond :

Les œuvres de Dieu ;
La parole de Dieu ;
La présence de Dieu.

Dieu, toujours objectif, à quelque moment que ce soit de sa révélation ; sollicitant toujours, n'imposant jamais, se montrant lui-même graduellement : d'abord le reflet, les œuvres ; puis le rayon, la parole ; enfin l'astre lui-même, Jésus-Christ !

En complète analogie avec les trois périodes — réceptive, normative et active — où se forme et se réalise la vie morale de tout homme, la révélation met en lumière l'harmonie de l'action divine, en fournissant les trois étapes au moyen desquelles Dieu a ramené l'humanité, par voie morale, à la communion perdue. La première, aboutit à l'élohisme chaldéen d'Abraham ; la seconde, à l'attente messianique de Marie; la troisième, au Paradis retrouvé, dans la sainte liberté des enfants de Dieu.

Liberté, sainteté, amour filial ! Trois mots où se résument toutes les aspirations religieuses des hommes et toutes les certitudes bienheureuses de la révélation biblique, et dont la réalisation dans l'histoire fait de la religion de la Bible, la religion absolue de l'humanité.

Le devoir, c'est de demeurer fermes dans les choses que nous avons apprises. Il faut avoir le courage de dire à notre génération affamée d'idéal, mais impatiente de tout joug,

facile au succès, lâche de volonté et peu formée par l'éducation contemporaine aux mortifications salutaires, il faut lui dire qu'on ne refait pas l'histoire et qu'on ne change pas à son gré les lois qui régissent la création !

On ne refait pas l'histoire. Or, le développement de la révélation est une histoire ; le témoignage des porteurs de la révélation est une histoire ; Christ, l'accomplissement de la révélation, est une histoire ; et l'histoire de l'Eglise de tous les siècles proclame que c'est la foi à la révélation, à la manifestation de Dieu, à la Parole de Dieu, au Fils unique de Dieu, qui seule convertit les âmes et régénère l'humanité.

On ne change pas à son gré les lois qui régissent la création ! Et la sagesse des peuples, en disant que l'exception confirme la règle, nous avertit de ne point nous laisser égarer par des exemples isolés que leur beauté, ou leur laideur, font saillir de l'ordre commun. Le désordre, même sublime, porte avec lui son châtiment.

J'avais, dans mon jardin, deux boutons de fleur sur une même plante. L'un d'eux fut cassé par le vent. Je mis sa tige détachée dans une coupe d'eau très pure, et les deux fleurs ouvrirent leur calice au soleil. Mais quand leurs pétales tombèrent, je vis celle de la plante mûrir des graines pour féconder la terre ; celle de la coupe était stérile.

On nous parle beaucoup des lois de la nature. C'est le moment de méditer sur leur harmonie, et de s'apercevoir qu'elles sont impérieuses ! Dieu, qui répand partout la vie, ne la donne jamais sans conditions :

A la fleur, pour porter son germe vivant, il a donné l'union mystérieuse du rayon de soleil et du sol nourricier.

A l'âme humaine, pour déployer ses puissances créatrices,

il a donné l'union mystérieuse du Saint-Esprit et de la révélation.

Cette union, c'est le mystère de la vie, qu'aucune science ne peut expliquer, qu'aucune puissance ne peut éluder, et qui tient, dans son secret, la destinée de la création et celle de la créature.

Que l'orage de la pensée ou celui de la nature détache l'âme ou la fleur de leur sol nourricier : l'une et l'autre pourront développer loin de lui l'énergie vivante qu'elles en avaient d'abord reçues, mais en la développant, elles l'épuisent ; après la floraison, tout est mort.

Quand on a vu cette expérience se reproduire mille et mille fois ; quand on a suivi, dans les annales de l'Eglise, les tempêtes qui ont failli si souvent déraciner la religion chrétienne du terrain ferme de l'histoire, on pense avec respect aux hommes qui, dans tous les temps, ont combattu et triomphé pour la révélation. Certes, l'orthodoxie traditionnelle n'est pas en faveur de nos jours, et je suis le premier à reconnaître ses erreurs et ses fautes, et l'infériorité où elle est par rapport à sa tâche sublime ! Il n'en demeure pas moins qu'elle a la gloire d'avoir maintenu, contre tous, l'histoire des rapports de Dieu avec l'humanité. En maintenant l'histoire des rapports de Dieu avec l'humanité, elle a sauvegardé les conditions du salut. En sauvegardant les conditions du salut, elle a sauvé l'Eglise.

A l'œuvre donc, pour une orthodoxie évangélique qui maintient, avec les conditions morales, les conditions historiques du salut : la révélation.

A l'œuvre, sans étroitesse ! Ne faisons jamais porter au théologien la peine de sa théologie. Honorons la sincérité partout. Admirons tout ce qui est admirable. Gardons nos

sévérités pour nous-mêmes, et que les vertus de ceux qui se trompent fassent rougir de leurs défaillances ceux qui pensent avoir raison !

A l'œuvre sans étroitesse, mais aussi sans faiblesse ! Ne faisons pas non plus bénéficier la théologie des mérites du théologien. La théologie d'aujourd'hui, c'est la religion de demain ! Si le grain doctrinal devient stérile, c'est le sol de l'Eglise qui devient infécond ! Le sol de l'Eglise, c'est-à-dire l'héritage des pères, et l'âme des enfants !

Au nom de la science qui ordonne le respect de la loi de la vie ; au nom de la foi, qui n'est vivifiante que si elle est biblique : prêchons l'Evangile !





Le livre de la révélation.

La Bible est le livre où Dieu parle par la voix des hommes, le livre où la révélation s'exprime par l'histoire ; création unique où se marient indissolublement comme dans la créature la chair et l'esprit.

La Bible est corps et âme. Nier dans la Bible l'élément de révélation, c'est comme si l'on disait que l'homme est un corps sans âme. Nier l'élément d'histoire, c'est comme si l'on disait que l'homme est une âme sans corps. Entreprendre à travers les pages de la Bible un triage entre les paroles de Dieu et les paroles humaines, c'est comme si l'on voulait, à l'aide d'un scalpel, délimiter dans l'homme la frontière entre l'âme et le corps.

Et voilà pourquoi la question de l'inspiration de la Bible est la question la plus insoluble, la plus oiseuse.

Jésus-Christ nous en avait déjà averti lorsqu'il a dit : « C'est aux fruits que l'on connaît l'arbre. »

Aux fruits, non pas aux racines.

Jésus savait que les racines plongent dans la nuit, que toute question d'origine est obscure pour les hommes, et

que, pour des chrétiens, fonder la valeur de la Bible sur son degré d'inspiration divine serait une tentative vaine pour leur science et dangereuse pour leur fraternité.

Les fruits sont dans la lumière, à la portée de tous. Un peu de bon sens et un peu de bonne foi suffisent pour reconnaître les bons fruits. Qui veut, peut s'en nourrir, se les assimiler. Une fois l'expérience faite, il n'aura plus besoin de fouiller le sol pour accréditer l'arbre par ses racines.

Quand un homme aura été amené par la Bible à Dieu, il ne doutera pas que la Bible ne soit le livre de Dieu. Toute autre démonstration, à supposer qu'elle soit possible, est inutile dans la pratique. Elle n'aurait d'ailleurs rien de spécifiquement chrétien, puisqu'elle a été déjà faite et renouvelée cent fois par tous les paganismes qui ont un livre comme base de leur religion. Leur démonstration n'a pas arrêté les progrès de la mission chrétienne, et ce ne sont pas nos affirmations sur la divinité de la Bible qui arrêteront les progrès de l'incrédulité. La puissance est ailleurs. Elle est dans la prédication de la croix. Comme l'a dit Vinet : « Ce n'est pas l'Evangile qui nous conserve la croix, c'est la croix qui nous conserve l'Evangile. »

Cela dit, les controverses seraient apaisées, du moins sur le terrain religieux, si les chrétiens, qui croient que Dieu a parlé dans l'histoire et parle encore dans et par la Bible, voulaient bien se souvenir :

1° Que l'expression « Dieu dit », étant commune aux anciens documents de la littérature hébraïque et aux inscriptions des peuples voisins d'Israël, ne peut constituer, à elle seule, un critère de la révélation divine.

2° Que dans la révélation historique destinée à *restaurer* par voie morale, non à *recréer* d'une façon magique l'hu-

manité déchue, Dieu, respectueux de la liberté des hommes, ne leur a révélé que ce qu'ils n'étaient pas capables de découvrir par eux-mêmes, et que son initiative providentielle a consisté à mettre le peuple élu dans des situations telles que celui-ci, par ses réflexions, ses réactions morales, ses expériences, ait marché progressivement dans la voie du salut.

Relativement au premier point, qu'on nous permette de renvoyer à la préface de *Jéhovah*, et, pour toute preuve, de transcrire ici une partie de l'inscription de Mésa, roi de Moab, contemporain d'Omri, roi d'Israël, et qui était adorateur du dieu Kamos :

« ... Je suis Mésa, roi de Moab... J'ai construit ce haut lieu à Kamos parce qu'il m'a secouru contre tous mes agresseurs et m'a fait voir le malheur de tous mes ennemis.

« (Omri) roi d'Israël opprima longtemps Moab, parce que Kamos était irrité contre sa terre...

« Et le roi d'Israël avait construit Ataroth. J'attaquai cette ville et je la pris, et j'exterminai tous (les hommes) de la ville pour réjouir la face de Kamos, et j'emportai de là les [...] et je les traînai devant la face de Kamos.

» Et Kamos me dit : Va, et enlève Nebo à Israël. Et je partis de nuit, et j'assiégeai cette ville depuis l'aurore jusqu'à midi, et je la pris, et je tuai tout, sept mille (hommes...), car je les avais dévoués à Astar Kamos. Et j'y pris les ustensiles du culte de Jéhovah et les traînai devant la face de Kamos.

» Le roi d'Israël bâtit Yahaz et s'y fortifia contre moi, et Kamos le chassa devant sa face...

» Et Kamos me dit : Descends et combats contre Horonaïm. Et je... »

Il nous paraît difficile que la lecture de ce document, contemporain des événements qu'il raconte, n'amène pas tout lecteur impartial à la conviction qu'Israël et ses voisins avaient, pour écrire l'histoire, des locutions sensiblement pareilles, et que, lorsque leurs historiens disaient : « Dieu a dit », c'était leur façon d'exprimer la ferme croyance que telle tradition est d'origine divine, que tel exploit a été accompli sous l'inspiration et pour la gloire de Dieu.

En elle-même, l'expression « Dieu dit » n'a pas plus de valeur que le « Dieu le veut » du temps des croisades ou du temps des Albigeois. Tout dépend de celui qui la prononce, de la situation et du contenu. La présence de la parole de Dieu se démontre par sa puissance créatrice, et ne se démontre que par cette puissance-là.

Autre chose est le « Dieu dit » d'un historien racontant les exploits de son peuple, avec la langue de son temps, et nous présentant les conceptions de ce peuple sur les rapports de la politique et de la religion et sur le service du dieu national, — autre chose, le « Dieu dit » d'un prophète dont la personnalité domine l'histoire ; qui se dit, qui se manifeste l'envoyé de Jéhovah, le représentant de la religion pure et sans tache, et qui, rapportant une révélation qu'il déclare avoir reçue par voie surnaturelle, dans une rencontre avec son Dieu, s'écrie au péril de sa vie, devant les peuples et les rois : « Ainsi a dit l'Eternel ! »

L'historien de Jéhovah et celui de Kamos peuvent avoir des locutions communes ; le peuple de Jéhovah et celui de Kamos, des points de vue politiques approchants, ou des conceptions religieuses qui se ressemblent par leur ignorance ou leur barbarie ; mais personne ne se lève, en Moab, pour s'écrier : « Ainsi a dit Kamos ! » et révolutionner son peuple en lui prêchant la religion véritable. Kamos n'a point de

prophète; il n'a point de prophète parce qu'il n'a point de révélation religieuse; il n'a point de révélation parce qu'il n'est pas Dieu ! Kamos n'est pas Dieu, et Jéhovah est Dieu : voilà toute la différence, et cette différence est démontrée par les faits ! Et c'est pourquoi le vocabulaire des annalistes d'Orient ne saurait influer en rien sur le jugement que nous avons porté relativement à la révélation biblique, à la réalité et à l'autorité souveraine de la parole de Dieu dans l'histoire et dans le livre.

Quand dans le récit des Juges (11), Jephté dit au roi des fils d'Ammon : « Ce que ton dieu te donne, n'est-ce pas à toi ? Et pareillement, ce que notre Dieu nous donne, ne le posséderons-nous pas ? », je conclus que le chef d'Israël et le prince ammonite avaient des notions assez semblables sur le dieu national et le droit divin des conquêtes.

Lorsque, au deuxième livre de Samuel (21), je vois les Gabaonites pendre les fils de Saül devant Jéhovah et apaiser Dieu par le supplice des innocents, je retrouve en Israël les sentiments qui faisaient, en Moab, dévouer et massacrer des populations entières pour la satisfaction de Kamos.

Mais quand je lis, au premier chapitre d'Esaïe : « Ecoutez la parole de Jéhovah : Qu'ai-je affaire de vos sacrifices, de vos prières multipliées ? Tout cela m'est à charge, m'est en horreur, car vos mains sont pleines de sang ! Lavez-vous, purifiez-vous, ôtez de devant mes yeux la méchanceté de vos actions ! Apprenez à faire le bien, protégez l'opprimé, défendez la veuve, puis venez ! et vos péchés fussent-ils comme le cramoisi, ils deviendront blancs comme la neige ! » Quand je lis cela, je retrouve le Dieu de Jésus-Christ, de Moïse, d'Abraham, la doctrine immuable de la révélation, qui, de la première page de la Bible à la dernière, souvent

déformée ou obscurcie par les infirmités des hommes, prêche la vraie foi, c'est-à-dire celle où la religion absolue et la morale absolue se confondent, et ma conscience chrétienne, d'accord avec le témoignage scripturaire, s'écrie : Il n'y a d'autre dieu que le Dieu de la Bible ! « Poussés par le Saint-Esprit, des hommes ont parlé de la part de Dieu ! »

Mais ces distinctions elles-mêmes ne peuvent être faites que d'une façon toute générale, dans l'analogie de la foi, avec la réserve de la piété, et sous l'impulsion intérieure de ce que nos pères, fidèles à l'enseignement de Jésus-Christ (Jean 16) et de saint Paul (1 Cor. 12) ont appelé le témoignage du Saint-Esprit.

Aller au Christ des Ecritures, « au Christ maître des Ecritures », comme disait Luther ; entrer dans sa communion par une conversion sincère ; puis, revenir aux Ecritures avec l'Esprit de Christ, et les lire comme le livre de Christ : voilà la seule méthode qui nous permette d'échapper au scepticisme ou à la superstition, parce qu'en nous faisant pénétrer par l'humilité dans l'intimité de la Bible, elle nous enseigne à la comprendre sans la juger, et à appliquer au mode de son inspiration cette parole de Pascal sur les profondeurs de la sagesse divine : « C'est un discernement qui passe la force des hommes et des anges, et qui est caché dans les secrets de votre Providence, que j'adore et que je ne veux pas approfondir. »

Quant au deuxième point, il maintient seulement une chose qui n'aurait jamais dû être oubliée, à savoir que Dieu se propose mais ne s'impose pas. L'homme est libre ; le bien ne peut donc lui être imposé : avant de l'accomplir, il doit le vouloir.

Là est le principe de toute l'éducation divine.

La méthode de l'Evangile se trouve déjà dans l'Ancien Testament. Quand Dieu reprend contact avec l'humanité pour préparer son salut, et ramener parmi les hommes la notion du Dieu créateur, père, modèle et sauveur, il se met d'abord à la portée de l'homme pécheur et grossier, il s'abaisse vers lui comme on se penche vers un blessé. Il se courbe si bas qu'il ne pouvait pas, dans ce geste, ne pas obscurcir, ne pas souiller de boue et de sang sa splendeur divine. En outre, pour respecter la liberté de l'homme, il s'abstient autant que possible d'agir directement. Il se sert de co-ouvriers. Il envoie des hommes. Que d'humiliations consenties dans cette transmission de pouvoirs ! Que de taches, que de superstition dans ces mandataires ! Que d'inintelligence, que d'infirmité dans ces représentants ! Dieu, ainsi manifesté, est au vrai Dieu ce qu'est l'homme de douleur par rapport au Seigneur de gloire.

Enfin Dieu s'adresse à un peuple, c'est-à-dire à un groupe humain qui constitue par lui-même une source d'égarement. Par ses fautes, par ses défaillances, ce peuple recule à certaines heures ; alors Dieu l'abandonne à ses libres expériences, pour que, de lui-même, il revienne, se repente et invoque.

Quand le cœur de l'homme, sollicité par la grâce, refuse d'écouter et ne se montre pas à la hauteur des sentiments qu'il devrait avoir, Dieu lui donne le temps de s'élever jusqu'à Lui par une série d'épreuves, en laissant l'esprit humain se tromper ; le respect de Dieu pour la liberté de l'erreur va jusqu'à la tolérance des plus tragiques malentendus.

Le cœur se dérobe en Eden, en acceptant le contact du serpent : l'esprit se trompe en jugeant le fruit désirable pour le développement de la créature. Et l'acte consommé place

le cœur sur un terrain où l'épreuve le ramènera jusqu'au Dieu qu'il a d'abord trahi.

Le cœur se dérobe au Sinaï, quand, au lieu d'embrasser dans un élan d'adoration la loi d'amour où le Dieu de ses délivrances venait de montrer l'accomplissement de la religion, Israël calcule, et murmure, et devient idolâtre... Jéhovah le livre aux leçons du désert.

Le cœur se dérobe à Rama quand Israël, rejetant son bienfaiteur, le prophète Samuel, demande un monarque comme les autres nations. Jéhovah l'abandonne aux intuitions de sa pensée religieuse et patriotique, qui livre le culte au prêtre et la nation au roi. L'épreuve du désert était moins dure que les expériences provoquées par le formalisme du temple et les excès de la monarchie. Mais ces expériences provoqueront à leur tour l'apparition des prophètes, et la parole des prophètes formera au sein d'Israël la famille spirituelle de Jésus-Christ.

Le cœur se dérobe à Jérusalem, lorsque les princes de la religion juive refusèrent de reconnaître en Jésus le Messie annoncé par les prophètes ; et l'esprit abusé les entraîna jusqu'aux dernières conséquences de la rébellion, en leur montrant dans la personne du Nazaréen un faux Sauveur, traître aux espérances de son peuple et digne du supplice le plus infamant. Mais, encore une fois, l'acte consommé plaça les pécheurs sur le chemin du retour, en inaugurant des expériences salutaires ; car la mort de Jésus accomplit la rédemption des hommes, et c'est elle qui, en fournissant son texte dramatique à la prédication des apôtres, va allumer dans les cœurs la flamme du repentir.

Tout ce procès, que l'on retrouve dans l'histoire intime des individus, est l'explication morale et l'illustration de cette parole où la philosophie de l'histoire biblique se trouve

constamment résumée : A qui n'aime pas, Dieu donne des yeux pour ne point voir et des oreilles pour ne point entendre.

Comment, avec ces principes tirés des faits, peut-on se représenter la nature de la révélation biblique et son déploiement dans l'histoire ?

On peut se la représenter sous la forme de quatre cercles concentriques, organiquement liés, et qui entrent comme facteurs dans l'histoire elle-même :

1° La manifestation de Dieu ; l'acte révélateur.

2° L'impression produite par cet acte sur son témoin.

3° L'interprétation donnée à la révélation, dans les faits et les doctrines, par les fidèles qui se sont ralliés, sur la parole du témoin, à cette manifestation de Dieu.

4° L'histoire du peuple au sein duquel Dieu s'est manifesté.

Pour prendre un exemple dans les faits, nous dirons qu'au premier cercle correspond la théophanie du Sinaï ; au deuxième, la personnalité de Moïse ; au troisième, les divers rituels mettant en œuvre les institutions mosaïques ; au quatrième, la politique israélite, avec ses fidélités et ses rébellions.

Il est évident que cette conception de l'histoire biblique donne une grande place à l'élément humain dans la formation de la vie religieuse et sociale du peuple élu. Nous l'avons vu, Dieu ne fait rien sans l'homme et presque tout ce qu'il fait, il le fait par l'homme. La méthode divine consiste, précisément, à ne rien faire pour l'homme sans le concours de l'homme lui-même. Mais Dieu est partout derrière les événements. Il conduit son dessein. La preuve c'est

que, d'un homme à l'autre, on peut suivre à travers l'histoire le progrès provoqué par l'action incessante de la lumière d'en haut. De Jephté à Samuel, de Samuel à Amos, d'Amos au 2e Esaïe, quelles magnifiques étapes à l'école de Dieu et de la liberté !

La théorie que nous venons d'exposer, loin d'affaiblir, comme on pourrait le penser, la notion de la révélation, l'affermit au contraire.

Avec elle s'explique, dans les textes sacrés, l'incessante pénétration de la parole de Dieu et de celle de l'homme. Les marques de faillibilité, si souvent relevées par la critique, n'y constituent plus un désordre inquiétant pour la foi et menaçant pour l'inspiration. Toute une série de décrets ou d'actes rapportés à Dieu par l'histoire, mais que beaucoup de consciences se refusent à lui attribuer, reprennent leur place normale dans le cours naturel de l'histoire. Enfin, la nécessité de l'acte central : la manifestation de Dieu, se trouve postulée avec d'autant plus de force que c'est de lui que dépendent, par lui que s'expliquent et vers lui que rayonnent les cercles concentriques qui l'entourent. Supprimez du centre de l'histoire la manifestation de Dieu dans ses révélations à Abraham, à Moïse, aux prophètes, chacun des cercles concentriques où s'enferme l'histoire devient une énigme insoluble. Pourquoi les châtiments d'Israël infidèle? D'où ont été tirés les magnifiques symboles du culte lévitique? A quelle puissance attribuer les individualités incomparables de Moïse, de David, d'Elie, de tous les prophètes?

Rien ne sort de rien. Et comme la vie du corps est la démonstration de l'âme, l'histoire d'Israël est la démonstration de la révélation.

La Bible, écrite par des hommes de Dieu, sous l'influence

de l'Esprit de Dieu, est le miroir fidèle de l'histoire. Son but est de nous raconter comment, sous l'action de la grâce, l'éducation de l'homme s'est poursuivie et réalisée jusqu'à l'avènement de la nouvelle humanité.

Pour marquer à quel point cette éducation a été respectueuse de la liberté morale de l'homme, Dieu n'a pas seulement permis qu'à côté du récit de ses révélations, la Bible mît au jour la honte des infidèles par le récit de tant de crimes et de rébellions ; il a voulu qu'elle racontât par combien de tâtonnements, d'institutions charnelles et de symboles imparfaits, ses fidèles eux-mêmes se sont élevés des formes inférieures de la piété à la conception spirituelle, et affranchis progressivement de toute racine d'idôlatrie, par l'expérience qu'il n'est ni don ni rite qui puisse calmer la conscience et servir le Dieu vivant, mais que tout le salut est conditionné par la conversion du cœur.

Ainsi, la Bible, tout en nous montrant l'Esprit de Dieu partout à l'œuvre, nous appelle à distinguer de la Parole de Dieu, non seulement ce qui, dans ses pages, l'outrage et la contredit, mais aussi les institutions où les hommes ont exprimé leur dévotion sincère, et dont l'insuffisance ou les égarements ont été, pour le peuple qui s'y abandonnait, l'occasion d'expériences salutaires et le moyen de progrès vers le culte en esprit.

Pour être troublé dans sa foi par des constatations de cet ordre, il faudrait avoir oublié que Dieu ne s'est pas révélé aux hommes indirectement, intellectuellement, par un livre, mais directement, moralement, en prenant lui-même contact avec eux ; et que cette révélation, ayant pour but notre salut, a porté sur des choses qu'aucune science humaine ne pouvait nous apprendre.

L'homme, pour retrouver sa dignité première et posséder la religion, avait besoin de savoir si Dieu existe, ce que Dieu est par rapport à lui, et ce qu'il est lui-même, d'où il vient, qui il est, où il va. La réponse à toutes ces questions constitue la révélation, la révélation dans l'histoire d'Israël. Et c'est pour cela que la révélation biblique n'est sensible qu'aux cœurs qui cherchent Dieu.

En présence de l'histoire d'Israël qui déploie devant nous, lentement, la révélation de Dieu, celui qui cherche Dieu est semblable au voyageur qui part de nuit pour faire l'ascension d'un sommet.

D'abord, il cherche son chemin dans l'obscurité de la vallée. Ainsi le croyant, à travers la période des patriarches et de Moïse, apprend à connaître le Dieu puissant, le Dieu juste.... C'est l'ombre des biens à venir.

A mesure que le touriste monte, l'aurore le surprend au flanc des monts, lui montre au loin les cimes qui émergent de la brume et les nuages roses qui annoncent le soleil. Ainsi le croyant, dans la méditation des prophètes, découvre le Dieu paternel et les clartés de l'oracle messianique prédisant la venue du soleil de justice, qui porte la santé dans ses rayons.

Enfin, l'ascension du voyageur au-dessus de la vallée et l'ascension du soleil au-dessus de l'horizon aboutissent à la rencontre, dans la lumière du sommet, d'où le regard embrasse toute la nature, révélée dans la vérité de ses formes et l'harmonie de ses couleurs. Jésus apparaissant dans l'histoire, c'est le soleil qui se lève dans le cœur du croyant. « Qui m'a vu a vu mon Père. »

La Bible nous présente cette révélation, et cette révélation est la réponse aux questions de l'humanité. La Bible mérite donc d'être appelée de ce chef le livre de la Parole de Dieu.

Le livre unique au monde qui enseigne aux hommes quand, comment, pourquoi Dieu a parlé, et qui rapporte seul cette Parole. La Bible est le livre par lequel Dieu nous parle. Cette constatation, qui justifie l'impression produite par la lecture de la Bible et ses effets dans le monde, suffit pour que nous ayions le droit et le devoir d'affirmer que la Bible est le livre voulu de Dieu, donné de Dieu : que la Bible est divinement inspirée.

Comprendre que Dieu a formé l'homme à l'école de la liberté, et qu'il y a dans la Bible des révélations, des mystères, et l'histoire du peuple où Dieu s'est manifesté, c'est appliquer à la discipline de la foi ce mot si profondément religieux de Pascal : « Il faut savoir douter où il faut, assurer où il faut, se soumettre où il faut. »

Se soumettre aux mystères, dont les premiers sont ici la nature de Dieu et ses moyens d'action.

Assurer ce que les faits démontrent, c'est-à-dire la réalité de la révélation et de l'inspiration, et leur entière suffisance pour le salut des âmes.

Douter, c'est-à-dire attendre que là où les questions rédemptrices ne sont plus en jeu, la science éclaire la piété et l'enrichisse de ses découvertes.

Si la foi en la révélation accompagne notre recherche et la surveille, les hésitations, les difficultés, les périls de l'étude ne pourront que nous être salutaires en nous avertissant que la vie spirituelle afflue au centre, et que c'est là toujours qu'il nous faut revenir. Si les adversaires de notre foi, faisant irruption sur les bords flottants où l'histoire envahit la révélation et l'absorbe, s'emparent de ces positions faciles pour faire le siège de notre religion, que nos cœurs ne se troublent point ! c'est Dieu qui, par eux, nous

incite à nous replier au centre de notre foi ; Dieu qui, suivant le mot de Vinet, laisse l'ennemi pratiquer des brèches dans les ouvrages extérieurs pour munir le cœur de la place d'un inexpugnable rempart, et qui veut que notre amour pour le Sauveur, ne trouvant ni paix ni trêve dans les raisonnements de ce monde, grandisse et s'aguerrisse parmi les orages de la pensée.

Que si parfois les déceptions de l'étude nous démontrent à nous-mêmes l'impossibilié de séparer dans les textes ce que Dieu a uni dans les faits ; si notre scalpel se brise dans des fouilles profanes pour découvrir le secret de Dieu, ne regrettons pas cette expérience mortifiante. C'est elle qui a ramené dans nos esprits humiliés la candeur nécessaire pour aller à l'ensemble des Ecritures avec un respect filial, et trouver en elles, dans une page, un exemple, une parole imprévue, l'aliment spirituel dont notre âme avait besoin.





Le Fils de l'homme.

« Il y a un seul médiateur entre Dieu et les hommes, Jésus-Christ homme. »

Homme ? Quelle hardiesse ! Si le mot n'était pas de saint Paul, on le condamnerait comme une irrévérence à l'égard du Fils de Dieu. Pourtant, c'est bien ce mot qui nous fait pénétrer dans la réelle divinité du Christ.

Un Dieu qui vient se promener sur la terre et y vivre en apparence d'homme, ayant, comme on l'a dit, « une porte de derrière », lui permettant de se dérober à son gré aux conditions d'existence qui sont notre partage ici-bas, pourrait bien être au besoin le dieu du paganisme, Osiris, Jupiter, Vichnou... Mais son mode d'existence n'inclut pas nécessairement la grandeur morale et ne révèle en aucun cas l'amour qui se donne, qui sauve.

Un Fils de Dieu qui accepte de son Père toutes les conditions de l'humanité, qui vit par amour une vie d'homme, qui, dans l'épreuve de cette vie, reconquiert sa divinité par la sainteté et rend cette sainteté rédemptrice pour les autres hommes, voilà un dieu que le paganisme n'a pas donné, et

que la morale païenne ne pouvait concevoir ; voilà le Dieu vrai, celui qui, par ses œuvres, a acquis le droit de s'intituler : le Chemin, la Vérité, la Vie.

C'est ce Dieu-là qu'est l'homme-Jésus. C'est lui que Jean désigne dans son prologue, lorsqu'il dit : « Le Verbe est devenu chair », ce qui signifie : est devenu nature humaine. Ce Jésus-homme de Paul et de Jean, c'est aussi le Jésus de Jésus, puisqu'il s'intitule lui-même « le Fils de l'homme ».

Tel il se présente à nous, tel les Evangiles nous le montrent.

Exprimée par un corps, la personnalité du rédempteur est soumise par là-même aux accidents, aux contrastes, aux émotions de joie ou de douleur qui sont le lot de tous les hommes, et l'union du physique et du moral est aussi profonde, aussi naturelle chez lui que chez tous.

Après avoir jeûné, il eut faim... Il va de lieu en lieu faisant le bien, mais ses voyages le fatiguent, et la chaleur de midi lui donne soif... « J'ai soif ! » dira-t-il plus tard dans la fièvre commune à tous les suppliciés, durant l'agonie de la croix... Emporté par l'ardeur de sa charité, il renonce par amour pour les foules au repos qu'il cherchait, à la nourriture qu'il allait prendre... mais il en souffre et se prend à envier les renards qui ont des tanières et les oiseaux qui ont des nids... « Le Fils de l'homme n'a pas un lieu où reposer sa tête » !

Que ne disent pas sur les fatigues de sa vie errante, de simples mots comme ceux-ci : « La tempête était si forte que les vagues se jetaient dans la barque... Lui cependant dormait à la poupe sur l'oreiller...» Hélas, même ce sommeil de lassitude n'a pas été respecté .

Homme par le corps, Jésus l'a été aussi par le cœur, et se montre véritablement notre frère par sa façon d'aimer, de souffrir. Ai-je besoin de rappeler ses tressaillements de joie au retour des soixante-dix disciples et ses frémissements de douleur au jour du deuil de Béthanie ? Ses larmes au tombeau de Lazare, devant les murs de Jérusalem, dans l'ombre de Géthsémané ?... Quel homme eût témoigné une sympathie plus humaine que Jésus, lorsqu'il considère le jeune homme riche, lorsqu'il rencontre la veuve de Naïn, lorsqu'il s'assied au foyer de Marthe et de Marie, lorsqu'il se sent ému de compassion à la vue de la foule qui lui apparaît languissante et abattue, comme des brebis qui n'ont pas de berger ?...

Parlerai-je de ses amitiés humaines ? Jean, Lazare, les saintes femmes qui l'assistaient, cénacle bienfaisant de ses tournées évangéliques ? A côté de ses sympathies, Jésus a éprouvé des indignations. Il apostrophe le chef de la synagogue, reprend ses disciples qui repoussaient les petits enfants, et ferme la bouche à Simon Pierre par cette parole terrible : « Arrière de moi, Satan ! » Que dire encore de la sainte colère qui, dans les portiques du Temple, lui met en main le fouet de petites cordes et sur les lèvres les discours enflammés contre l'hypocrisie des scribes!..

Enfin, le sentiment qui nous permet de pénétrer le plus avant dans le cœur du Fils de l'homme, celui qui nous livre ce cœur ployé et comme brisé sous le poids de sa mission divine, c'est bien l'angoisse toute humaine qui se manifeste toutes les fois que Jésus aborde le sujet de ses souffrances dernières et de sa mort. Souvenons-nous de paroles comme celle-ci : « Il est un baptême dont je dois être baptisé... et combien il me tarde qu'il soit accompli!..

Mon âme est troublée, et que dirai-je : Père, délivre-moi de cette heure ?.. Mais c'est pour cette heure que je suis venu !.. En vérité, l'un de vous me trahira... Mon âme est triste à mourir... Père, s'il est possible, que cette coupe passe loin de moi...» Pensons enfin à la parole suprême, au delà de laquelle ne pouvait aller l'angoisse humaine du Fils de l'homme : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?...»

Tout cela est vrai, dira-t-on peut-être ; Jésus, chargé de nos douleurs, a souffert tout ce qu'un homme peut souffrir. Mais si sa souffrance révèle bien le cœur d'un homme, sa résolution de souffrir et la mission divine qu'elle suppose manifestent en Jésus la science d'un Dieu. Jésus savait tout. Si son cœur le rapproche de nous, son intelligence met entre l'homme et lui un abîme que rien ne saurait combler.

Est-ce bien sûr ? Examinons la chose de plus près.

Que Jésus a possédé des lumières spéciales sur le Royaume de Dieu, sur Dieu lui même et sur tout ce que le Saint-Esprit devait lui révéler pour le rendre apte à l'accomplissement de sa tâche, voilà qui est incontestable. Le Seigneur a déclaré aux Juifs : « Je dis ce que j'ai vu chez mon Père. » Il a vu, il voit des choses que l'homme n'a point vues et ne peut voir. Il sait donc des choses que l'homme ne sait point. Mais ces choses sont d'ordre spirituel, d'ordre divin. Ce sont les choses du ciel et non celles qui sont sur la terre.

Que Jésus, auprès de cette connaissance divine, qu'il tenait à la fois de ses souvenirs et de sa communion constante avec son Père, ait possédé, relativement aux choses de la terre, une pénétration exceptionnelle, une perspicacité pour ainsi dire miraculeuse, c'est ce que l'Evangile nous

déclare pareillement : « Jésus savait par lui-même ce qu'il y avait en chaque homme. »

Cette connaissance des hommes manifeste chez le Sauveur la restauration d'une faculté humaine. Christ savait ce qui se passe en l'homme, non parce qu'il était Dieu, mais parce qu'il était homme, l'homme sans péché, l'homme parfait, et que son intelligence, développée dans d'exceptionnelles conditions d'équilibre et de puissance, avait une étendue de jugement, une sûreté d'intuition et un discernement spirituel qui la mettait tout à fait hors de pair.

Il y a plus. Jésus était prophète. Comme les « hommes de l'Esprit » de l'ancienne alliance, à un degré supérieur à eux tous, il a reçu de Dieu, à l'heure nécessaire, le don de seconde vue et tous les secours miraculeux accordés occasionnellement au prophète par une intervention de Dieu en faveur de son mandataire. L'humanité de Jésus n'en est pas plus compromise que ne le fut l'humanité d'un Elie ou d'un Esaïe, car il s'agit d'une action de Dieu, d'une collaboration divine accordée à certains moments, provoquée par certaines circonstances. Comme Elisée avait dit à Guéhazi : « Je t'ai vu quand Naaman est descendu de son char pour venir à ta rencontre...» Jésus dit à Nathanaël : « Je t'ai vu quand tu étais sous le figuier...» ; à l'officier : « Ton fils vit... » ; à la Samaritaine : « Tu as eu cinq maris... » ; à Pierre et Jean : « Dans tel lieu, vous trouverez un homme portant une cruche... » ; aux disciples : « Lazare est mort ».

De cette vue prophétique, qui ne se produit d'ailleurs que dans des cas relativement rares, Dieu seul dispose en faveur de son messager et à l'heure que lui seul connaît. Cette puissance qui, si elle avait été continue et inhérente à la nature de Jésus, eût été pour lui une gêne et l'eût empêché de vivre véritablement la vie des hommes sur la

terre, a été au contraire dans la carrière du Fils de l'homme un exaucement, un secours, un moyen de manifester, dans les occasions favorables, la gloire de Dieu, et une source de communion ineffable entre son Père et lui.

Une fois réservée cette assistance particulière que Dieu accorde par instants à ses témoins quand cela est nécessaire pour les affaires de son règne, on peut dire que la pensée de Jésus, divine sur tout ce qui l'unit à son Père, était réellement humaine lorsqu'elle se rapportait aux circonstances qui constituaient la trame de sa vie terrestre et qui entraient en part dans la formation de sa nature morale. Au point de vue intellectuel, Jésus était un homme, l'homme vraiment homme, celui qui, lorsqu'il demande une chose pour nourrir sa pensée, en a aussi réellement besoin que lorsqu'il demande une chose pour nourrir son corps.

Il faut en venir maintenant à la question centrale de l'humanité du Christ : sa conscience morale.

Quelle a été la prescience de Jésus par rapport à lui-même ? A-t-il pu, dès l'entrée de son ministère, jeter un regard prophétique sur sa propre nature morale, telle que devaient la former les choses qu'il devait souffrir ? A-t-il eu la claire vision de l'obéissance qu'il apprendrait par les choses souffertes ? S'est-il vu par avance obéissant jusqu'à la mort et victorieux de la mort par la sanctification qu'il devait acquérir pour ses frères ? S'est-il vu prononçant dans le calme d'une pleine possession spirituelle et morale la parole triomphante : « Tout est accompli » ?

C'est bien ainsi que beaucoup de chrétiens, revenus sans s'en douter au docétisme de l'ancienne hérésie, aiment à se représenter Jésus toujours en possession de sa pleine divi-

nité et de la toute-science sur sa carrière de Fils de l'homme; vivant comme un homme sans doute, du moins en apparence, mais se jugeant comme un Dieu, et expliquant à l'avance à ses disciples les circonstances par lesquelles sa carrière extraordinaire l'appellera à passer.

Pour cela, on donne un caractère de certitude absolue aux prévisions douloureuses exposées par Jésus aux siens vers la fin de son ministère, on suppose ces prévisions existant déjà chez lui à l'état de certitudes dès avant son entrée en scène et on se les représente accompagnées de la certitude du triomphe glorieux qui devait suivre inévitablement l'inévitable conflit.

En dépeignant ainsi le Sauveur du monde, on pense ajouter à sa gloire : en réalité, on lui enlève sa véritable grandeur.

On dit : Christ s'est fait pauvre... et l'on donne immédiatement à entendre qu'en réalité il était, il se savait toujours en possession de ses trésors divins, mais qu'il refusait seulement de s'en servir ostensiblement.

Un millionnaire qui s'abstient pendant quelques jours d'étaler ses millions est-il vraiment un pauvre ?

Un homme dont l'humanité serait constamment assistée, expliquée à ses propres yeux et transfigurée dans sa conscience par les attributs de la divinité, serait-il vraiment un homme ? Non. Son humanité, réelle seulement pour les autres, ne serait pour lui qu'un masque. Masque sublime, si pour le porter il accepte de souffrir jusqu'à mourir, mais un masque tout de même, car cette humanité d'emprunt n'est pas l'expression de son être ; et dans cette mort elle-même, qui ne sera qu'un épisode dont le lendemain lui est déjà absolument connu, son âme n'est pas intéressée. Une vie contemplée à l'avance dans la réalisation de ses élé-

ments, dans ses combats occasionnels, dans ses victoires définitives, ne peut être une vie vécue.

Si nous voulons que Jésus ait vraiment vécu, nous devons admettre qu'il a vraiment porté jour après jour tout le poids de chacun de ses actes, avec sa somme de responsabilités pour le présent et sa somme de mystères pour l'avenir.

C'est bien ainsi, du reste, que son entourage l'a compris. Sans doute, aux heures de l'enthousiasme, vers la fin de sa carrière, ses amis l'ont acclamé Dieu, Fils de Dieu, mais durant toute sa vie, ce qu'ils ont vu et connu en lui, c'est un homme, un homme qui souffre, qui pense, qui aime, qui meurt comme les autres, un homme au tombeau duquel on ne va pas même contrôler de mystérieuses paroles de résurrection. Si les disciples ont vu en Jésus un homme, c'est que c'est bien en homme qu'il a vécu.

Jésus a été tenté. Si sa conscience morale dans sa prescience divine, lui a par avance annoncé le tentateur, les questions, les réponses et la victoire sur le Malin, Jésus a-t-il été tenté ?

Jésus a appris l'obéissance. Si son activité terrestre était conditionnée à l'avance par un savoir tout accompli de la divine obéissance, Jésus a-t-il vraiment appris ? Peut-on finir par la sanctification quand on a commencé par la sainteté ?

Jésus, lorsqu'il frémit d'horreur à la pensée que sa fidélité au Père l'accule de plus en plus inévitablement à la mort la plus ignominieuse, s'en ouvre à ses disciples. « A Dieu ne plaise, Seigneur, » répond Simon-Pierre, et il reprend son Maître. Pourquoi Simon-Pierre dirait-il cela, si l'enseignement de Jésus lui avait montré dès le début le dénouement inéluctable ? et pourquoi Jésus s'écrierait-il : « Arrière de moi, Satan, car tu m'es en scandale ! » si le

scandale était impossible, et si son âme ne pouvait tressaillir sous l'effleurement de l'ange des ténèbres qui s'était retiré de lui pour un temps ?

Jésus, quand la foule veut l'enlever pour le faire roi, congédie le peuple, envoie ses disciples de l'autre côté du lac et se retire seul sur la montagne, où il prie à l'écart jusqu'à trois heures du matin. S'il s'agissait seulement d'éviter l'ovation de la foule, n'était-ce pas assez de la congédier ? S'il s'agissait seulement de soustraire ses disciples à l'enthousiasme communicatif de ce peuple, n'était-ce pas assez de les contraindre à monter dans la barque, et le mieux n'était-il pas pour eux qu'il ne les quittât point ? Pourquoi Jésus s'isole-t-il et du peuple et de ses disciples pour prier seul toute une nuit, sinon parce qu'il a senti un danger pour lui-même dans ce moment sublime qui marque le point culminant de ses succès terrestres, et qu'il a vu passer l'ombre du tentateur dans cette gloire où s'offrait l'occasion d'établir son règne sur la bonne volonté de tout un peuple ? « L'Esprit est prompt, mais la chair est faible. Veillez !... » dira-t-il plus tard à ses disciples. Ce qu'il leur commandera, il commence par l'accomplir lui-même, et il se retire sur la montagne pour veiller et prier.

Jésus enfin s'écrie sur le Calvaire, dans sa dernière prière qui n'est plus qu'un gémissement : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » Comment cette pensée où devaient s'exhaler, se briser les forces qui lui restaient pour supporter la croix aurait-elle pu l'aborder, si la scène de Golgotha avait été arrêtée à l'avance entre son Père et lui et s'il avait su, de science divine, qu'il n'y avait point abandon mais éclipse d'une heure, et que jamais, en vérité, le regard du Père ne s'était tenu fixé sur le Fils avec une tendresse plus poignante qu'à ce moment suprême où Jésus-

homme acceptait de souffrir dans sa chair les dernières conséquences du péché des hommes ?...

Nous venons de parler deux fois de la prière de Jésus à propos de sa conscience morale. La prière de Jésus nous introduit dans sa conscience religieuse, et c'est de cette conscience que je voudrais parler maintenant. Elle achève d'expliquer l'humanité du Fils de l'homme, en montrant en Jésus-homme l'humanité marchant par la foi : « Jésus, le chef et le consommateur de la foi. »

Si l'humanité de Jésus a été en quelque chose spécifiquement différente de la nôtre, cette différence a dû se manifester avant tout dans sa vie religieuse, et les attributs particuliers à sa filialité divine ont dû ressortir avec une entière évidence dans le mode de ses relations avec son Père.

Supposons, en effet, que Christ, vivant parmi les hommes et voulant être considéré par eux comme leur frère, ait porté le masque sublime dont nous parlions tout à l'heure, et se soit astreint, bien que possédant en lui les ressources d'un Dieu, à se nourrir, à se fatiguer, à s'informer, à souffrir comme un homme. Il est un moment cependant, où le masque n'avait plus de raison d'être, où il devait nécessairement tomber parce que Jésus quittait sa vie apparente pour reprendre sa vie réelle. C'est le moment où le Fils, laissant là les humains et leurs infirmités, se replongeait dans la communion de son Père. Si Jésus n'a pas été vraiment homme, sa position vis-à-vis de son Père n'a pas été celle d'une créature humaine, sa conscience religieuse n'a pas été celle d'un homme, il n'a pas connu par expérience la religion de l'humanité.

Ceci ne paraît pas discutable. Et si nous acceptions la thèse, voici où elle nous conduirait : Semblable à nous dans

tout ce qui constitue notre organisme et notre nature animale — besoins physiques, cœur, intelligence, volonté — Jésus ne le serait plus dans ce qui constitue l'apanage exclusif de l'homme et fait de lui, comme on l'a dit, un animal religieux. Vivant dans les mêmes conditions que nous, dans tout ce qui nous rattache à la création, il aurait vécu dans des conditions différentes, pour tout ce qui fait de nous des hommes, c'est-à-dire des êtres nés à l'image de Dieu. Il aurait eu toutes choses communes avec nous, sauf ce qui constitue proprement notre humanité.

Mais que serait donc notre humanité ? Que serait son humanité ?

Quand il nous propose son exemple, n'est-ce pas précisément à notre nature, à notre vie religieuse qu'il fait allusion ? Or quelle serait la portée morale de cet exemple, si Jésus, dans sa carrière humaine, a possédé d'autres forces, a triomphé grâce à d'autres vertus que les forces et les vertus dont nous disposons nous-mêmes ?

Sans doute, il est né d'une naissance pure, et le miracle de sa naissance lui a permis de vivre la vie d'un second Adam, Adam venu du ciel, Adam sans péché devenu par sa victoire sur le prince de ce monde notre Sauveur et notre Dieu. Il n'en demeure pas moins que Jésus a été un Adam véritable, pouvant nous servir de modèle parce qu'il a voulu être notre frère, lutter de nos luttes, croire de notre foi, faire l'expérience de notre vie religieuse dans la faiblesse de la chair, afin que nous puissions à notre tour, une fois régénérés par sa grâce, faire l'expérience de sa vie religieuse dans la puissance de l'Esprit... Second Adam et véritablement fils de l'homme, afin que, par le grand salut qu'il nous a acquis, nous puissions devenir véritablement fils de Dieu, comme l'était Adam.

Ce postulat de notre raison suffirait, à défaut de preuves, pour nous faire un devoir d'affirmer que Jésus, bien que Fils unique de Dieu et distant de notre nature pécheresse autant que les cieux sont élevés par-dessus la terre, a dû, dans sa conscience religieuse, marcher comme les autres hommes par la foi.

Mais auprès de la nécessité rationnelle, les autres preuves ne nous manquent pas pour affirmer, même à ce point de vue, la réelle humanité de Jésus. Et de ces preuves, je ne relèverai ici que la plus concluante, celle qui les enferme toutes : la prière.

« Jésus priait. »

Dieu ne prie jamais. Pour prier, il faut avoir quelqu'un de qui, en quelque manière, on dépende.

Les anges, pour autant que la révélation nous les donne à connaître, ne prient pas non plus. Pour avoir besoin de prier, ce n'est pas assez, en effet, de dépendre de quelqu'un. Il faut avoir et se sentir une vie morale indépendante de ce quelqu'un, et se trouver dans des conditions d'indépendance à l'égard de Dieu qui rendent nécessaires l'assistance du supérieur, l'intervention de ses lumières et de son secours. Il faut, pour tout dire en un mot, marcher vis-à-vis de Dieu non par la vue, mais par la foi.

Abraham, Moïse, Elie, Daniel étaient des hommes de prière, parce qu'ils étaient contraints par les circonstances et les conditions de leur vie de marcher par la foi.

L'Evangile, en nous montrant Jésus en prière, nous le montre marchant par la foi. Contempler Jésus en prière, c'est donc contempler le dépouillement volontaire du Fils unique dans son mystère le plus incompréhensible et saisir dans ce mystère même la manifestation la plus sublime de son amour rédempteur.

« Il y a », dit saint Paul, « un seul médiateur entre Dieu et les hommes : Jésus-Christ, homme. »

Jésus-Christ homme, c'est Jésus-Christ à genoux.

Jetterons-nous un regard, pour finir, sur cette vie de prière qui nous introduit dans la conscience religieuse de Jésus ?

« Jésus », dit l'Evangile de l'enfance, « croissait en sagesse, en stature et en grâce devant Dieu et devant les hommes. » En stature... n'est-ce pas reconnaître que Jésus était d'abord enfant par la taille et qu'il était soumis à toutes les exigences du corps humain pour parvenir au développement normal de l'être physique ? En sagesse et en grâce devant Dieu... n'est-ce pas déclarer que Jésus était d'abord enfant par la connaissance, par la foi, et qu'il était soumis à toutes les exigences de l'âme humaine pour parvenir au développement normal de l'être spirituel ?

Dire qu'il y a eu croissance, développement dans la connaissance et dans la communion de Dieu, c'est dire qu'il y a eu, en Jésus, toute une vie de prière, avant que l'heure de son ministère ait sonné.

Nous ne nous étonnerons point, dès lors, de le voir prier partout et prier sans cesse, surtout aux jours difficiles de son apostolat.

Et, d'abord, c'est une prière qui marque son entrée décisive dans la carrière de rédempteur. « Tout le peuple », dit saint Luc, « se faisant baptiser, Jésus fut aussi baptisé, et, comme il priait, le ciel s'ouvrit et le Saint-Esprit descendit sur lui sous forme corporelle, comme une colombe, et une voix fit entendre du ciel ces paroles : « C'est ici mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toute mon affection. »

Méditons sur cette prière, sur les circonstances qui l'ont provoquée, sur le don qui lui a servi d'exaucement, et elle

nous apparaîtra, dans cette scène auguste du Jourdain, comme un acte aussi important que le baptême lui-même.

Jésus est prêt à accepter sa carrière de rédempteur. Il vient à Jean-Baptiste. Et, se faisant baptiser du baptême de repentance, lui qui n'a point à se repentir, il s'immole lui-même et se charge de notre péché. Au moment de se consacrer à nous, il se repent pour nous. Mais les périls de la lutte où il entre lui apparaissent dans toute leur grandeur menaçante. La stature spirituelle où il est parvenu lui a donné la force d'accomplir son sacrifice, mais il faut qu'en retour de cette consécration qui le fait entrer dans la via dolorosa, son Père lui donne une nouvelle mesure d'Esprit saint, pour qu'il ait la force d'y marcher et d'en sortir victorieux. Alors il prie. Et, comme c'est la loi du Royaume de Dieu que tout sacrifice porte en soi sa récompense, à la prière qui résume le sacrifice suprême répond la récompense suprême : la plénitude de l'Esprit et la reconnaissance éclatante du Fils unique en qui Dieu a mis toute son affection. Au dépouillement complet de Jésus en tant que fils de Marie correspond son revêtement complet en tant que Fils de Dieu.

Quel est l'acte qui a relié ces deux faits ? La prière.

Et cette première prière du ministère de Jésus explique toutes les autres.

Avant de choisir ses disciples, l'Evangile nous dit qu'il fut « toute la nuit à prier Dieu. » Qu'a-t-il demandé à son Père, s'il marche par la vue, s'il sait d'avance quels sont les apôtres qu'il doit choisir, ou s'il n'a, pour faire ce choix, qu'à se laisser diriger par ses propres préférences ou son discernement divin ? Mais non. Jésus l'a dit à plusieurs reprises : il est venu non pour faire sa volonté, mais la volonté de celui qui l'a envoyé. La volonté de celui qui l'a envoyé, c'est sa nourriture, le pain quotidien de son âme,

l'objet de sa prière quotidienne. Dieu commande, Jésus obéit. Dieu sait, Jésus marche par la foi. Et c'est pour cela qu'il prie : « Père, non pas ce que je veux, mais ce que tu veux. »

Il prie, après la multiplication des pains, sachant que la foule veut l'enlever pour le faire roi.

Il prie, avant d'interroger ses disciples et de provoquer la réponse décisive, à Césarée de Philippe : « Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant ! »

Il prie pour enseigner aux disciples leur prière, pour exprimer sa joie de leurs premiers succès, pour les garder contre Satan qui a demandé à les cribler comme on crible le blé....

Pourquoi est-il monté sur la montagne de la transfiguration ? Est-ce pour y montrer sa gloire à ses disciples ? Non ; c'est pour prier. Et, pendant qu'il priait, son visage changea, ses vêtements devinrent d'une blancheur éclatante, et Moïse et Elie vinrent dans le rayonnement de la gloire céleste lui apporter la réponse de Dieu.

Et, comme il prie aux heures de la gloire, il prie aux heures de la suprême humiliation. Relisez la prière sacerdotale que Jean nous a conservée : quelle dépendance par rapport à son Père, quelle foi dans la puissance de Dieu et quel amour fraternel pour ses rachetés !

Mais si Jésus nous révèle quelque part son cœur d'homme, d'homme marchant par la foi, c'est bien à l'heure où son œuvre divine resplendit aussi avec le plus d'éclat, je veux dire à Gethsémané.

Là, non seulement il prie, mais il semble qu'il ait aussi besoin de la prière de ses plus intimes disciples : « Mon âme est triste à mourir.... Restez ici et veillez avec moi....»

Quelle prière que celle de Gethsémané ! Quel combat de

la foi que celui de cet homme qui se jette sur sa face et supplie avec larmes, pendant que son visage, décomposé par la douleur, laisse perler une sueur de sang!...

Enfin, s'il est un cri où s'exprime tout le drame de son humanité, toute la réalité poignante du fait que Jésus ne possédait pas en lui une puissance surnaturelle qui le dispensât de recourir à l'auteur de toute grâce excellente et de tout don parfait, n'est-ce pas le cri du Calvaire : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné? »

Toute la vie du Christ et toute sa Passion témoignent que si Jésus a été un homme qu'on ne peut comparer à aucun autre homme, un homme sans péché, il n'a pas eu par sa qualité de Fils unique du Père, de puissance inhérente qui lui permît de se suffire à lui-même.

Aussi bien n'est-ce pas à sa nature divine, mais à son mandat divin que Jésus rattache l'œuvre de la rédemption. Ce n'est pas sur sa divinité, mais sur son obéissance qu'il s'efforce d'attacher le regard des hommes, c'est-à-dire sur son humanité.

Ne cherchons pas pour Jésus d'autre gloire que celle qu'il s'est attribuée lui-même. Bénissons Dieu de ce que c'est dans sa solidarité avec nous qu'il a fait éclater sa grandeur divine. Attachons-nous à l'ancienne formule de la confession huguenote : « Christ vrai Dieu et vrai homme, » et, nous inspirant des sentiments d'adoration qui ont dicté à Vinet son cantique :

« Sous ton voile d'ignominie,
Sous ta couronne de douleur,
N'attends pas que je te renie
Chef auguste de mon Sauveur!... »

redisons avec Irénée, le plus apostolique des Pères de l'Eglise :

« Dieu a résumé toutes choses en Christ.... Les souf-

frances de Jésus-Christ n'auraient aucun mérite, Jésus-Christ ne pourrait pas être notre modèle dans les souffrances, si ses souffrances n'avaient pas été réelles comme les nôtres. S'il n'avait été réellement homme, pourquoi se serait-il nommé de préférence le « Fils de l'Homme » ?... Il a livré son âme pour notre âme et sa chair pour notre chair.... Verbe de Dieu, en s'unissant à l'ancienne nature d'Adam, il a fait de l'homme l'homme parfait, capable de recevoir toute la plénitude du Père.... »

« Il est devenu ce que nous sommes, pour nous faire devenir ce qu'il est. »





La souffrance humaine.

D'où vient la souffrance humaine ?

On répond : La douleur est la conséquence du désordre introduit dans la création par la première faute du genre humain. La douleur est fille de la chute. *Paries in dolore*,... tu enfanteras dans la souffrance. Telle fut la terrible sentence de l'Eden.

Malheureusement pour la théorie, cette sentence est accompagnée d'une autre qui l'explique et que l'on ne peut éviter de traduire par ces mots : « J'augmenterai beaucoup ta souffrance. »

« J'augmenterai... » Si le châtiment du péché consiste en une augmentation de douleur, qu'est-ce à dire, sinon que la douleur faisait partie de l'ordre primitif et entrait dans les conditions d'existence de la créature innocente ?

Or, ce que le texte biblique laisse supposer, la science le démontre par des calculs certains. Des milliers d'années avant l'apparition de l'homme, les monstres s'entre-dévoraient sur la terre. En outre, le corps a ses lois immuables. Il faut qu'il fonctionne... La sensibilité, sans laquelle il n'y

a pas d'organisme, suppose nécessairement la douleur, non point comme une ennemie dans la place, mais comme une sentinelle qui nous avertit du danger.

Que faut-il donc penser de la part qui revient à l'homme dans l'universelle souffrance, et que signifie par-dessus tout cette protestation de ma conscience qui m'avertit qu'en dépit de toutes les théories qui paraissent m'absoudre, je suis responsable, en tant qu'homme, et de mon propre mal et des gémissements de la création ?

« J'augmenterai beaucoup ». Voilà le châtiment, et voilà la responsabilité de l'humanité déchue.

En effet, si la douleur physique était indispensable au premier fonctionnement de la créature animale, cette créature avait pour mission de s'élever elle-même au-dessus de sa nature animale, et, par là, de rendre la douleur superflue. Créé à l'image de Dieu, destiné à inaugurer sur la terre le règne de l'Esprit, l'homme devait s'affirmer dans la ressemblance de Dieu et se détacher des liens qui l'attachaient à la création. Toutes choses ayant été faites pour lui, il devait asservir toutes choses, pénétrer tous les secrets du monde, plier aux lois de l'esprit les lois de la matière et conquérir sa liberté en apprenant à dire aux forces de la nature la parole du centenier : « Va ! et il va ; viens ! et il vient ; fais ceci ! et il le fait. »

Dans une vie ainsi glorifiée par la communion de la créature avec le créateur, où la douleur physique eût-elle trouvé sa place ? La douleur parle de contradiction ? Il n'y aurait plus eu de contradiction. La douleur parle d'ignorance ? Il n'y aurait plus eu d'ignorance. La douleur parle des besoins de la nature animale ? Il n'y aurait plus eu de nature animale. Toutes choses auraient été gouvernées par des êtres spirituels vivant de la vie de Dieu, dans la lumière de Dieu,

transformant la terre en Paradis, et le Paradis en une demeure céleste, par le pouvoir qui lui avait été donné d'assujettir toutes choses. L'activité humaine sans la chute ! Nous avons un moyen de nous en faire une idée, c'est de considérer la vie de Jésus durant les trois années de son ministère dans un monde défiguré par le péché, et où il était seul en communion avec son Père.

Pensons à tout cela ; essayons de nous représenter ce Fils de l'Homme sur une terre sainte, dans un corps glorifié, entouré de frères dont la foi peut transporter les montagnes, libre de déployer sa puissance dans l'infini de sa gloire... et la vision du prophète relative au rétablissement messianique : « Le loup habitera avec l'agneau... », ne nous apparaîtra plus que comme un pâle reflet de ce qu'eût été le bonheur du monde sous l'action bienfaisante d'une humanité fidèle à Dieu.

Mais l'homme n'a pas été fidèle. En se séparant de Dieu, il s'est privé de l'Esprit Saint, et sa chute l'a livré à la douleur pour toute la durée de sa vie terrestre. Rivé aux conditions de son existence animale, il n'a point asservi les lois de la matière. Il cherche à pénétrer les secrets de la nature, mais il ne la comprend plus, et au lieu d'en faire valoir les trésors, il les dilapide. Sans parler des grandes causes de perturbation et de ruine, telle que l'agglomération humaine dans les grandes cités, ou les dévastations occasionnées par la guerre, ne sait-on pas qu'il suffit parfois d'un simple déboisement pour transformer le climat d'une contrée et la désoler pour plusieurs générations ?

Aussi la nature, perpétuellement en grève contre les violences qui l'épuisent, ne donne-t-elle rien à son roi déchu sans lui faire payer de son sang chacune de ses conquêtes. Et l'on voit s'échelonner sur la route du progrès les victimes

des accidents, les victimes de l'imprudence, les victimes de l'impuissance, les victimes de la superstition. L'homme souffre par ce qu'il ne sait pas ; il souffre par ce qu'il ne veut pas, il souffre par ce qu'il ne peut pas ; l'univers, qui devait raconter sa gloire, raconte son martyre.

Ce n'est pas tout. Le péché, en détruisant son bonheur dans le monde de la nature, lui a révélé en lui-même tout un monde d'autres douleurs. Non content d'être impuissant, l'homme est mauvais. Non content de souffrir ce qu'il ne peut plus éviter, il souffre par sa faute et se martyrise lui-même. Il ruine sa santé par ses excès, il s'appauvrit par sa paresse, il s'isole par sa méchanceté ; la loi de l'égoïsme qu'il s'est imposée à lui-même, fait de l'homme un loup pour l'homme, et la lutte pour la vie est le tourbillon impur où viennent sombrer tous les jours des milliers d'existences vaincues.

Comme nous sommes loin ici de la douleur qui existait avant la crise fatale de l'Eden ! Quand on cherche à analyser l'effroyable somme de souffrances que l'homme s'ingénie à entretenir et à multiplier sur la terre, on en vient à saisir ce qu'il y a de profondément juste dans l'affirmation qui disait tout à l'heure : « La Douleur est fille de la Chute. »

Ici encore, la science et l'expérience nous aident à découvrir sa part de vérité.

La science ? Que nous apprend-elle, chaque jour plus clairement, sinon que toute l'histoire de la vie organique n'est qu'un long effort de la nature pour former le système nerveux de l'homme ; que le développement du système nerveux est dans un rapport étroit avec celui de la conscience et que la conscience et la sensibilité sont à ce point liées qu'on peut établir une équation avec les termes inconscience, insensibilité.

La pauvreté du système nerveux chez les êtres antérieurs à l'apparition de l'homme, permet donc d'affirmer que la douleur, au temps des révolutions terribles qui façonnaient le théâtre où l'homme devait un jour apparaître, la douleur nécessaire, la douleur saine et primitive, n'était qu'un minimum de douleur.

L'homme, au contraire, en pervertissant par la chute l'organisme nerveux qui lui avait été donné pour servir de véhicule à l'Esprit Saint, a mis à la disposition des instincts animaux et des puissances mauvaises un instrument de torture qui fait de chaque individu la victime expiatoire du péché de l'humanité.

C'est le cas de rappeler que « la corruption du meilleur est la pire », et de faire une application immédiate de la parole de Jésus : « Là où est le corps mort, là s'assembleront les aigles. »

Heureusement l'Eternel règne, et l'expérience nous le montre tirant le bien du mal, en se servant de la douleur pour mettre un frein aux passions déchaînées et ramener l'homme pécheur dans la voie de la sainteté.

J'ai dit que l'homme en qui se réalisent toutes les énergies du péché porte un enfer dans son cœur. Il est également vrai de dire que si le mal pouvait subsister dans le monde sans la douleur, la terre entière serait un enfer, et le serait irrémissiblement.

Mais Dieu ne l'a pas permis. Il a rendu à la douleur dans l'ordre de la grâce le rôle d'éducatrice qu'il lui avait confié dans l'ordre de la nature. Sous l'aiguillon de la douleur morale, fille du péché, la créature gravit en pleurant le chemin que la douleur physique, fille de la nature, devait lui faire gravir dans la paix : le chemin qui conduit à la liberté.

La douleur est le creuset où le cœur humain, peu à peu purifié de toutes ses scories, forme son incorruptibilité.

La douleur est l'inspiratrice des dévouements sublimes ; et les œuvres qui ont le mieux fait éclater ici-bas la gloire de Dieu ont toujours été provoquées par la soif d'abolir quelque cause de souffrance.

La douleur est la voie royale par laquelle le Dieu d'amour a ramené sur la terre maudite l'ère des bénédictions. Quel que soit le nom qu'elle porte, une créature humaine ne peut trouver la paix qu'après avoir jeté un regard suppliant vers la Croix du Calvaire, où meurt pour le salut du monde Celui que les soupirs du monde avaient appelé d'avance : l'Homme de Douleur.





Le drame de la liberté.

L'histoire de la souffrance humaine est tout entière un drame de liberté.

Je voudrais essayer ici très simplement d'esquisser la théorie de ce drame et d'en marquer les étapes rédemptrices.

On se souvient que Dieu a voulu l'homme à son image, c'est-à-dire une personnalité morale qui se forme elle-même librement, qui devient ce qu'elle veut être. Pour être libre, il fallait que l'homme eut réellement le choix des moyens qui devaient présider à la formation de sa personnalité. Or, étant donnée la position de l'homme dans la nature et dans l'univers, ces moyens, en réalité, se réduisaient à deux :

Il pouvait décider librement de suivre les conseils d'un plus sage que lui, de celui qui, par ses bienfaits, s'était manifesté comme un bon Père, — et c'eût été la voie de l'éducation paternelle, de l'obéissance dans la paix et de la collaboration avec Dieu. Dira-t-on qu'un fils aliène sa liberté quand il aime son père, quand il met son bonheur à suivre son exemple et à l'imiter dans le bien ? Loin de com-

promettre sa liberté, il la protège ainsi contre tout ce qui la menace du dehors et contre ses propres incompétences ; il la forme sans la dénaturer et la prépare à devenir directrice à son tour pour d'autres libertés naissantes.

Le deuxième moyen était, pour la créature, de mener sa voie indépendamment de Dieu, de ne pas se laisser obliger par ses conseils, mais de former ses jugements personnels suivant l'impression du moment.

Dans cette voie, l'homme devait avoir immédiatement la sensation de sa liberté, mais d'une liberté incapable de se diriger elle-même et comparable à celle de l'enfant sot qui, dans un caprice, sort de sa maison en battant la porte et, une fois dans la rue, ne sait plus que faire ni de quel côté se diriger. Dans cette voie, l'homme remplace l'obéissance filiale par la libre expérience. Il décidera par lui-même ce qui est bien et ce qui est mal, suivant l'agrément qu'il trouvera dans ses actes et le profit qu'il croira pouvoir en retirer.

Ce second moyen est de beaucoup plus longue échéance que l'autre, puisqu'il suppose une éducation sans principes et sans maître. En outre, il expose la créature à trois ordres de misères :

1° Il est très périlleux, puisqu'il livre l'homme sans défense aux puissances ennemies du Père céleste. Dans cette voie de libre expérience, qui impose silence à Dieu, quel sera l'unique moyen de salut ? La souffrance ; muette conseillère qui s'attache à tout acte contraire au plan de Dieu dans le monde, et par conséquent contraire à l'intérêt véritable de son enfant. Ainsi, déjà à ce point de vue, la souffrance nous apparaît, dans le monde moral et dans le monde physique, non pas comme une cruauté, mais comme une bénédiction ; non pas comme un acte de l'arbitraire divin, mais comme une œuvre de suprême sagesse ; non pas comme

une vengeance de la divinité, mais comme un appel d'amour de la paternité.

La souffrance se présente comme la barrière tutélaire qui empêche le fils rebelle d'enfoncer dans l'abîme où il se perdrait définitivement loin de Dieu. Elle nous apparaît aussi comme la grande révélatrice qui éclaire l'homme sur sa véritable situation, sur ses limites, ses misères, ses devoirs, et la nature des relations qu'il doit entretenir avec Dieu.

Voyez l'enfant prodigue. Il a choisi le chemin de la libre expérience et s'est montré ingrat.... L'école de la douleur a ramené son cœur vers le cœur de son père, si bien qu'au jour du grand banquet qui fête son retour, il se trouve moralement plus près de son père et dans une attitude plus filiale que son frère aîné, qui n'a pas souffert, et qui n'a jamais été amené par les circonstances à méditer sur ce qu'un fils doit à son père.

2° Une autre conséquence du choix que l'homme a fait du chemin de la libre expérience, c'est que, dans ce chemin où il s'est séparé de Dieu, il en est réduit à vivre de ses propres ressources; absolument comme le fils qui, par caprice, a quitté la maison paternelle, et n'a pour vivre que le peu d'argent qu'il emporte avec lui ; les revenus du fonds paternel ne peuvent plus l'entretenir; il faut qu'il vive en exploitant le petit capital qu'il avait en sa possession au moment de sa fuite.

Ainsi, la créature avait reçu de Dieu, dès son origine, l'élan vital, la conscience morale, et la somme d'énergie spirituelle nécessaire pour soutenir ses premiers pas dans la communion paternelle. Si l'homme était resté dans l'obéissance filiale, son Père aurait continué à l'entretenir, à l'enrichir des dons de l'Esprit divin (et c'est là ce que symbolise l'arbre de la vie dont l'homme devait faire sa nourriture

dans le jardin du Paradis). Mais, du moment qu'il a choisi le chemin de la libre expérience, il faut qu'il aille au monde tel qu'il est, qu'il s'entretienne et qu'il se développe avec le capital initial qu'il a reçu. Pour qu'il apprenne à se connaître, à réaliser la faute qu'il a commise, à souhaiter de revenir librement, il faut qu'il se mesure avec les forces qui sont dans le monde, qu'il expérimente son impuissance, qu'il en souffre et que la famine lui donne, comme à l'enfant prodigue, la nostalgie de la maison paternelle.

Tout cela n'est pas de l'arbitraire divin : c'est au contraire la logique divine d'une éducation providentielle dont le but est d'orienter la volonté sans léser la liberté.

3° L'homme, dans la route qu'il a choisie, devait rencontrer enfin un troisième ordre de misères, et c'est cet ordre qui nous explique surtout comment il se fait que la faute du premier homme, l'égarement du premier groupe humain, a entraîné la déchéance de toute la race humaine, sans que l'on puisse pour cela accuser Dieu de punir de génération en génération les innocents pour les coupables, et de se complaire à se venger de la faute des pères sur la tête des enfants.

Le tout est de prendre au sérieux la liberté de l'homme et de ne jamais perdre de vue que cette liberté est l'élément constitutif de sa morale; en d'autres termes, il faut comprendre que l'homme n'est un homme qu'en tant qu'il est sa propre cause et que sa personnalité heureuse ou malheureuse est, dans chacune des étapes de son évolution, la conséquence de ses libres décisions.

Le monde physique peut ici nous servir de parabole.

Un montagnard fortement constitué s'en va, malgré les conseils les plus éclairés de la science et les exhortations les plus pressantes de l'affection familiale, se fixer dans une

région de marais où règne le paludisme ; il y travaille avec succès, il y fonde sa famille ; mais sa race, d'abord vigoureuse, s'affaiblit peu à peu et s'abâtardit. Epuisée par la fièvre, elle s'éteint au bout de cinq ou six générations.

Dira-t-on que la faute en est à la constitution que Dieu avait donnée au chef de famille, et n'est-il pas clair que les êtres qui ont souffert après lui, bien qu'innocents de sa faute, ont supporté les conséquences inévitables d'une détermination qu'il aurait pu éviter ?

Un émigrant s'embarque pour fonder une station agricole avec toutes les semences et les plants nécessaires pour faire fructifier le sol vierge une fois qu'il l'aura défriché.

Malgré les directions autorisées des explorateurs et des agronomes, il achète sa concession dans une région trop voisine des terres boréales. Il ouvre les sillons, il organise l'exploitation en y mettant toute sa peine, tout son génie ; il plante les ceps et répand la semence ; il n'épargne rien pour le succès.

Quand vient le moment de la récolte, le blé a poussé clair, la vigne a mal mûri, la graine nouvelle est tarée ; dès la troisième année, plus rien ne pousse.

Accusera-t-on la mauvaise qualité de la semence qu'il avait apportée ? Dira-t-on que les plants ne valaient rien, alors qu'en d'autres régions, le même bois, le même grain ont produit des merveilles ?

Tout le monde s'accordera pour dire avec raison : « La cause de cet échec est toute entière dans le libre choix que cet homme avait fait, contre tous les avis, d'une région où la culture des zones tempérées ne peut donner de bons résultats. » Cet agriculteur a cru pouvoir se passer de la chaleur solaire et cette illusion l'a ruiné.

Transportez dans le monde moral les deux réalités que nous venons d'exposer et vous aurez la clef de ce qu'on appelle les conséquences de la chute ou les conséquences du péché originel.

La détermination libre de l'homme primitif l'a fait sortir du rayonnement spirituel de Dieu et l'a placé dans un milieu moral où l'atmosphère était toute chargée de miasmes délétères, dans un milieu où il ne pouvait pas ne pas rencontrer des tentations mortelles. D'où anémie de l'âme, empoisonnement des sens, fièvre des convoitises, dissolution, mort.

Le deuxième exemple nous permet de comprendre qu'il ne s'agit nullement d'accuser Dieu d'avoir, dans sa vengeance, retiré à l'homme les qualités qui devaient lui permettre de devenir le roi de la création. Dieu ne mutile pas l'homme, qui sort intégral du paradis pour entrer dans la voie qu'il a choisie. Mais, en s'éloignant librement du séjour de Dieu qui est le soleil des âmes, il fait comme l'agriculteur qui porte la semence loin des zones où le soleil peut les faire croître et mûrir. Il ne suffit pas d'avoir avec soi de bons germes pour être sûr d'une bonne moisson, il faut encore vouloir rester dans l'atmosphère qui leur permet de germer.

Dans le domaine physique, le froid paralyse et tue. Il en est de même dans le monde moral. Pour qui comprend ce que suppose le point de départ de tout, c'est-à-dire la liberté de l'homme et la formation d'une personnalité cause d'elle-même comme Dieu, Dieu n'est en rien responsable de la misère et de la déchéance de l'humanité fille de la chute, humanité qui s'est librement séparée de Dieu et qui est librement sortie du plan de la création ;

humanité sous-naturelle, incapable de couronner l'évolution créatrice et destinée, si rien ne la secourt, à disparaître dans le néant.

Plutôt que d'être prompt à accuser Dieu de sévérité ou d'injustice, on ferait mieux de le bénir, en considérant que si les germes de dissolution introduits en elle n'ont pas entraîné l'humanité sous-naturelle à la mort, c'est parce que le Créateur ne s'est point désintéressé d'elle, ne l'a point abandonnée sans ressources à l'évolution dissolvante, mais n'a cessé, au contraire, d'envoyer à l'humanité des héros pour retarder sa marche vers l'abîme, pour expliquer aux hommes leurs douleurs, mettre dans leur conscience un trouble salutaire, et les inviter à rebrousser vers lui.

L'humanité primitive est sans Dieu, superstitieuse, livrée à la terreur des esprits. Elle ne peut pas ne pas être religieuse parce qu'elle est fille de Dieu ; mais comme elle a perdu le contact de Dieu, elle ne connaît d'abord que le culte hésitant et désolé de la créature orpheline.

Pourtant Dieu, qui est caché à ses yeux, la suit dans sa carrière et poursuit indirectement son éducation ; il la punit ou la bénit suivant sa conduite et accorde des inspirations directrices et des délivrances extraordinaires aux hommes exceptionnels qui s'efforcent de suivre la voix de leur conscience, de retrouver la paternité divine, et d'élever leur famille selon l'intuition de leur foi.

Ces héros religieux ne passèrent d'abord parmi l'humanité perdue que comme des éclairs dans la nuit. L'humanité dans son ensemble n'avait aucune confiance dans une protection céleste, aucun souci de s'appuyer sur elle ; elle mettait tout son orgueil dans sa force propre, dans sa science, dans son génie ; elle rêvait d'arriver à une puissance telle

que le ciel même, avec ses caprices et ses vengeances, ne pût plus rien pour la détrôner.

Et ce fut sa première tentative de laïcisation.

Mais elle ne savait pas, l'insensée, que la solidarité humaine ne peut se fonder que sur la moralité et sur la charité. Là où il n'y a point de paternité, la fraternité n'est qu'un vain mot. Ce n'est pas en multipliant et en associant les égoïsmes individuels que l'on crée l'amour ou que l'on peut rendre durable l'esprit de sacrifice.

Malgré tout le courage humain, malgré les ressources de l'intelligence humaine, la mésintelligence se glisse dans le cœur des hommes, aujourd'hui comme aux jours de la Tour de Babel. Les travailleurs d'alors ne se comprirent plus, ils se divisèrent, entrèrent en conflit les uns avec les autres : l'œuvre commune fut abandonnée. Elle fit place à la guerre sociale, qui dure encore et qui durera toujours, partout, aussi longtemps que les hommes, gardant leur orgueil primordial et leur incrédulité naturelle, mettront leur confiance dans la brique et dans le bitume plutôt que d'assurer leur fortune dans l'obéissance au Dieu créateur.

L'humanité orpheline, divisée contre elle-même, incapable de se diriger, terrorisée par ses superstitions et par la crainte des esprits, fait l'expérience de sa faiblesse. Elle cesse de mettre en elle-même sa confiance et son espoir. Elle aspire à une direction, à une délivrance, à une providence, et ses génies religieux, sous l'inspiration de Dieu qui la suit dans son égarement et l'exauce dans ses soupirs, font briller à ses yeux une espérance d'abord obscure et vacillante, mais que l'humanité saisit avec transport et développe dans ses mythes : l'espérance qu'il y a dans un séjour céleste quel-

qu'un qui s'intéresse aux hommes et qui les protège contre le maléfice des démons.

Vouloir un Dieu, le vouloir librement, et commencer de faire monter vers lui ses prières, telle fut la conversion élémentaire de l'humanité.

L'humanité avait refusé l'éducation divine pour se former d'après sa libre expérience : cette libre expérience lui montre tout d'abord qu'il n'est point de bonheur hors de Dieu.

Mais sur la voie qu'il a choisie, voie des libres découvertes de l'homme sans le secours direct d'une paternité tutélaire, la découverte de ce qu'est la divinité et de ce qu'elle demande ne se fera que par degrés. Elle se fera au milieu de tâtonnements, de douleurs et d'élans sublimes, que Dieu fécondera sans cesse pour soutenir la liberté de l'homme dans sa recherche de la vérité.

J'ai montré ailleurs comment l'idée de Dieu reparut dans l'humanité sous la forme d'un protecteur, ancêtre de la race ou génie religieux, parvenu par la mort dans le monde des esprits et devenu le patron céleste, l'Elohim.

Parmi les peuples dont nous connaissons bien le culte élohiste, les Chaldéens paraissent être arrivés les premiers au sentiment de dépendance morale qui lie le fidèle à son Dieu-patron. Nul n'a mieux exprimé qu'eux dans leurs psaumes, le repentir et l'élan de la foi. C'est pourquoi Dieu s'adresse à un Chaldéen, à Abraham, dont l'âme croyante était le produit d'une sélection séculaire.

Dans la famille d'Abraham, qui constitue son premier noyau d'adorateurs sur la terre, Dieu entreprend l'éducation religieuse de l'humanité. Il fait l'éducation de la foi en habituant les hommes à compter sur lui pour tout. Il fait aussi l'éducation élémentaire de leur conscience en leur apprenant

par l'expérience qu'il ne veut protéger leur conduite que si cette conduite est honnête.

Maintenant que le peuple élu a été préparé par des siècles de labeur et de souffrance sur la terre égyptienne et par une magnifique délivrance qui a manifesté en Moïse l'instrument du salut de ses frères, Dieu fait entrer l'éducation de la liberté humaine dans une phase plus haute. Il va se révéler, lui, l'Elohim d'Israël, comme le Dieu véritable, unique et bon ; puis, éclairant la conscience par la religion et la religion par la conscience, il va montrer aux hommes que le seul culte qui l'honore est celui d'une morale qui réalise les commandements de l'amour.

Pour enseigner l'amour, la solidarité, Jéhovah constitue la nation. C'est à elle qu'il fait les promesses, c'est elle que désormais il bénira. « Ecoute Israël !... »

A la religion de l'individu, religion toute d'égoïsme qu'on peut formuler en ces mots : « Dieu pour moi », succède la religion du citoyen, c'est-à-dire la religion de l'homme qui sacrifie ses intérêts personnels à ceux de la société, afin que Dieu puisse bénir la société et soutenir la nation. C'est bien encore la religion de l'intérêt, mais de l'intérêt supérieur, où l'égoïsme personnel est remplacé par un sentiment plus élevé, le patriotisme. Cette religion peut se définir : « Moi pour la nation, afin que Dieu puisse protéger la nation et accomplir vis-à-vis d'elle ses glorieuses promesses. »

Cette morale solidaire était une morale de transition qui devait préparer l'homme, instruit par ses nouvelles expériences, à accepter pour lui-même la formule définitive réalisée par Jésus-Christ et qui exclut tout égoïsme : « Moi pour Dieu, afin que Dieu soit glorifié sur la terre comme dans le ciel. »

Toute la période historique qui va de la sortie d'Egypte

à la fin du ministère de Samuel, nous présente le combat inégal de l'homme et de la Loi : la Loi, qui commande le bien, la confiance absolue en Dieu, l'obéissance dans l'épreuve, la théocratie politique, c'est-à-dire le gouvernement du peuple par les hommes de Dieu, et l'homme israélite, fier sans doute d'avoir Jéhovah pour Dieu et disposé, aux heures héroïques, à marcher par la foi dans la route du bien, mais inconstant tout de même, ambitieux, charnel, incapable de se maintenir dans la voie où Dieu l'appelle, attirant sur lui des châtiments terribles, reniant les hommes de Dieu après les avoir acclamés, et se débattant sous une étreinte qu'il aime et qu'il maudit, qui le fait souffrir et à laquelle il ne veut pas se soustraire.

L'histoire de ces quelques siècles, c'est le bouillonnement du creuset où se prépare, dans la conscience hébraïque, l'élaboration de la liberté repentante.

Si l'on veut se rendre compte du chemin parcouru, il faut lire les Psaumes de David écrits aussitôt après le ministère de Samuel et inspirés par la prédication de réveil de ce grand apôtre. Ces psaumes nous montrent que, dès cette époque, le sentiment des réalités s'est fait jour dans les âmes d'élite, et que, par elles, l'humanité s'est rendu compte de sa déchéance, de sa misère, de son incapacité de servir Dieu conformément à sa volonté. Le psaume 51 qui, sauf les derniers versets, appartient à cette époque, exprime la repentance individuelle, proclame le péché héréditaire, l'impuissance naturelle de l'homme pour faire le bien, et postule une initiative rédemptrice de Dieu pour créer en l'homme un cœur pur et renouveler son esprit. Ce psaume n'est pas isolé dans la littérature de son époque. Il marque

l'importance de l'étape parcourue depuis le Sinaï et pourrait introduire déjà la prédication messianique, si l'histoire du peuple de Dieu manifestait une évolution continue vers le progrès, vers la vérité, vers le bien. Mais hélas, c'est l'histoire d'une liberté qui cherche sa voie : la Providence, qui veille sur elle mais ne saurait la contraindre sans la détruire, la conduit lentement et par toutes sortes de détours, laissant faire au peuple les expériences destinées à l'instruire et à le ramener dans le chemin de la vérité.

Et c'est pourquoi l'histoire d'Israël, si sublime et si lamentable, est faite de contrastes, toute pleine de hauts et de bas manifestant les deux faces de l'amour de Dieu pour les hommes : sa sollicitude inlassable et son respect pour la liberté.

Voyez les à-coups de l'histoire ! Aux heures lumineuses succèdent toujours, comme par une réaction fatale, les époques de froideur et d'obscurcissement : après Abraham qui sert Dieu, Jacob qui se sert de lui ; après la délivrance et le Sinaï, les quarante ans du désert ; après la conquête glorieuse, l'anarchie du temps des Juges ; après le réveil magnifique du prophète Samuel où la théocratie s'affirmait triomphante, la demande de la royauté qui fait retomber Israël au niveau des autres nations ; après les élans de la prophétie messianique qui atteignent avec le second Esaïe aux accents de l'Evangile, la réaction formaliste et desséchante du légalisme juif.

Mais il ne faut pas prendre ces temps de recul pour des temps inutiles, pour des siècles perdus. Tantôt, ce sont les réactions du corps malade auquel on a donné un remède salutaire, fièvres de la liberté, tantôt ce sont les saisons de froidure et de torpeur, hiver des âmes ; mais l'hiver, saison morte en apparence, n'est pas une saison stérile ; c'est elle

qui élabore, dans les flancs mystérieux de la nature, la magnifique éclosion du printemps.

Ainsi en est-il des périodes ingrates de l'histoire du peuple de Dieu : aucune n'est inutile, toutes préparent et inaugurent une vision plus haute et plus féconde de la vérité. Toutes manifestent en même temps l'amour de Dieu, sa sagesse, sa patience qui tire le bien du mal et attend, pour donner à l'homme, que la créature libre ait cherché, souhaité, prié.

La demande d'un roi a été la grande faute d'Israël. Cette faute a eu pour conséquence l'apparition des prophètes messianiques, et ces prophètes vont engager Israël dans l'étape décisive de son évolution religieuse.

La nouvelle prédication peut se résumer en deux traits :

1. Puisque la nation élue a repoussé la théocratie jéhoviste, Jéhovah rejette la nation élue, qui tombera sous les coups de ses ennemis.

2. L'élection sera maintenue aux restes d'Israël qui se repentiront et Jéhovah enverra son Messie pour les rassembler, les sauver et reconstituer avec eux un peuple fidèle.

Tout ceci apparaît à première vue comme un désastre, une ruine, un échec du plan de Dieu. En réalité, ce plan, qui ne cesse de se réaliser avec, sans ou contre les hommes appelés à y collaborer, vient d'entrer par ces séries d'épreuves et de châtiments dans une phase nouvelle, plus riche et plus haute. A la théocratie temporelle, limitée à un peuple, liée à une politique, va succéder la théocratie spirituelle, libre de toute frontière, dégagée de tout caractère ethnique et dont les conditions seront toutes morales. En même temps que les privilèges de la nouvelle théocratie vont s'élargir à l'infini, puisqu'ils s'étendront à tous les hommes, ses conditions

morales se précisent et deviennent plus exclusives, puisque le lien qui unira désormais les croyants à Dieu ne sera plus un lien collectif, national, mais un lien individuel, spirituel. L'alliance sera désormais entre Jéhovah et le cœur repentant.

Cette nouvelle étape, qui met la personnalité humaine en pleine valeur et qui introduit l'universalisme dans son principe, amène les prophètes dans des difficultés nouvelles, car ils devront, par leur attitude, contredire aux habitudes de la masse, s'opposer à l'orgueil de la nation dont ils font partie, être associés par la force des choses aux jugements, à la ruine temporelle qu'elle a encouru.

Mais leur attitude, au sein de toutes ces douleurs, ne sera pas indifférente. S'ils acceptent de souffrir par amour et par obéissance, leur souffrance, en un sens expiatoire, sera d'un grand exemple et comme un commencement d'action rédemptrice.

Le dernier parmi les plus grands, le 2e Esaïe, rappelle que dans les tourments de la solidarité, ce sont toujours les bons qui souffrent pour les mauvais et qui les sauvent. Le long martyre de Jérémie, son maître, l'a instruit, et c'est pourquoi son inspiration prophétique, couronnant celle de tous ses devanciers, s'élève peu à peu de l'idée des malheurs de tout un peuple à l'idée des souffrances médiatrices de la partie fidèle d'Israël, et des douleurs de ce serviteur collectif à la substitution expiatoire du serviteur individuel : l'Homme de douleur, qui prend sur lui les péchés du peuple, souffre et meurt à sa place, en lui apportant, avec le pardon et la paix, les gloires du royaume messianique.

Déjà, dans son livre, l'inspiration prophétique a exprimé les grands traits de la figure de Jésus-Christ, le héros de la liberté régénérée.

Il semble à première vue que, si Jean-Baptiste avait succédé au second Esaïe comme le second Esaïe a succédé à Jérémie, le groupe des croyants qui formait l'entourage des prophètes se serait trouvé mûr pour comprendre et pour acclamer l'œuvre du Rédempteur.

Cependant, plus de cinq siècles devaient s'écouler avant que, selon le mot biblique, les temps fussent accomplis.

Que manquait-il donc à cet accomplissement ?

Une foule de conditions nécessaires à la proclamation, à l'assimilation et à la propagation de l'Evangile. Aussi les siècles qui séparent le second Esaïe de Jésus-Christ ont-ils eu, comme période préparatoire, une importance capitale.

Au point de vue cultuel, ils ont été le filtre qui a débarrassé définitivement Israël de toute idolâtrie. Entre le Juif contemporain d'Antiochus et le Judéen contemporain de Sédécias, il y a un monde. Avant l'exil à Babylone, la distinction entre Jéhovah et les faux dieux n'avait jamais été nettement réalisée au sein du peuple élu. Aucune réaction, aucune réforme, aucune prédication prophétique n'était arrivée à extirper du sein de la nation le culte des Baals. Ce que les révélations de l'hébraïsme n'avaient pu faire, les épreuves du judaïsme l'ont fait. Il fallait que ce fût fait ; il fallait que le peuple du Messie fût nettement monothéiste pour que le Messie pût paraître et couronner dans sa personne l'œuvre de la révélation.

Au point de vue religieux, la théologie hébraïque était pauvre, insuffisante. A part les vérités cardinales qui lui avaient été révélées d'en haut, elle se ressentait de la rudesse et de l'ignorance intellectuelle du petit peuple de bergers auquel Dieu avait confié ces vérités comme un levain destiné à pénétrer toute la pâte humaine. Durant les siècles qui

vont de l'exil à Jésus, le judaïsme a rencontré, dans la personne des Perses et des Grecs, des maîtres écoutés qui n'avaient pas à lui apporter les principes directeurs de sa conduite, mais qui pouvaient, sur plus d'un point, lui apprendre à penser. Ils ont enrichi sa théologie en la rendant plus souple, plus profonde, plus compréhensive, non seulement pour tout ce qui a trait aux doctrines du ciel, de l'enfer, des anges, de l'antagonisme entre Satan et Dieu, mais aussi pour ce qui a trait à la valeur de l'âme humaine et à la portée du combat de la vie.

Au point de vue moral, l'élaboration nécessitée par l'institution de la communauté juive et par son travail de défense vis-à-vis des infiltrations qui la menaçaient sans cesse du côté de ses voisins, de ses serviteurs, de ses oppresseurs, mit en valeur, au sein du monde qui l'entourait, la révélation qu'Israël avait reçue au Sinaï et développée au cours des siècles par la prédication de ses prophètes. La haute spiritualité de son culte dépouillé de tout élément idolâtrique, de toute superstition ; son monothéisme absolu, son adaptation de la croyance à la vie pratique, sa recherche de la pureté, de la sainteté ; en un mot, son austérité morale lui gagna des sympathies dans toutes les nations éclairées, même chez les plus grands esprits. La civilisation hellénique, tout en méprisant les Juifs, fut impressionnée de leurs doctrines. L'Ancien Testament, traduit en grec, se répandit partout, et les prosélytes de la Loi des Hébreux fondèrent dans tout le monde d'alors comme de petits groupes préparés pour comprendre la prédication évangélique, lui servir de premier foyer et l'accréditer au sein de toutes les nations.

Pour se rendre compte de l'importance de ces siècles préparatoires à la propagande chrétienne, il suffit de relire la

nomenclature des peuples qui avaient des représentants à Jérusalem le jour de la Pentecôte. On avait fini par venir à Jérusalem de partout, ce qui permit aux faits chrétiens de se répandre dès les premiers jours dans tout le monde civilisé.

Cette diffusion des doctrines évangéliques se fit d'autant plus rapidement que les siècles dont nous marquons ici l'importance sont précisément ceux au cours desquels les grandes religions orientales et les grandes philosophies occidentales furent appelées à faire leurs preuves et à démontrer leur insuffisance. Les religions officielles n'avaient plus d'empire sur les âmes. Les systèmes de philosophie par quoi les grands penseurs avaient essayé de les remplacer, avaient semé le scepticisme, parfois même, comme l'école cynique, poussé les hommes au désespoir. Et les mystères orientaux auxquels on avait demandé, en fin de compte, de galvaniser les espérances humaines avaient trompé les consciences et répandu partout les pires ferments de corruption morale. Seul le mystère de Mithra devait sa faveur au fait que la piété trouvait en lui le stimulant qui manquait aux religions caducques et aux philosophies impuissantes. Or ce mystère de Mithra était comme la prophétie païenne de la venue d'un rédempteur. Dès lors les avenues des âmes étaient libres, le Christ pouvait faire son entrée.

Une chose manquait encore.

Il fallait que les prédicateurs de l'Evangile pussent avoir accès auprès des âmes et que les institutions du monde où devait s'exercer leur zèle apostolique rendissent ce zèle possible par des lois garantissant leur liberté d'action et par des routes bonnes et sûres. Ces dernières conditions, d'ordre pratique, ont été peu à peu réalisées précisément pendant les

siècles qui ont précédé la venue de Jésus-Christ, et cela par la constitution successive et progressive des grands empires perse, macédonien et romain. C'est une chose merveilleuse que de suivre ici les dispensations providentielles qui, sans contredire le cours de l'histoire, ont écarté l'une après l'autre toutes les difficultés qu'aurait rencontrées sur sa route la diffusion mondiale du message évangélique.

Amenant successivement sur la scène, pendant quatre cents ans, les conquérants et les organisateurs d'empires, la Providence a brisé les barrières qui séparaient les peuples, multiplié les moyens de communication, provoqué des législations et des administrations toujours plus justes, plus larges, plus compréhensives, établissant partout une sécurité relative et finissant par donner au monde ce régulateur admirable qui s'appelle la domination romaine. Régulateur dont les bienfaits ne devaient pas durer longtemps, mais qui atteint son maximum d'avantages au moment précis où le christianisme naissant avait besoin de son secours. Jamais avant dans l'antiquité, jamais depuis, jusqu'au monde moderne, la société civilisée n'a présenté un ensemble aussi vaste, aussi bien ordonné, aussi facile à pénétrer, aussi ouvert aux initiatives individuelles que l'empire romain du temps d'Auguste.

Les progrès de la civilisation humaine, la fondation des empires, l'évolution de la pensée théologique ou philosophique, l'attrait exercé par la théologie juive, la construction des grandes voies de communication pouvaient bien préparer l'avènement de la vérité, mais la vérité elle-même devait venir de plus haut. Tout cela pouvait pétrir la pâte mais non pas y mettre le levain. Dans ces divers événements, les temps s'accomplissaient...

Quand ils furent accomplis, Dieu envoya sur la terre le

Messie attendu et promis, celui vers qui convergeaient toutes les aspirations humaines, celui que postulaient comme une nécessité morale toutes les expériences humaines, le second Adam, qui devait ramener l'humanité égarée et repentante au Paradis perdu...

« Car Dieu a tellement aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle».

Nous avons vu les avantages et les qualités des siècles qui séparent l'Exil de la venue du Christ. Mais ici comme partout, il y avait une ombre au tableau. Les docteurs juifs avaient triomphé de l'idolâtrie, affermi, enrichi, vulgarisé la doctrine du Dieu unique, juste et saint. Mais à force de se considérer comme le peuple élu, héritier des promesses et associé à la gloire de Dieu, ils avaient perdu le sentiment du péché qui nécessite chez toute créature humaine le repentir et l'appel vers le pardon de Dieu. Les Juifs lisaient leurs prophètes, mais ils ne les comprenaient plus. Ils s'enthousiasmaient aux passages de leurs livres, de leurs prédictions qui parlaient de vengeance sur leurs ennemis et du rétablissement de Sion, mais les exhortations poignantes à l'humiliation, à un changement de vie, au culte en esprit et en vérité, leur étaient devenues lettre fermée. Ils attendaient fiévreusement un Messie, mais ce Messie n'était plus l'Homme de douleur, celui qui souffre pour l'humanité et qui la sauve : c'était le roi terrible et prodigieux qui devait venir sur les nuées, exterminer tous les ennemis d'Israël et combler d'honneurs et de gloire le peuple élu, seul fils légitime, seul héritier de Jéhovah sur la terre.

Avant la venue du rédempteur annoncé par les prophètes, il fallait donc frapper un grand coup qui brisât l'orgueil

judaïque, rendît leur véritable sens aux prédications des prophètes, déployât devant tous la nécessité du repentir et disposât les cœurs à recevoir le pardon que Jésus allait offrir au monde. L'homme qui parut pour frapper ce coup décisif fut Jean-Baptiste. C'est pourquoi la venue du Précurseur, le dernier et le plus grand des prophètes, fut la suprême manifestation providentielle par laquelle le Père céleste prépara l'humanité à l'Evangile du salut.

« Repentez-vous : le Royaume des cieux est proche ».

«Repentez-vous», c'est-à-dire reconnaissez avec douleur qu'il y a dans le passé de votre race comme aussi dans le souvenir de votre propre vie des choses qui sont incompatibles avec la faveur de Dieu, avec sa communion, sa force et sa vie.

«Le Royaume de Dieu est proche», c'est-à-dire : un événement va se produire qui rétablira les véritables rapports entre Dieu et les hommes. Cette province du domaine de Dieu qui s'appelle la terre et qui a été ravie à Dieu par un usurpateur, va être réintégrée dans le Royaume divin et reconquise pour Dieu par un héros, non le vengeur que les Juifs espèrent, mais l'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde.

Quels seront ses armes, et son combat, et de quelle nature s'annonce son triomphe?

Fruit de la sélection des âmes qui souffraient de leur servitude, héros lui-même de la liberté régénérée, Jésus n'entreprendra rien qui puisse contraindre les hommes. Ce qu'il veut, ce n'est pas violer le peu de liberté qui leur reste, c'est au contraire leur rendre la plénitude de leur liberté. Il ne se proposera qu'à leur amour.

Comment nous apparaissent, puisqu'il s'agit d'une huma-

nité libre, les conditions morales du salut? Elles sont au nombre de quatre.

1° Il faut qu'au sein de notre humanité mauvaise, une créature apparaisse qui manifeste au milieu des hommes la vie normale, la vie vécue selon la méthode originelle de Dieu, la vie filiale à Dieu.

2° Il faut que dans cette vie filiale à Dieu, qui, pour être salutaire, doit être en même temps fraternelle aux hommes, la liberté, cause de tout l'égarement humain, expie sa faute originelle. Elle s'était voulue pour elle-même : il faut que librement, elle se renonce elle-même.

3° Il faut que cette expiation soit vécue de telle sorte qu'elle dévoile aux yeux des hommes la grandeur de leur péché, qu'elle les émeuve, qu'elle les attire vers la victime innocente, qu'elle les amène à s'identifier par la foi avec celui qui porte les péchés de tous.

4° Il faut que l'Esprit de Dieu, c'est-à-dire l'énergie vitale possédée par une créature qui vit en conformité avec la volonté de Dieu, soit transmis aux autres hommes par Celui qui opère l'œuvre rédemptrice et qui représente l'humanité normale au milieu de l'humanité déchue.

La nécessité de ces quatre conditions a été entrevue par les religions naturelles qui ne cessent, dans leurs symboles, de préfigurer l'humanité repentante et une intervention libératrice de Dieu envoyant sur la terre un médiateur divin. Elles ont été formulées avec une précision toujours grandissante par les prophètes du peuple élu, auxquels Dieu avait confié la mission providentielle d'orienter la conscience des hommes vers la rédemption.

Le tableau de l'Homme de douleur tracé par le dernier et le plus évangélique des grands prophètes, introduit dans

l'histoire, sous les traits les plus poignants et les plus tragiques, la figure de celui en qui ces conditions devaient être personnifiées et qui devait, en les vivant, en se sacrifiant à elles, accomplir la grande œuvre de régénération humaine : le retour à l'unité de la créature et du Créateur.

Quand les temps furent accomplis, Jésus entra dans l'histoire et réalisa dans sa vie les quatre conditions du salut.

1° Jésus apparut au sein de son peuple comme un simple homme ; son développement a été celui d'un homme. Mais il n'appartenait pas par tous les éléments de sa nature à la race déchue : pas plus qu'un homme tombé au fond de l'eau ne peut remonter en se tirant par les cheveux, l'humanité déchue ne pouvait trouver en elle-même l'individualité capable de la relever de sa déchéance. C'est pourquoi Jésus devait naître parmi les hommes, mais non par la volonté de l'homme. Là est tout le mystère divin de son origine. Ce mystère ne lui enlève rien de son humanité : au contraire, il la rétablit.

En lui épargnant les tares de l'hérédité sous-naturelle, son origine maintient simplement en Jésus-Christ l'homme intégral, susceptible d'un développement intégral. Sa liberté, s'il veut en faire usage selon la méthode paternelle, ne rencontrera dans sa nature intime, ni infirmité, ni obstacle. Il pourra, s'il veut (et c'est là ce qui le différencie de nous), réaliser intégralement l'image de Dieu, devenir l'enfant de Dieu, en d'autres termes, réaliser l'homme normal.

Il le pouvait : il l'a voulu, il l'a fait. Et c'est ainsi que, dans sa vie terrestre, il a été parmi les hommes, le modèle parfait de l'homme, l'homme type, le second Adam en qui l'éducation paternelle a abouti. C'est là ce que Jésus indique lui-même lorsqu'il s'appelle indifféremment et sans

qu'il y ait aucune contradiction : Fils de Dieu et Fils de l'homme.

2° Pour accomplir l'œuvre de rédemption, il ne suffisait pas que Jésus ait vaincu pour lui-même les tentations de Satan, qu'il ait vécu personnellement la vie filiale qu'Adam aurait pu vivre, et qu'il ait ainsi donné à l'humanité, dans sa personne, un chef normal, un guide capable de la reconduire au Paradis. La réhabilitation de l'humanité nécessitait de la part de celui qui voulait l'entreprendre, une œuvre plus tragique. Jésus, s'il voulait sauver les hommes, ne devait pas simplement leur servir de modèle, il devait entrer avec eux dans une solidarité morale où s'accomplirait l'expiation de la liberté. En effet, pour revenir à Dieu, le pécheur doit réparer son péché ; mais parce qu'il est pécheur, il ne le peut. Le péché ne peut donc être vaincu que dans la personne de Jésus-Christ représentant de l'humanité pécheresse. Pour cela qu'avait-il à faire, et qu'a-t-il fait ?

Dieu, dont l'amour est un amour parfait parce qu'il est absolu, aime assez ses créatures pour vouloir qu'elles trouvent comme lui-même leur félicité dans la perfection, et non dans une indulgence qui laisserait subsister le péché. Il oppose donc au péché une invincible résistance. La justice n'est satisfaite que par la conformité absolue de la volonté humaine avec la sienne. C'est aussi la seule satisfaction qui apaise la conscience de l'homme troublé par le sentiment du péché. Mais la volonté humaine, constituée dans l'égoïsme, ne peut se donner à Dieu qu'en mourant à elle-même. Les sacrifices sanglants des religions primitives et du culte lévitique étaient le type imparfait et comme la prophétie de cette mort à soi-même, c'est-à-dire de cette renonciation à la liberté pour tout usage qui ne serait pas conforme à la vo-

lonté de Dieu. C'est pourquoi le second Adam se trouvait appelé, dans son entreprise rédemptrice, à suivre une marche diamétralement opposée à celle du premier Adam. Le premier Adam s'était servi de sa liberté pour séparer la créature du Créateur : le second Adam devait se servir de la sienne pour rétablir et maintenir, quoi qu'il lui en coûtât, le lien entre l'humanité coupable et le Dieu offensé.

Jésus-Christ, afin d'opérer pour l'humanité sous-naturelle cette œuvre de réconciliation qu'elle ne pouvait opérer elle-même, s'unit à elle par une sympathie telle, qu'il fait de la cause de l'humanité la sienne propre et que, par cette substitution morale, il devient le répondant de l'humanité devant Dieu. Or celle-ci étant soumise, par la volonté du Dieu saint, à toutes les conséquences du péché, c'était pour Jésus, entrer avec elle dans une communion de souffrances.

D'un autre côté, son âme étant dans une communion croissante avec Dieu, Jésus réalise toujours plus complètement la volonté divine au sein de ce monde de péché qui hait et persécute la sainteté. Dès lors, Jésus ne souffre plus seulement avec les hommes, il souffre par la malice des hommes, et cela il l'accepte volontairement, car sa sainteté pourrait à toute heure lui assurer un secours céleste qui le garantirait contre la méchanceté de ses agresseurs.

Jésus refuse ce secours. Sa souffrance est donc bien réellement expiatoire. En lui, solidaire de l'humanité, la liberté humaine expie volontairement le mauvais usage qu'elle avait fait primitivement de sa puissance. La liberté du premier Adam pouvait, à l'origine, séparer les enfants du Père : elle l'a fait par convoitise et ce fut là son crime. La liberté du second Adam parvenue par la sainteté personnelle à l'entière disposition d'elle-même, ayant acquis par ses œuvres le droit au repos et à la gloire dans la communion

de Dieu, pouvait désolidariser Jésus de ses persécuteurs et lui assurer, à lui, la béatitude céleste, en laissant subsister la séparation entre les autres hommes et Dieu. Jésus ne le veut pas.

L'obéissance de Jésus envers Dieu grandissant avec la haine du monde, l'une et l'autre atteignent leur apogée dans la mort sur la croix, qui est à la fois la manifestation la plus éclatante du péché et la victoire absolue remportée sur le péché par la sainteté.

Christ mourant volontairement sur la croix alors que les légions d'anges auraient pu, à son appel, le soustraire au supplice, c'est un homme saint voulant expier pour tous les hommes, préférant tout souffrir plutôt que de lâcher les hommes, et prononçant, en faveur de tous les hommes la parole libératrice : « Non pas ma volonté, mais la tienne ».

Christ mourant volontairement sur la croix.... C'est aussi l'avènement sur la terre de la vraie maîtrise de soi, sans aucune défaillance morale ; la maîtrise spirituelle que l'humanité déchue avait bien pu souhaiter, préparer, mais non réaliser[1].

Qu'est-ce à dire, sinon que Jésus, par l'attitude de sa liberté, non seulement expie pour tous les hommes, mais régénère la liberté humaine et la rétablit dans sa dignité filiale au profit de tous ceux qui voudront s'identifier avec lui.

3° Jésus, dans sa vie terrestre, ne se borne pas à donner à Dieu et aux hommes le spectacle d'une obéissance où la liberté se renonce elle-même, refusant de faire usage des puissances et même des droits de la personnalité sainte. Il

[1] Cf. F. Leenhardt : *L'évolution, doctrine de liberté,* Foyer solidariste, Saint-Blaise, 1910.

ne se contente pas de renoncer à tout avantage pour lui-même, et de refaire ainsi, en sens inverse, le chemin parcouru par Adam, lequel avait profité de sa liberté pour ne travailler qu'à son propre avantage, tel que le lui montrait le mirage de ses convoitises éveillées par le tentateur.

Cette œuvre d'expiation qui fait rentrer Jésus en conquérant dans le Paradis perdu, œuvre sublime, eût été vaine si Jésus ne l'avait accomplie dans des conditions propres à éclairer l'humanité sur sa misère et à attirer à lui la sympathie des hommes.

Il fallait que la vie et la mort de Christ fussent, pour la conscience humaine, une secousse unique, une émotion radicale et comme le spasme moral qui engendre la vie. C'est bien telle qu'a été la carrière humaine du Sauveur. Son œuvre expiatoire de la liberté, il l'a vécue dans une activité si bonne, si miséricordieuse, si douce, si dévouée ; il a tellement manifesté en elle toutes les qualités de l'amour et de la sainteté que l'humanité, après l'avoir ardemment aimé sur la terre, dans la personne de quelques malheureux, de quelques saintes femmes et de quelques disciples, s'est ressaisie après avoir dressé la croix. Elle s'est rendue compte que, sur cette croix, elle avait crucifié son propre idéal, son unique espérance.

A l'horreur de cet acte, elle a pu mesurer la profondeur de sa déchéance, la nécessité de sa régénération. L'optimisme esthétique, la paix trompeuse de l'âme païenne, le formalisme austère et la propre justice de l'âme juive se sont brisés au choc de la croix. La conviction du péché a pris la place et a travaillé l'âme humaine comme un « levain amer». Les générations successives ont reconnu qu'elles ne pouvaient désolidariser leur cause du crime des meurtriers du Christ. Chacun de nous trouve en lui-même le principe

des passions et des convoitises qui ont cloué Jésus sur le bois. La croix nous condamne comme elle a condamné le bourreau.

Mais en même temps, elle nous attire, elle provoque en nous les sentiments du centurion qui se frappait la poitrine en voyant mourir le juste, elle met sur nos lèvres le cri du brigand : « Seigneur, souviens-toi de moi quand tu viendras dans ton règne ». La pensée qu'un tel homme, qui avait vécu une telle vie et reçu du Père céleste une telle puissance, a accepté de mourir d'une telle mort, de se sacrifier pour nous et d'expier à notre place la faute de notre liberté, nous transporte d'admiration, d'émotion, de reconnaissance ; elle provoque notre amour, elle commande notre foi. Comme l'a dit Charles Secrétan : « Nous acceptons cette mort, nous voulons cette mort, nous commençons à mourir de cette mort. »

La foi n'est pas « une simple affaire d'intelligence », mais un élan de volonté. Elle est l'acte par lequel sachant que Christ est mort volontairement pour nous, qui aurions mérité la mort, nous ratifions pour nous-mêmes ce qu'il a fait, nous nous identifions à lui qui s'est identifié à nous. Nous reconnaissons cette mort pour notre propre mort, non dans notre pensée, car « la foi n'est pas une affaire de pensée », mais dans notre volonté ; c'est-à-dire que nous voulons mourir comme Christ est mort, accepter pour nous-même sa croix, demander à la croix, avec le pardon pour le passé, l'orientation pour l'avenir ; être crucifié avec Christ pour pouvoir ressusciter avec lui et vivre de sa vie. Or quand un homme décide de prendre la croix de Christ pour son propre compte, l'œuvre morale qui l'identifie à Christ est déjà commencée en lui, car « la volonté est le principe rebelle comme elle est l'agent de la conversion ». Vouloir

s'identifier à Christ, c'est vouloir entrer dans l'évolution nouvelle qu'il inaugure, s'associer à son expiation de la liberté, faire mourir en soi la volonté sous-naturelle, devenir virtuellement un chrétien.

4° Nous disons «virtuellement». En effet, pour devenir chrétien, ce n'est pas assez que de croire en Christ et d'être résolu à porter sa croix et à le suivre. Si Christ n'avait été dans le monde que le plus grand initiateur religieux, le plus puissant conducteur d'hommes, la personnalité ayant exercé le plus irrésistible attrait sur les âmes, il n'aurait pas plus que ses devanciers accompli l'œuvre de régénération humaine, et les hommes, après lui avoir voué leur amour, après s'être épuisés à le suivre, seraient retombés sur le chemin, dans la déception de l'œuvre impossible. Et cela parce que, nous l'avons vu, l'humanité constituée par la chute n'est pas l'humanité normale. Elle a perdu, en s'éloignant volontairement de Dieu le contact avec la source des énergies, symbolisées dans le récit de la chute par l'arbre de Vie, et appelée communément dans la Bible l'Esprit de Dieu ou la puissance d'en haut.

Dès lors, une détermination morale, pour excellente et vigoureuse qu'elle soit, ne suffit pas à un homme pour lui assurer la possibilité d'une régénération. Cette détermination est la condition préalable de sa régénération : elle n'en est pas le principe ni la source. Il faut qu'à cet élan de la volonté humaine réponde une initiative de Dieu. Il faut que Dieu, répondant à la prière de l'homme, lui rende par pure grâce l'accès à l'arbre de la Vie, c'est-à-dire le don de l'Esprit que la créature possédait à l'origine, qui devait assurer son développement normal, son évolution divine, mais que la créature, en se séparant de Dieu, avait méprisé et répudié.

Rendre à l'homme qui s'unit à lui par la foi la puissance spirituelle qu'il a reconquise par ses mérites, telle est le couronnement de l'œuvre d'amour de Jésus, tel est le but vers lequel ont tendu tous ses efforts et en vue duquel il a supporté toutes ses douleurs. Reprenez l'histoire biblique : depuis la chute, les faits se succèdent et s'appellent organiquement, marquant une étape toujours plus haute jusqu'au jour de la Pentecôte qui les couronne tous, les explique tous, les accomplit tous. Au-dessus de la Pentecôte, il n'y a rien ; avant elle tout est incomplet. L'œuvre de Jésus-Christ lui-même, y compris sa sa mort, sa résurrection, son ascension, ne serait qu'une sublime et vaine tragédie, car après Jésus l'humanité eût été comme avant, depuis que l'homme avait perdu le Saint-Esprit. Tout l'effort de Dieu représenté par les directions et l'incarnation du Verbe dans le monde, a eu pour but d'amener l'homme sous-naturel à souhaiter l'Esprit de Dieu, à le demander, à l'obtenir de nouveau, afin d'être rétabli par lui dans sa dignité première de créature naturelle et d'enfant de Dieu.

Jésus, après avoir été glorifié par sa résurrection et son ascension, a obtenu du Père le prix de sa victoire et envoyé aux hommes en prière dans la chambre haute l'Esprit régénérateur.

Ce jour-là a fermé le cycle des révélations, couronné l'œuvre de la rédemption, exaucé la prière : « Délivre-nous du Malin... »

L'homme était véritablement libre.

Dès ce jour, sur les ruines de l'humanité sous-naturelle, toutes les créatures repentantes et croyantes ont été appelées à constituer une humanité nouvelle, ou, pour mieux dire, à reconstituer l'humanité naturelle, capable désormais, par

le retour en elle de l'Esprit, de manifester dans le monde des personnalités normales, régénérées, filiales au Père céleste, et aptes à travailler dans la communion de Jésus-Christ à la gloire de Dieu sur la terre.

L'histoire de l'Eglise est en effet la meilleure démonstration de la réalité du triomphe de Jésus-Christ, dans son œuvre libératrice.

Décevante et contradictoire, souvent attentatoire à l'honneur de Dieu et humiliante pour les hommes si on la considère dans ses éléments extérieurs, dans ses victoires temporelles, ses organisations nationales, ses communions ennemies et son évolution politique, l'histoire de la famille du Christ sur la terre est admirable, sainte et concluante si on la considère sur le terrain sur lequel Jésus s'est placé, et sur lequel seul il a entendu remporter la victoire : le terrain spirituel. Là, nous constatons dès la première heure que le fleuve d'eau vive annoncé par Jésus et dont la source est dans la Pentecôte, n'a cessé de couler, de s'élargir, en dépit de tous les obstacles placés sur son chemin, et d'apporter sur ses rives, quelles qu'elles fussent, la fécondité et la vie.

L'adversité et la persécution n'ont pas été les pires ennemis de l'Eglise. L'épreuve la plus redoutable devait être pour elle comme pour toute société humaine, comme pour toute individualité morale, le temps de la quiétude, de la prospérité, de la richesse, de l'autorité temporelle. Aussi la merveilleuse vitalité de la puissance spirituelle léguée par Christ à ses disciples se manifeste-t-elle non point dans les succès extérieurs des Eglises, qui commencent à déchoir et à se corrompre dès qu'elles deviennent des puissances politiques, mais bien plutôt dans ce fait constant : toutes les fois qu'une Eglise, pour une raison quelconque, s'attiédit et s'endort, une poignée d'apôtres surgissent de son sein,

retrempent leur courage à la source vive de l'Esprit, représentent à eux seuls l'Eglise véritable et maintiennent à travers les siècles, en dépit des persécutions de tout les sacerdoces, la filiation de la Pentecôte.

Le monde, et souvent même l'Eglise établie, réagissent directement contre eux et s'efforcent de supprimer leur témoignage accusateur, tout comme, aux jours de Christ, le gouverneur romain et les sacrificateurs juifs firent œuvre commune pour dresser la croix. Ils n'en demeurent pas moins, suivant la parole de Jésus, le sel de la terre et la lumière du monde, ceux qui enfantent avec douleur l'humanité normale, juste, filiale à Dieu, ceux à qui le monde moderne est redevable de tout ce que la civilisation, depuis la Pentecôte, a accompli dans le sens de la liberté, de la fraternité et de la charité ?

D'où vient cette puissance extraordinaire d'hommes et de femmes qui ne furent jamais, dans le milieu où ils vécurent, qu'une minorité souvent méconnue, méprisée, martyrisée ? Qu'est-ce qui fait la force, à travers tous les siècles, de ces vaincus victorieux ?

C'est qu'en eux se réalise de génération en génération la promesse de Jésus-Christ : « Vous recevrez le Saint-Esprit ». Ils sont l'humanité qui, pour revenir aux images représentées plus haut, s'est laissée ramener par la voix du Christ, de la terre insalubre où elle ruinait sa santé, du climat polaire où elle ne pouvait faire valoir ses semences. Elle est puissante, parce qu'elle est l'humanité normale au sein de l'humanité anormale, l'humanité saine au sein de l'humanité maladive, l'humanité, fille du second Adam, qui s'est développée dans l'obéissance à Dieu au sein de l'humanité, fille du premier Adam, qui s'est pervertie dans la désobéissance vis-à-vis de Dieu. D'un mot, elle est l'humanité filiale et

héritière des énergies divines au sein d'une humanité qui a répudié son Père et qui s'est privée de ses biens.

Mais cette grande humanité, impuissante et malheureuse, au sein de laquelle les chrétiens authentiques travaillent comme des ferments de vie, n'est pas une orpheline abandonnée. Dieu l'attend, Dieu l'appelle...

Le fait que, chaque jour, sous tous les cieux, dans toutes les races, à tous les degrés de la culture intellectuelle ou de la dégradation morale, des créatures humaines se convertissent à l'appel des témoins de Jésus-Christ, changent de conduite, trouvent la paix du cœur, vivent dans l'amour fraternel, meurent dans la certitude de leur pardon et du revoir dans la gloire éternelle, est la démonstration scientifique la plus éclatante et la plus irréfutable de la réalité du Saint-Esprit. Parmi les évolutions régressives ou divergentes dont l'histoire de la vie naturelle nous offre le spectacle, ce fait marque l'aboutissement de l'évolution progressive au sein de la nature, l'évolution vraie, c'est-à-dire le déploiement de la ligne maîtresse qui va des formes les moins évoluées de la vie naturelle à l'affranchissement des liens de la matière, à la royauté sur la nature par la maîtrise de l'Esprit.

Cet aboutissement de l'évolution terrestre, cet affranchissement de la personne spirituelle proclame par avance le triomphe définitif de l'œuvre rédemptrice entreprise par Dieu au sein d'une humanité qu'il a voulue libre, mais qu'il aimait trop pour l'abandonner aux égarements de sa liberté.



L'énergie souveraine.

Si l'humanité avait conscience de ses véritables intérêts, si les hommes au lieu de s'agiter en de vains tumultes et de poursuivre le bonheur dans toutes les voies hormis la voie où le bonheur se trouve, se recueillaient afin de se demander pour quelles raisons ils ne sont pas heureux, la fête de Pentecôte serait la grande fête de l'humanité.

Et si l'Eglise, se souvenant des grandes œuvres que les Livres Saints attribuent à l'Esprit, avait souci de célébrer la fête du Saint-Esprit d'une manière qui répondit à ses bienfaits, les sanctuaires, qui se remplissent d'adorateurs à Noël, au Vendredi-Saint et à Pâques, seraient trop petits pour contenir l'affluence des chrétiens qui viendraient, au jour de Pentecôte, bénir Dieu pour la régénération de l'humanité.

Mais l'Eglise a perdu le sens du Saint-Esprit; l'Eglise est comme un enfant exilé de la terre natale et qui a désappris sa langue maternelle; l'Eglise est comme une reine tombée dans la servitude et qui a contracté dans l'asservissement les vices de l'esclave.

Cependant ne nous décourageons pas. Un peu partout,

dans le monde, apparaissent aujourd'hui les soubresauts de la vie. C'est le réveil qui s'annonce. Il n'y a pas jusqu'à la science, que, depuis plus d'un siècle, l'on s'est acharné à opposer aux révélations du Saint-Esprit, qui ne nous serve maintenant à mieux comprendre la nature, la valeur, la puissance du grand don de la Pentecôte, et ne nous apprenne en même temps à quelles conditions on peut l'obtenir. Aucune génération n'a été mieux préparée que la nôtre pour comprendre l'Esprit de Dieu, et c'est ce que je voudrais essayer de faire entrevoir ici en me servant des lumières que la science moderne nous donne.

La vieille notion matérialiste de l'Univers éternel, infini, produisant spontanément la vie, a fait son temps.

Aujourd'hui l'on nous dit que le monde est énergie, que la matière n'est pas une substance, qu'il n'y a pas contradiction, comme on disait, entre l'Esprit et la matière, que la matière n'est autre chose que de l'Esprit revêtu d'une forme qui le détermine et lui permet d'évoluer par des transformations et des combinaisons innombrables. La création nous apparaît comme la transformation de l'énergie-esprit en énergie-matière.

Si nous voulons observer la création dans le mouvement, ce que nous appelons la nature, nous y constatons premièrement une loi d'évolution qui pousse sans cesse l'énergie-matière à s'affranchir des formes qui l'emprisonnent, à se libérer, à redevenir énergie-esprit. Le constant effort des forces brutes ou cosmiques tend à les transformer en forces vitales et physiologiques, lesquelles à leur tour se transforment en forces mentales et spirituelles.

Et c'est ainsi que la matière affranchie redevient esprit.

Le pourquoi de cet emprisonnement de l'esprit dans la

matière et de ce retour de la matière à l'esprit nous échappe, mais il nous donne en même temps la sensation d'un plan qui s'exécute à travers le temps, d'un grand dessein qui se déploie, derrière lequel se dessine une volonté intelligente et sage ; si bien que l'hypothèse scientifique n'est plus aujourd'hui la suppression de Dieu, mais au contraire l'affirmation qu'il y a un centre d'énergie dont nous avons été détachés, que dans ce centre d'énergie une pensée existe qui lie la coordination des forces et qui dirige leurs impulsions ; d'un mot, qu'il y a un Dieu.

Seconde constatation. L'étude scientifique des forces répandues dans le monde, nous met en présence de la solidarité des énergies et du mystère de leurs opérations.

Déjà dans le domaine des expériences proprement scientifiques, nous voyons que les mots calorique, magnétisme, affinité chimique, ne représentent que des noms nécessaires à nos classifications intellectuelles, mais qu'ils recouvrent des énergies-matière dont les propriétés profondes restent absolument mystérieuses.

Les découvertes récentes déjà exploitées par l'industrie, le rayon X, la télégraphie sans fil, bientôt le téléphone et même la lumière sans fil, nous élèvent au-dessus de la barrière entre l'énergie-matière et l'énergie-esprit.

Quoi ! Le génie humain peut faire des découvertes qui révolutionnent la science, qui font douter de la matière, qui suppriment la matière, qui la remplacent par des vibrations, et j'enchaînerais ma conception du monde au mécanisme de la loi de substance ? L'homme peut découvrir un récepteur assez délicat pour me faire entendre dans l'ordre physique tout un monde imperceptible à mes sens naturels, et je nierais qu'il existe dans la nature tout un ordre de phé-

nomènes qui échappe à mes sens et dont l'influence s'exerce tous les jours sur la nature? Quoi! Dans la télégraphie sans fil, une âme de platine suffit pour me révéler que les espa ces, que l'on croyait silencieux, sont remplis des pensées, des douleurs et des appels des hommes, et je douterais de l'âme humaine où vibrent depuis l'origine de l'homme les pensées, les douleurs et les appels de Dieu?

En découvrant tous les jours des forces dont la cause nous demeure complètement inconnue et manifeste de déconcertantes spontanéités, radio-activités révélant des énergies qui ne tombent pas sous nos sens, la science nous introduit elle-même dans l'expérience d'un monde supérieur à nos sens, le monde de l'Esprit.

Troisième constatation. D'autre part, tandis que les expériences partant de l'étude de la matière nous ont élevés au-dessus de la barrière qui sépare l'énergie-matière de l'énergie-esprit, les expériences psychiques, atteignent toujours plus au fond de l'être intime avec l'étude du subconscient ou conscience subliminale, et les découvertes de la psycho-physiologie, avec la suggestion, l'hypnotisme, la télépathie, toutes les expériences qui interdisent de dire où finit l'âme et où commence le corps, nous ont fait descendre peu à peu au-dessous de cette barrière qui séparait l'énergie-matière de l'énergie-esprit; et ce double mouvement d'investigation humaine et de synthèse scientifique nous a montré que cette barrière n'est pas une séparation réelle mais une simple ligne de démarcation propre à faciliter nos recherches.

Dans l'âme aussi bien que dans la nature, les études nous ont révélé, en outre des courants ignorés, l'existence d'influences cachées qui déversent incessamment en nous des forces provenant de la création, de l'humanité, de partout.

Si bien que pour les deux domaines physique et moral se trouve vérifiée l'affirmation de Duclaux, l'illustre directeur de l'Institut Pasteur : « Le monde où nous vivons est « peuplé d'influences que nous subissons sans les con-« naître. »

Tandis qu'un orateur parle dans une salle, où ses auditeurs croient être seuls à l'écouter, où ils s'imaginent qu'il est seul à leur parler, en réalité par les fenêtres de cette salle, par les portes, par les murs pénètrent des fluides invisibles, influences mystérieuses qui passent sur eux, qui entrent en eux, ondes hertziennes venues de toutes parts et qui apportent au récepteur humain qui s'appelle le système nerveux, tout ensemble les échos affaiblis des coups de canon tirés aux antipodes et les voix subtiles qui nous viennent d'autres âmes ; influences mentales, remous de prières muettes qui nous impressionnent à notre insu, nous disposent ou nous indisposent, nous persuadent ou nous dissuadent, nous rendent, à la minute même où l'on nous parle, les choses que l'on nous dit sympathiques ou antipathiques... Si bien que, tandis que la voix seule de l'orateur se fait entendre et cherche à nous convaincre, ces voix de silence qui nous enveloppent et nous pénètrent nous décideront peut-être à répondre : « Non ! » quand on nous supplie de répondre « Oui ! »

Ah ! le problème de la liberté est plus complexe qu'on ne pense, l'action qui nous détermine n'est pas aussi simple qu'on veut bien le croire ! Le chemin de notre libre-arbitre se poursuit au milieu des embuscades. Quand on se met à y penser, on saisit cette profonde parole de Hamlet : « Cer-« tes, il y a dans le ciel et sur la terre, infiniment plus de « choses inconnues que de connues ! »

Toutes ces constatations que je tire des expériences, des

hypothèses, des probabilités du domaine scientifique, ont pour conséquence première de marquer le caractère tragique de notre position d'homme sur la terre. Saint-Paul, avec son génie inspiré avait bien mis le doigt sur la plaie quand il s'est écrié : « La difficulté de notre combat n'est pas dans notre lutte contre la chair et le sang ; elle est dans l'incessante attaque des esprits malins qui sont dans les airs. »

En effet, si j'en viens au terrain des expériences morales, si je porte un jugement de valeur sur ces influences subtiles qui circulent autour de nous, nous enveloppent, nous pénètrent, nous étreignent et nous déterminent, je constate que les unes sont bonnes et les autres mauvaises ; que les unes purifient et les autres corrompent ; que les unes libèrent et que que les autres asservissent ; que les unes sont conformes à notre loi et nous aident à réaliser nos virtualités, et que les autres contredisent notre loi et nous empêchent d'atteindre à notre finalité. Les unes nous font vivre et les autres nous font mourir.

C'est donc ici une lutte silencieuse entre la vie et la mort dont notre conscience est le champ-clos. Autour de nous, ne voyons-nous pas comment les choses se passent tous les jours ?

Vous avez connu ce jeune homme à quatorze ans : il avait le front pur, le regard clair, la lèvre souriante ; c'était, semblait-il, un bel essor printanier... Vous l'avez retrouvé à dix-huit ans, le regard voilé, la lèvre plissée, le front vieilli, avec une expression trahissant la fatigue de l'âme. Que s'est-il donc passé ? L'influence s'est produite par une lecture, par un mauvais ami. Lentement, le jeune homme a été détourné de ses habitudes saines, détaché des aspirations hautes ; il s'est abandonné au courant, et le courant,

devenu tout-puissant, a submergé son cœur avant qu'il eût vingt ans.

Ailleurs, dans un foyer harmonieux, c'est un amour fatal, un regard, un timbre de voix, un geste équivoque et troublant, fluide imperceptible. La conscience morale n'a pas réagi. Le courant s'est établi, entraînant, irrésistible. Son débordement a passé sur la vie comme une inondation impure sur un jardin fleuri, souillant la beauté, ruinant la fécondité, déposant le limon où il y avait des fleurs.

Je laisse aux souvenirs de chacun le soin de multiplier les tableaux et j'en viens à une dernière constatation, rappelant que je parle ici de l'humanité constituée par la chute, c'est-à-dire de l'humanité sous-naturelle, moralement désunie d'avec Dieu et réduite aux énergies-esprit répandues dans l'univers depuis la création.

Cette constatation, c'est que dans ce conflit entre les deux marées, la bonne et la mauvaise, les forces paraissent égales, égales les chances de succès. Il semble vraiment qu'ici se réalise la loi de la nature : « rien ne se perd, rien ne se crée », et que l'homme malheureux et coupable soit éternellement rivé à la même place par le jeu des forces qui se le disputent. Il semble qu'il en soit pour lui dans le domaine moral comme dans le domaine de la vision : tandis que l'homme découvrait le télescope qui déployait à ses yeux l'infiniment grand, son génie lui donnait aussi le microscope qui lui révélait l'infiniment petit. En sorte qu'entre ces deux mondes qui lui révélaient deux infinis de dimensions, lui-même restait de la même taille.

Je ne sais pas d'utopie plus grande que celle des hommes qui s'imaginent qu'il suffit d'améliorer les lois pour réformer les mœurs, et que le progrès de la science donnera le bon-

heur aux hommes. Comme si, depuis que l'humanité pense, elle ne travaillait pas à réformer les lois sans arriver à réprimer seulement les vices élémentaires ; comme si les découvertes de la science qui poussent sans cesse l'homme vers le progrès ne mettaient pas en même temps les instruments les plus perfectionnés entre les mains des plus grands malfaiteurs, permettant ainsi à la civilisation de fournir des armes à la barbarie. Ce qui sert à policer les mœurs, sert aussi à raffiner le crime.

J'en appelle au spectacle de nos grandes cités, qui offrent chaque jour à notre horreur ou à notre enthousiasme le spectacle des plus hautes découvertes et des plus honteux attentats.

Dans ce conflit poignant où s'étreignent des forces divines et infernales, qui luttent sans pouvoir se vaincre, l'homme est toujours le même ; il n'a rien appris, rien oublié ; le même sang coule des mêmes plaies ouvertes. Autre, sans doute, est la souffrance du névrosé tuberculeux qui conspire ou agonise dans les bouges de nos capitales et la souffrance de l'esclave ployé sous le soleil du désert et charriant la pierre au tombeau des Pharaons. Victime de l'ombre ou victime du soleil, l'homme est toujours la même victime ; et c'est pourquoi, à travers tous les siècles, la poésie qui charme les hommes est celle qui ne cesse de compter et de raconter leurs blessures.

D'où viendra le salut ?

D'un cri poussé vers la source d'énergie ; d'un apport exauçant ce cri, déversant d'en haut un supplément d'énergie et créant, dans les fluctuations d'ici-bas, un courant nouveau, irrésistible, libérateur.

Ce baptême d'énergie, c'est la Pentecôte. Voilà pourquoi

la Pentecôte est la grande fête de l'humanité ; pourquoi les prophètes ont annoncé comme le bonheur suprême dans l'avenir une effusion de l'Esprit, et pourquoi Jésus, modèle en même temps que rédempteur des hommes, a dit à ses disciples : « Il vous est avantageux que je m'en aille ! »

Plus grande que la fête de Noël qui donnait un Sauveur au monde, plus grande que les fêtes du Vendredi-Saint et de Pâques, qui marquent sa souffrance et son triomphe, la fête de Pentecôte les exauce toutes les trois, car c'est pour rendre le Saint-Esprit au monde que Jésus est venu, qu'il a souffert et qu'il a vaincu la mort. C'est le jour de la Pentecôte que l'humanité déchue, conduite sur le chemin qui monte par ses souffrances, ses aspirations et l'action providentielle, atteint le sommet de ses espérances et retrouve dans la communion de Dieu sa destinée filiale.

« Si vous, qui êtes mauvais, savez donner de bonnes choses à vos enfants, à combien plus forte raison votre Père céleste donnera-t-il le Saint-Esprit à ceux qui le lui demandent ! »

Peut-être objectera-t-on : Puisque le Saint-Esprit est si nécessaire, Dieu le sait bien ! Pourquoi ne l'accorde-t-il pas directement ? Pourquoi le faire dépendre d'une action de la prière? Quelle confiance mérite la prière et qu'est-elle proprement? Ne sentez-vous pas que ce n'est pas éclaircir un problème que d'en faire dépendre la solution d'un autre problème aussi obscur que lui?

Ici encore la science moderne jette sur la question qui nous occupe des clartés qui la simplifient et qui me permettront de montrer l'importance de la prière dans la lutte spirituelle qui doit nous amener à l'affranchissement.

Le monde est énergie, avons-nous vu en commençant. Parmi les centres d'énergie dans le monde, le plus délicat, le plus évolué, c'est l'âme, une âme d'homme. L'âme est un accumulateur d'énergie ; cette énergie, elle l'accroît en elle, soit par l'exercice, soit par les influences du dehors. De petite, elle peut la rendre grande ; de grande, surnaturelle.

C'est le domaine de la prière.

L'effort est le levier de toute évolution. Pour l'évolution de l'âme qui veut accroître ses énergies, le grand effort, c'est la prière. Je ne parle naturellement que de la prière vraie, celle que Jésus nous commande et dont il nous a fourni lui-même l'exemple ; la prière qui est à la fois un prosternement et un élan, par laquelle l'homme répond à sa fin d'enfant de Dieu, parle à Dieu avec toute son âme, et s'efforce ainsi de supprimer la distance qui le sépare de la stature divine.

Je constate d'abord que, par la prière, l'âme coordonne ses énergies. Elle s'accorde intérieurement, elle fait devant Dieu le sacrifice de ses dissonnances morales. Le grand violoniste Sivori répondait un jour à un de ses admirateurs qui s'étonnait d'avoir entendu tout au fond de la salle les notes les plus douces de son violon : « Les sons, quelque faibles qu'ils soient, atteignent le fond d'une salle quand ils sont justes ; mais les sons faux s'évanouissent non loin de l'exécutant ». — Cette loi de l'harmonie vaut dans tous les domaines, et c'est pourquoi le moment de la prière, c'est-à-dire le moment où l'homme accorde toutes ses puissances morales pour obtenir quelque chose de Dieu, est en même temps le moment où son centre d'énergie, parvenu à son

maximum de cohésion, possède par ce fait même sa plus grande puissance d'expansion.

Secondement, la prière, élan de l'âme, crée un courant dans le centre de nos énergies. Or c'est la loi de tout courant que de s'agréger les forces de même nature qui étaient passives autour de lui. Telle une vibration s'augmentant des harmoniques évoqués, notre énergie psychique s'agrège par son élan l'énergie diffuse dans le monde et qui ne demande qu'à se réaliser dans le sens de l'évolution. Vers le courant produit dans l'âme par l'invocation intense, les fluides accourent; le courant grossit; les impulsions s'accumulent, mettant celui qui prie en communion avec l'âme de la création, et c'est ainsi qu'en s'emparant par la pensée de l'énergie universelle, une âme d'homme peut atteindre une capacité révélatrice.

En troisième lieu, par la pensée une âme influe sur l'énergie des autres âmes.

Les sciences psychiques l'ont établi. Nulle pensée n'est isolée. La pensée de chacun est la résultante de toutes les pensées répandues dans le monde. Un homme qui pense à un autre agit sur lui. A plus forte raison en sera-t-il ainsi pour un homme qui prie. Car une prière n'est pas seulement une pensée, c'est une volonté, c'est un commencement d'action. Et cette action, l'expérience montre qu'elle s'exerce non seulement sur la partie spirituelle de notre être, mais sur notre corps et même sur la nature. Ainsi, par le seul fait qu'il prie, un homme délie, dans une certaine mesure, les résistances des autres hommes, les appelle dans une inconsciente collaboration avec lui. Il agrège des impulsions psychiques à la sienne, il accumule des bonnes volontés sur le chemin de sa propre bonne volonté. Quand il

s'agit d'obtenir d'un autre homme quelque chose qui sera pour le bien, prier pour lui, multiplier autour de lui les intercessions énergiques, c'est déjà agir sur cet homme par une suggestion puissante et mettre des énergies au service de son énergie pour l'aider à l'accomplissement du bien.

Enfin, et surtout, par la prière, on met en action la source de toute énergie, on demande une force à Celui qui distribue la force universelle ; on appelle en cause sur le terrain des lois celui qui a fait les lois que nous connaissons, qui en fait sans doute beaucoup d'autres que nous ne connaissons pas, et qui, au-dessus du déterminisme nécessaire pour régler la nature et pour servir de point d'appui à notre liberté, a réservé lui-même sa liberté toute-puissante, sa liberté de père, de pédagogue et de créateur. «Invoque-moi au jour de la détresse, et je te délivrerai ! » a dit Jéhovah. Fort de cette promesse qui proclame l'amour et postule la souveraine indépendance du maître de nos destinées, celui qui prie prend hardiment la position de confiance ; si j'ose dire, il prend au mot celui qui a fait la promesse et le provoque à l'action en jetant par sa requête, dans le plateau de la balance, tout le poids de la moralité de Dieu. « Dieu n'est pas un homme pour mentir ni un fils d'homme pour se repentir ! »

Et c'est ainsi qu'ont été obtenus dans tous les ordres, à travers les siècles, de véritables miracles de la part de Celui qui peut également répandre dans l'espace l'immensité des mondes et s'intéresser au moindre soupir de la moindre de ses créatures.

La prière de la foi est toute-puissante, parce qu'à notre place elle met Dieu.

Eh quoi, dira-t-on, vous croyez que toute prière est exaucée? Qu'il suffit de demander à Dieu quelque chose pour l'obtenir? N'avons-nous pas fait cent fois l'expérience du contraire?

Tout dépend de la façon dont on prie. La promesse d'exaucement est formelle, mais elle n'est pas inconditionnelle. Il s'agit de prier comme Jésus-Christ. Point d'égoïsme en Dieu : il n'exauce pas non plus l'égoïsme. Point de caprice en Dieu : il n'exauce pas non plus les caprices de notre plaisir. Point d'ignorance en Dieu : il n'exauce pas non plus la demande qui, par ignorance, va à l'encontre de notre bien ou du bien général. Si, après avoir prié en demandant n'importe quoi et dans n'importe quel esprit, nous ajoutons à notre requête ces mots : « Au nom de Jésus-Christ », comme une sorte de formule magique à la façon de : « Sésame, ouvre-toi ! » n'espérons pas recevoir quoi que ce soit du Seigneur.

La prière vraie, celle que Dieu exauce, est une attitude de l'âme croyante qui se prosterne devant lui en compagnie de Jésus-Christ. Et c'est ici la vertu suprême de la prière, qu'elle nous fait entrer dans la compagnie de Jésus-Christ. Elle nous place sous son influence, elle nous propose son imitation, elle nous ramène à lui sans cesse...

Or, plus on se tient près de quelqu'un, plus les rapports avec quelqu'un sont intimes et fréquents, et plus s'opère entre nous et ce quelqu'un le mystérieux rapprochement des cœurs... Et si ce quelqu'un est souverainement admirable, l'admirer, c'est déjà lui ressembler un peu; l'aimer, c'est s'identifier avec lui.

Cette loi des forces agissantes qui modèlent les âmes les unes sur les autres est la loi qui tous les jours façonne dans

le monde les personnalités, les familles, les races... C'est aussi la loi qui façonne les âmes d'hommes à l'image de Dieu. Lorsque, par la prière de la foi au nom de Jésus-Christ, elles se tiennent dans la compagnie de Jésus-Christ, dans l'invocation de sa puissance, dans l'admiration de sa vie, dans le rayonnement du magnétisme divin qui émane de sa personne, elles font de lui leur « âme intérieure ». Deux amis, à la longue, ne sont plus deux âmes, mais une âme double.

« Nous tous » écrit saint Paul, «qui contemplons comme dans un miroir la gloire du Seigneur, nous sommes transformés à son image.., et sa gloire devient la nôtre par l'Esprit du Seigneur... Ce n'est plus moi qui vis, c'est Christ qui vit en moi. »

Magnifique puissance de la prière chrétienne ! En nous faisant passer par Christ, elle nous attache à lui, nous identifie avec lui. Ce que nous demandons avec lui et par lui, nous arrivons à le voir sous l'angle où il le verrait lui-même, à le vouloir comme il le voudrait lui-même. Comme lui, nous abandonnons nos préférences d'un moment, nous sacrifions notre vie passagère aux intérêts éternels de la gloire de Dieu...

A chacune de ces attitudes intérieures, à ces dispositions de notre être intime répond une nouvelle mesure de l'Esprit que notre prière implore et qui répond à notre prière en sanctifiant notre volonté, jusqu'au moment où tout, en nous, gagné à la cause de Dieu, se range à l'obéissance de Dieu et s'exprime dans ce cri, couronnement de la carrière humaine de Jésus : «Père, non pas ma volonté, mais la tienne ! »

Il semble qu'en une telle prière, l'homme s'anéantit : au contraire, il se réalise. Il n'est plus seulement le possesseur de l'Esprit, il en devient l'organe. Il n'est plus seulement le co-héritier de Christ, il est le co-ouvrier de Dieu. Qu'est-ce à dire, sinon que Dieu, en tant que créateur de ce monde qu'il sauve, tire un accroissement d'énergie de notre obéissance à la foi. Abraham qui se met en route, c'est l'humanité ouverte à la religion rédemptrice. Saul de Tarse qui accepte l'apostolat, c'est l'Evangile de Christ implanté dans le monde romain. «Qui enverrai-je?» crie l'Eternel «et qui marchera pour nous?» — «Me voici!» dit l'homme qui a reçu l'Esprit. Et par cette réponse cet homme, exaucé de Dieu, à son tour exauce Dieu.

Ainsi sont dévoilées dans tout leur éclat la gloire de la Pentecôte, et la royauté qu'elle nous confère. Quel est le renoncement, quel est le labeur, quel est le sacrifice qui paierait trop cher une telle couronne?

D'ailleurs, il n'est plus temps de marchander : le prix de cette couronne a été fixé par celui qui nous l'a donnée. Le Fils de Dieu est mort pour nous la rapporter. La Pentecôte est l'exaucement de la croix. Adorons dans l'humiliation, dans la reconnaissance. Et puisque Dieu, par Christ, a exaucé le soupir des hommes, puisqu'il nous appelle, par la conversion, à la collaboration divine, demandons au Christ le Saint-Esprit afin de pouvoir à notre tour exaucer Dieu.

Que signifie donc cette prière, victoire suprême d'une vie de prière, exaucement définitif de toutes les prières, implorant l'effusion de l'Esprit?

Elle accomplit le désir d'affranchissement que nous avons

constaté au sein de la nature, qui s'exprime dans la loi de l'évolution et que l'apôtre Paul appelle « le soupir de la création ». Elle proclame le rétablissement de l'être charnel dans le règne spirituel, c'est-à-dire l'avènement de l'homme à une hauteur où toutes ses volontés de créature ignorante et contradictoire abdiquent et se dissolvent dans la volonté glorieuse du Créateur librement acceptée. L'attitude morale de sa prière qui ne demande plus que ce que Dieu veut, confère désormais à l'homme la maîtrise de l'Esprit et le fait participer à tous les triomphes du Verbe. Car dire : « Je veux ce que Dieut veut ! » c'est dire : « Ce que que je veux s'accomplira ! »

Le chrétien souffrira encore, mais des souffrances transfigurées qui achèvent dans son corps les souffrances du Christ vainqueur. Il ne sera plus la personne infirme, bornée, que le péché tourmente et que la fatalité plie et broie au gré de ses caprices. L'énergie spirituelle et sa vie transformée l'ont instauré dans la sainte liberté des enfants de Dieu.

Il lutte au sein de la nature, mais il ne lui appartient plus : il la domine de toute l'amplitude de l'Esprit. Ses douleurs ont leur but, ses efforts ont leur plan, ses erreurs leur certitude, ses prières leur exaucement.

Au sein du règne de la mort, qui va finir, il appartient à la vie ; il a la foi qui transporte les montagnes, parce qu'il a trouvé la méthode qui transmue les énergies spirituelles en forces agissantes dans le monde. Redevenu l'organe de l'Esprit-Saint dans le monde, investi à nouveau de la force divine pour la direction salutaire du monde, il est rétabli dans sa charge de roi de la création.



La vie régénérée.

Les paroles de Jésus nous ramènent sans cesse aux paraboles de la nature. Elles nous mettent en garde contre les abus du raisonnement, de la logique, et nous invitent à chercher la vérité dans l'observation des faits.

La question du salut est une question de vie ou de mort ; elle est, dans le monde moral, une crise de nature. Voilà pourquoi Jésus nous met en présence de la nature physique, de ses conditions, de ses révolutions, de ses métamorphoses, et nous avertit que, si nous voulons descendre en nous-mêmes avec quelques chances de profit, il faut éclairer nos ténèbres intérieures avec les lumières qui viennent du monde extérieur et de la révélation. « Regardez les lis des champs... Le semeur sortit pour semer... Si le grain ne meurt en terre, il ne porte pas de fruit... Je suis le cep et vous êtes les sarments... C'est au fruit qu'on connaît l'arbre... Il faut que vous naissiez de nouveau... »

Nous avons déjà indiqué, notamment à la fin de l'étude *Religion et Révélation,* l'étonnante solidarité des phénomènes dans le déploiement de l'énergie créatrice, qu'il s'agisse de

l'éclosion de la vie au sein de la nature ou de la régénération d'une âme dans le monde moral. C'est encore une comparaison attentive de ces deux domaines qui jette le plus de clarté sur ce qu'est, dans sa réalité, la vie régénérée.

Nous avons appelé l'éloignement de Dieu, l'éloignement du soleil de justice : l'hiver des âmes.

Dans le monde de la nature, c'est le changement d'atmosphère, c'est-à-dire le retour de la chaleur, qui ramène la vie en animant les germes maintenus dans l'inertie par le froid de l'hiver. Dans le monde moral et religieux, du moment qu'il y a hiver, c'est-à-dire inertie du germe spirituel dans l'atmosphère où l'homme déchu s'est constitué, il faut que l'initiative vienne du dehors, amenant avec elle le mouvement, la vie, la chaleur fécondante... le printemps spirituel. Il faut que Dieu fasse lever sur cette nature endormie le soleil de justice « qui porte la santé dans ses rayons. »

Mais comme ce germe, cette possibilité de vie, constitue le fond même de la nature morale d'un être libre, la chaleur vivifiante ne peut lui être envoyée d'une façon magique, car la passivité du sujet impliquerait ici une contradiction. Il fallait donc que, par une action lente, progressive, mettant en œuvre toutes les sources d'expérience et tous les éléments d'initiative dont l'homme naturel dispose dans la vie relative qu'il a réalisée, Dieu, si j'ose ainsi dire, amenât le germe à désirer le soleil.

Par l'attirance universelle du Père, par la préparation du salut au sein d'Israël, par la prédication des prophètes, l'âme humaine a été formée à la repentance : le germe est arrivé à désirer le soleil.

A ce désir, Dieu répond et sa réponse est Jésus-Christ.

Jésus est entré dans l'humanité pour la régénérer par l'Es-

prit. Il s'est présenté, lui, homme normal, créature spirituelle, telle que Dieu avait voulu tous les hommes. Fils de Dieu, il a le pouvoir de fonder une humanité nouvelle, en rendant à la créature l'accès à l'arbre de la Vie, c'est-à-dire le Saint-Esprit. Mais comme Dieu ne peut donner cet Esprit qu'à un être sans péché, un être qui trouve sa félicité dans la sainteté, Christ est le médiateur indispensable entre l'humanité pécheresse et Dieu qui possède l'Esprit.

Donc, vis-à-vis de Dieu, médiation nécessaire d'un Fils de Dieu. Il faut que Christ descende et se fasse homme.

D'autre part, comme l'Esprit saint, qui est la puissance morale par excellence, ne peut être donné que par voie morale, c'est-à-dire à des hommes qui ont librement fait choix de Jésus pour Maître et de la volonté de Dieu pour fin, Christ, fils de Dieu, doit paraître dans le monde dépouillé de tout attribut pouvant lui valoir des adhésions autres que les adhésions produites par la conviction de péché et le désir de réaliser le bien.

Donc, vis-à-vis des hommes, médiation nécessaire d'un Fils de l'homme. Il faut, si Christ descend, qu'il paraisse sous les traits du plus humble des hommes.

Enfin l'humanité, à laquelle il veut rendre l'Esprit, n'est point maîtresse de sa destinée. Le monde déchu a un prince : c'est Satan, et le prince de ce monde veille sur ses états. Une seule puissance est plus forte que lui : l'Esprit divin, c'est-à-dire le principe de vie et de liberté qui est en Dieu. Mais cet Esprit, qui nous est apparu au troisième chapitre de la Genèse comme respectant la personnalité de Satan dans l'univers, a pour loi de la respecter dans l'économie présente, sous peine d'anéantir les conditions morales du salut.

Christ devra donc venir, fils désarmé du possesseur légi-

time, sur une terre usurpée par le prince des ténèbres. Il vient, sans autre défense que son dévouement absolu à la cause du Créateur et à celle des créatures, appeller les hommes à la révolte contre l'esclavage de Satan. Mais le tyran le reconnaît sous l'humilité d'une apparence qui le voile aux yeux des hommes et fait trembler les démons : « Tu es le Fils de Dieu, tu es venu pour nous perdre !... » Il sent que, sur le terrain où Jésus s'est placé, son triomphe est certain, et que la terre, après avoir fait en Christ l'expérience de Dieu, donnera le sceptre du monde aux enfants de Dieu.

Satan se sent battu ; mais la sainteté même des intentions de Jésus lui fournit le moyen de faire expier sa victoire au Fils de Dieu...

Et ce sera la Passion.

La croix du Calvaire est donc le moment de la rédemption. Elle marque le point tournant de l'histoire des âmes et de l'histoire du monde. Dans la victime clouée sur le bois, Dieu, l'homme et Satan trouvent le dénouement du drame qui les avait mis en conflit.

Dieu, qui voit en Jésus portant sur la croix l'obéissance absolue dans la souffrance absolue, le chef d'une humanité en état de justice : Adam rentré triomphateur en Eden et groupant sa postérité autour de l'arbre de vie pour recevoir les dons et faire les œuvres de l'Esprit.

L'homme, qui voit en Jésus les contradictions de la nature humaine résolues, ses aspirations réalisées, et qui se donne au Sauveur, ravi par l'attrait de cette personnalité spirituelle où il retrouve dans leur perfection la beauté de la créature et la bonté du Créateur.

Le prince de ce monde, enfin, Satan, vaincu quand il tente, vaincu quand il menace, vaincu quand il torture, et

qui épuise ses forces rebelles en dressant la croix où se consomme, par la mort obéissante et innocente de Jésus, le triomphe de Dieu, l'affranchissement de l'homme et la condamnation éternelle du démon.

Après le drame du Calvaire, Dieu n'a plus rien à souhaiter ; l'homme, plus rien à demander ; Satan, plus rien à attendre.

Puisque Jésus apporte tout à l'homme, le tout de l'homme, est d'aller à Jésus.

Aller à Jésus ! Voilà bien la formule la plus rebattue, la moins approfondie et la plus injustement attaquée dans les milieux où la conversion n'est point un fait d'expérience.

Aller à Jésus, qu'est-ce que cela veut dire ?

Cela veut dire d'abord qu'on a entendu l'appel du Sauveur, dont toute la prédication tient dans ce mot : « Venez à Moi,... » et qu'on a l'intention d'y répondre.

Mais encore qu'est-ce, au sens biblique, qu'aller à Jésus?

Nous l'avons vu dans *Le drame de la liberté*, et nous avons marqué les étapes du chemin. L'humanité est allée à Jésus. Pour y aller, elle a passé par le travail ingrat sur une terre maudite, par l'effroi du démon, par l'effort moral au Sinaï, par l'appel à la conversion des prophètes ; elle s'est repentie dans le baptême de Jean ; elle a adoré avec les disciples le rédempteur mort et ressuscité ; elle a reçu le baptême d'Esprit de la Pentecôte, par lequel l'humanité, atteignant Christ, donnait au monde des chrétiens.

Voilà le chemin qui mène à Jésus. Le procès moral et religieux de l'individu ne saurait être différent de celui de l'espèce, puisque l'individu reproduit les caractères de l'espèce et n'est en somme qu'une humanité en raccourci. Il faut que la conscience de chaque homme refasse les expé-

riences de tous les hommes et que son cœur résume, dans la crise de sa vie intime, le drame entier de l'histoire.

Aller à Jésus, c'est donc, pour la créature déchue, reprendre pour son compte le chemin que l'humanité a marqué de son sang, de ses larmes et de ses victoires.

C'est avoir éprouvé le frisson du paradis perdu sous le coup des sentences divines, avoir réalisé la privation de Dieu, s'être senti abandonné dans la nuit d'une existence manquée et l'agonie de cette parole certaine : « Tu mourras ».

C'est avoir entrepris, dans la révolte d'une conscience qui ne veut point mourir, le combat inégal proposé par le Sinaï, de la Loi sainte et des forces humaines. « Fais cela et tu vivras... » — Je ne puis pas le faire et mes œuvres sont comme moi mortes dans mes péchés !

C'est, au milieu des menaces qui font trembler le pécheur, avoir entendu la prophétie parler de l'amour de Dieu, qui dit : « Je ne veux pas la mort du pécheur, mais sa conversion et sa vie... Revenez à moi et je reviendrai à vous... et je vous rendrai mon Esprit. »

C'est avoir reconnu, dans l'austère prédicateur du Jourdain, l'homme qui dit la vérité quand il s'écrie : « Race de vipères !... » et qui est vraiment le précurseur du salut en abaissant l'homme jusqu'au baptême de repentance.

C'est enfin saluer dans le jeune rabbi doux et humble de cœur, autre chose qu'un sage apportant des paroles divines ou qu'un bienfaiteur manifestant aux hommes une céleste charité ; adorer en lui l'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde, celui qui vient d'en haut pour sauver le monde et nous rendre, par un miracle de son amour, le Saint-Esprit de Dieu.

Il faut lui dire avec le jeune homme riche : « Que

dois-je faire pour hériter la vie éternelle ! » Avec l'aveugle : « Jésus aie pitié de moi ! » Avec Pierre : « Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant ! » Avec Thomas : « Mon Seigneur et mon Dieu ! » Il faut verser les larmes d'amour et de reconnaissance que la pécheresse versait sur les pieds du Maître et rester prosterné dans la poussière jusqu'à ce que lui-même nous ait relevé par ces mots : « Va en paix ! Tes péchés te sont pardonnés ! »

Dans toute cette éducation, où l'âme qui va à Jésus s'est assimilée l'œuvre divine en réalisant en soi tous les moments de l'histoire rédemptrice, la grâce, qui est la providence des âmes, choisit ses moyens d'actions et enchaîne les événements comme il lui plaît. Ici, c'est par l'épreuve, là, par la crainte, ailleurs, par la prédication de l'amour de Dieu, ou l'émotion causée par la beauté et les souffrances du Fils de l'homme, que le pécheur s'est senti attiré vers la croix et a commencé le travail intérieur qui devait l'amener jusqu'à Jésus.

Ce qu'il importe de maintenir, c'est que, par quelque endroit du cycle d'expériences que commence l'éducation d'une âme, elle doit, pour être prête à recevoir le Saint-Esprit, avoir parcouru le cycle tout entier.

Si ce n'est pas la détresse du péché qui l'a amenée à saisir l'amour rédempteur, il faut que la prédication de l'amour rédempteur la ramène jusqu'au sentiment de sa faute et de sa perdition. La grâce succède à la loi mais ne l'efface point. Ce n'est pas le péché de quelques-uns, c'est le péché de tous qui a cloué Jésus sur le bois ! Malheur à celui que la séduction d'un christianisme aimable, émouvant et facile a préservé du labeur salutaire de monter avec Christ le chemin de la croix ! Pour pouvoir communier avec Christ, sa joie et sa victoire, il faut d'abord avoir communié avec Christ, sa douleur et son sang.

Ainsi, dans l'œuvre de la régénération, c'est la grâce qui prend l'initiative. Que l'âme qu'elle invite soit dépouillée de toute justice propre, tourmentée par le sentiment de son indignité et de son impuissance, orientée vers Dieu par ses regrets, ses désirs... A l'impulsion de la grâce, elle répondra par la prière. Une âme sollicitée par la grâce est libre de ne pas prier. Si elle ne prie pas, l'action de la grâce est vaine. Si elle prie, Dieu, qui n'attendait que sa prière, lui répond par l'envoi de son Esprit, et sous l'action de cet Esprit, la régénération a déjà commencé.

Qu'est-ce donc que la régénération ?

Quand le premier soleil du printemps réchauffe la terre de ses rayons, !a nature engourdie tressaille et se sent pénétrée d'effluves créatrices. Il semble qu'elle ait entendu la parole de résurrection : « Réveille-toi, toi qui dors, et te relève d'entre les morts!..» C'est l'heure décisive où, dans les entrailles du sol, s'accomplit le drame de la vie.

Toute graine mal mûre ou portant une tare quelconque, est envahie par un frisson corrupteur sous l'action de la chaleur vivifiante ; et les ferments de dissolution qu'elle portait en elle, déployant leur énergie, livrent bataille contre la semence mauvaise et l'anéantissent dans le sillon. Ainsi, dans le monde moral, les appels de la grâce deviennent « une odeur de mort» pour ceux qui n'écoutent pas l'Evangile avec « un cœur honnête et bon ».

Mais toute semence saine et préparée pour le printemps sent au contraire sourdre en elle des puissances inconnues. Sous l'appel mystérieux qui la pousse vers la lumière, elle se dépouille de tout ce qui constituait sa vie morte, sa vie

dans les ténèbres. Déployant toutes les énergies que le soleil lui envoie en même temps qu'il les féconde, et dont la possibilité dormait en elle, elle met au dehors son germe, développe ses bourgeons, qui sont à la fois le produit de la vie et des appels à la vie ; et, par une fusion toujours plus complète et plus riche des puissances qui sont en elle et de l'énergie créatrice des rayons solaires, elle achève de réaliser sa destinée en apportant au monde sa gerbe de fleurs et de fruits.

Le monde de la nature n'est qu'une parabole sublime du monde de la grâce. Et si Dieu nous a placé dans la nature, c'est pour que notre intelligence puisse trouver dans la contemplation et dans l'expérience de la vie matérielle le secours dont elle a besoin pour s'élever jusqu'à lui. La nature est une éducatrice et l'on peut dire d'elle, si l'on veut regarder et comprendre, ce que saint Paul disait de la Loi : « Elle est un pédagogue pour nous mener à Christ. »

Si la petite graine avait conscience des choses merveilleuses qui se passent en elle sous l'action de la chaleur qui semble d'abord la dissoudre, elle comprendrait, dans la crise du sillon, cette parole appliquée par Jésus à son œuvre rédemptrice : « Si le grain de blé qui tombe en terre ne meurt, il reste seul ; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruit... Celui qui aime sa vie la perdra, et celui qui hait sa vie dans ce monde la retrouvera ».

Et si ce grain, ayant accepté de mourir à sa vie précaire, sa vie naturelle de grain, pour s'abandonner à l'action vivifiante de la chaleur qui le poussait vers des destinées inconnues, pouvait se voir transformé en plante chargée de fleurs et de fruits, il dirait, se souvenant de sa vie dans le sillon, faite d'impuissance et d'obscurité : « Ce n'est plus moi qui vis, c'est le soleil qui vit en moi ! »

Tout ceci suffit pour expliquer ce que la Bible nous enseigne sur la nature de la régénération. Toutes ces comparaisons, de soleil, de semence, de sillon, de fleur et de fruit, de ténèbres et de lumière, de mort et de vie, la Bible nous les fournit éparses dans ses récits et ses paraboles. Il suffit de les réunir et de les ordonner pour avoir de la vie en Christ une idée complète et précise.

Notre âme est une semence de vie, perdue dans les ténèbres du péché comme la graine dans les plis obscurs du sillon. Le règne du péché, c'est l'hiver des âmes. Tous les germes sont là, toutes les possibilités de vie. Dans ce cœur engourdi sous son enveloppe de chair, il y a toutes les conditions nécessaires pour amener un jour, en floraison superbe, l'épanouissement de toutes les vertus dans la lumière de Dieu... Mais voici, il fait nuit et il fait froid ; et dans cette nuit, l'homme s'égare ; et dans ce froid, les énergies de l'homme sont amorties, paralysées. Si les choses restent ce qu'elles sont, l'humanité naîtra, vivra, mourra sans s'être seulement doutée de ce qu'est la destinée d'un homme.

Mais que le soleil de la grâce se lève sur cette nature endormie ; que le mot créateur retentisse : « Réveille-toi, toi qui dors et te relève d'entre les morts, et Christ t'éclairera ! » Aussitôt, un frisson de vie parcourt les âmes et leur révèle des puissances inconnues. Ceux qui se tenaient dans l'ombre de la mort voient se lever une grande lumière. A l'hiver qui retenait toute vie dans son germe, succède le printemps spirituel, qui fait déborder partout la sève et met partout la joie et l'abondance. C'est encore ce monde et pourtant tout est transfiguré. C'est encore moi et pourtant ce n'est plus moi ! Le ciel rayonne sur la terre, et du sein de la nouvelle humanité s'élève un cantique d'actions

de grâces : « Béni soit Dieu, le Père de notre Seigneur Jésus-Christ, qui, dans sa grande miséricorde, nous a régénérés pour une espérance vivante, par la résurrection de Jésus-Christ d'entre les morts ! »

Comment décrire les expériences de l'homme qui a passé des ténèbres à la lumière par la grâce de Jésus-Christ ? qui, après avoir connu la vie manquée du pécheur livré à ses seules forces, a trouvé la paix et la puissance dans la communion de Jésus-Christ ; de l'homme qui, après s'être senti coupable et perdu, se sent aimé et pardonné, et peut résumer toute sa vie, désormais vivante, dans le cri sublime de Pascal : « Joie, joie, pleurs de joie ! »

Cet homme-là, qu'il soit prospère ou éprouvé, savant ou ignorant, qu'il ait été dans sa vie passée honoré ou méprisé entre tous les hommes, cet homme-là vous tiendra invariablement le même langage : « Je sais bien une chose, c'est que j'étais aveugle et que maintenant je vois ! j'étais égaré et je suis orienté ; j'étais malheureux et je suis heureux ; j'étais faible et je suis fort ; j'étais condamné et je suis pardonné ; j'étais mort et je vis ! D'un mot, toutes choses ont été faites nouvelles pour moi, pensées, affections, volonté, la loi même de mon être !... puisque la loi de l'Esprit de vie en Jésus m'a affranchi de la loi du péché et de la mort. »

Toute la preuve scientifique de la vérité de l'Evangile est dans cette invariable attestation, et c'est bien dans la plénitude de son sens qu'il faut prendre la parole par laquelle saint Paul définit le régénéré : « Si quelqu'un est en Christ, il est une nouvelle créature. Les choses anciennes sont passées ; voici, toutes choses sont devenues nouvelles. »

« En Christ, nouvelle créature... »

Il n'y a donc, spécifiquement, plus rien de commun entre l'homme régénéré et tel autre, qu'il coudoie tous les jours

et qui est peut-être hiérarchiquement son supérieur dans le poste de combat social ou ecclésiastique ; rien de commun entre les rachetés de Jésus-Christ et ceux que la grâce n'a pas touchés, foule d'âmes sincères, de caractères nobles, d'esprits convaincus qui constituent l'élite de l'humanité naturelle... qui peuvent avoir des qualités admirables et la plus utile activité, mais qui n'en sont pas moins les héros d'une cause vaincue : la cause du salut par les œuvres.

Aussi bien, nous n'avons pas à les juger. Et quand nous les jugeons, il nous arrive souvent de les trouver très sincèrement supérieurs à tel chrétien dont la régénération est aux prises avec un « vieil homme » peu intéressant, peu sympathique... Il y a des tempéraments ingrats, même pour le Saint-Esprit.

Mais cela ne change rien au fond des choses. La Bible nous oblige de confesser qu'entre la plus riche individualité de l'humanité ancienne et la plus pauvre individualité de l'humanité nouvelle et spirituelle, il y a un abîme : l'abîme qui renferme tous les trésors de grâce et de vie apportés dans le monde par le sacrifice de Jésus et l'action du Saint-Esprit. Abîme que le Seigneur lui-même désignait par ces mots significatifs : « Qu'êtes-vous allés voir au désert ? Un prophète ? Oui, vous dis-je, et plus qu'un prophète... Parmi ceux qui sont nés de femme, il n'est point de prophète plus grand que Jean-Baptiste ; cependant, le plus petit dans le Royaume des cieux est plus grand que lui. »

« Ce qui est né de la chair est chair et ce qui est né de l'Esprit est esprit, » a dit encore Jésus, marquant dans une autre circonstance la différence spécifique entre le régénéré et l'irrégénéré.

Sortir de ce terrain d'appréciation serait sortir du champ éclairé par la lumière de la révélation biblique et usurper la

place de Dieu, lequel, possédant seul tous les éléments d'informations, connaît seul la valeur réelle et le mérite intrinsèque d'une créature humaine.

« Nouvelle créature, en Christ... »

L'expérience individuelle du chrétien corrobore toutes les affirmations de l'Ecriture en lui révélant que sa régénération s'avance et s'accomplit dans la mesure même où ils se tient plus étroitement dans la communion de son Sauveur.

Le premier pas dans sa carrière de nouvelle créature n'a-t-il pas été la nouvelle naissance, la conversion, c'est-à-dire une décision pour Christ ? Cette décision s'est manifestée d'abord par le baptême d'eau ou de repentance, symbole de sa mort volontaire à la vie de la chair. « Notre vieil homme a été crucifié avec Christ... Nous sommes ensevelis avec lui dans sa mort... »

Dès lors, et par cette divine assistance, commence la croissance du nouvel homme, « qui se renouvelle dans la connaissance, selon l'image de celui qui l'a créée. »

Cette croissance, saint Paul nous la présente comme une spiritualisation progressive de la créature qui s'identifie graduellement avec son Sauveur, au point de devenir « une seule plante avec lui. »

L'image de Dieu est retrouvée. Bien mieux, elle est réalisée dans une nouvelle humanité devenue participante de la nature divine. L'éducation de l'homme, que Dieu voulait accomplir dans la paix de l'Eden, s'est accomplie à travers ses propres souffrances et les souffrances de Jésus-Christ... Elle s'est accomplie pourtant et le but de la création est atteint.

Mais au lieu de raconter la gloire du Créateur et celle de la créature, elle raconte la gloire du Créateur seulement et sa miséricorde adorable, dont l'œuvre dans l'histoire nous

apparaît maintenant comme une chaîne immense qui descend de Dieu et qui remonte à Dieu en ramassant l'homme au passage.

Il faut conclure.

De tout ce qui précède, il résulte que l'homme régénéré, c'est l'homme rendu à sa dignité première et à ses ressources premières.

Son intelligence est restaurée. Il sait d'où il vient, où il va, ce qu'il faut à l'homme, ce que commande l'honneur de Dieu. Ce qu'il appelle bien est véritablement le bien, et mal, véritablement le mal.

Son cœur est restauré. Les choses auxquelles il met son affection sont celles qui élèvent l'homme et conduisent à Dieu. Il a compris que le chemin qui mène au cœur du Père passe par le cœur des frères. Tout ce qui est charitable, noble, vrai, l'attire, le passionne, et nul ne sait aimer comme il aime.

Sa volonté est restaurée. Quand il travaille pour la gloire de son Maître et pour le bien de l'humanité, ses énergies, fécondées par le Saint-Esprit, peuvent atteindre un degré de patience, de résistance, de hardiesse, d'héroïsme que les seules forces humaines ne connaissent pas et qui faisaient dire à saint Paul : « Christ vit en moi.... Je puis tout par Christ qui me fortifie. »

Encore faut-il ajouter que le secret de sa force est avant tout dans l'homogénéité de sa nature restaurée et dans l'unité d'élan qui ligue toutes les puissances de son être : intelligence, cœur, volonté, vers un but unique qui est Dieu.

L'homme régénéré est donc l'homme normal, rétabli dans la solidarité de ses frères et de son Père qui est aux cieux.

Je vois à ce fait deux conséquences :

La première, c'est que l'homme régénéré est dépaysé dans un monde où il représente l'ordre au milieu du désordre, le vrai au milieu du faux, le bien au milieu du mal, la foi au milieu de l'incrédulité, le Royaume de Dieu dans les états du prince de ce monde.

La seconde, c'est que l'homme régénéré, orienté sur l'origine de la déchéance humaine et sur le pourquoi de la misère où gémissent la nature et les hommes ; ayant au cœur la flamme de l'amour véritable, la passion du bien et la jalousie de l'honneur de Dieu ; enfin possédant la puissance d'en haut pour accomplir des œuvres aussi grandes que celles de son maître, doit se considérer comme le témoin de la vie de Christ et l'instrument de la restauration universelle. L'homme normal ne peut se reposer que dans une humanité normale, au sein d'un monde normal.

J'ai dit que le régénéré était dépaysé dans ce monde. Qu'il le sente, mais que ce ne soit pas pour mépriser le monde, car il est lui-même du monde ; il est sorti des entrailles de la nature ; il ne doit ce qu'il est devenu qu'à un miracle de l'amour divin. Mépriser le monde serait pour lui battre le sein de sa mère, et mériter que Dieu le fuie pour avoir ramené l'égoïsme et l'orgueil dans une humanité où tout doit être reconnaissance et amour.

« Je ne te demande pas de les ôter du monde, » avait dit Jésus à son Père, et, le lendemain même, « l'agneau de Dieu qui ôte le péché du monde » montrait à ses disciples comment on doit aimer le monde, en se laissant lier, martyriser, clouer sur une croix, avec les bras ouverts comme pour embrasser le monde et l'emporter à Dieu.

« Ayez les mêmes sentiments que Jésus-Christ a eus » dit saint Paul. Comme Christ s'est donné pour régénérer l'humanité en lui apportant le Saint-Esprit, le régénéré doit aussi considérer sa nouvelle naissance comme un ferment de vie au sein de l'humanité. « Nul ne vit pour soi-même... » Nul n'est sauvé pour soi-même. Le but de la régénération de l'individu, c'est la régénération de l'espèce et celle de la création tout entière, cette création asservie malgré elle, qui gémit et soupire après le renouvellement de toute chose et qui attend avec une ardeur anxieuse le rétablissement de sa gloire première, dans la révélation des enfants de Dieu.

Mais cette création, cette espèce humaine, au sein desquelles les chrétiens doivent être les agents de la régénération en aimant comme Christ, en luttant comme Christ et s'il le faut en souffrant comme Christ, par quels moyens les atteindrons-nous ? Par la méthode de Christ, cette méthode qui est allée à la société par l'individu et à l'individu par le changement de son cœur ; qui n'a pas proclamé : « L'esclavage est une iniquité, abolissez-le ! » mais qui a aboli l'esclavage en donnant à l'esclave et à l'homme libre le pouvoir de s'aimer en Dieu comme des frères.

Le travail des régénérés ? La Bible nous enseigne qu'il doit consister non à améliorer, à corriger les conditions actuelles de la société anormale, pécheresse, impuissante, — ce qui serait la légitimer en soi, lui reconnaître la possibilité de restauration avec les éléments et les sentiments dont elle dispose, — mais à présenter au monde dans leur personne, à lui annoncer, à s'efforcer d'organiser dans son sein une société nouvelle, possédant les principes et les puissances nécessaires à la réalisation du bien.

Il n'est en somme, ici-bas, qu'une hérésie à laquelle toutes reviennent : celle qui consiste à croire, faire croire ou à

laisser croire que l'humanité en état de déchéance peut réaliser le bien, que « la chair et le sang » peuvent hériter le Royaume de Dieu, que ce qui est né de la chair peut devenir esprit. On veut régénérer la société ? On trouve ce devoir généreux, impérieux, sublime ? Oui, certes ! et nous sommes ici-bas pour cela, puisque notre Sauveur Christ est mort pour régénérer la société et pour faire fleurir sur une terre désolée par les épines, le printemps spirituel.

Mais qu'est-ce donc que le printemps ? Et que dirait-on d'un homme qui, au plus fort des frimas, ferait teindre en vert les arbres de son jardin pour se donner des horizons printaniers ? Non, le printemps, c'est la fête de la Vie, et la vie, c'est un rayon du soleil descendant sur chaque grain, chaque bourgeon, brisant l'écorce, échauffant le germe, poussant les feuilles au dehors et faisant de ces individualités mortes des individualités vivantes dont l'épanouissement collectif fait le printemps.

Je me trouvais, un soir d'été, sur l'un des promontoires qui dominent le lac Léman. La lune brillait au ciel et déroulait à mes yeux la nature comme un merveilleux décor. Le lac et son miroir, le relief des montagnes ; au fond, les glaciers blancs sous leur écharpe de brume ; vers la rive, les prés, les moissons, le village ; à mes pieds, je pouvais compter les galets, les brins d'herbe. J'admirais cette féerie de la lumière quand je m'aperçus tout à coup que le lac ne portait point de barques, que les glaciers étaient pâles comme des suaires, que les moissons étaient sans moissonneurs, que le village était endormi ; dans les arbres, point d'oiseaux; sur les brins d'herbe, point d'insecte, dans l'air, point de bourdonnement. Je regardai les fleurs et je vis qu'elles étaient fermées ; un frisson m'envahit et je rentrai.

Le lendemain matin, je revins à mon promontoire. C'était le même lac, les mêmes champs, les mêmes neiges éternelles, mais l'astre du jour avait remplacé l'astre des nuits. Et les glaciers avaient des lueurs d'aurore, le lac fourmillait de bateaux, les moissonneurs chantaient dans les blés, la rumeur du travail montait avec les fumées bleues du village ; l'oiseau volait au buisson, l'insecte d'or dansait dans la lumière, les fleurs épanouies exhalaient leur senteur dans la brise du matin ; partout du mouvement et de joyeux murmures... C'était la nature réveillée qui menait dans le cortège de la vie le grand triomphe du soleil.

Et c'est parce que, depuis que le monde est monde, les hommes ont observé cela, que la science établit une différence, non de degré mais d'espèce, entre le clair de lune et le rayon de soleil.

Ainsi en est-il dans le monde des âmes.

Par le côté humain, toutes les religions se ressemblent. Partout où l'on prie, où l'on pleure, où l'on tend des mains suppliantes vers la divinité qu'on implore, les âmes sont sœurs. Et c'est pourquoi je me sens le frère de tous les adorateurs sincères, quel que soit le nom sous lequel ils adorent Dieu.

Mais, par le côté divin, les religions des hommes et la religion du Christ diffèrent comme le jour et la nuit. J'admire en Bouddha, en Zoroastre, en Confucius, dans les Védas, des reflets sublimes de la lumière de Dieu, reflets qui peuvent jeter sur la nature humaine de merveilleuses clartés, mais qui ne réveillent pas !

Pour réveiller la nature, il faut le rayon créateur ! Christ seul, parce qu'il vient droit de Dieu, apporte le rayon qui dissipe la nuit de l'intelligence, qui réveille l'énergie de la conscience, et qui met la paix dans le cœur. Christ seul,

parce qu'il nous rend l'Esprit de Dieu, a fait descendre dans nos corruptions et nos misères le rayon qui porte avec lui la santé et la joie.

Christ, Christ est le soleil des âmes ! Et c'est pourquoi l'histoire nous montre à travers tous les siècles l'humanité régénérée par l'Esprit saint qui mène, dans le cortège de la vie, le grand triomphe de Jésus-Christ.

Et le printemps social ne viendra pas autrement.

Sur les pas des héros de la vie spirituelle, Moïse, Esaïe, saint Paul, François d'Assise, Luther, Oberlin, se sont formées, dans le passé, les sociétés renouvelées.

Prenons donc garde de parler et d'agir comme des chrétiens qui savent que la régénération du monde ne peut passer par un autre chemin que par le chemin du Calvaire, et qu'elle est contenue en germe dans l'âme vivante d'un homme né de nouveau. Prenons garde ! Tout ce qui relève le vieil homme abaisse l'homme nouveau ; tout ce qui affirme le vieil homme nie l'homme nouveau ; tout ce qui absout le vieil homme condamne l'homme nouveau ; tout ce qui se fonde sur le vieil homme ôte tout fondement à l'homme nouveau !

C'est ou l'un ou l'autre qui est à la base de tout. Il faut choisir ! Il faut savoir si la statue a des pieds d'argile, car si ses pieds sont vraiment d'argile, en ciseler le bronze ou en polir l'argent ne changera rien à la statue : il faut l'abattre et recommencer.

Cessons donc de nous agiter stérilement dans ces conceptions contradictoires ! Cessons d'être, dans la pratique, de ceux qui, tout en prêchant l'Evangile, mettent le vin nouveau dans les vieilles outres, et la pièce neuve au drap vieux. Réclamons l'outre neuve, déployons le drap nou-

veau ! Ce sera revenir à la réalité des faits, à leur simplicité, à leur vertu aussi, car notre prédication redeviendra une bonne nouvelle ; elle ne consistera plus à déblatérer contre un état de choses que rien de ce qui est du monde ne peut modifier, mais à proclamer le remède.

Proclamer le remède ! C'est se distinguer, par une prédication positive et féconde, des discours négatifs et sentimentaux des prêcheurs de réformes. C'est mettre le doigt sur la plaie, remuer la conscience de ceux qui souffrent et forcer l'attention des hommes.

Que dis-je ? Proclamer le remède, c'est forcer l'attention de Dieu ! Car Dieu a attaché des promesses à ce remède et il n'attend, pour donner sa puissance promise, que de voir ses enfants en état de la recevoir et décidés à la mettre en œuvre.

Avoir une attitude qui force l'homme et qui force Dieu, c'est être, à la lettre, « l'imitateur de Jésus-Christ ».

Dans la Bible, les données de la révélation, la philosophie de l'histoire, l'expérience de l'enfant de Dieu unissent leurs voix pour crier avec le sage de l'ancienne alliance : « *Vœ soli !* »

« Malheur à l'homme seul ! » A l'homme qui entreprend avec ses seules forces de vaincre ses illusions malheureuses, ses affections déréglées, les défaillances de sa volonté, et de trouver la paix de son âme.

« Malheur à l'homme seul ! » A l'homme qui entreprend de corriger l'homme par l'homme, de jeter l'ancre au fort de la tempête dans le sable mouvant des pensées ou des sentiments humains et qui va briser ses forces contre l'écueil où sombrent les plus nobles causes et les plus fiers génies, l'égoïsme individuel et social.

Vœ soli ! C'est le mot écrit par Maine de Biran à la dernière page de son journal intime où s'épanche la plainte de sa grande âme, éblouie par la vue de l'idéal chrétien mais rebelle au pardon qui lui eût assuré la force de l'atteindre.

Vœ soli ! C'est le cri de saint Paul décrivant l'impuissance de l'irrégénéré : « Malheureux que je suis ! Qui me délivrera de ce corps de mort ? » — Qui ?... — « Grâces soient rendues à Dieu par Jésus-Christ notre Seigneur... en qui j'ai été affranchi par la loi de l'Esprit de vie ! »

Que la prédication du *Vœ soli* soit la nôtre ! Alors, devenus apôtres de la régénération par la grâce de Jésus-Christ et par l'œuvre de l'Esprit saint, comme les jéhovistes de l'ancienne alliance préparaient le berceau du Christ crucifié, nous préparerons, nous hâterons sur la terre le retour du Christ glorifié ! Et si la réforme sociale, la régénération de l'humanité peut ici-bas s'accomplir quelque part, elle se fera où nous serons.





De l'autre côté du tombeau.

« Bleus ou noirs, tous aimés, tous beaux,
Ouverts à quelque immense aurore,
De l'autre côté des tombeaux
Les yeux qu'on ferme voient encore... »

Que voient-ils ?

Le poète ne le sait pas. Nul n'est revenu d'outre tombe pour nous raconter l'au delà. La mort, cette grande éteigneuse, besogne dans la nuit. Elle vient sans parler, et emporte sa proie sans projeter de lumière sur l'inconnu qui nous étreint toutes les fois que nous franchissons le seuil d'un cimetière.

Ce que les hommes ont imaginé pour bercer leur douleur et tromper leur soif de connaître n'est que fiction ou divagation.

La Bible, seule source de vérité qui descende vers nous du pays de la Vie, parle d'élus et de réprouvés, mais ne nous dit pas ce qu'ils sont, ce qu'ils font ; elle n'a pas d'enseignement sur la vie future.

L'Hébreu ignore la félicité céleste. Ses prophètes, absorbés tout entiers par l'établissement du Royaume de Dieu sur la terre, ne parlent à Israël que de bénédictions et de ruines temporelles. Dans le style de l'Ancien Testament, jusqu'à l'exil à Babylone : « Retire ma vie de la fosse » signifie : « Ne permets pas que je sois tué par mes ennemis. » L'âme, c'est la vie terrestre.

Jésus-Christ affirme la vie à venir et les rétributions éternelles. Il en dit assez pour nous avertir sur l'importance de nos déterminations ici-bas, mais pas assez pour nous instruire sur ce qu'est la vie de l'autre côté du voile qui nous sépare de l'éternité. Les choses qu'il nous laisse ignorer, relativement à la vie future, nous empêchent de voir comment on peut mettre d'accord les quelques allusions qu'il y fait.

Il parle du Jugement dernier, et dit que les croyants ne viendront pas en jugement. Il parle des morts comme de ceux qui dorment, et nous dit qu'Abraham a vu son jour et s'en est réjoui. Il parle de résurrection finale et dit : « Quiconque croit, *a* la vie éternelle... *Aujourd'hui* tu seras avec moi dans le Paradis. » Ses instructions divines ne sont pas pour satisfaire notre curiosité, mais pour aiguillonner notre foi.

Les disciples n'ont pas imité la réserve du Maître. Dans leur désir d'exhorter, de consoler, de systématiser, ils ont soulevé pieusement un coin du voile. C'est ainsi que Paul nous parle du troisième ciel, et de l'abîme, et de la transformation des corps, et de la trompette du jugement. Pierre, des esprits en prison et de la prédication souterraine du Christ. Jean, du millenium, de l'Antéchrist, de la seconde mort, des nouveaux cieux...

Dans toutes ces descriptions de l'au delà, où les apôtres

se meuvent au milieu des mystères, on sent que leur pensée est soutenue, alimentée par leurs souvenirs du judaïsme autant que par les clartés de la révélation. Dans tout ce qu'ils disent pour essayer de nous décrire ce que Jésus ne nous a pas enseigné, leur attente du retour prochain de Jésus sur la terre joue un rôle prépondérant. Or ce retour ne s'est pas effectué, ce qui nous montre assez qu'il ne faut pas confondre leurs aspirations personnelles et leurs visions d'avenir, avec la vérité révélée pour notre salut. Ils ont ardemment cherché, ils ont beaucoup entrevu ; leurs tâtonnements et leurs images ont édifié l'Eglise primitive et nous édifient encore : mais vouloir préciser d'après eux, c'est s'exposer à tâtonner d'après des tâtonnements, à peindre d'après des images, c'est-à-dire, en définitive, s'exposer à la fantaisie.

La gravité du sujet commande ici la sobriété. La plus sûre méthode pour éviter les chances d'égarement quand on veut parler de la vie à venir, c'est de s'en tenir strictement aux déclarations de Jésus et aux paraboles de la nature. Aux paroles, pour mettre une barrière à notre imagination ; aux paraboles, pour féconder notre intuition religieuse.

Pour comprendre les paroles de Jésus, il faut se souvenir qu'elles ont un fondement philosophique, et que ce fondement est la philosophie non des Grecs, mais des Hébreux.

Pour les Grecs, la matière et l'esprit sont deux substances éternelles. L'homme est corps et âme. Le corps est la prison de l'âme ; après la mort, il retourne à la matière. L'âme est, au contraire, une individualité immortelle. L'immortalité essentielle de l'âme a pour conséquence la félicité éternelle des justes et la punition éternelle des méchants.

Chez les Hébreux, ce dualisme métaphysique n'existe pas.

Il n'y a qu'un dualisme moral : l'homme qui est chair, Dieu qui est esprit. Le corps est l'expression de l'individualité. L'âme est inséparable de son enveloppe corporelle ; c'est pourquoi, dans cette philosophie, il est toujours question de résurrection et non pas d'immortalité. L'homme n'a pas la vie en lui-même. La résurrection, qui dépend de la volonté de Dieu, assure la félicité des justes, mais n'entraîne pas la nécessité d'un supplice éternel pour les méchants. Ce qui se fait sans Dieu n'a point de réalité, ce qui se fait hors du plan divin, n'a point de durée. Dieu seul est grand, voilà le premier mot de la révélation et voici le dernier : Dieu tout en tous.

Fondées sur ce principe, que nous apprennent les paroles de Jésus relativement au sort des réprouvés?

Parmi les théories courantes, la plus ancienne et la plus répandue est celle des *peines éternelles*. Elle n'a aucun fondement dans la Bible. Les deux principales paroles de Jésus sur lesquelles on l'appuie ne la renferment point et même la contredisent.

Le texte de Matthieu 25 ne dit pas : « Ceux-ci s'en iront aux peines éternelles », mais « au châtiment éternel », et le mot grec ici employé renferme en premier lieu l'idée de retranchement. Sa racine signifie élaguer, émonder, couper. Le sens de ce passage est donc : « Ceux-ci seront retranchés pour toujours. »

Le passage de Marc 9 : « Leur ver ne meurt point et leur feu ne s'éteint point », est une citation d'Esaïe où il est question non d'êtres immortels éternellement dévorés par le ver et par le feu, mais de cadavres jetés par-dessus le rempart et que le ver et le feu sont destinés à détruire. C'est la

destruction, l'anéantissement inévitable. Tirer d'un texte comme celui-là l'idée d'un supplice éternel, c'est prêter à l'objet détruit les qualités du destructeur, et conclure du fait qu'un destructeur ne sera pas troublé dans son œuvre de destruction, à l'idée que l'objet à détruire ne sera jamais détruit ; c'est-à-dire juste le contraire de ce qu'enseigne l'expérience et de ce que veut le bon sens.

Une autre théorie qui se recommande par les sentiments généreux qui l'inspirent, c'est la théorie dite *du salut universel*. D'après elle, tous les humains sont destinés à entrer un jour dans la gloire éternelle. Comme le péché est entré par un seul homme dans le monde et que tous ont péché, la grâce est entrée par un seul et tous y auront part.

On voudrait pouvoir s'abandonner à ce dogme de l'universelle bienveillance, encore qu'il ne soit point sans défauts au point de vue philosophique. Mais ici de nouveau les paroles de Jésus nous commandent de ne pas nous avancer trop. N'a-t-il pas distingué constamment parmi les hommes ceux qui vont vers la vie et ceux qui s'en éloignent ? N'a-t-il pas parlé d'une attitude morale qui constitue un péché irrémissible ?

La parole qui me paraît trancher la question est sa déclaration au sujet de Judas : « Mieux vaudrait pour cet homme ne jamais être né. » Si tout homme, quels que soient ses péchés et la durée des châtiments qu'il est appelé à subir, aboutit finalement à l'éternité bienheureuse, il est impossible de dire d'un homme quelconque : « Mieux vaudrait pour lui n'être jamais né. » Ce serait dire qu'il y a plus d'infortune à souffrir un châtiment préparatoire que de bonheur à entrer dans la gloire éternelle. Le ciel ne serait plus le ciel.

Reste la théorie populaire qu'on nous présente au nom de la justice, au nom de la logique, celle de l'*anéantissement*. La créature, dit-on, n'a pas demandé à venir à la vie : Dieu ne peut sans injustice la lui imposer éternellement. Il est naturel que tout homme qui s'est fixé dans le règne animal et qui n'a pas demandé à en sortir subisse le sort de l'animalité. Il s'est donné à l'existence terrestre, il disparaît avec elle; quand ses forces sont épuisées, comme la bête, il se couche pour mourir.

Cette théorie que le matérialisme patronne et qui le rassure, est très logique en effet. Mais la vie se moque de la logique, et les paroles de Jésus interviennent ici encore pour jeter une lumière redoutable sur notre chemin. Par ses paraboles comme celles des talents, de la robe de noce, des vierges folles, le Maître nous enseigne que la vie de la personnalité humaine ne s'achève pas en même temps que la vie du corps. Il nous montre, dans des scènes tragiques, que l'être humain survit de l'autre côté du tombeau, qu'il a conscience de lui-même, qu'il éprouve des regrets stériles, regrets qui le portent aux suprêmes détresses, à la rage du désespoir.

Pour croire que la vie humaine, quelle qu'elle soit, finit à la tombe, il faut déchirer tout l'Evangile.

Les principales clartés données par Jésus sur les réalités éternelles se trouvent dans son discours sur le pain de la Vie. Il y reprend l'enseignement de la révélation hébraïque, se donne lui-même comme le pain de la Vie et se pose pour tout homme comme l'unique aliment de la vie éternelle.

L'Ancien Testament avait placé au seuil de ses révélations

l'arbre de la Vie. L'humanité s'en est détournée et Dieu lui a dit : « Tu mourras. »

Au seuil de la nouvelle alliance, Jésus se présente lui-même comme le pain vivant. Il dit à sa génération : « Qui se nourrit de moi vivra par moi. » Ceux qui le repoussent se refusent du même coup la vie éternelle.

Ainsi Jésus dénonce dans son discours l'existence de deux humanités : celle qui vient à lui et à laquelle il donne la vie éternelle, et celle qui ne reçoit point de lui sa nourriture, qui ne se met point en communication avec la source de la vie et qui se trouve réduite par là, pour développer sa destinée, à l'élan vital donné par Dieu à toute créature. Cet élan vital, c'est l'impulsion créatrice, le petit capital de vie qui sert de viatique à l'homme et lui permet de réaliser sa finalité sur la terre. Si Dieu ne renouvelle pas ce capital, l'homme en y puisant l'épuise. L'œuvre de Christ consiste précisément à mettre au service de l'homme le capital de Dieu. Tel est le sens profond du discours sur le pain de la Vie.

En parlant comme il le fait, Jésus fait ressortir la portée de la vie terrestre.

Du même coup il nous amène à poser la question : Que sera la survivance d'outre-tombe pour ceux qui n'auront connu dans ce monde que l'élan vital, pour ceux qui, par rébellion ou par ignorance, ne se seront pas nourris du pain de la Vie ?

Impuissants à plonger nos regards directement dans le monde invisible, essayons de l'apercevoir dans le miroir de la nature.

J'évoquerai ici deux impressions d'enfance, toujours présentes à ma vie intérieure et si souvent méditées que je ne

distingue plus, dans le tableau, ce qui est vision et ce qui est souvenir.

Voici la première.

Près de la campagne où s'est écoulée ma jeunesse, dans les collines de l'Aiguelongue qui s'étagent le long des sables supérieurs de Montpellier, se trouvait une mare, ombragée à demi par deux érables et quelques cyprès. On y montait par un chemin tout pareil aux chemins de Palestine. Du pied de l'olivette contre laquelle elle était adossée, et que j'ai cru revoir au Mont des Oliviers, on découvrait le relief de la ville, la vaste plaine verdoyante, la nappe argentée des étangs et la ligne bleue de la grande mer.

Que de fois, jeune collégien, je suis allé jusqu'à la mare pour me glisser près de son bord, suivre des yeux le rayon de lumière sous les feuilles de nénuphars et observer les mœurs de l'eau dormante ou pullulait et grouillait tout un monde silencieux.

Couché à plat ventre dans les hautes herbes, mon bocal et mon filet à côté de moi, je regardais les tritons marbrés monter et descendre, les petites salamandres brunes se pourchasser en bonds rapides, les hydrophiles s'aligner le long des herbes noyées, les larves de toutes formes évoluer près des bords attiédis, et, tout au fond, de grandes nymphes de libellules se chauffer sur la vase où le soleil mettait des taches blondes.

Une après-midi d'août, comme j'étais en observation au bord de la mare, je m'endormis. Et je me crus transporté dans les affaires de la vie aquatique. Je voyais, j'entendais, je comprenais. A ce moment, une nymphe de libellule de couleur jaunâtre montait lentement le long de la paroi.

Elle était accompagnée par une autre, marbrée de taches grises.

— Où vas-tu ? disait celle-ci. Nous allons arriver à la voûte bleue qui nous couvre et tu sais bien qu'au delà on ne peut ni respirer ni vivre... Au delà il n'y a rien...

— Je crois au contraire, qu'au delà il y a quelque chose, qu'au delà il y a la vraie vie. Un instinct me pousse vers une destinée inconnue, merveilleuse. Une voix me dit : monte plus haut...

— Qui donc, repartit l'autre, est revenu de ce monde-là pour en raconter les merveilles ? Notre monde, à nous, c'est la mare. Notre sort est lié au sien. Vois notre corps, nous sommes faits pour ramper, pour nager...

— Regarde, dit la nymphe jaune, sur mon corselet ces deux pochettes gonflées. Il y a des ailes là-dedans.

— Des ailes ? Moi aussi j'ai deux plis sur le dos, mais je sens bien qu'ils sont vides. La nature nous les a donnés pour nous aider à surnager.

— Tu ne parlerais pas ainsi, répondit après un silence la nymphe jaune, si tu étais venue avec moi t'exposer tous les jours aux rayons du soleil. C'est dans ces heures de lumière que j'ai senti mes ailes naître et frémir. Elles ont grandi, elles veulent s'éployer...

Tout en causant les deux nymphes étaient arrivées à fleur d'eau. La nymphe grise fit ce qu'elle put pour retenir son amie, mais celle-ci dans un effort suprême franchit la nappe resplendissante et disparut.

A peine eût-elle fait quelques pas dans l'air flamboyant que ses pattes s'arrêtèrent comme pétrifiées. Le globe de ses yeux s'obscurcit. Tout son corps se roidit. Elle étouffait, elle mourait... Un frisson déchira sa robe de nymphe... et la lumière fit irruption sur tout son être. Les pochettes

livrèrent passage à deux vapeurs d'arc-en-ciel que la chaleur de l'air étendit, rendit fermes et vibrantes. Ses pattes déliées sortirent de leur gaine rigide et la portèrent sans effort au-dessus de la dépouille qui la retenait prisonnière et qui devint son piédestal. Elle resta là un moment, éblouie, ravie et comme suspendue à un monde enchanteur. Puis la brise passa et, dans la fanfare de la vie, la libellule monta vers le soleil.

Cependant la nymphe grise était redescendue vers l'ombre, méditant sur les superstitions de son amie et déplorant sa folle aventure. Elle regagna son coin d'obscurité, y vécut sans soleil son existence de nymphe. Vint l'heure où son élan vital fut épuisé. Elle sentit ses pattes devenir molles, s'écraser sous le poids de son corps, et elle chavira de sa branche pourrie, dans un spasme qui fit fuir de terreur toutes les larves d'alentour. De tous les points de la vase qui déjà la couvrait à moitié, des insectes accoururent et se jetèrent sur son cadavre pour le dévorer, le dépecer, en disperser les membres inertes et les rendre aux éléments de la nature...

Un sursaut d'épouvante m'éveilla. Pendant mon sommeil, mes doigts avaient trempé dans l'eau de la mare. Une nymphe de libellule était montée le long de ma main, s'y était fixée, et, sur la coque ouverte, la libellule prête à l'essor attendait immobile, dans l'extase du monde nouveau.

Dès ce moment, j'ai cru que la voûte bleue ou étoilée qui ferme l'horizon sur nos têtes n'est que la frontière étincelante d'un monde que la science humaine ne connaît pas, mais que l'âme humaine peut pressentir, et j'ai compris que pour avoir des ailes il faut se tenir ici-bas dans la lumière de Dieu.

Reste la question troublante : Quel sera le sort des populations chrétiennes que des malentendus ecclésiastiques ou sociaux ont tenues à l'écart des conditions de la vie éternelle ? Que deviendront les générations innombrables qui sont mortes sans avoir jamais entendu parler du pain de la Vie ?

On s'est ému de leur destin. On a imaginé des purgatoires, des épreuves lustrales rappelant les migrations inventées par la théologie des brahmanes. D'autres ont pensé que tous les hommes qui n'ont pas eu ici-bas l'occasion de se convertir, la trouveront de l'autre côté de la tombe ; qu'ils seront mis en présence de Christ et seront appelés à se déterminer pour lui.

Les premières théories ne sont que fantaisie.

La dernière, d'apparence logique, ne va pourtant pas toute seule.

De deux choses l'une : ou la rencontre avec Christ se fera dans des conditions telles que les morts ne pourront autrement que de se déterminer pour lui... et alors que devient la liberté humaine ? que vaut la moralité de cette détermination ? — ou bien cette rencontre se fera dans des conditions semblables à ce que les morts auront connu sur la terre... et l'on verra reparaître, dans cette seconde vie, toutes les manifestations de la liberté : des indécisions, des malentendus, des atermoiements. Après cette seconde épreuve, il en faudra une troisième, puis une autre, et nous voici ramenés à la roue des réincarnations théosophiques qu'avait fort bien prévue l'intelligence subtile des Hindous, acculée aux nécessités contradictoires du libre-arbitre et de la loi du Karma. Pour avoir délivré ses compatriotes de l'obsession de cette roue, Bouddha est exalté par des millions d'êtres humains comme libérateur des âmes.

D'ailleurs, cette supposition ouvre la porte à tout. Si le temps d'épreuve terrestre n'est pas l'unique temps d'épreuve, que signifient les avertissements de Jésus sur la portée unique de la vie terrestre ? Si d'autres, après la vie terrestre, peuvent être gagnés au Christ sans la croix, comment expliquer la nécessité de la croix sur la terre et l'urgence tragique de l'apostolat ? Si l'on peut s'y reprendre à plusieurs fois, à plusieurs vies dans les affaires du salut, n'est-il pas clair que tout le drame de l'Evangile tombe dans le domaine du relatif ? L'évangélisation du monde, toujours excellente, n'est plus indispensable. En me taisant je ne lèse personne, puisque ceux qui n'auront pas rencontré Jésus ici-bas seront soumis ailleurs à son influence bénie.

Les menaces des prophètes, les larmes de Jésus, les missions de Paul tiennent un autre langage. Elles nous rappellent que toute la Bible se résume dans ces mots : « Aujourd'hui, c'est jour de salut, demain il sera trop tard. » Dans ce contraste entre « aujourd'hui » et « demain » tient la valeur de la vie humaine.

Revenons donc aux paraboles de la nature. Et c'est ici que je me permettrai d'invoquer ma seconde impression d'enfance.

Au fond de la cour de notre maison paternelle, dans une pièce obscure exposée au nord, où ne pouvaient entrer ni les rayons de soleil, ni l'humidité de la pluie, ni les brises tièdes d'automne, ni les insectes qui font cortège à tous les agents de la vie, ma grand'mère avait son fruitier. Les poires et les pommes qui mûrissaient sur l'arbre à la saison propice, allaient directement du verger à la table de famille. Les autres, la récolte finie, étaient portées au fruitier. Enfant, j'étais

émerveillé d'y voir entrer ces grandes corbeilles, chargées de fruits verts, tous de même apparence, et j'aidais à les aligner sur les étages recouverts d'un peu de paille. Puis, c'était défendu de retourner au fruitier.

Seule, durant le cours de la saison suivante, ma grand'mère y montait, par l'escalier mystérieux et tremblant. Elle en redescendait avec deux paniers. L'un était rempli de fruits mûrs, prêts à paraître sur la table ; l'autre renfermait des fruits noirâtres, informes, pourris, qu'on s'en allait jeter là où se préparait, dans les fermentations dernières, l'engrais pour féconder les champs.

Depuis lors j'ai souvent pensé au fruitier, au drame de la vie et de la mort qui s'accomplissait silencieusement derrière sa porte fermée. Je revois toujours ces entrées pareilles, ces sorties différentes, ces destinations opposées...

Ne serait-ce point là une parabole saisissante du sort final de l'humanité hors de Christ ?

Supposons que ce verger soit la société des hommes ; que ces fruits soient des individualités, constituées pour devenir ce qu'elles veulent être ; libres, pendant la saison féconde, de rechercher ou de fuir le soleil, de s'offrir ou de se refuser à la piqûre de l'insecte, d'accueillir ou de repousser le ver rongeur. Le fruitier ne donnerait-il pas une suite naturelle, équitable, inévitable à ce qu'a inauguré le verger ? Serait-il autre chose que l'exaucement, la sanction du verger ?

Si le monde de la nature présente un lieu où s'accomplit dans le respect de l'évolution commencée, le destin des fruits de la sève, pourquoi le monde de l'esprit ne renfermerait-il pas un lieu où s'accomplirait, dans le respect de l'évolution commencée, le destin des fruits de la mora-

lité ? Jésus n'a-t-il pas dit qu'il y avait, dans la maison de son Père, diversité de logements ?

« Je vous prendrai avec moi... » De même que les fruits mûris pendant la saison propice sont allés directement sur la table de famille, les hommes qui ont connu Jésus-Christ et qui se sont donnés à lui vont directement dans la demeure que Jésus leur annonce, leur prépare, demeure bienheureuse où il les prend avec lui et où ils seront ses co-ouvriers, dans la liberté glorieuse des enfants de Dieu.

Pourquoi, parmi les constructions de la maison paternelle, n'y aurait-il pas aussi le fruitier ? demeure où les créatures qui auront, sans Christ, dirigé leur élan vital dans une direction conforme ou dans une direction opposée à leur conscience, verraient leur destinée s'accomplir et leur évolution s'achever dans un milieu où rien ne pourrait venir du dehors pour l'entraver ou la secourir. Là ils achèveraient de devenir ce qu'ils ont voulu être ; là, l'élan vital qui leur avait été donné pour soutenir leur temps d'épreuve les porterait vers Dieu s'ils se sont orientés vers le bien, s'épuiserait dans la mort s'ils ont pris une direction contraire.

Inutile d'inventer des supplices. Le pire des supplices sera toujours de se sentir mourir et mourir par sa faute à l'heure où l'on connaît la valeur de la vie.

Et pour celui qui se sera orienté vers le bien, dans la mesure de ses lumières et de ses forces, quelle plus grande récompense que de sentir ses puissances s'accroître et l'élever jusqu'au bien suprême, qui est Dieu.

Ainsi s'accompliraient les déclarations prophétiques : « Leur ver ne mourra point... Ils ne perdront pas leur récompense... A celui qui a, il sera donné... A celui qui n'a pas, cela même qu'il a lui sera ôté... »

L'apôtre Paul avait bien compris cette grande loi univer-

selle, quand il écrivait aux Galates : « Celui qui sème pour la chair moissonnera de la chair la corruption. Mais celui qui sème pour l'Esprit moissonnera de l'Esprit la vie éternelle. »

Quant à ceux qui, dès ici-bas, se seront donnés à Christ dans leur liberté de créature, dès ici-bas ils reçoivent la vie éternelle. « Qui croit en moi a (et non pas aura) la vie éternelle. » Ils entrent dans la fraternité de Jésus : « Je ne vous appelle plus serviteurs... » Ils deviennent ses collaborateurs sur la terre : « Vous ferez les œuvres que je fais... » en attendant d'être associés à son triomphe universel : « Afin qu'ils contemplent ma gloire. »

La question des rétributions futures ne les concerne plus : « Ils ne viennent pas en jugement... » non plus que le sommeil des tombeaux : « Ils sont passés de la mort à la vie. » La mort est pour eux comme pour Jésus : « Passer de ce monde au Père... » Même au plus misérable de ses rachetés Jésus a dit : « Aujourd'hui tu seras avec moi dans le Paradis. »

Si l'on trouve que cette déclaration n'indique pas assez explicitement que les élus qui sont morts vivent actuellement dans la gloire, je rappellerai cette parole du Seigneur : « Abraham s'est réjoui de ce qu'il verrait mon jour : il l'a vu et s'est réjoui ». « Il s'est réjoui de ce qu'il verrait... », donc le patriarche, dans le séjour de gloire a vécu l'attente et la préparation du salut. « Il l'a vu et s'est réjoui... », donc Abraham s'est associé aux émotions du ciel, quand Jésus l'a quitté pour entreprendre sur la terre son combat victorieux. Ce n'est pas ainsi qu'on parle d'un mort qui attend dans l'inconscience du sépulcre le jour de la résurrection.

Et ce n'est pas non plus vers le sommeil de la tombe que

se sentent descendre ceux qui meurent dans le triomphe de la foi. Il ne disent pas : « Adieu, je m'endors... » Ils disent: « Au revoir, je monte vers le Père... » et sous leur paupière alourdie les clartés de la vie éternelle viennent changer en aurore le crépuscule de la mort.

« Au revoir »... Se reconnaîtra-t-on dans le ciel ?

Si l'on ne devait pas se reconnaître, comment Jésus comparerait-il le bonheur céleste à un banquet où l'on sera assis avec Abraham, Isaac et Jacob ? Il serait assez indifférent d'être en la compagnie des patriarches si on ne les reconnaissait pas. Mais quoi, les apôtres ne se reconnaîtraient pas entre eux ? Sainte Monique ne reconnaîtrait pas saint Augustin ? Les Corinthiens que saint Paul aime avec jalousie, et qu'il brûle de présenter au Christ comme une fiancée, saint Paul ne les retrouverait plus ? La croix glorifie sur la terre l'amour fraternel, et le ciel abolirait les liens terrestres de l'amour ? Essayez, si vous le pouvez, de vous expliquer un ciel aux fraternités anonymes, peuplé de gloires étrangères à vos souvenirs et à vos affections : pour moi, je ne le puis. Jésus a dit : « Aimez-vous les uns les autres... Soyez un, comme mon Père et moi... Je reviendrai, je vous prendrai avec moi afin que là où je serai, vous y soyez aussi... » La maison où il nous appelle est la maison du rendez-vous. Sur sa parole, je crois au rendez-vous.

Objectera-t-on que le bonheur du revoir ne peut être complet sans les absents ? C'est ici le lieu de méditer les paroles du Seigneur aux sadducéens : « Vous ne connaissez ni les Ecritures ni la puissance de Dieu. »

Jésus n'a-t-il pas déclaré : « Ce qui est né de la chair est chair, et ce qui est né de l'Esprit est esprit » ? Pouvons-

nous mesurer la part de nos affections qui tient à notre vie charnelle et qui disparaîtra avec elle quand nous dépouillerons la chair comme on dépouille un vêtement ? Dans le monde spirituel, la chair ne manquera pas plus à l'esprit que l'enveloppe de la nymphe ne manque aux ailes de la libellule : quand l'heure mystérieuse est venue, chaque geste en détache, chaque effort en éloigne, chaque élan en affranchit.

N'avons-nous pas expérimenté déjà dans la vie présente combien nos jugements sont variables, combien nos affections sont relatives ? Nous aimons une personne ; une révélation imprévue nous fait perdre pour elle toute estime : que devient notre affection ? Nous avons un ami ; une circonstance nous découvre que cet ami n'aime pas l'objet de notre plus grand amour, qu'il le calomnie, le fait souffrir : que devient notre amitié ? Comment dès lors pourrions-nous apprécier ce que seront nos jugements sur les hommes, quand nous les verrons dans la lumière de la sainteté divine, et ce que seront nos affections quand nous aimerons Dieu dans sa gloire ?

Rien de ce qui pourrait manquer au bonheur céleste ne manquera dans le ciel. Au lieu de nous tourmenter à la pensée que telle personne pourrait n'y point être avec nous, occupons-nous de l'évangéliser pendant que nous sommes sur la terre ; donnons-nous à elle ; achevons pour elle dans notre corps les souffrances de Christ ; prions pour elle, puis remettons-nous ensemble aux compassions du Père qui juge ses enfants non selon leur mérite mais selon sa miséricorde.

Marchons par la foi.

La question, pour nous, ici-bas, n'est pas d'éclaircir les mystères, mais d'être au clair pour nous-mêmes sur la grande alternative : élan vital ou vie éternelle.

Dans l'atmosphère immaculée des monts, je regardais un matin par-dessus les glaciers endormis resplendir l'étoile du berger ; l'étoile dont les poètes disent qu'à l'approche du jour elle pâlit, vacille et s'éteint. Bientôt sur le fond obscur où brillait l'astre des nuits, une phosphorescence éveilla l'orient. La clarté, toujours plus intense, envahit le ciel, les sommets, la vallée ; l'étoile semblait un point lumineux sur un écran de lumière. Quand le soleil parut, éclairant la nature entière de son flamboiement, on n'apercevait plus l'étoile ; non qu'elle se fût éteinte, mais parce que tout était étoile : l'astre était englouti dans la clarté.

Dans notre cœur, foyer de notre vie, la foi brille comme l'étoile du berger ; elle resplendit sur le fond obscur des épreuves, des hontes et des misères d'ici-bas. Si nos cœurs ne s'alimentent qu'aux affections de la terre, s'ils se fixent dans les ténèbres et s'ils ne vivent que pour elles, notre foi réduite à l'élan vital pourrait bien, quand viendra la grande aurore, subir le sort prédit par les poètes, pâlir, vaciller et s'éteindre.

Mais si nos cœurs, dans la nuit où nous sommes, appellent les rayons de la grâce d'en haut, si jour après jour nous mêlons aux joies et aux épreuves de notre vie les clartés de l'amour divin, si nous « avons », dès ici-bas, la vie éternelle, à mesure que nos pas fatigués nous inclineront vers la tombe, l'aube peu à peu s'épanouira en aurore, et, quand viendra le dernier jour, ce ne sera pas le triomphe de la nuit, mais le triomphe du soleil levant. Comme l'étoile s'était engloutie dans la clarté du jour, notre

foi, changée en vue, s'engloutira, sereine et triomphante, dans la lumière du ciel où on ne se quittera plus.

Dans cette lumière nous attendent le Seigneur et les bien-aimés qui nous ont devancés. Ne pleurons donc pas comme ceux qui sont sans espérance. Marchons sans nous laisser abattre, dans une clarté grandissante, vers un rendez-vous certain. Pour qui a la vie éternelle, mourir n'est pas finir; mourir, c'est monter : « Si tu crois, tu verras la gloire de Dieu. »



Pour tout ce qui concerne une plus ample documentation relativement aux étapes de la Révélation et aux principales notions de théologie biblique, le lecteur voudra bien se reporter à nos publications précédentes, notamment :

CHAIR ET ESPRIT. — *Développement de ces deux notions dans l'Ancien et le Nouveau Testament.* 1885 (épuisé).

LES SOURCES DU PENTATEUQUE. — I. *Le problème littéraire.* 1888 (épuisé).
II. *Le problème historique.* 1892.

JÉHOVAH. — *Les étapes de la révélation dans l'histoire du peuple d'Israël.* 2e éd., 1908.

POURQUOI JE SUIS CHRÉTIEN. — *Le christianisme et la science moderne des religions.* 1911.

Nous donnons ci-après en une liste revue et complétée, la série des indications qui se trouvent au bas des pages dans le récit évangélique du Tome I. Au cours de ce récit deux versets seulement ont été oubliés : Matth. 8 : 17, qu'il faut rétablir p. 178, ligne 22, et Luc 10 : 16 qui devrait se lire p. 231, ligne 3.

Puisqu'il est question du Tome I, disons encore qu'à la page 52, ligne 6, une distraction de plume a fait écrire « apôtre » au lieu de « évangéliste ».



LES QUATRE SOURCES
DU TÉMOIGNAGE ÉVANGÉLIQUE

Matthieu.

Marc.

Luc.

Jean.

TABLE DES MATIÈRES

Troisième partie.

A PROPOS DU TÉMOIGNAGE

Les puissances contraires.



